



# ANNALES

DE LA

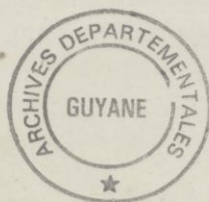
PROPAGATION DE LA FOI.



---

*Avec approbation des Supérieurs.*

---



80002684

80 Rés. 26  
(221-)

# ANNALES

DE LA

## PROPAGATION DE LA FOI.

RECUEIL PERIODIQUE

DES LETTRES DES ÉVÊQUES ET DES MISSIONNAIRES  
DES MISSIONS DES DEUX MONDES, ET DE TOUS LES DOCUMENTS  
RELATIFS AUX MISSIONS ET A L'ŒUVRE  
DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

COLLECTION FAISANT SUITE AUX LETTRES ÉDIFIANTES.

---

TOME VINGT-UNIÈME.



A LYON,  
CHEZ L'ÉDITEUR DES ANNALES,  
Rue du Péral, n° 6.

1849.

inv 1575





---

# MISSION DE LA CHINE

AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE (1).

---

La dernière période historique que nous avons analysée, présentait trois phases distinctes et faciles à caractériser dans leur ensemble : un travail de fondation qui a duré quatre-vingts ans, un demi-siècle de prospérité dont quelques dissidences, inévitable empreinte de l'homme sur les œuvres de Dieu, voilent à peine la splendeur, et une décadence progressive qui menace de se résoudre en ruine complète au temps dont nous allons parler.

Résumons d'abord la situation intérieure de cette Eglise à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. La persécution était sur le trône, le blocus aux frontières, l'oppression avec ses intermittences et ses accès dans les provinces, l'élite des chrétiens en exil, les survivants du clergé partagés, sauf de rares exceptions, en missionnaires

---

(1) Voir pour les deux premières parties les numéros de juillet et de novembre 1848.

proscrits dont la présence, sentie partout, se cachait comme l'âme dans le corps qu'elle anime, et en lettrés officiels qui siégeaient au tribunal des mathématiques, sorte de lazaret d'honneur où les précautions étaient prises pour enfermer la contagion de leur zèle.

Au dehors, et envisagée dans ses rapports de colonie avec la métropole chrétienne, la Mission chinoise semblait encore plus compromise. Jusque-là elle avait constamment trouvé, dans ses mauvais jours, une main étrangère empressée à la soutenir contre ses défaillances; mais, à cette heure, chancelante et s'épuisant à tendre vers l'Europe ses bras toujours ouverts à l'espérance et pour la première fois laissés sans soutien, elle s'étonnait que les vaisseaux de l'Occident ne jetassent plus sur ses bords la sainte contrebande du salut. C'est qu'au-delà des mers les sources où elle puisait la vie venaient elles-mêmes de tarir. violemment arrachées du vieux sol catholique, les pépinières de l'apostolat n'existaient plus. L'Europe, qui de missionnaire s'était faite soldat, appelait à combattre toutes les mains qui eussent voulu bénir, et, dans le vide immense qui se creusait au sein du clergé, l'Eglise orientale, trop habituée peut-être à s'appuyer sur nous, semblait prête à trouver un abîme.

Pour faire face à la crise intérieure et à l'abandon étranger, voici quelles étaient, à cette époque, les forces et l'organisation ecclésiastiques de la Chine. Toutes ses missions se partageaient en trois Vicariats principaux et trois Evêchés. Les premiers étaient: 1<sup>o</sup> celui du Chan-si dirigé par les Franciscains italiens de la Propagande, dont le séminaire est à Naples; il embrassait quatre provinces au nord-ouest de l'empire, et comptait environ soixante mille chrétiens; 2<sup>o</sup> celui du Fo-kien, sur la côte du sud-est, confié aux Domi-

nicains espagnols, qui ont à Manille leur point de départ, leur établissement clérical et leurs réserves apostoliques : cette chrétienté, l'une des plus florissantes et la plus libre de toutes, pouvait se composer de quarante mille fidèles; 3<sup>o</sup> celui du Su-tehuen qui comprenait alors toute la frontière occidentale, du Tong-King au Thibet, desservi par la Congrégation des Missions-Etrangères. Outre le collège central (aujourd'hui à Pulo-pinang), un noviciat établi sur les lieux alimentait le clergé indigène et faisait l'espérance de soixante mille néophytes. Pékin, Nankin et Macao, avec une population totale de cent trente mille âmes, étaient les sièges des trois Evêchés. A ce dénombrement sommaire il faut ajouter les Lazaristes français, que Rome avait institués légataires des Jésuites dissous, et qui se trouvaient, comme eux, partout où les appelait ce glorieux héritage, à la cour comme savants, au Chan-si et au Kiang-nan comme Missionnaires, dans les prisons comme confesseurs, à Pékin et à Macao comme directeurs du sacerdoce national.

Dans cet état de choses, l'Eglise chinoise, réduite à ses seules forces, ne s'abandonna pas elle-même. Dieu vint, du reste, en aide à son courage, car il permit que les persécutions ne fussent jamais ni générales ni continues, en sorte qu'attaqués sur un point, les néophytes respiraient en liberté sur un autre, et qu'aux jours mauvais succédait bientôt un calme réparateur. Ainsi vit-on, en 1800, le culte catholique déployer publiquement ses pompes à Pékin; la Fête-Dieu y fut célébrée avec une solennité interdite alors dans plus d'une capitale chrétienne; le St-Sacrement fut promené avec honneur sous les yeux des mandarins; un Evêque blanchi par les travaux et les années, des Missionnaires de toute nation, des prêtres

et des séminaristes indigènes, mêlés à des milliers de néophytes, l'entouraient de leurs hommages, et sur le passage du pieux cortège la foule des païens s'arrêtait silencieuse et frappée de la majesté de nos cérémonies.

Chose plus étonnante encore, le premier synode qui se soit réuni en Chine tenait régulièrement ses sessions, entre deux orages, dans la province la plus cruellement éprouvée, celle du Su-tehuen. Quatorze prêtres y assistaient. Présidés par un martyr, qui était alors leur Evêque, ils posaient à la hâte les bases d'un édifice que plusieurs allaient cimenter de leur sang, et traduisaient les inspirations de leur zèle en statuts que Rome proposa depuis aux Missionnaires chinois, comme la meilleure règle à suivre dans l'exercice du saint ministère.

A peine leur œuvre est-elle achevée, que la persécution les disperse. Une circonstance des plus inoffensives, envenimée par le soupçon, qui est l'âme du gouvernement chinois, alluma ce nouvel incendie. En 1804, on saisit sur le courrier de Pékin une carte géographique que le R. P. Adéodat envoyait à Rome, pour servir à fixer les limites des missions italiennes. Cette malheureuse carte fut transformée par les mandarins en plan de conspiration. Ils voulurent y voir un moyen perfide d'initier les princes européens à la connaissance de l'empire pour leur en faciliter la conquête. Dès-lors la sévérité des édits n'eut plus de bornes. Sur quatre églises qui existaient encore dans la capitale, trois furent rasées; les livres de religion furent recherchés et détruits, les planches d'imprimerie brisées, les inscriptions chrétiennes effacées de tous les monuments, la peine de mort portée de nouveau contre les Missionnaires, et d'affreux supplices in-

ventés contre leurs disciples. Tant que vécut l'empereur Kia-King, la persécution dura plus ou moins violente; elle éclata surtout en 1811, en 1814 et en 1818, pour ne se ralentir qu'en 1820, époque où ce cruel ennemi de la croix fut tué d'un coup de foudre en Tartarie. Mais quand l'orage cessa, le clergé se trouvait diminué des deux tiers, les écoles destinées à le renouveler avaient péri, les sanctuaires n'étaient plus que des décombres, la capitale qui possédait naguère un si grand nombre de confréries pieuses, et qui avait jadis compté plus de huit cents dames chinoises journallement occupées des bonnes œuvres convenables à leur sexe, était presque dépeuplée de chrétiens; le vieil Evêque portugais, respecté dans Pékin comme un père en deuil sur les tombes de sa famille éteinte, restait à peu près seul dans cette cité, où les autels du Sauveur s'étaient vus entourés de mandarins convertis et de princes catéchumènes.

Cependant, si désastreuse que soit cette époque, la gloire y domine encore les ruines. Et pour ne citer qu'un exemple, quelle admirable scène que la mort de Mgr Taurin Dufresse, qui scella par le martyre ses trente-neuf ans d'apostolat! Une sentence du vice-roi du Su-tchuen l'avait condamné, le 14 septembre 1815, à être décapité sans délai. Avec lui plus de trente chrétiens, jusqu'alors inébranlables dans la foi, sont tirés de prison pour accompagner leur Evêque au lieu du supplice, car on espère que le sang versé du pasteur intimidera le troupeau. Quand l'exécuteur et la victime sont en présence, les mandarins montrent aux confesseurs la croix à profaner ou le gibet qui les attend, et ils les somment une dernière fois de choisir. Mais, prosternés aux pieds de leur Evêque, ils lui

demandent l'absolution, et se préparent à mourir. Un seul était resté debout, le courage des autres console le Prélat de sa défection. Il les conjure de suivre l'exemple qu'il va leur donner, il étend sur eux ses mains chargées de chaînes, les absout de leurs fautes, puis, avec une joie qui tient déjà du ciel, il présente sa tête au bourreau. Elle est abattue d'un seul coup; et, lorsque les disciples voient cette pourpre de sang ruisseler sur le tronc mutilé de leur maître, la soif du martyr s'allume dans leur âme; ils réclament à genoux le gibet qu'on leur a promis. Ils n'obtinrent que l'exil.

L'année suivante, Pie VII, préconisant la vertu du saint Evêque, proclamait hautement sa mort *précieuse devant Dieu! Mort dont le récit*, ajoutait l'illustre Pontife, *nous a touché jusqu'au fond du cœur! En la lisant, nous pensions relire une page des annales de la primitive Eglise.* Cet éloge d'un martyr sur les lèvres d'un confesseur rapprochait une fois de plus deux noms si dignes l'un de l'autre : tous deux emprisonnés pour la même cause, ils avaient donné, sous une impériale tyrannie, le spectacle du même courage sous les cheveux blancs; tous deux, du fond de leur captivité, avaient soutenu par leur exemple la foi d'un grand peuple; tous deux avaient vu leurs épreuves cesser en même temps : le Pontife confesseur remontait en triomphe les marches de son trône pour y bénir encore le monde, quand l'Evêque martyr montait au ciel pour y protéger encore la Chine.

Après la mort de Kia-King, vint le règne de Tao-Kouang, son fils, qui commença par renouveler contre les chrétiens les édits de ses prédécesseurs, et qui a fini de nos jours par les déchirer tous à la face de son empire. Désormais, il faut l'espérer, la main

providentielle qui l'a forcé de les mettre en pièces, ne lui permettra plus d'en retrouver les lambeaux. Mais il fallait encore bien du sang pour éteindre à jamais le feu de la persécution. Il coula en abondance au début du nouveau règne; puis on le prodigua moins; on semblait même craindre de le verser pendant ces dernières années, lorsque, à l'approche des événements qui allaient clore l'âge des martyrs en Chine, le glaive se prit à frapper des coups plus furieux avant de se briser. Sa dernière victime méritait par son incomparable pureté de couronner la glorieuse hécatombe. M. Perboyre, exécuté le 11 septembre 1840, porta dans son immolation tout ce qu'il faut à un sacrifice pour apaiser le Ciel. A une vie toute d'innocence, il joignit cette majesté de la vertu qui faisait demander à ses juges s'il n'était pas quelque dieu incarné, et ce calme serein dans les tortures qui forçait ses bourreaux à s'écrier, dans l'impuissance de lui arracher un seul gémissement : *Il a le secret de ne pas souffrir!*

Avant d'entrer dans cette ère nouvelle, qui est moins encore la réalité que la promesse de la tolérance, quelques détails spéciaux nous semblent utiles pour apprécier l'état de chaque Mission, au moment où elles furent toutes affranchies d'une oppression séculaire. Ici les aperçus contrastent et varient avec les localités; car, si l'ostracisme est partout dans la loi, l'incohérence est également dans les tribunaux, les exceptions se pressent aussi nombreuses que les caprices des mandarins, et souvent entre le calme et l'orage il n'y a que la limite d'une province. Ainsi s'expliqueront ces contradictions apparentes qu'on a plus d'une fois signalées dans les lettres des Missionnaires, oppositions tout aussi naturelles que la diversité des sujets reflétés dans leurs tableaux.

Les seuls traits qu'on puisse généraliser à cette époque se bornent aux deux caractères suivants. Le premier, c'est que l'apostolat en Chine était plutôt un ministère de conservation que de conquête. Cette tâche, du reste, suffisait à la gloire, sinon aux désirs, des ouvriers évangéliques, puisque, sans eux, les étincelles de foi, éparses dans ce vaste empire, n'eussent pas tardé à s'éteindre.

Un second caractère commun à la plupart des chrétiens chinois, est une timidité excessive qui rend plus admirable en eux l'héroïsme de la vertu, mais qui multiplie aussi les chutes et les défections. Il est vrai, s'ils apostasiaient en présence du mandarin, c'est leur courage qui faillit, et non leurs croyances qui s'évanouissent. De retour au sein de leurs familles, ils reprennent aussitôt l'exercice de la religion qu'ils ont abjurée sans cesser de la chérir. Malheureusement, après un premier acte de pusillanimité, ils deviennent encore plus trembleurs, et la contagion de leur crainte propage autour d'eux le découragement (1).

En dehors de cette physionomie générale et permanente des chrétientés chinoises, qui se complète par une teinte plus ou moins accusée de souffrance et de deuil, empreinte comme un air de famille sur les traits de ces sœurs d'oppression, tout est local, changeant et presque individuel. En quelques journées de chemin le Missionnaire franchit les zones les plus opposées. Et d'abord, le premier pas qu'il fait dans le Céleste-Empire est le plus dangereux. Canton se garde avec la vigilance et la sévérité des avant-postes, le passage de l'apôtre y est épié comme celui

---

(1) Lettre de M. Baldus, — 1844.



d'un ennemi; étranger, chrétien, ministre de l'Évangile, chacun de ces titres fait de lui une proie que le soupçon guette et poursuit, que la captivité attend, et que le mystère seul protège. Mais arrivé aux limites du Kouang-tong, il redescend, libre Européen, le versant de la montagne qu'il avait gravie en suspect Chinois. « En posant le pied sur la province du Kiang-  
 « si, écrivait M. Hue en 1841, j'éprouvai comme  
 « les émotions d'un exilé qui retrouve sa patrie. Tous  
 « les néophytes d'alentour vinrent me saluer à la façon  
 « orientale. Je passai avec eux les solennités de Pâ-  
 « ques, dans la chrétienté de Kiou-Tou, lieu de paix  
 « et de solitude où réside ordinairement le Mission-  
 « naire. Au-dessus du village et sur le sommet d'une  
 « colline couronnée de grands arbres, s'élève la mai-  
 « son de Dieu. Là comme en Europe le Saint-Sacre-  
 « ment fut exposé le jeudi-saint, et tant qu'il resta  
 « sur l'autel, les femmes, pendant le jour, vinrent  
 « chanter en chœur le Chemin de la Croix; le soir,  
 « elles furent remplacées par les hommes qui ont aussi  
 « redit leurs cantiques pieux durant la nuit tout entière.  
 « Enfin, le jour de Pâques, un feu d'artifice annonça  
 « aux païens de la vallée que les adorateurs du Maître  
 « du ciel étaient, ce jour-là, en fête et en jubilation. »

A côté de cette oasis chrétienne où la piété est si libre qu'elle ne craint pas de se faire bruyante, le Ho-nan présente les symptômes d'une frayeur plus digne encore de pitié que d'excuse. Ici, quoiqu'on ne parle pas de persécution, les fidèles se donnent peur de tout; chaque néophyte est à leurs yeux un Judas, chaque païen un espion; le Missionnaire lui-même, s'il veut être accueilli, doit se constituer prisonnier de quiconque lui donne asile. A peine ose-t-on venir de nuit lui faire une confession annuelle, et après avoir

assisté une-seule fois au saint Sacrifice, on rentre pour un an dans son village, où, ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on respire, tout est païen. De cet isolement à l'apostasie qui dira combien la distance est courte et la pente rapide (1)?

Plus sérieusement menacée, mais aussi mieux aguerrie aux combats, l'Eglise du Su-tchuen paraît indifférente aux édits de mort, absorbée qu'elle est dans les angoisses de la misère et de la faim. Les satellites d'ailleurs ont bien assez à faire de poursuivre les bandes affamées qui promènent le brigandage et l'incendie dans toute la province. Pour les chrétiens, victimes résignées du fléau, ils se traînent parfois en grand nombre comme des squelettes ambulants jusqu'aux pieds du prêtre, pour lui demander l'onction réservée à ceux qui vont mourir, car ils n'ont rien mangé depuis trois ou quatre jours. A la vue d'une foi qui ne se dément ni devant l'appareil des tortures, ni dans l'excès de la misère, les dispositions de plus d'un mandarin se sont modifiées en faveur des néophytes, et le vice-roi du Su-tchuen a déclaré naguère qu'il n'hésiterait pas à se faire chrétien s'il pouvait concilier l'Evangile avec ses fonctions (2).

Le Hou-Kouang, au centre de l'empire, offre le spectacle de la même détresse unie à la même ferveur. Le Chan-tong a, de plus, dans le naturel altier et féroce des indigènes, un ennemi toujours prêt à se faire du moindre prétexte un motif d'oppression.

(1) Lettre de M. Baldus. — Nota. Quelques mois plus tard les chrétiens du Ho-nan n'étaient plus les mêmes, et le Missionnaire qui avait opéré parmi eux cet heureux changement se pressait d'ajouter que le courage leur était revenu avec la ferveur.

(2) Lettre de Mgr Pérocheau, — 1844.

Les chrétiens qui l'habitent sont peu nombreux, persécutés et surtout misérables. Leurs chapelles, au nombre de six, sont des huttes de paille, crépies avec de la boue; pour portes et fenêtres elles ont des trous informes, pour plancher la terre nue, pour autel une table qui jadis a pu être bonne à quelque chose, mais qui à présent, usée et vermoulue, chancelle sur ses pieds mal assis, quoique souvent rajustés. Sur cet autel, deux bâtons liés en travers forment la croix; de chaque côté une écuelle hors de service soutient, à défaut de chandeliers, deux cierges noircis par la crasse et le temps : c'est là toute la pompe de l'église, lorsqu'au sein des ténèbres, dans le silence qui convient à des proscrits, le pasteur et son troupeau viennent y célébrer les saints Mystères (1).

Dans le Chan-si les oratoires sont tout aussi pauvres et encore moins nombreux; à peine trouve-t-on une seule chapelle dans un district de quarante-une paroisses. Mais le courage des néophytes ne tient pas compte d'une distance de trente lieues, quand ils savent où rencontrer un ministre des autels. Alors rien ne les arrête : le chapelet à la main, une petite croix d'argent suspendue au cou, ou bien sur leur chapeau quatre lettres chinoises qui expriment une invocation au Saint-Esprit, on voit des femmes, des enfants, braver résolument à pied les privations et les périls d'un si long voyage (2).

La Mission du Fo-kien avait longtemps joui d'une tranquillité inconnue aux autres provinces. La croix debout sur ses montagnes était saluée avec étonnement par

(1) Lettre de Mgr de Bézi, — 1843.

(2) Lettre de Mgr Alphonse de Donato; — 1843.

les navigateurs qui fréquentent les côtes de l'empire idolâtre, et les hymnes, chantés le soir par des villages entiers, annonçaient au loin que des milliers de frères y priaient avec nous aux pieds du même Dieu. En 1837 ces consolantes images n'étaient plus que celles d'un passé évanoui. Aucune église, aucune habitation de chrétiens, si solitaire qu'elle fût, n'échappa à la fureur des mandarins chinois; les néophytes étaient partout chargés de chaînes, les missionnaires en fuite sur les montagnes se cachaient dans les bois, dans les mesures ou dans le creux des rochers. Et le saint Evêque qui a tracé ce tableau au fond d'une caverne qu'éclairait une misérable lampe, et aux portes de laquelle rôdaient les satellites chargés de le conduire à la mort, ajoutait : « Je suis sorti de la fosse où l'on m'avait mis; « c'est depuis quelques mois la sixième caverne qui a « servi d'asile à mes soixante et quinze ans (1). »

Le Kiang-nan possède au contraire tout ce qui manque à la plupart des Missions. Une tolérance qui est presque la liberté, des néophytes aussi riches que généreux, trois ordres religieux et deux cents chapelles au service d'une population de soixante-trois mille âmes, des païens plus curieux d'assister aux saintes cérémonies que d'y porter le trouble, et pour comble de sécurité, le pouvoi prenant parti pour les chrétiens contre la calomnie et affectant de les proclamer les plus fidèles sujets de l'empereur, tels sont les avantages prodigués à l'Eglise de Nankin.

Le tiers au moins de sa population se compose de pêcheurs, vivant de leurs filets, se réunissant le soir au milieu du fleuve pour y chanter en chœur nos saintes

---

(1) Lettre de Mgr Carpéna, — 1838.

prières, puis poussant leurs barques d'un rivage à l'autre pour s'abriter un instant où ils trouvent une paix plus profonde, et côtoyant de préférence les bords fréquentés par quelque homme de Dieu. Ont-ils le bonheur de rencontrer un prêtre, un signal convenu rallie aussitôt toutes les barques; chaque nacelle se range autour du principal esquif qui sert de chapelle; un autel est élevé par les catéchistes au milieu de cette île flottante, et Dieu descend dans les mains de son ministre pour se donner à tous ses enfants qui viennent tour-à-tour le recevoir dans leur canot. Il doit se plaire à leurs adorations, car elles partent d'un cœur que le souffle des passions n'a jamais flétri (1).

Dans la diversité de ces situations, dans le contraste de toutes ces Eglises qui, en même temps, ici s'épanouissent librement au soleil, là se voilent, pour respirer, d'une ombre de mort, ailleurs fléchissent sous le poids des chaînes, s'inclinent résignées devant la faim, ou radieuses sous le glaive du martyre, il est une œuvre qui a ses racines partout, que toute main cultive avec le même amour, qui autour d'elle fait grandir avec soi l'espérance, comme si la délivrance commune devait être le fruit de sa maturité. Cette *OEuvre angélique* est celle du baptême des enfants moribonds de la Chine (2). On sait la multitude de ces nouveau-nés que

(1) Lettre de Mgr de Bési<sup>g</sup> — 1843.

(2) Cette œuvre est presque aussi ancienne que le christianisme en Chine. Dès la fin du XVII<sup>e</sup> siècle ses résultats étaient déjà considérés comme les plus beaux fruits de la Mission; en 1719 on voyait dans chaque ville des catéchistes spécialement chargés de parcourir les rues, de grand matin, pour baptiser les enfants qui se mouraient. Le nombre de ceux qui recevaient ainsi le baptême à Pékin, était annuellement de trois à quatre mille en 1722. Réorganisée sur un nouveau plan en 1838, l'*OEuvre angélique* multiplie de jour en jour ses bienfaits, surtout dans le Su-tchuen où tout favorise son heureuse action.

des mères païennes jettent à la voirie : « C'est par  
 « millions, écrit Mgr Pérocheau, que leurs propres  
 « parents les exposent chaque année pour servir de  
 « pâture aux chiens et aux loups. L'autorité le voit  
 « avec indifférence, l'opinion publique l'encourage,  
 « il n'y a que la Religion qui s'en émeuve. » Inspirées  
 par sa charité, des femmes pieuses s'en vont par  
 les chemins disputer à la mort ces innocentes victimes;  
 elles leur ouvrent par le baptême les portes du ciel,  
 ou réunissent ce qu'elles peuvent d'orphelins dans des  
 hospices, les premiers que des pauvres aient fon-  
 dés, puisque l'aumône des Associés est leur unique  
 dotation. Qu'on juge des résultats obtenus dans tout  
 l'empire par ce seul fait, qu'en moins de neuf ans la  
 mission du Su-tchuen a régénéré pour sa part deux  
 cent quatre-vingt dix-huit mille sept cent quatre-vingt-  
 quinze de ces jeunes prédestinés.

Or, dans la pensée des Missionnaires, c'était la ran-  
 çon de la Chine que le christianisme payait. Il sentait  
 sa dette diminuer sur la terre à mesure qu'il versait au  
 ciel un nouveau tribut d'anges. Quand il l'eut peuplé  
 de ces générations innocentes, quand la voix de tous  
 ces petits cria au cœur de Dieu avec le sang des mar-  
 tyrs, la justice divine se laissa enfin désarmer, et la  
 paix descendit autour de ces crèches où des milliers  
 d'enfants n'avaient pas d'autre père que le Dieu des  
 chrétiens.

Un vague pressentiment de ce qui allait s'accomplir  
 agitait tous les esprits. Les apôtres le discernaient en-  
 core mieux, parce qu'ils le voyaient de plus haut : « Je  
 « suis aux portes de la Chine, disait un jeune Mission-  
 « naire qui devait mourir avant d'y entrer, de cette  
 « Chine qui boit le sang de ses prophètes, et qui, sa-  
 « tisfaite de ses ténèbres, repousse toujours le flam-

« beau qu'on lui présente... Mais si la voix de la raison  
 « n'a pu faire tomber ses barrières devant le torrent  
 « des peuples qui courent à une unité prédite, il n'en  
 « sera pas ainsi d'une voix qui ébranle et qui brise,  
 « *vox concutientis et confringentis*. Voilà que des guer-  
 « riers vont exécuter à leur insu les décrets éternels  
 « sur ce peuple orgueilleux. Le canon gronde autour  
 « du Céleste-Empire; les événements se précipitent;  
 « les villes tombent devant le vainqueur, et les vieux  
 « préjugés disparaîtront sans doute avec la puissance  
 « qui les soutient. Serions-nous donc à la veille de voir  
 « le peuple chinois fraterniser avec les autres nations?  
 « Tout porte à le croire, la Religion l'espère, la poli-  
 « tique le demande, le canon l'exige et déjà l'exécute.  
 « Oui, déjà nos limites se sont élargies, et dans une de  
 « mes promenades j'ai franchi une de ces portes où il  
 « sem'ait écrit à tout jamais: *Vous ne passerez pas!*  
 « Je me suis arrêté un instant sur le sol chinois, comme  
 « pour prendre possession de cette terre que je dois dé-  
 « fricher. Assez longtemps elle a été arrosée du sang des  
 « Missionnaires: que les sueurs de l'apôtre désormais  
 « lui suffisent! Il est temps que notre voix, jusqu'ici  
 « captive, éclate sur les places publiques de ses villes,  
 « que la lumière chasse enfin les ténèbres, que la croix  
 « soit en honneur ici comme par toute la terre! (1) »

Ce canon que le Missionnaire entendait gronder au-  
 tour de la Chine, était le canon anglais. Au premier  
 choc du colosse britannique, tout l'empire chancela  
 comme une vieille tour sous les coups du bélier; cinq  
 larges brèches (2), si bien taillées par le boulet qu'elles

(1) Lettre de M. Blanchin, — 1842.

(2) Les cinq ports ouverts au commerce étranger sont ceux de Can-  
 ten, d'Amoy, de Foo-chou-fou, de Ning-poë et de Chang-hai.

ne se fermeront plus, sont maintenant ouvertes au cœur de ce peuple comme autant de plaies par où saigne son honneur, s'écoule sa richesse et s'altère sa vie : il n'a pas voulu souffrir l'apôtre désintéressé du salut, il subira le marchand d'opium qui verse au rivage chinois ses caisses de poison pour les remplir d'un or dont il est aussi avide que honteux. C'était l'heure du châtiement qui avait sonné pour la nation persécutrice ; Dieu s'était servi pour l'infliger d'une main protestante. Mais pour la délivrance de ses saints, pour l'œuvre de réconciliation et de liberté, il fit choix d'un instrument catholique. La France, plus qu'aucun autre pays d'Europe, avait droit à cette mission : la première dans l'ordre des sacrifices et la plus persévérante au combat, il était juste qu'elle eût l'honneur de signer la paix chrétienne, et qu'au jour où le paganisme chinois capitulait, il rendit son épée à celle qui l'avait plus souvent rougi de son sang généreux.

Deux dépêches officielles, échangées entre M. de Lagrenée<sup>1</sup>, ambassadeur français, et Ki-Yng, plénipotentiaire chinois, font connaître les nouvelles conditions stipulées pour nos frères au fond de l'Orient. La première est un édit impérial sous la forme de *Pétition respectueuse* (28 décembre 1844) ; la seconde, qui a pour titre *Affaire de Publication générale* (août 1845), a l'avantage de rendre plus précises les dispositions primitivement concédées par l'empereur.

#### PÉTITION RESPECTUEUSE.

« D'après les sérieuses investigations que nous avons  
 « faites, la religion du Seigneur du ciel, professée avec  
 « grand respect par les divers royaumes de l'Occident,  
 « a pour principal objet d'engager au bien et de dé-  
 « tourner du mal. C'est pour cela que depuis la dynastie



« antérieure des *Ming*, sous laquelle la prédication de  
 « cette doctrine pénétra dans l'empire, aucune prohi-  
 « bition ne fut portée contre elle. Depuis lors, s'étant  
 « trouvé, parmi les Chinois sectateurs de cette religion,  
 « des individus qui ont abusé de la religion pour le  
 « mal, et qui ont poussé l'excès jusqu'à outrager les  
 « femmes et arracher frauduleusement les yeux des  
 « malades (1), comme cela conste des recherches faites  
 « et des châtimens infligés par l'autorité, on a arrêté,  
 « sous le règne de Kia-King, les articles qui frappent  
 « de punition ces différents crimes. Par conséquent,  
 « ce qui a été originairement prohibé dans l'empire,  
 « ce fut que des individus se couvrissent du masque de  
 « la religion pour faire le mal, et on n'a jamais prohibé  
 « la religion que les divers royaumes européens pro-  
 « fessent respectueusement.

« Maintenant, voici que le ministre français Lagrenée  
 « demande qu'à l'avenir, si les Chinois embrassent la  
 « religion chrétienne pour faire le bien, ils soient  
 « exempts de toute culpabilité. Or, comme c'est une  
 « chose qui peut se faire, il est de mon devoir d'a-  
 « dresser une pétition à Votre Majesté, en la sup-  
 « pliant d'accorder la grâce qu'à l'avenir tout indi-  
 « vidu sans distinction, soit chinois, soit étranger,

(1) « Le génie chinois perce ici à chaque ligne. Le vice-roi a pallié  
 comme il a pu les persécutions suscitées en divers temps contre les chré-  
 tiens. L'empereur et les mandarins ne croient nullement aux crimes allé-  
 gués dans cette supplique, puisque jamais il n'en a été question devant  
 les tribunaux; ce n'est là qu'une absurde accusation faite par la populace  
 et qui trouve son origine, soit dans la réunion des hommes et des fem-  
 mes aux assemblées religieuses, soit dans les cérémonies mal interprétées  
 de l'extrême-onction. » Note de Mgr Ferréol, Vicaire apostolique de la  
 Corée.

« qui apprendra et pratiquera la religion du Seigneur  
 « du ciel, sans en profiter pour faire le mal, soit  
 « exempt de toute culpabilité. Si cependant il arrivait  
 « que l'on séduisit les femmes, que l'on arrachât les  
 « yeux des malades ou que l'on commît quelque autre  
 « crime, on suivrait les lois anciennement établies.

« Quant aux Français et autres étrangers de la même  
 « religion, il leur est permis de construire des églises  
 « et de pratiquer les cérémonies religieuses dans les  
 « cinq ports commerciaux seulement; mais il ne leur  
 « est pas facultatif de pénétrer arbitrairement dans  
 « l'intérieur du pays pour y prêcher la religion. Si  
 « toutefois il se trouve des individus qui, ne faisant  
 « aucun cas de ces traités, dépassent les limites et cir-  
 « culent arbitrairement dans le pays, les autorités lo-  
 « cales, dès le moment qu'elles auront arrêté ces in-  
 « dividus, s'empresseront de les livrer à leurs consuls  
 « respectifs, auxquels il appartiendra de les réprimer  
 « et de les punir, sans qu'il soit permis de les mettre  
 « à mort ou de leur infliger un châtimement quelconque,  
 « afin que la bienveillance impériale soit manifestée à  
 « tous, qu'il n'arrive plus de confondre les bons avec les  
 « méchants, et que tous se soumettent paisiblement à  
 « la raison et aux lois.

« La demande qui est faite que l'exercice de la re-  
 « ligion soit trouvé bon et exempt de toute imputation  
 « criminelle, devait de ma part faire l'objet d'une re-  
 « présentation respectueuse à l'empereur; je le supplie  
 « en m'inclinant d'accorder en grâce qu'elle obtienne  
 « son effet. »

Cet édit, que l'empereur approuva en le signant de son  
 pinceau rouge, constituait, au jugement des Missionnai-  
 res chinois, une véritable révolution dans l'intérêt du  
 christianisme. Cependant il laissait encore beaucoup à

désirer. Les imputations calomnieuses qu'il accréditait avec une sorte de complaisance, faisaient peser sur les néophytes une flétrissure et une menace; la déclaration théorique de sainteté consignée en faveur du catholicisme, ne statuait rien quant à son culte et à sa profession manifestée par des actes extérieurs; l'érection de ses temples était formellement circonscrite aux cinq ports commerciaux; enfin l'absence d'une notification impérative à tous les gouverneurs rendait les concessions à peu près illusoire. Des négociations nouvelles s'engagèrent sur tous ces points, et il en sortit la déclaration suivante, qui paraît avoir terminé à la satisfaction du monde chrétien le grand œuvre de la légation française.

AFFAIRE DE PUBLICATION GÉNÉRALE.

« Le document officiel, portant que ceux du peuple  
 « qui apprennent et pratiquent la religion du Seigneur  
 « du ciel, pour le bien, soient exempts de culpabilité,  
 « ayant été de ma part l'objet d'une pétition que j'ai  
 « ci-devant adressée à l'empereur, après qu'on eut reçu  
 « l'approbation impériale marquée au pinceau rouge  
 « (respectez ceci), j'en ai tiré des copies que j'ai com-  
 « muniquées aux nobles gouverneurs, sous-gouver-  
 « neurs et généraux, afin qu'ils en donnassent con-  
 « naissance à toutes les autorités des lieux soumis à  
 « leur juridiction, et que celles-ci eussent à s'y con-  
 « former respectueusement, comme cela est constaté  
 « aux archives.

« Réfléchissant ensuite que, quoique en général ce  
 « soit de l'essence de la religion du Seigneur du ciel  
 « de conseiller la vertu et de défendre le vice, je n'ai  
 « cependant pas établi dans ma dépêche antérieure en  
 « quoi consistait la pratique vertueuse de cette religion,

« et craignant que , dans les différentes provinces , on  
 « ne rencontre des difficultés d'administration , j'exa-  
 « mine maintenant la religion du Seigneur du ciel , et  
 « je trouve que de s'assembler à certaines époques ,  
 « adorer le Seigneur du ciel , vénérer la croix et les  
 « images , lire des livres de cette religion , sont autant  
 « de règles propres à cette religion , tellement que sans  
 « cela on ne peut pas dire que ce soit la religion du  
 « Seigneur du ciel. Il est par conséquent accordé main-  
 « tenant que , sont exemptés de toute culpabilité ceux  
 « qui s'assemblent pour adorer le Seigneur du ciel ,  
 « vénérer la croix et les images , lire des livres de cette  
 « religion et prêcher la doctrine qui exhorte à la vertu ;  
 « car ce sont là des pratiques propres à l'exercice ver-  
 « tueux de cette religion , qu'on ne doit en aucune fa-  
 « çon prohiber. Et s'il y en a qui érigent des lieux d'a-  
 « doration du Seigneur du ciel , pour s'y assembler ,  
 « vénérer les images et exhorter au bien , ils le peuvent  
 « aussi suivant leur bon plaisir.

« Mais il ne sera point permis de convoquer et d'accu-  
 « muler les gens des districts éloignés , de manière à  
 « faire des agglomérations tumultueuses qui se trouve-  
 « raient en opposition avec les lois établies dans l'em-  
 « pire du Milieu. S'il se trouve des hommes sans lois ,  
 « qui , usurpant le nom de chrétiens , se forment en  
 « société pour faire le mal , de même si des gens d'une  
 « autre religion , par la raison que la religion du Sei-  
 « gneur du ciel vient d'être exemptée de culpabilité  
 « par un bienfait de l'empereur , imaginent de mar-  
 « cher sur ses traces et croient se soustraire à toute  
 « poursuite en revêtant faussement ces dehors , tous  
 « ceux-là sont des gens qui abusent de la religion pour  
 « le mal , et leurs crimes doivent être punis confor-  
 « mément aux lois antérieures.

« Il faut que les nobles gouverneurs, sous-gouverneurs et généraux fassent de nouveau connaître cette dépêche à tous les tribunaux qui relèvent de leur juridiction, soit grands, soit petits, civils et militaires également, afin qu'en l'examinant bien on puisse facilement distinguer la manière de se conduire et avoir une règle uniforme. Veuillez, nobles gouverneurs, sous-gouverneurs et généraux, prendre connaissance de cette dépêche et lui donner cours. »

Voilà donc la liberté du christianisme assise désormais sur d'assez larges bases dans l'empire du Milieu. Reste à faire passer les édits dans les faits; mais ce couronnement de l'édifice n'est plus qu'une question de temps. Sans doute le fanatisme des uns, la routine des autres se jetteront encore en travers. Des actes de violence isolés ont même donné déjà plus d'un démenti aux décrets impériaux. Pouvait-il en être autrement? pouvait-on obtenir sans miracle une docilité absolue, une obéissance immédiate qui s'étendit des sommités de l'administration jusqu'aux officiers les plus subalternes? C'est surtout avec le Chinois, immobilisé plus qu'aucun autre peuple dans ses traditions, qu'il faut savoir attendre: vouloir régler sa marche sur notre impatience, serait méconnaître les premiers éléments de sa nature stationnaire et méticuleuse. Maintenant qu'il est entraîné hors de sa sphère par le courant de nos idées, il faudra bien qu'il suive jusqu'au bout la loi d'attraction.

A côté de cet avenir promis aux Missions, deux inconvénients graves, deux dangers nouveaux surgissent de la position qui leur est faite. D'abord, les prêtres européens, restant légalement exclus de l'intérieur du pays, n'auront plus pour y protéger leur présence le mystère dont s'enveloppaient jusque-là leurs néo-

phytes; la publicité du culte en mettra les ministres à découvert, et la réunion libre du troupeau indigène sera ainsi un piège pour le pasteur étranger. Toutefois, il ne faut pas s'en alarmer plus que les Missionnaires eux-mêmes. Consultés sur cette aggravation possible de leur sort, « ils ont été unanimement d'avis « que, dût-il en résulter pour eux, dans les premiers « temps, une réaction fâcheuse, dussent-ils d'abord « rencontrer plus d'obstacles pour pénétrer et pour « résider dans l'intérieur, cet inconvénient passager « disparaîtrait à leurs yeux devant les avantages qu'en « traînerait la révocation des édits (1). » Et déjà les faits ont prouvé qu'il n'y avait pas moins de justesse que de générosité dans cette opinion.

En second lieu, tant que l'apostolat fut le chemin du martyre, l'hérésie laissa nos Missionnaires voguer seuls vers les rivages chinois, leur abandonnant volontiers le périlleux monopole de la prédication en face de l'échafaud. L'unité de nos dogmes apparaissait alors sans nuage; la foi chrétienne, représentée en Chine par l'élite de ses enfants, n'y était connue que comme une source de dévouement, d'intelligence et de vertu. Aujourd'hui la tolérance religieuse y appelle toutes les sectes, le commerce européen y verse tous les scandales. Heureusement qu'ils arrivent trop tard et qu'ils n'iront pas loin, car à quelques lieues du littoral se fait encore entendre le bruit menaçant des chaînes. Personne, du reste, n'est moins effrayé de ce nouvel ennemi que nos Missionnaires. Les faux frères après les tyrans, c'est pour eux la vieille histoire de l'Eglise : ne faut-il pas qu'elle soit toujours militante ? Loin de redouter la lutte

---

(1) Documents officiels de la Légation française.

ils l'invoquent plutôt comme un auxiliaire, et un saint Evêque la salue dans ses lettres comme une espérance :

« On pourrait craindre, dit-il, que le prosélytisme  
 « anglican qui sème ici les Bibles à pleines mains, ne  
 « contrariât nos efforts ; mais à mon avis il en résultera  
 « plus de bien que de mal. Ces livres, quoique altérés  
 « dans plus d'un endroit, contribueront à la diffusion  
 « des idées chrétiennes ; ils inspireront à plusieurs un  
 « vif désir de connaître nos grandes vérités, et comme  
 « c'est auprès de nous qu'on viendra chercher l'intelli-  
 « gence de cette lettre morte, de ces passages obscurs  
 « qui ne s'interprètent pas eux-mêmes, les doutes des  
 « païens se résoudreont toujours en faveur de notre  
 « foi. Un Chinois qui abjure ses idoles ne peut être  
 « que catholique (1). » Oui, la prescription que, dans  
 sa polémique religieuse, l'Eglise invoque si victorieu-  
 sement contre les hérésies, condamne en Chine plus  
 qu'ailleurs ses jeunes rivales au simple rôle de témoins  
 ou d'humbles servantes de ses progrès. Entre tous les  
 postes qu'elles pouvaient se choisir, celui de Chang-hai  
 était évidemment le plus favorable. Sous la protection  
 du canon britannique, avec l'influence des consuls an-  
 glais et américain, jointe au prestige éblouissant de  
 l'opulence, elles devaient là rallier des adeptes si le  
 succès leur était possible quelque part. Or, il est arrivé  
 qu'en dépit de leurs nombreuses écoles, toute sympathie  
 leur fait défaut, tandis que le prêtre catholique est plus  
 que jamais en estime et en honneur. Qu'on en juge par  
 ces hommages de fraîche date (1847) rendus à l'Evêque  
 de Nankin par les premiers dignitaires chinois : « C'est  
 « toujours en soutane violette, la barrette sur la tête  
 « et la croix sur la poitrine, que Mgr de Bési fait ses

---

(1) Lettre de Mgr de Bési, — 1843,

« visites au grand Mandarin de Chang-hai. Dès que les  
 « satellites aperçoivent le palanquin qui porte Sa Gran-  
 « deur, une décharge de trois coups de canon se fait  
 « entendre, et pareil nombre à sa sortie. Comprend-  
 « on ces égards de la part de fonctionnaires qui ont  
 « trempé si longtemps leurs mains homicides dans le  
 « sang des Missionnaires européens ? (1) »

A ces honneurs publiquement rendus par des mandarins au ministère apostolique; à cette résurrection générale d'un culte proscrit en face des bonzes frémissants, mais enchainés; à ce *Te Deum* chanté en chœur par trois cent mille chrétiens, et répété de l'Océan au désert comme un cri de délivrance; à ce bruit des églises qui se rouvrent, des croix qui se relèvent, des fers tombant des mains des confesseurs mutilés; à la vue de ces conquérants pacifiques qui abordent plus nombreux que jamais au rivage de la Chine, de ces frères de Mathieu Ricci qui viennent redemander sur sa tombe une part de son laborieux héritage, de ces Sœurs de charité qui veulent faire planer aussi sur les destinées du christianisme oriental l'âme de saint Vincent de Paul à côté de celle de saint François Xavier; à cette ardeur nouvelle qui, du cœur de l'empire, rayonne à toutes ses extrémités et pousse à toutes les distances les avant-gardes de la foi, des montagnes du Thibet aux frontières de la Sibérie et aux bords glacés du Soun-gari; au spectacle de cette Eglise, hier défaillante, et qui dans sa nouvelle fécondité jette aujourd'hui ses colonies aux solitudes mongoles, l'amnistie au Tong-King, l'espérance à la Corée, le cri du réveil au Japon : à

---

(1) Lettre de M. Colla, — novembre 1817.



tous ces signes ne semble-t-il pas que l'avenir commence tel que l'appelaient nos vœux, tel que l'ont mérité les souffrances des martyrs, tel que l'espérait et l'a décrit un illustre Prélat dans ces lignes que nous transcrivons en finissant : « Ce sont les prières des Associés  
 « qui hâteront ces jours de salut pour la Chine. Fasse  
 « le Ciel que nous soyons témoins de ce merveilleux  
 « changement ! Que notre voix s'éteigne à force d'é-  
 « vangéliser ! Que nos bras tombent de lassitude en  
 « baptisant ! Que jour et nuit, sans repos, sans re-  
 « lâche, pressés par la multitude, nous succombions  
 « sous le poids du travail ! Que nous mourions de joie  
 « et de fatigue ! (1) »

---

DIVISIONS, PERSONNEL ET ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX.  
 DE LA MISSION CHINOISE EN 1848.

Les diocèses et vicariats apostoliques qui étaient au nombre de six en 1800, de dix en 1844, sont aujourd'hui au nombre de seize. Les voici avec les noms des prélats qui les dirigent.

*Missions portugaises.*

Macao. — Mgr Jérôme de Matta.

*Missions espagnoles.*

Fo-Kien. — Mgr Carpéna.

---

(1) Lettre de Mgr Pérocheau, — 1838.

*Missions italiennes.*

Kiang-nan. — Mgr Maresca.

Chan-tong. — Mgr \*\*\*

Hou-kouang. — Mgr Rizzolati.

Chen-si. — Mgr Alphonse de Donato.

Chan-si. — Mgr Gabriel de Moretta.

*Missions des Lazaristes.*

Pékin. — Mgr Mouly.

Tartarie mongole. — Mgr Daguin.

Ho-nan. — Mgr Baldus.

Tche-kiang. — Mgr Lavaissière.

Kiang-si. — Mgr Larribe.

*Missions du séminaire des Missions-Etrangères.*

Su-tchuen. — Mgr Pérocheau.

Yun-nan. — Mgr Ponsot.

Kouei-tcheou. — Mgr Desflèches.

Leao-tong. — Mgr Verrolles.

Total approximatif des chrétiens chinois, 315,000 ; des missionnaires européens, 84 ; des prêtres indigènes, 135 ; des collèges et séminaires, 14 ; des églises et chapelles, 326. Dans ce dernier chiffre nous ne comprenons pas, faute de données suffisantes, les oratoires du Su tchuen, du Ho-nan, du Leao-tong, et de Pékin. De plus, on espère qu'un certain nombre d'anciennes églises, jadis enlevées aux chrétiens, vont être rendues au culte catholique. Cinq ordres religieux se partagent en Chine les travaux de l'apostolat ; ce sont : les Mineurs (Observantins et Réformés), les Dominicains, les Jésuites, les Lazaristes et les Prêtres des Missions-Etrangères. Enfin les orphelins chinois ont trouvé des mères ; l'Europe leur envoie ses Sœurs de charité.

---

## MISSIONS DES ÉTATS-UNIS.

### DIOCÈSE DE BUFFALO.

---

*Extrait d'une lettre de Mgr Timon, Evêque de Buffalo ;  
à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et  
de Paris.*

Buffalo, 1848.

« MESSIEURS,

« Après plus de vingt années de Missions dans l'ouest et le sud des Etats-Unis, ayant accepté l'Evêché de Buffalo, j'ai reçu la consécration épiscopale à New-York, le 17 octobre 1847. Le 23 du même mois, accompagné de Mgr Hughes, de Mgrs Walsh d'Halifax et Me. Closkey d'Albany, j'arrivai vers les neuf heures du soir à Buffalo. Ma réception a été pour ces Evêques un sujet d'étonnement, et pour la Religion un triomphe. La nuit était obscure, la pluie tombait; néanmoins, environ douze mille personnes se formèrent en procession, à la lueur de plus de quatre cents flambeaux; une voiture à quatre chevaux blancs conduisait les Evêques; des instruments de musique en grand nombre mêlaient

leurs symphonies aux chants religieux. Le cortège s'avancait lentement par la rue principale, vers l'Eglise française et allemande de Saint-Louis. Comme elle est très grande, au moins six mille personnes y furent réunies. Je leur adressai un discours, qui fut suivi de la bénédiction pontificale. Il était déjà onze heures quand les fidèles sortirent de l'église.

« Le 21 novembre, je consacrai l'église de Saint-Louis. Une foule immense était assemblée ; on commença de grand matin, et à deux heures la cérémonie était à peine terminée. Le Père Petit, de la Société de Jésus, prêcha en français. M. O'Reilly annonça la parole de Dieu en anglais. A Vêpres, M. Guel, le recteur, prêcha en allemand ; et après Vêpres, je parlai sur le sacrement de Confirmation, et confirmai deux cent vingt-sept personnes.

« Le 27, j'arrivai à Rochester, ville de trente-cinq mille âmes, qui, en 1810, n'avait pas un seul habitant, et, en 1814, n'en comptait que trois cent trente-un. Dès le lendemain, à l'église de Saint-Patrick, je donnai la communion à deux cents personnes, et célébrai pontificalement ; le soir, à l'église de Sainte-Marie, commença une retraite pour cette paroisse. Je prêchais trois fois par jour, et je faisais de plus deux méditations pour le peuple. Depuis le grand matin jusqu'à dix heures du soir, j'étais au confessionnal quand je n'étais pas appelé aux autres fonctions du saint ministère. Environ neuf cents personnes approchèrent de la sainte table, quoique cette paroisse soit la plus petite des quatre Congrégations de la ville.

« Après les exercices de la retraite, je retournai à Buffalo, où j'arrivai le 7 décembre. Le lendemain, je célébrai la messe pontificale dans l'église allemande de Sainte-Marie ; je prêchai en allemand et confirmai cent

soixante-treize personnes. Le 10, je partis pour Java; j'arrivai vers six heures de la nuit à Attica, et à sept heures je prêchai dans la maison d'école publique. Le 12, commença une retraite pour la Congrégation de l'église de Java; environ sept cents personnes reçurent la sainte communion, et quatre-vingt-treize personnes furent confirmées. Le 16, jour le plus froid que nous ayons eu cet hiver, je partis de grand matin, dans un wagon ouvert, pour Sheldon; j'y trouvai une grande congrégation de Français et d'Allemands, préparée par les soins de deux prêtres envoyés d'avance pour y donner une petite retraite. L'église, quoique grande, était en bois; elle n'était pas finie; une partie du plancher était couverte par la neige qui était tombée la nuit précédente. Déjà transi de froid, je commençai la messe: il y avait deux cent quarante personnes pour la communion; mes mains, gelées, ne pouvaient soutenir le ciboire; mes assistants vinrent à mon aide. Après la messe, je prêchai en français et en allemand, et confirmai soixante personnes. Je partis ce soir même pour Buffalo, où s'ouvrit, le 19, une retraite dans l'église de Saint-Patrick, prêchant, comme à l'ordinaire, trois fois par jour, et dès le grand matin jusqu'à dix heures du soir étant occupé au confessionnal. Il y eut quinze cents communions, et trois cent quarante confirmations. En terminant, j'établis la société de Saint-Vincent de Paul, et une confrérie pour réunir les femmes, sous les auspices de Marie, en association d'œuvres de piété et de charité.

« Le 8 janvier j'étais à Lockport, ville de neuf mille âmes. La retraite commença le jour suivant, et ses fruits répondirent à notre attente. Treize cents personnes reçurent la sainte communion, et trois cent dix-sept furent confirmées. Ici, comme ailleurs, plu-

sieurs personnes qui avaient comme apostasié eurent le bonheur de trouver la paix, et plusieurs protestants entrèrent dans l'Eglise de Dieu. Ici encore furent établies la société de Saint-Vincent de Paul pour les hommes, et la société du Rosaire-Vivant pour les femmes.

« J'étais le 18 janvier à Lancaster; et, après un jour de prédication, j'en repartis pour Auburn. Là, je visitai la grande prison de l'Etat. Le gardien ayant été averti deux jours d'avance, avait, quoique protestant, cherché tous les détenus catholiques; il m'accompagnait avec une grande bienveillance à chaque cellule, et puis se retirait un peu à l'écart pour donner plus de liberté au ministre de Dieu. Sur quatre cents condamnés, il n'y avait que vingt-huit catholiques. Après les avoir consolés, je dis à chacun d'eux : « Souvenez-vous que vous n'êtes venu ici qu'après avoir négligé les saintes pratiques de votre religion; à l'avenir soyez-y fidèle, pour prévenir le retour des fautes qui ont fait votre malheur. » Leur réponse, en général, était celle-ci : « Mon père, vous avez raison; la révolte contre les lois de l'Eglise, l'oubli de la confession surtout, nous ont amenés ici; mais nous promettons que notre vie sera désormais chrétienne. » L'église d'Auburn étant trop petite pour contenir la foule, je cédai à l'invitation des citoyens, et je prêchai à quatre heures du soir, dans la maison de ville, à un grand auditoire.

« Le 24, vers midi, j'arrivai aux chutes du Seneca; la petite église était déjà pleine; on se pressait au dedans, on s'accrochait aux fenêtres, on s'agenouillait même hors de la porte. Plus de deux cents personnes reçurent la sainte communion, et cinquante-quatre furent confirmées. Aussitôt après la confirmation, je partis pour Geneva, charmante

ville située sur les bords du lac Seneca. Les églises protestantes y sont nombreuses et belles. L'évêque épiscopalien a fixé là sa résidence. Son temple, en style gothique, s'élève sur une éminence qui domine le lac; à l'intérieur on voit des vitraux peints, des dessins religieux qui feraient croire qu'on est dans une cathédrale catholique; mais l'autel n'est qu'une table: c'est un corps sans âme. Pour notre église à nous, oh! qu'elle est pauvre! ni tabernacle, ni ciboire, ni ostensor, ni tableau, rien ne s'y trouve de ce qu'il faut pour le culte.

« Le 29, je m'embarquai sur un bateau à vapeur pour traverser le lac Seneca, qui a quarante quatre milles de long et quatre à six de large. Rien de plus pittoresque que son paysage: de distance en distance on voit de nombreux villages qui ornent ses rives, et des églises dans chaque hameau; mais pas une n'appartient à la vraie religion. A Jefferson seulement, on vient d'acheter celle des presbytériens: elle est petite et en planches; placée sur une éminence, à deux cents pieds au-dessus du lac, elle le domine avec grâce. Je l'ai dédiée à la Mère de Dieu, sous le nom de *Sainte Marie du lac*.

« En arrivant à Ithaca, je me fis conduire à la maison de ville, où la foule était déjà réunie pour entendre la parole de Dieu. Je prêchai pendant deux heures sur l'autorité de l'Eglise catholique. Le lendemain, après avoir entendu les confessions et préparé le mieux possible un autel à la maison de ville, on célébra la sainte Messe; vingt-quatre personnes furent confirmées, et environ soixante-dix reçurent la sainte communion. Il en fut à peu près de même à Owego, où nous eûmes pour auditeurs assidus les juges, les avocats, et même les ministres protestants.

« Pendant notre course apostolique, la neige étant tombée en abondance, j'essayai de me rendre en traîneau à Elmira avec M. Sheridan. Tout alla bien pendant cinq milles, mais au-delà plus de neige. Le temps était froid, la terre gelée et dure comme le marbre; nous ne pouvions plus avancer. Nos efforts n'eurent d'autre résultat que de faire verser le traîneau. J'eus le bonheur de préserver mon compagnon en recevant tout le choc : le sang coulait; je bandai ma tête avec mon mouchoir, et nous continuâmes notre chemin.

« D'Elmira je m'acheminai vers Scio, en compagnie de M. Evoy. Nous longeâmes ensuite le fleuve Gènesée qui se jette dans le lac Ontario, après avoir parcouru, sur moins de quatre-vingts milles, une pente de treize cents pieds. Aussi ses chutes sont-elles fréquentes : nous en avons compté trois sur une distance d'une demi-lieue; la dernière tombait de cent dix pieds de haut. Au-dessus du torrent, ses rives se dressent comme des murailles à plus de quatre cents pieds d'élévation : c'est à peine si le voyageur qui en effleure constamment les bords, ose sonder du regard la profondeur de ces abîmes dont la voix monte à son oreille comme un bruit d'orage. L'homme aussi a voulu faire preuve de sa force au milieu de cette nature grandiose; il a taillé dans le roc un tunnel de onze cent quatre-vingts pieds de long; et sur le sommet de cette montagne percée à jour il a construit la maison de Hornby-house, qui passe pour une merveille du pays. C'est là qu'entourés des accidents les plus sublimes, nous avons dressé un autel, et pour la première fois le Roi de gloire est descendu à Hornby-house. Une foule de catholiques assistaient aux saints Mystères. Nous avons entendu leurs confessions jusqu'à deux heures après midi; ce bon peuple était enco re à jeun; il venait de



loin pour recevoir son Dieu; quoique harassés de fatigue, nous n'eûmes pas le courage de frustrer son attente. La sainte Messe commença donc à deux heures; la confirmation fut ensuite donnée à quarante-deux personnes, et le baptême conféré à plusieurs enfants. Bref, il était nuit quand il nous fut permis de déjeuner.

« En résumé, depuis le 21 novembre j'ai confirmé mille sept cent vingt-quatre personnes, dont la moitié au moins étaient âgées de plus de quarante ans; j'ai donné de ma main la communion à près de huit mille fidèles; il me reste encore à visiter la moitié de mon diocèse. Daignez prier le Seigneur qu'il assiste jusqu'au bout, dans cette œuvre pastorale, celui qui a l'honneur d'être...

« † J. TIMON, *Evêque de Buffalo.* »

---

## MISSIONS DU THIBET.

*Lettre de M. Huc, Missionnaire apostolique en Chine, à  
M. Etienne, Supérieur général de Saint-Lazare à  
Paris.*

### SÉJOUR A LHA-SSA (1).

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE ,

« Après dix-huit mois de luttes contre des souffrances et des contradictions sans nombre, nous étions enfin arrivés au terme de notre voyage, mais non pas pour cela au bout de nos misères. Nous n'avions plus, il est vrai, à redouter de mourir de faim ou de froid sur une terre inhabitée; mais des épreuves et des tribulations d'un autre genre allaient nous assaillir sans doute au milieu de ces populations infidèles, auxquelles nous voulions parler de Jésus mort sur la croix pour le salut

---

(1) Cette relation fait suite à une lettre du même Missionnaire insérée au N<sup>o</sup> 113 des Annales. On se rappelle qu'après dix-huit mois de voyages dans les déserts de la Mongolie, MM. Huc et Gabet arrivèrent à Lha-ssa le 26 janvier 1846. Leur séjour dans cette ville, esquisé dans les N<sup>os</sup> 117 et 118, n'était que le sommaire du récit que nous présentons à nos lecteurs.

des hommes. Après les peines physiques, c'était le tour des peines morales. Nous comptâmes encore, pour ces nouveaux combats, sur la bonté du Seigneur; nous espérâmes que Celui qui nous avait protégés dans le désert contre les intempéries des saisons, voudrait bien nous continuer sa divine assistance contre la malice des hommes, au sein de la capitale du Bouddhisme.

« Le lendemain de notre arrivée à Lha-ssa, nous primes un guide thibétain et nous parcourûmes les divers quartiers de la ville, en quête d'un appartement à louer. Les maisons de Lha-ssa sont généralement grandes, à plusieurs étages et terminées par une terrasse légèrement inclinée pour faciliter l'écoulement des eaux. Elles sont extérieurement blanchies à l'eau de chaux, à l'exception de quelques bordures et des encadrements des portes et des fenêtres qui sont en rouge ou en jaune. Les Bouddhistes réformés affectionnent spécialement ces deux couleurs; elles sont, pour ainsi dire, sacrées à leur yeux, et ils les nomment couleurs lamanesques. Les habitants de Lha-ssa étant dans l'usage de peindre tous les ans leurs maisons, elles sont habituellement d'une admirable propreté, et paraissent toujours bâties de fraîche date; mais, à l'intérieur, elles sont loin d'être en harmonie avec la belle apparence qu'elles offrent au dehors. Les appartements sont sales, enfumés, puants, et encombrés de meubles et d'ustensiles répandus çà et là avec un dégoûtant désordre. Les habitations thibétaines ne sont en quelque sorte que de grands sépulcres blanchis..., véritable image du Bouddhisme et de toutes les fausses religions, qui ont toujours soin de recouvrir de certaines vérités dogmatiques et de quelques principes moraux la corruption et le mensonge qu'elles recèlent.

« Après de longues investigations, nous choisismes

enfin un tout petit logement qui faisait partie d'une grande maison où se trouvaient réunis une cinquantaine de locataires. Notre pauvre gîte était à l'étage supérieur ; on y montait par vingt-six degrés en bois, dépourvus de rampe, et tellement raides et étroits que pour obvier au désagrément de se casser le cou, il était extrêmement prudent de s'aider et des pieds et des mains. Nos appartements se composaient d'une grande chambre carrée et d'un petit corridor auquel nous donnions le nom de cabinet. La chambre était éclairée au nord-est par une étroite fenêtre, garnie de trois épais barreaux en bois, et au zénith, par une lucarne ronde percée à la toiture. Ce dernier trou servait à beaucoup de choses ; d'abord il donnait entrée au jour, au vent, à la pluie et à la neige ; en second lieu, il laissait sortir la fumée qui s'élevait de notre foyer. Afin de se mettre à l'abri de la froidure de l'hiver, les Thibétains ont inventé de placer au milieu de leurs chambres un petit bassin en terre cuite où on fait brûler des *argols* (1) ; comme ce combustible s'avise souvent de répandre beaucoup plus de fumée que de chaleur, quand on a envie de se chauffer, on comprend tout l'avantage d'avoir une lucarne au dessus de sa tête. Sans ce trou inappréciable il nous eût été impossible d'allumer un peu de feu, sans courir risque d'être étouffés par la fumée. Il y avait bien dans tout cela le petit inconvénient de recevoir de temps à autre la pluie ou la neige sur le dos ; mais quand on a mené la vie nomade, on ne s'arrête pas à si peu de chose. La chambre avait pour ameublement deux peaux de bouc étendues à droite et à gauche de

---

(1) Quand la fiente des animaux est propre à être brûlée, les Tartares l'appellent *argol*. Note de M. Huc.

notre plat à feu, puis deux selles de cheval, notre tente de voyage, quelques vieilles paires de bottes, deux malles disloquées, trois robes déchirées, suspendues à des clous, nos couvertures de nuit roulées les unes dans les autres, et une grande provision de bouses sèches empilées dans un coin.

« Comme on voit, nous nous trouvions, du premier coup, au niveau de la civilisation thibétaine. Le cabinet, où s'élevait un magnifique fourneau en maçonnerie, nous tenait lieu de cuisine et de dépense. Nous y avons installé Samdadchiemba (1) qui, après avoir résigné son office de chamelier, cumulait les fonctions de cuisinier, de maître-d'hôtel et de palefrenier. Nos deux chevaux blancs étaient logés dans un recoin de la cour, et se reposaient de leur pénible et glorieuse campagne, en attendant l'occasion de passer à de nouveaux maîtres. Les pauvres bêtes étaient tellement exténuées, que nous ne pouvions convenablement les mettre en vente avant qu'il leur eût repoussé un peu de chair entre la peau et les os.

« Aussitôt que nous eûmes organisé notre maison, nous nous occupâmes de visiter en détail la capitale du Thibet et de faire connaissance avec ses nombreux habitants. Lha-ssa n'est pas une grande ville; elle a tout au plus deux lieues de tour; elle n'est pas enfermée comme les villes de Chine dans une enceinte de remparts. On prétend qu'autrefois elle en avait, mais qu'ils furent entièrement détruits dans une guerre que les Thibétains eurent à soutenir contre les Indiens du Boutan. Aujourd'hui on n'en retrouve pas les moindres vestiges.

---

(1) Samdadchiemba est un jeune lama qui s'est attaché par reconnaissance au service des Missionnaires qui l'ont converti.

En dehors des faubourgs on voit un grand nombre de jardins plantés de grands arbres, qui font à la ville un magnifique entourage de verdure. Les principales rues de Lha-ssa sont très-larges, bien alignées et assez propres, du moins quand il ne pleut pas; les faubourgs sont d'une saleté révoltante et inexprimable; les maisons, comme nous l'avons déjà dit, sont généralement grandes, élevées et d'un bel aspect. Elles sont construites tantôt en pierres, tantôt en briques, et quelques fois en terre; mais elles sont toujours blanchies avec tant de soin, qu'elles paraissent toutes avoir la même valeur. Dans les faubourgs il existe un quartier dont les maisons sont entièrement bâties avec des cornes de bœufs et de moutons. Ces bizarres constructions sont d'une solidité extrême et présentent à la vue un aspect assez agréable; les cornes de bœufs étant lisses et blanchâtres, et celles de moutons étant noires et raboteuses, ces matériaux étranges se prêtent merveilleusement à une foule de combinaisons, et forment sur les murs des dessins d'une variété infinie. Les interstices qui se trouvent entre les cornes, sont remplis avec du mortier. Ces maisons sont les seules qui ne soient pas blanchies. Les Thibétains ont le bon goût de les laisser au naturel, sans prétendre rien ajouter à leur sauvage et fantastique beauté. Il serait superflu de faire remarquer que les habitants de Lha-ssa font une assez grande consommation de bœufs et de moutons; leurs maisons en cornes en sont une preuve incontestable. Les temples bouddhiques sont les édifices les plus remarquables de Lha-ssa; nous n'en ferons pas ici la description, parce qu'ils ressemblent tous, à peu près, à ceux dont nous avons eu déjà occasion de parler. Il y a seulement à remarquer ici qu'ils sont plus grands et plus riches, et recouverts de dorures avec plus de profusion.

Le palais du *Talé-Lama* mérite à tous égards la célébrité dont il jouit dans le monde entier. Vers la partie septentrionale de la ville, et tout au plus à un quart-d'heure de distance, il existe une montagne rocheuse, peu élevée et de forme conique. Elle s'élève au milieu de cette large vallée, comme un îlot isolé au-dessus d'un lac immense. Cette montagne porte le nom de *Bouddha-La*, c'est-à-dire *montagne de Bouddha, montagne divine*. C'est sur ce socle grandiose, préparé par la nature, que les adorateurs du *Talé-Lama* ont édifié un palais magnifique où réside en chair et en os leur vivante divinité. Ce palais est une réunion de plusieurs temples, de grandeur et de beauté diverses. Celui qui occupe le centre est élevé de quatre étages et domine tous les autres; il est terminé par un dôme entièrement recouvert de lames d'or, et entouré d'un grand péristyle dont les colonnes sont également dorées. C'est là que le *Talé-Lama* a fixé sa résidence. Du haut de ce sanctuaire élevé, il peut contempler, aux jours de grandes solennités, ses adorateurs innombrables se mouvant dans la plaine, et venant se prosterner au pied de la montagne divine. Les palais secondaires, groupés autour du grand temple, servent de demeure à une foule de Lamas de tout ordre, dont l'occupation continuelle est de servir le Bouddha vivant et de lui faire la cour. Deux belles avenues, bordées de grands arbres, conduisent de Lha-ssa au *Bouddha-La*; on y voit toujours un grand nombre de pèlerins étrangers déroulant entre leurs doigts leurs longs chapelets bouddhiques, et des Lamas de la cour revêtus d'habits magnifiques, et montés sur des chevaux richement harnachés. Il règne continuellement aux alentours du *Bouddha-La* une grande activité, mais en général tout le monde y est grave et silencieux. Les pensées religieuses paraissent préoccuper tous les esprits.

• Dans l'intérieur de la ville , l'allure de la population offre un caractère tout différent; on crie, on s'agite, on se presse, et chacun s'occupe avec ardeur de vendre ou d'acheter. Le commerce et la dévotion attirent sans cesse à Lha-ssa un grand nombre d'étrangers, et font de cette ville comme le rendez-vous de tous les peuples asiatiques. Les rues sont sans cesse encombrées de pèlerins et de marchands , parmi lesquels on remarque une étonnante variété de physionomies, de costumes et d'idiomes. Cette immense multitude est en grande partie flottante et se renouvelle tous les jours. La population fixe de Lha-ssa se compose de Thibétains, de Pébouns, de Katchis et de Chinois. Les Thibétains appartiennent à la grande famille qu'on a coutume de désigner par le nom de race mongole. Ils ont les cheveux noirs, la barbe peu fournie, les yeux petits et bridés, les pommettes des joues saillantes, le nez court, la bouche largement fendue et les lèvres amincies. Leur teint est légèrement basané; cependant, dans la classe élevée, on trouve des figures aussi blanches qu'en Europe. Les Thibétains sont de taille moyenne; à l'agilité et à la souplesse des Chinois ils réunissent la force et la vigueur des Tartares. Les exercices gymnastiques et surtout la danse paraissent faire leurs délices; leur démarche est cadencée et pleine de légèreté. Quand ils vont dans les rues, on les entend fredonner sans cesse des prières ou des chants populaires; ils ont de la générosité et de la franchise dans le caractère. Braves à la guerre, ils affrontent la mort avec courage; ils sont aussi religieux, mais moins crédules que les Tartares; la propreté est peu en honneur parmi eux, ce qui ne les empêche pas d'aimer le luxe et les habits somptueux.

« Les Thibétains ne se rasent pas la tête, ils laissent



flotter leurs cheveux sur les épaules, se contentant de les raccourcir de temps en temps avec des ciseaux. Les élégants de Lha-ssa ont depuis peu d'années adopté la mode de les tresser à la manière des Chinois, et d'attacher ensuite au milieu de leur tresse des joyaux en or ornés de pierres précieuses et de grains de corail. Leur coiffure ordinaire est une toque bleue avec un large rebord en velours noir, et surmontée d'un pompon rouge; aux jours de fête, ils portent un grand chapeau rouge assez semblable pour la forme au bérét basque; il est seulement plus large et orné sur les bords de franges longues et touffues. Une large robe agrafée au côté droit par quatre crochets, et serrée aux reins par une ceinture rouge, enfin des bottes en drap rouge ou violet complètent le costume simple et pourtant assez gracieux des Thibétains. Ils suspendent ordinairement à leur ceinture un sac en taffetas jaune, renfermant leur inséparable écuelle de bois et deux petites bourses de forme ovale et richement brodées; elles ne contiennent rien du tout et servent uniquement de parure.

« Les femmes thibétaines ont un habillement à peu près semblable à celui des hommes; par-dessus leur robe, elles ajoutent une tunique courte et bigarrée de diverses couleurs; elles divisent leurs cheveux en deux tresses qu'elles laissent pendre sur les épaules. Les femmes de classe inférieure sont coiffées d'un petit bonnet jaune, assez semblable au bonnet de la liberté qu'on portait sous la république française. Les grandes dames ont pour tout ornement de tête une élégante et gracieuse couronne fabriquée avec des perles fines. Les femmes thibétaines se soumettent dans leur toilette à un usage ou plutôt à une règle incroyable et sans doute unique dans le monde : avant de sortir de leur maison

elles se frottent le visage avec une espèce de vernis noir et gluant, assez semblable à la confiture de raisin. Comme elles ont pour but de se rendre laides et hideuses, elles répandent sur leur face ce fard dégoûtant à tort et à travers, et se barbouillent de manière à ne plus ressembler à des créatures humaines. Voici ce qui nous a été dit sur l'origine de cette pratique monstrueuse. Il y a à peu près deux cents ans, le Nomekhan ou Lama-Roi, qui gouvernait le Thibet antérieur, était un homme rigide et de mœurs austères. A cette époque les Thibétaines, pas plus que les femmes des autres contrées de la terre, n'étaient dans l'habitude de s'enlaidir; elles avaient, au contraire, dit-on, un amour effréné du luxe et de la parure; de là naquirent des désordres affreux et une immoralité qui ne connaissait plus de bornes. La contagion gagna peu à peu la sainte famille des Lamas. Les couvents bouddhiques se relâchèrent de leur antique discipline, et furent travaillés d'un mal qui les poussait rapidement à une complète dissolution. Afin d'arrêter les progrès d'un libertinage qui était devenu presque général, le Nomekhan publia un édit par lequel il était défendu aux femmes de paraître en public, à moins de se barbouiller la figure de la façon que nous avons déjà dit. De hautes considérations morales et religieuses motivaient cette loi étrange, et menaçaient les réfractaires des peines les plus sévères et surtout de la colère et de l'indignation de Bouddha. Il fallut sans contredit un courage bien extraordinaire pour oser publier un édit semblable; mais la chose la plus étonnante, c'est que les femmes se soient montrées obéissantes et résignées. La tradition n'a pas conservé le plus léger souvenir de la moindre insurrection, de la plus petite émeute. Conformément à la loi, les femmes se noircirent donc à outrance, se rendirent laides à faire peur,

et l'usage s'est religieusement conservé jusqu'à ce jour. Il paraît que la chose est considérée maintenant comme un point de dogme, comme un article de dévotion; les femmes qui se barbouillent de la manière la plus dégoûtante sont réputées les plus pieuses. Dans les campagnes, l'édit est observé avec scrupule et de façon à ce que les censeurs n'y puissent trouver rien à redire. Mais à Lha-ssa il n'est pas rare de rencontrer dans les rues des femmes qui, au mépris des lois et de toutes les convenances, osent montrer en public leur physionomie non vernissée et telle que la nature la leur a donnée. Celles qui se permettent cette licence jouissent d'une très-mauvaise réputation, et ne manquent jamais de se cacher quand elles aperçoivent venir quelque agent de police.

« On prétend que l'édit du Nomekhan a fait un grand bien à la moralité publique; nous n'avons aucune raison pour avancer positivement le contraire, cependant nous pouvons dire que les Thibétains sont bien loin d'être exemplaires sous le rapport des bonnes mœurs. Il existe parmi eux de grands désordres, et nous serions tentés de croire que les vernis les plus noirs et les plus hideux sont incapables de ramener à la vertu des peuples corrompus. Le christianisme est seul capable de retirer les nations païennes des vices honteux au milieu desquels elles croupissent.

« Une chose qui tendrait à faire croire que dans le Thibet il y a peut-être moins de corruption que dans certaines autres contrées païennes, c'est que les femmes y jouissent d'une grande liberté; au lieu de végéter emprisonnées au fond de leurs maisons, elles mènent une vie laborieuse et pleine d'activité. Outre qu'elles sont chargées des soins du ménage, elles concentrent en leurs mains tout le petit commerce. Ce sont elles qui

colportent les marchandises de côté et d'autre, les étalent dans les rues, et tiennent presque toutes les boutiques de détail. Dans les campagnes elles ont aussi une grande part aux travaux de la vie agricole.

« Les hommes, quoique moins laborieux et moins actifs que les femmes, sont loin pourtant de passer leur vie dans l'oisiveté. Ils s'occupent spécialement du filage et du tissage des laines. Les étoffes qu'ils fabriquent portent le nom de *Pou-lou*; elles sont très-étroites et d'une grande solidité. Leur qualité est d'une variété étonnante; on trouve dans leurs fabriques depuis les draps les plus grossiers et les plus velus jusqu'au mérinos le plus beau et le plus fin qu'on puisse imaginer. D'après une règle de la réforme bouddhique, tous les Lamas doivent être habillés de *Pou-lou* rouge; il s'en fait une grande consommation dans le Thibet, et les caravanes en emportent une quantité considérable dans le nord de la Chine et dans la Tartarie. Le *Pou-lou* le plus grossier se vend à vil prix; mais celui qui est d'une qualité supérieure est d'une cherté extrême.

« Les bâtons d'odeur, si célèbres en Chine sous le nom de *Tsan-hian* ou parfum du Thibet, sont pour les habitants de Lha-ssa un objet de commerce assez important. On les fabrique avec la poudre de divers arbres aromatiques, auxquels on mélange du muse et de la poussière d'or. De tous ces ingrédients on élabore une pâte de couleur violette, qu'on moule ensuite en petits bâtons cylindriques, ayant la longueur de trois ou quatre pieds. On les brûle dans les lamaseries et devant les idoles qu'on honore dans l'intérieur des maisons. Quand ces bâtons d'odeur sont allumés, ils se consomment lentement sans jamais s'éteindre, et répandent au loin un parfum d'une suavité exquise. Les marchands thibétains qui se rendent tous les ans à Pékin,

à la suite de l'ambassade, en exportent des quantités considérables, et les vendent à un prix exorbitant. Les Chinois du nord falsifient les bâtons d'odeur et les livrent au commerce, sous le nom de Tsan-hian ; mais ils ne peuvent soutenir la comparaison avec ceux qui viennent du Thibet.

« Les Thibétains n'ont pas de porcelaines ; ils fabriquent néanmoins des poteries de tout genre avec une rare perfection. Comme nous l'avons fait observer ailleurs, toute leur vaisselle consiste en une simple écuelle en bois que chacun porte cachée dans le sein ou suspendue à la ceinture, dans une bourse de luxe. Ces écuelles sont faites avec les racines de certains arbres précieux qui croissent sur les montagnes du Thibet ; elles sont de forme gracieuse, mais simples et sans ornement. On se contente de les enduire d'un léger vernis, qui ne fait disparaître ni leur couleur naturelle, ni les marbrures formées par la nodosité du bois. Dans le Thibet tout entier, depuis le mendiant le plus misérable jusqu'au Talé-Lama, tout le monde prend ses repas dans une écuelle en bois. Il est vrai que les Thibétains ne confondent pas les écuelles entre elles, comme nous serions tentés de le faire nous autres Européens. On doit donc savoir qu'il y a écuelle et écuelle ; il y en a qu'on achète pour quelques pièces de monnaie et d'autres dont le prix va jusqu'à cent onces d'argent, à peu près mille francs. Et si l'on nous demande quelle différence nous avons remarquée dans ces diverses qualités d'écuelles en bois, nous répondrons, la main sur la conscience, que toutes nous ont paru à peu près de même valeur, et, qu'avec la meilleure volonté du monde, il nous a toujours été impossible de saisir entre elles une différence de quelque importance.

« Quelques jours après notre arrivée à Lha-ssa,

désireux que nous étions de remonter un peu notre vaisselle déjà bien vieille et bien avariée, nous entrâmes dans une boutique d'écuelles. Une Thibétaine, au visage richement vernissé de noir, était au comptoir. Cette dame, jugeant à notre mine tant soit peu exotique et inusitée, que nous étions sans doute des personnages de haute distinction, ouvrit un tiroir et en exhiba deux petites boîtes artistement façonnées, dans chacune desquelles était contenue une écuelle trois fois enveloppée dans du papier soyeux. Après avoir examiné la marchandise avec une sorte d'anxiété, nous demandâmes le prix : — « *Tchik-la-gatsé-re?* Combien chaque? — Excellence, cinquante onces d'argent la pièce. » — A peine eûmes-nous entendu ces paroles foudroyantes, que nos oreilles se mirent à bourdonner, et qu'il nous sembla que tout tournoyait dans la boutique; avec toute notre fortune nous eussions pu, tout au plus, acheter quatre écuelles en bois! Quand nous fûmes revenus un peu de notre étourdissement, nous replaçâmes avec respect les deux précieuses gamelles dans leurs boîtes respectives, et nous passâmes en revue les nombreuses collections qui étaient étalées, sans façon, sur les rayons de la boutique. — « Et celles-ci, combien la pièce? *Tchik-la-gatsé-re?* — Excellence, une paire pour une once d'argent. » — Nous payâmes sur-le-champ une once d'argent, et nous emportâmes nos deux écuelles avec une joie triomphante; car elles nous paraissaient semblables à celles qui valaient cinq cents francs pièce... De retour au logis, le maître de la maison, à qui nous nous hâtâmes de montrer notre emplette, nous dit que pour une once d'argent on pouvait avoir au moins quatre écuelles de cette façon.

« Les Pou-lou, les bâtons odorants et les écuelles en bois, sont les trois principales branches d'industrie

que les Thibétains exploitent avec quelque succès ; pour tout le reste, ils travaillent mal ou médiocrement, et les grossiers produits de leurs arts et métiers ne méritent pas d'être mentionnés ; leurs productions agricoles n'offrent, non plus, rien de remarquable. Le Thibet, presque entièrement recouvert de montagnes et sillonné de torrents impétueux, fournit à ses habitants peu de terre cultivable ; il n'est guère que les vallées qu'on puisse ensemer avec quelque espérance d'avoir une moisson à recueillir.

« Les Thibétains cultivent peu le froment, et encore moins le riz. La principale récolte est en *tsin-kou* ou orge noir, dont on fait le *tsam-ba*, base alimentaire de toute la population thibétaine, riche ou pauvre. La ville de Lha-ssa est abondamment approvisionnée de moutons, de chevreux et de bœufs grognants ; on y vend aussi d'excellent poisson frais, et de la viande de porc dont le goût est exquis. Mais le plus souvent tout cela est très-cher et hors de la portée du bas peuple. En somme, les Thibétains vivent très mal ; d'ordinaire leurs repas se composent uniquement de thé beurré et de *tsam-ba* qu'on pétrit grossièrement avec les doigts ; les plus riches suivent le même régime, et c'est vraiment pitié de les voir façonner une nourriture si misérable dans une écuelle qui a coûté quelquefois cent onces d'argent. La viande, quand on en a, se mange hors des repas ; c'est une affaire de pure fantaisie ; cela se pratique à peu près comme ailleurs on mange par gourmandise des fruits ou quelques légères pâtisseries. On sert ordinairement deux plats, l'un de viande bouillie et l'autre de viande crue. Les Thibétains dévorent l'une et l'autre avec un égal appétit, sans qu'il soit besoin qu'aucun genre d'assaisonnement leur vienne en aide ; ils ont pourtant le

bon esprit de ne pas manger sans boire ; ils remplissent de temps en temps leur écuelle chérie d'une liqueur aigrette, faite avec de l'orge fermenté et dont le goût est assez agréable.

« Le Thibet, si pauvre en produits agricoles et manufacturiers, est riche en métaux au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. L'or et l'argent s'y recueillent avec une si grande facilité, que les simples bergers eux-mêmes connaissent l'art de purifier ces métaux précieux. On les voit quelquefois au fond des ravins, ou aux anfractuosités des montagnes, accroupis à côté d'un feu d'argols de chèvres, et s'amusant à purifier dans des creusets la poudre d'or qu'ils ont recueillie çà et là, en faisant paître leurs troupeaux ; il résulte de cette grande abondance de métaux que les espèces sont de peu de valeur, et par suite les denrées se maintiennent toujours à un prix très élevé.

« Le système monétaire des Thibétains ne se compose que de pièces d'argent ; elles sont un peu plus grandes, mais moins épaisses que nos pièces d'un franc ; d'un côté elles portent des inscriptions en caractères thibétains, parsis, ou indiens ; de l'autre elles ont une couronne composée de huit petites fleurettes rondes ; pour la facilité du commerce on fractionne ces pièces de monnaie de telle sorte que le nombre des fleurettes restant sur le fragment, détermine sa valeur. La pièce entière se nomme *tchan-ka* ; le *tché-ptché* est une moitié du *tchan-ka*, et par conséquent n'a que quatre fleurettes ; le *tcho-kan* en a cinq, et le *kagan* trois. Dans les grandes opérations commerciales on se sert de lingots d'argent qu'on pèse avec une balance romaine, graduée d'après le système décimal. Les Thibétains comptent sur leur chapelet ; quelques uns, et surtout les marchands, se servent du *suan-*



pour chinois; les savants enfin opèrent avec les chiffres que nous nommons arabes, et qui paraissent être très-anciens dans le Thibet. Nous avons vu plusieurs livres lamanesques manuscrits, renfermant des tableaux et des figures astronomiques, représentés avec des chiffres arabes. La pagination de ces livres était pareillement marquée avec ces mêmes caractères; quelques-uns de ces chiffres ont avec ceux dont on se sert en Europe une légère différence, la plus notable est celle du 5 qui se trouve renversé de la manière suivante, 9.

« D'après les quelques détails que nous venons de donner sur les productions du Thibet, il est permis de conclure que ce pays est peut-être le plus riche et en même temps le plus pauvre du monde; riche en or et en argent, pauvre en tout ce qui fait le bien-être des masses. L'or et l'argent recueillis par le peuple sont absorbés par les grands et surtout par les lamazeries, réservoirs immenses où s'écoulent par mille canaux toutes les richesses de ces vastes contrées.

« Les lamas, mis d'abord en possession de la majeure partie du numéraire par les dons volontaires des fidèles, centuplent ensuite leur fortune par des procédés usuraires, dont la friponnerie chinoise est elle-même scandalisée; les offrandes qu'on leur fait sont comme des crochets dont ils se servent pour attirer à eux toutes les bourses. L'argent se trouvant ainsi accumulé dans les coffres des classes privilégiées, et, d'autre part, les choses nécessaires à la vie ne pouvant se procurer qu'à un prix très élevé, il résulte de ce désordre capital qu'une grande partie de la population est continuellement plongée dans une misère affreuse. A Lha-ssa le nombre des mendiants est très considérable, ils entrent dans l'intérieur des maisons, et vont de porte en porte solliciter une poignée de tsam-ba. Leur manière de de-

mander l'aumône consiste à présenter le poing, en tenant le pouce en l'air. Nous devons ajouter à la louange des Thibétains, qu'ils ont généralement le cœur compatissant et charitable; rarement ils renvoient les pauvres sans leur accorder quelque secours.

« Parmi les étrangers qui constituent la population fixe de Lha-ssa, les *Pébouns* sont les plus nombreux. Ce sont des Indiens, venus du côté du Boutan, par-delà les monts Himalaya. Petits, vigoureux et d'une allure pleine de vivacité, ils ont la figure plus arrondie que les Thibétains; leur teint est fortement basané; leurs yeux sont petits, noirs et malins; ils portent au front une tache de rouge ponceau qu'ils renouvellent tous les matins; ils sont toujours vêtus d'une robe en pou-lou violet, et coiffés d'un petit bonnet en feutre de la même couleur, mais un peu plus foncé; quand ils sortent, ils ajoutent à leur costume une longue écharpe rouge qui fait deux fois le tour du cou comme un grand collier, et dont les deux extrémités sont rejetées par-dessus les épaules.

« Les *Pébouns* sont les seuls ouvriers métallurgiques de Lha-ssa. C'est dans leur quartier qu'il faut aller chercher les forgerons, les chaudronniers, les plombiers, les étameurs, les fondeurs, les orfèvres, les bijoutiers, les mécaniciens, voire même les physiiciens et les chimistes. Leurs ateliers et leurs laboratoires sont un peu souterrains; on y entre par une ouverture basse et étroite, et avant d'y arriver il faut descendre trois ou quatre marches; sur toutes les portes de leurs maisons on voit une peinture, représentant un globe rouge, et au-dessus un croissant blanc: évidemment cela signifie le soleil et la lune; mais à quoi ces emblèmes font-ils encore allusion? c'est ce dont nous avons oublié de nous informer.

« On rencontre parmi les Pébouns des artistes très distingués en fait de métallurgie. Ils fabriquent des vases en or et en argent pour l'usage des lamazeries, et des bijoux de tous genres, qui certainement ne feraient pas déshonneur à des Européens : ce sont eux qui font aux temples bouddhiques ces belles toitures en lames dorées qui résistent à toutes les intempéries des saisons, et conservent toujours une fraîcheur et un éclat merveilleux ; ils sont si habiles pour ce genre d'ouvrage, qu'on vient les chercher du fond de la Tartarie pour orner les grandes lamazeries. Les Pébouns sont encore les teinturiers de Lha-ssa ; leurs couleurs sont vives et persistantes ; leurs étoffes peuvent s'user, mais jamais se décolorer ; il ne leur est permis de teindre que les pou-lou ; les étoffes qui viennent des pays étrangers doivent être employées telles qu'elles sont : le gouvernement s'oppose absolument à ce que les teinturiers exercent sur elles leur industrie. Il est probable que cette prohibition a pour but de favoriser le débit des étoffes fabriquées à Lha-ssa.

« Les Pébouns ont le caractère extrêmement jovial et enfantin ; aux moments de repos on les voit toujours rire et folâtrer ; pendant les heures de travail, ils ne discontinuent jamais de chanter. Leur religion est le Bouddhisme indien ; quoiqu'ils ne suivent pas la réforme de Tsong-Kaba, ils sont pleins de respect pour les cérémonies et les pratiques lamanesques ; ils ne manquent jamais, aux jours de grandes solennités, d'aller se prosterner aux pieds du Bouddha-La et d'offrir leurs adorations au Talé-Lama.

« Après les Pébouns, on remarque à Lha ssa les Katchis ou Musulmans originaires de Kachemir ; leur turban, leur grande barbe, leur démarche grave et olennelle, leur physionomie pleine d'intelligence et

de majesté, la propreté et la richesse de leurs habits, tout en eux contraste avec les peuples de race inférieure auxquels ils se trouvent mêlés. Ils ont à Lha-ssa un gouverneur duquel ils dépendent immédiatement, et dont l'autorité est reconnue par le gouvernement tibétain. Ce gouverneur est en même temps chef de la religion musulmane ; ses compatriotes le considèrent sur cette terre étrangère comme leur pacha et leur muphti. Il y a déjà plusieurs siècles que les Katchis se sont établis à Lha-ssa ; autrefois ils abandonnèrent leur patrie pour se soustraire aux vexations d'un certain pacha de Kachemir, dont le despotisme leur était devenu intolérable. Depuis lors, les enfants de ces premiers émigrants se sont si bien trouvés dans le Thibet, qu'ils n'ont plus songé à s'en retourner dans leur pays ; ils ont pourtant encore des relations avec Kachemir, mais les nouvelles qu'ils en reçoivent sont peu propres à leur donner envie de renoncer à leur patrie adoptive. Le gouverneur katchi, avec lequel nous avons eu des relations assez intimes, nous a dit que les Pélines de Calcutta (les Anglais) étaient aujourd'hui maîtres de Kachemir. « Les Pélines, nous « disait-il, sont les hommes les plus rusés du monde. « Ils s'emparent petit à petit de toutes les contrées de « l'Inde, mais c'est toujours plutôt par tromperie qu'à « force ouverte ; au lieu de renverser les autorités, ils « cherchent habilement à les mettre de leur parti et « à les faire entrer dans leurs intérêts. Ainsi, à Kachemir, voici ce qu'ils disent : *Le monde est à Allah, la terre est au Pacha ; c'est la Compagnie qui gouverne.* »

« Les Katchis sont les plus riches marchands de Lha-ssa ; ce sont eux qui tiennent les magasins de lingerie et tous les objets de luxe et de toilette ; ils sont

en outre agents de change, et trafiquent sur l'or et l'argent : de là vient que l'on trouve presque toujours des caractères parsis sur les monnaies thibétaines. Tous les ans, quelques-uns d'entre eux se rendent à Calcutta pour des opérations commerciales. Les Katchis sont les seuls à qui on permette de passer les frontières pour se rendre chez les Anglais. Ils partent, munis d'un passeport du Talé-Lama, et une escorte thibétaine les accompagne jusqu'aux pieds de l'Himalaya. Les objets qu'ils rapportent de Calcutta se réduisent à bien peu de chose : ce sont des rubans, des galons, des couteaux, des ciseaux, quelques autres articles de quincaillerie et un petit assortiment de toiles de coton. Les soieries et les draps qu'on trouve dans leurs magasins, et qui ont à Lha-ssa un assez grand débit, leur viennent de Pékin par les caravanes ; les draps sont russes, et par conséquent leur reviennent à bien meilleur marché que ceux qu'ils pourraient acheter à Calcutta.

« Les Katchis ont à Lha-ssa une mosquée, et sont rigides observateurs de la loi de Mahomet; ils professent ostensiblement leur mépris pour toutes les pratiques superstitieuses des Bouddhistes. Les premiers qui sont arrivés à Lha-ssa ont pris des femmes thibétaines qui ont été obligées de renoncer à leur religion, pour embrasser le mahométisme. Maintenant, ils ont pour règle de ne plus contracter des alliances qu'entre eux. Il s'est ainsi formé insensiblement au cœur du Thibet comme un petit peuple à part, n'ayant ni le costume, ni les mœurs, ni le langage, ni la religion des indigènes. Parce que les Katchis ne se prosternent pas devant le Talé-Lama et ne vont pas prier dans les lamazeries, tout le monde dit que ce sont des impies : cependant, comme en général ils sont riches et puissants, on se range dans les rues pour les laisser passer

et chacun leur tire la langue en signe de respect. Dans le Thibet, quand on veut saluer quelqu'un, on se découvre la tête, on tire la langue et on se gratte l'oreille droite: ces trois opérations se font en même temps.

« Les Chinois qu'on voit à Lha-ssa sont pour la plupart soldats ou employés dans les tribunaux; ceux qui demeurent fixés dans cette ville sont en très-petit nombre. A toutes les époques, les Chinois et les Thibétains ont eu ensemble des relations plus ou moins importantes; souvent ils se sont fait la guerre, et ont cherché à empiéter sur les droits les uns des autres. La dynastie tartare-mandchoue, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, a compris, dès le commencement de son élévation, combien il lui était important de se ménager l'amitié du Talé-Lama, dont l'influence est toute-puissante sur les tribus mongoles. En conséquence elle n'a jamais manqué d'avoir à la cour de Lha-ssa deux grands mandarins revêtus du titre de *Kin-Tchai*, c'est-à-dire ambassadeur ou délégué extraordinaire. Ces personnages ont pour mission avouée de présenter, dans certaines circonstances déterminées, les hommages de l'empereur chinois au Talé-Lama, et de lui prêter l'appui de la Chine dans les difficultés qu'il pourrait avoir avec ses voisins. Telle est en apparence le but de cette ambassade permanente, mais au fond elle n'est là que pour flatter les croyances religieuses des Mongols et les rallier à la dynastie régnante, en leur faisant croire que le gouvernement de Pékin a une grande dévotion pour la divinité du Boudha-La. Un autre avantage de cette ambassade, c'est que les deux *Kin-Tchai* peuvent facilement à Lha-ssa surveiller les mouvements des peuples divers qui avoisinent l'empire, et en donner avis à leur gouvernement.

« La trente-cinquième année du règne de *Kian-Loung*,

la cour de Pékin avait à Lha-ssa deux *Kin-Tchai* ou ambassadeurs, nommés l'un *Lo* et l'autre *Pou*. On avait coutume de les désigner en réunissant leurs noms, et en disant : les *Kin-Tchai, Lo-Pou*. Le mot *Lo-Pou* voulant dire *rave* en thibétain, ce terme devenait en quelque sorte injurieux, et le peuple de Lha-ssa, qui n'a jamais vu de bon œil la présence des Chinois dans le pays, se servait volontiers de cette dénomination.

« Depuis quelque temps, d'ailleurs, les deux mandarins chinois donnaient par leur conduite de l'ombrage aux Thibétains. Ils s'immisçaient tous les jours de plus en plus dans les affaires du gouvernement, et empiétaient ouvertement sur les droits du Talé-Lama. Enfin, pour comble d'arrogance, ils faisaient entrer de nombreuses troupes chinoises dans le Thibet, sous prétexte de protéger le Talé-Lama contre certaines peuplades du Népal qui lui donnaient de l'inquiétude. Il était facile de voir que la Chine cherchait à étendre son empire et sa domination jusque dans le Thibet. L'opposition du gouvernement thibétain fut, dit-on, terrible, et le Nomekhan employa tous les ressorts de son autorité pour arrêter l'usurpation des deux *Kin-Tchai*.

« Un jour qu'il se rendait au palais des ambassadeurs chinois, un jeune lama lui jeta dans la litière un billet sur lequel étaient écrits ces mots : *Lo-Pou, Masa*, c'est-à-dire, ne mangez pas de raves, abstenez-vous de raves. — Le Nomekhan comprit bien que, par ce jeu de mots, on voulait lui donner avis de se défier des *Kin-Tchai Lo-Pou*; mais comme l'avertissement manquait de clarté et de précision, il continua sa route. Pendant qu'il était en conférence secrète avec les deux délégués de la cour de Pékin, des satellites s'introdui-

sirent brusquement dans l'appartement, poignardèrent le Nomekhan et lui tranchèrent la tête. Un cuisinier thibétain, qui se trouvait dans une pièce voisine, accourut aux cris de la victime, s'empara de la tête ensanglantée, l'ajusta au bout d'une pique, et parcourut les rues de Lha-ssa en criant : Vengeance et mort aux Chinois ! La ville tout entière fut aussitôt soulevée, on courut aux armes de toutes parts, et on se précipita tumultueusement vers le palais des Kin-Tchai qui furent horriblement mis en pièces. La colère du peuple était si grande, qu'on poursuivit ensuite indistinctement tous les Chinois ; on les traqua partout comme des bêtes sauvages, non-seulement à Lha-ssa, mais encore sur tous les autres points du Thibet où ils avaient établi des postes militaires ; on en fit une affreuse boucherie. Les Thibétains, dit-on, ne déposèrent les armes qu'après avoir impitoyablement poursuivi et massacré tous les Chinois jusqu'aux frontières du Sse-Tchouan et du Yun-Nan.

« La nouvelle de cette horrible catastrophe étant parvenue à la cour de Pékin, l'empereur Kian-Loung ordonna immédiatement de grandes levées de troupes dans toute l'étendue de l'empire, et les fit marcher contre le Thibet. Les Chinois, comme dans presque toutes les guerres qu'ils ont eu à soutenir contre leurs voisins, eurent le dessous, mais ils furent victorieux dans les négociations. Les choses furent rétablies sur l'ancien pied, et depuis lors la paix n'a jamais été sérieusement troublée entre les deux gouvernements.

« Les forces militaires que les Chinois entretiennent dans le Thibet sont peu considérables. Depuis le Sse-Tchouan jusqu'à Lha-ssa, ils ont d'étape en étape quelques misérables corps-de-garde, destinés à favoriser le passage du courrier de l'empereur. Dans la ville



même de Lha-ssa, leur garnison se compose de quelques centaines de soldats dont la présence contribue à relever et à protéger la position des ambassadeurs. En allant vers le sud jusqu'au Boutan, ils ont encore une ligne de corps détachés assez mal entretenus. Sur la frontière, ils gardent, conjointement avec les troupes thibétaines, les hautes montagnes qui séparent le Thibet des premiers postes anglais. Dans les autres parties du Thibet, il n'y a pas de Chinois; l'entrée leur en est sévèrement interdite.

« Les soldats et les mandarins chinois établis dans le Thibet sont à la solde du gouvernement de Pékin; ils restent ordinairement trois ans dans le pays: quand ce temps est écoulé, on leur envoie des remplaçants et ils rentrent dans leurs provinces respectives. Il en est pourtant un certain nombre qui, après avoir terminé leur service, obtiennent la permission de se fixer à Lha-ssa ou dans les villes situées sur la route du Sse-Tchouan. Les Chinois de Lha-ssa sont peu nombreux; il serait assez difficile de dire à quel genre de spécialité ils se livrent pour faire fortune. En général, ils sont un peu de tous les états et savent toujours trouver mille moyens pour faire passer dans leurs bourses les *tchan-ka* des Thibétains. Il en est plusieurs qui prennent une épouse dans le pays, mais les liens du mariage sont incapables de les fixer pour la vie dans leur patrie adoptive. Après un certain nombre d'années, quand ils jugent avoir fait des économies assez abondantes, ils s'en retournent tout bonnement en Chine, et laissent là leurs femmes et leurs enfants, à l'exception toutefois des garçons, qu'ils auraient scrupule d'abandonner. Les Thibétains redoutent les Chinois, les Katchis les méprisent, et les Pébouns se moquent d'eux.

« Parmi les nombreuses classes d'étrangers qui séjournent ou qui ne font que passer à Lha ssa, il n'y en avait aucune à laquelle nous eussions l'air d'appartenir; nous ne ressemblions à personne : aussi, dès le premier jour de notre arrivée, nous aperçûmes nous que l'étrangeté de notre physionomie attirait l'attention de tout le monde. Quand nous passions dans les rues, on nous examinait avec étonnement, et puis on faisait à demi-voix de nombreuses hypothèses sur notre nationalité. On nous prenait tantôt pour deux muphtis nouvellement arrivés de Kachemir, tantôt pour deux brahmanes de l'Inde; quelques-uns prétendaient que nous étions des lamas du nord de la Tartarie; d'autres enfin soutenaient que nous étions des marchands de Pékin, et que nous nous étions déguisés pour suivre l'ambassade thibétaine. Mais toutes les suppositions s'évanouirent bientôt, car nous déclarâmes formellement aux Katchis que nous n'étions ni muphtis ni Kachemiriens; aux Pébouns, que nous n'étions ni Indiens ni brahmanes; aux Mongols, que nous n'étions ni lamas ni Tartares; aux Chinois, enfin, que nous n'étions ni marchands, ni du royaume du Milieu. Quand on fut bien convaincu que nous n'appartenions à aucune de ces catégories, on se mit à nous appeler *Azaras blancs*. La dénomination était très grotesque, et nous plaisait assez; cependant nous ne voulûmes pas l'adopter sans prendre, par avance, quelques informations. Nous demandâmes donc ce qu'on entendait par *Azara blanc* : il nous fut répondu que les Azaras étaient les plus fervents adorateurs de Bouddha qu'on connût, qu'ils composaient une grande tribu de l'Inde et qu'ils faisaient souvent, par dévotion, le pèlerinage de Lha-ssa. On ajouta que, puisque nous n'étions ni Thibétains, ni Katchis, ni Pébouns, ni Chinois, ni Tartares,

nous devions certainement être Azaras. Il y avait seulement à cela un petit embarras, c'est que les Azaras qui avaient paru avant nous à Lha-ssa avaient la figure noire. Pour résoudre la difficulté, on avait donc dû nous appeler *Azaras blancs*. Nous rendîmes encore hommage à la vérité, et nous déclarâmes que nous n'étions Azaras d'aucune façon, ni blancs, ni noirs.

« Toutes ces hésitations sur le lieu de notre origine ne laissèrent pas d'abord d'être très-amusantes, mais elles devinrent bientôt graves et sérieuses : des esprits mal tournés allèrent s'imaginer que nous ne pouvions être que russes ou anglais. On finit même assez généralement par nous honorer de cette dernière qualification. On disait sans trop se gêner que nous étions des *Pelins de Galgatta*, que nous étions venus pour examiner les forces du Thibet, dresser des cartes de géographie, et chercher les moyens de nous emparer du pays. Tout préjugé national à part, il était très-fâcheux pour nous qu'on nous prît pour des sujets de sa majesté britannique. Un pareil quiproquo ne pouvait que nous rendre très-impopulaires, et peut-être finir par nous faire écarteler ; car les Thibétains, nous ne savons trop pourquoi, se sont mis dans la tête que les Anglais sont un peuple envahisseur et dont il faut se défier.

« Pour couper court à tous les bavardages qui circulaient sur notre compte, nous prîmes la résolution de nous conformer à un règlement en vigueur à Lha-ssa, et qui prescrit à tous les étrangers qui veulent séjourner dans la ville pendant quelque temps, d'aller se présenter aux autorités. Nous allâmes donc trouver le chef de la police et nous lui déclarâmes que nous étions du ciel d'Occident, du grand royaume appelé la France, et que nous étions venus dans le Thi-

bet pour y prêcher la religion chrétienne dont nous étions ministres. L'individu à qui nous fîmes cette déclaration fut sec et impassible comme un bureaucrate. Il tira flegmatiquement son poinçon de bambou de derrière l'oreille et se mit à écrire, sans réflexion aucune, ce que nous venions de lui dire. Il se contenta de répéter deux ou trois fois entre ses dents les mots *France* et *Religion chrétienne*, comme un homme qui ne sait pas trop de quoi on veut lui parler. Quand il eut achevé d'écrire, il essuya à ses cheveux son poinçon encore imbibé d'encre, et le réinstalla derrière l'oreille droite en nous disant : *Yak-fo-sé* (c'est bien). — *Temou-chu* (demeure en paix), lui répondîmes-nous; et après lui avoir tiré un pouce de langue, nous sortîmes tout enchantés de nous être mis en règle avec la police. Nous circulâmes dès-lors dans les rues de Lha-ssa d'un pas plus ferme, plus assuré, et sans tenir aucun compte des propos qui bourdonnaient incessamment à nos oreilles. La position légale que nous venions de nous faire nous relevait à nos propres yeux et remontait notre courage : quel bonheur de nous trouver enfin sur une terre hospitalière et de pouvoir respirer franchement un air libre, après avoir vécu si longtemps en Chine, toujours dans la contrainte, toujours en dehors des lois, toujours préoccupés des moyens de tricher le gouvernement de sa majesté impériale.

« La sorte d'indifférence avec laquelle notre déclaration fut reçue par l'autorité thibétaine, ne nous étonna nullement. D'après les informations que nous avions déjà prises sur la manière d'être des étrangers à Lha-ssa, nous étions convaincus qu'il ne nous serait fait aucune difficulté. Les Thibétains ne professent pas à l'égard des autres peuples ces principes d'exclusion qui font le caractère distinctif de la nation chinoise.

Tout le monde est admis à Lha-ssa ; chacun peut aller et venir, se livrer au commerce et à l'industrie, sans que personne s'avise d'apporter la moindre entrave à sa liberté. Si l'entrée du Thibet est interdite aux Chinois, il faut attribuer cette prohibition au gouvernement de Pékin, qui, pour se montrer conséquent dans sa politique étroite et soupçonneuse, empêche lui-même ses sujets de pénétrer chez les peuples voisins. Il est probable que les Anglais ne seraient pas plus repoussés que les autres du Thibet, si leur marche envahissante dans l'Indoustan n'avait inspiré une légitime terreur au Talé-Lama.

« Nous avons déjà parlé des nombreuses et frappantes analogies qui existent entre les rites lamanesques et le culte catholique (1). Le gouvernement thibétain étant purement lamanesque, paraît en quelque sorte être calqué sur le gouvernement ecclésiastique des Etats pontificaux. Le Talé-Lama (2) est le chef politique et religieux de toutes les contrées du Thibet ; c'est dans ses mains que réside toute puissance législative, exécutive et administrative. Le droit coutumier et certains règlements laissés par Tsong-Kaba servent à le diriger dans l'exercice de son immense autorité. Quand le Talé-Lama meurt, ou, pour parler le langage des Boudhistes, quand il transmigre, on élit un enfant pour

---

(1) « Tous ces rapports embarrassent peu ceux qui sont persuadés que le Christianisme a été autrefois répandu dans la Tartarie ; il leur semble évident que les institutions des Lamas, qui ne remontent pas au-delà du 13<sup>e</sup> siècle de notre ère, ont été calquées sur les nôtres. » *Abel Rémusat*.

(2) *Dalaj-Lama* est une très-mauvaise transcription ; c'est *Talé-Lama* qu'on doit prononcer. Le mot mongol *Talé* veut dire *mer*, et a été donné au grand Lama du Thibet, parce que ce personnage est censé être une mer de sagesse et de puissance.

continuer la personnification indestructible du Bouddha vivant. Cette élection se fait par la grande assemblée des *Lamas-Houtouktou*, dont la dignité sacerdotale n'est inférieure qu'à celle du Talé-Lama. Plus bas nous entrerons dans quelques détails sur la forme et les règles de cette singulière élection. Comme le Talé-Lama est non-seulement le souverain politique et religieux des Thibétains, mais encore leur dieu visible, on comprend qu'il ne pourrait, sans compromettre gravement sa divinité, descendre à tout propos des hauteurs de son sanctuaire pour se mêler des choses humaines. Il s'est donc réservé les affaires de majeure importance, se contentant de régner beaucoup et de gouverner très-peu. Au reste, l'exercice de son autorité dépend uniquement de son goût et de son bon plaisir. Il n'y a ni charte, ni constitution pour contrôler sa manière d'agir.

« Après le Talé-Lama, que les Thibétains nomment aussi quelquefois *Kian-Ngan-Remboutchi* (souverain trésor), vient le *Nomekhan*, ou empereur spirituel. Les Chinois lui donnent le nom de *Tsan-Wang* (roi du Thibet). Ce personnage est nommé par le Talé-Lama, et doit être toujours choisi parmi la classe des *Lamas-Chabérous*. Il conserve son poste pendant toute sa vie, et ne peut être renversé que par un coup d'état. Toutes les affaires du gouvernement dépendent du *Nomekhan* et de quatre ministres nommés *Kalous*. Les *Kalous* sont choisis par le Talé-Lama sur une liste de candidats formée par le *Nomekhan*; ils n'appartiennent pas à la tribu sacerdotale, et peuvent être mariés. La durée de leur pouvoir est illimitée. Quand ils se rendent indignes de leurs fonctions, le *Nomekhan* adresse un rapport au Talé-Lama, qui les casse s'il le juge opportun. Les fonctionnaires subalternes sont choisis par les *Kalous*, et appartiennent le plus souvent à la classe des *Lamas*.

« Les provinces sont divisées en plusieurs principautés, qui sont gouvernées par des Lamas-Houtouktou. Ces espèces de petits souverains ecclésiastiques reçoivent leur investiture du Talé-Lama, et reconnaissent sa suzeraineté. En général ils ont l'humeur guerroyante, et se livrent souvent entre voisins des combats à outrance et toujours accompagnés de pillages et d'incendies.

« Le plus puissant de ces Lamas souverains est le *Boudchan-Remboutchi*. Il réside à *Djachi-Loumbo*, capitale du Thibet ultérieur. Cette ville est située au sud de Lha-ssa, et n'en est éloignée que de huit jours de marche. La célébrité du Boudchan actuel est prodigieuse; ses partisans prétendent que sa puissance spirituelle est aussi grande que celle du Talé-Lama, et que le sanctuaire de Djachi-Loumbo ne le cède pas en sainteté à celui du Bouddha-La. On admet pourtant généralement que la puissance temporelle du Talé-Lama est supérieure à celle du Boudchan-Remboutchi. Une grande rivalité ne peut manquer d'éclater tôt ou tard entre Lha-ssa et Djachi-Loumbo, et de jeter les Thibétains dans de funestes divisions.

« Le Boudchan-Remboutchi est âgé actuellement d'une soixantaine d'années. Il est, dit-on, d'une belle et majestueuse taille, et d'une vigueur étonnante pour son âge déjà avancé. Ce singulier personnage se dit d'origine indienne. Il y a déjà quelques milliers d'années que sa première incarnation eut lieu dans le célèbre pays des *Azaras*. Les physionomistes, qui dès notre arrivée à Lha-ssa nous prenaient pour des Azaras blancs, ne manquèrent pas de nous engager vivement à faire un voyage de dévotion à Djachi-Loumbo, nous assurant qu'en notre qualité de compatriotes du Boudchan-Remboutchi nous en serions très bien reçus. Les Lamas érudits, qui s'occupent des généalogies bouddhiques, ex-

pliquent comme quoi le Boudchan, après de nombreuses et merveilleuses incarnations dans l'Indoustan, a fini par apparaître dans le Thibet ultérieur, et par fixer sa résidence à Djachi-Loumbo. Quoi qu'il en soit de sa biographie, à laquelle nous sommes fort heureusement dispensés d'ajouter foi, il est certain que cet habile Lama a su se donner une vogue vraiment étonnante. Les Thibétains, les Tartares et les autres peuples bouddhistes ne l'appellent jamais que le grand saint, et ne prononcent son nom qu'en joignant les mains et en levant les yeux au ciel. Ils prétendent que sa science est universelle; il sait parler, disent-ils, toutes les langues de l'univers, sans les avoir jamais étudiées, et peut converser avec les pèlerins de toutes les parties du monde. Les Tartares ont une foi si vigoureuse en sa puissance, qu'ils l'invoquent continuellement; dans les dangers, dans les afflictions, dans toutes les affaires pénibles et ardues, ils ont toujours à la bouche le nom magique du Bokte (saint).

« Les pèlerins qui se rendent dans le Thibet ne manquent jamais de visiter Djachi-Loumbo, d'aller se prosterner aux pieds du saint par excellence, et de lui présenter leurs offrandes; on ne saurait se faire une idée des sommes énormes que les caravanes tartares lui apportent annuellement. En retour des lingots d'or et d'argent qu'il enferme dans ses coffres, le Boudchan fait distribuer à ses adorateurs des lambeaux de ses vieux habits, des chiffons de papier où sont imprimées des sentences en mongol ou en thibétain, des statuettes en terre cuite et des pilules rouges d'une infail-  
lible efficacité contre toute espèce de maladie. Les pèlerins reçoivent avec vénération toutes ces niaiseries, et les déposent religieusement dans un sachet qu'ils portent toujours suspendu à leur cou.



« Ceux qui font le pèlerinage de Djachi Loumbo, séculiers ou lamas, hommes ou femmes, tout le monde se fait enrôler dans la confrérie des *Kelans*, instituée par le Boudchan-Remboutchi. Presque tous les Bouddhistes aspirent au bonheur de devenir membres de cette association, qui pourra fort bien un jour faire naître dans la haute Asie quelque grave événement. Tous les esprits, du reste, sont vivement préoccupés et présentent pour l'avenir une grande catastrophe. Voici quelles sont les étranges prophéties qui circulent à ce sujet :

« Quand le saint de Djachi-Loumbo, quand le Boudchan-Remboutchi sera mort, il ne transmigrera plus, comme par le passé, dans le Thibet ultérieur. Sa nouvelle incarnation ira s'opérer au nord de Lha-ssa, dans les steppes habitées par les *Ourang-Hai*, dans le pays nommé *Tieu-Chan-Pé-Lon*, entre les *Montagnes-Célestes* et les chaînes de l'*Altaï*. Pendant qu'il demeurera là inconnu durant quelques années, se préparant par la prière, la retraite et les bonnes œuvres aux grands événements de l'avenir, la religion de Bouddha ira s'affaiblissant dans tous les cœurs ; elle ne vivra plus qu'au sein de la confrérie des *Kelans*. Dans ces jours malheureux les Chinois deviendront influents dans le Thibet ; ils se répandront sur les montagnes et dans les vallées et chercheront à s'emparer de l'empire du Talé-Lama. Mais cela ne durera que peu de temps ; il y aura un soulèvement général, les Thibétains prendront les armes et massacreront dans une seule journée tous les Chinois jeunes et vieux, sans qu'il soit donné à un seul de repasser les frontières.

« Un an après cette sanglante journée, l'empereur chinois mettra sur pied de nombreux bataillons et les fera marcher contre les Thibétains... Il y aura une réac-

tion épouvantable ; le sang coulera à flots, les torrents en seront rougis, et les Chinois finiront par s'emparer du Thibet. Mais ce triomphe ne sera pas de longue durée. C'est alors que le Boudchan-Remboutchi manifestera sa puissance : il fera un appel à tous les Kelans de la sainte association ; ceux qui seront déjà morts reviendront à la vie, et ils se rendront tous ensemble dans une vaste plaine du *Tieu-Chan-Pé-Lon*. Là le Boudchan distribuera des flèches et des fusils à tout le monde, et fera de cette multitude une armée formidable dont il prendra lui-même le commandement. La confrérie des Kelans marchera à la suite du saint par excellence et se précipitera sur les Chinois qui seront taillés en pièces. Le Thibet sera conquis, puis la Chine, puis la Tartarie, puis le vaste empire des *Oros* (Russes). Le Boudchan sera proclamé souverain universel, et sous sa sainte influence le lamanisme reflourira bientôt. Des lamazeries superbes s'élèveront de toutes parts, et le monde entier reconnaîtra la puissance infinie des prières bouddhiques.

« Ces prédictions, dont nous nous contentons de donner un simple résumé, sont racontées par tout le monde en détail et dans les plus petites circonstances. Mais ce qu'il y a de bien étonnant, c'est que personne ne paraît douter de la certitude des événements qu'elles annoncent ; chacun en parle comme d'une chose certaine et indubitable. Les Chinois résidants à Lha-ssa semblent également ajouter foi à la prophétie, mais ils ont le bon esprit de ne pas trop s'en tracasser. Ils espèrent que la débâcle arrivera fort tard, que d'ici là ils seront peut-être morts, ou que du moins ils auront le temps de venir. »

(La suite au prochain numéro.)

## MANDEMENTS ET DÉPARTS.

Mgr l'Archevêque de Camerino (Etats romains),  
Mgr l'Evêque de Gap, et Mgr Lupke, Administrateur  
du diocèse d'Osnabruck, ont daigné recommander  
l'OEuvre à leurs diocésains.

*Noms des RR. PP. Maristes partis de Toulon le 13  
octobre dernier.*

1° Pour le Vicariat apostolique de la Nouvelle-  
Calédonie :

Mgr Douarre, Evêque d'Amata ;

M. Bernin (Claude), du diocèse de Lyon ;

M. Vigouroux (Jean), du diocèse de Saint-Flour ;

M. Forestier (Benoît), du diocèse de Clermont-  
Ferrand ;

M. Monnet (Pierre), id. id.

M. Anliard (Jean-Baptiste), id.

Le F. Anliard (Michel), id.

2° Pour le Vicariat de l'Océanie centrale :

M. Dubreul (Antoine), du diocèse de Lyon ;

M. Piéplu (Louis-Alfred), du diocèse de Bayeux ;

Le F. Pichelin (Louis), du diocèse de Reims.

Au mois de juillet, quatre Missionnaires de la Con-  
grégation de Saint-François de Sales sont partis pour  
le Vicariat apostolique de Vizigapatam, dans l'Inde : ce  
sont MM. Jean Baptiste Bénistiand, du diocèse de  
Chambéry; François Larive, du diocèse de Maurienne;  
François-Marie Sermel (diacre) et Marie Gavard (sous-  
diacre), du diocèse d'Annecy.

Six prêtres du Séminaire des Missions-Etrangères, destinés pour les Missions de Pondichéry, du Maysour et de Coimbatour, dans l'Inde, se sont embarqués à Bordeaux le 15 juillet: ce sont MM. Balcon, du diocèse de Saint-Brieuc; Bouquet, du diocèse du Puy; Cornevin, du diocèse de Langres; Prieur, du diocèse de Dijon; Rovel, du diocèse de Digne; Tuffou, du diocèse de Rodez.

Cinq autres prêtres de cette Congrégation se sont embarqués à Londres, le 12 septembre, pour Synca-pore: ce sont MM. Bouillevaux, du diocèse de Langres; Combes, du diocèse d'Alby; Allard, du diocèse de Gap; Maistre, du diocèse d'Annecy; et Languereau, du diocèse de Dijon. Les deux premiers sont destinés pour la Cochinchine occidentale, le troisième et le quatrième pour la Malaisie, et le dernier pour le collège de Pulo-Pinang.

Le 17 août, partaient de Londres pour Hong-Kong six autres membres de la même Société: c'étaient MM. Guillemain, du diocèse de Besançon, pour le Su-Tchuen; Tapie, du diocèse de Tarbes, pour le Su-Tchuen; Francllet, du diocèse de Rennes, pour la Mandchourie; Mihières, du diocèse d'Aix, pour le Kouei-Tcheou; Néron, du diocèse de Saint-Claude, et Charbonnier, de celui de Digne, pour le Tong-King méridional.

Ces trois départs, joints à ceux que nous avons annoncés dans le courant de cette année, portent à 28 le nombre des sujets partis du Séminaire des Missions-Etrangères en 1848; 24 en étaient déjà sortis pendant l'année 1847, et 18 pendant celle de 1846: ce qui fait, en trois ans, 70 ouvriers évangéliques envoyés par cette Congrégation aux diverses Missions du globe.

---

## MISSIONS DU THIBET.

*Suite de la lettre de M. Huc à M. Etienne (1).*

### SÉJOUR A LHA-SSA.

« Pour ce qui est du Boudehan-Remboutchi, il se prépare, dit-on, avec ardeur à la grande révolution dont il doit être l'âme. Quoique déjà avancé en âge, il se livre souvent à des exercices militaires. Tous les instants de la journée qui ne sont pas absorbés par ses hautes fonctions de Bouddha vivant, il les utilise en se familiarisant avec son futur métier de généralissime des Kelans. On prétend qu'il lance très-bien une flèche, et qu'il se sert avec habileté de la lance et du fusil à mèche. Il nourrit de grands troupeaux de chevaux pour sa future cavalerie, et des meutes de chiens énormes qui, joignant une force prodigieuse à une intelligence surhumaine, devront jouer un rôle important dans la grande armée des Kelans.

« Ces idées folles et extravagantes ont tellement pénétré dans les masses et surtout dans l'esprit de ceux qui se sont enrôlés dans la confrérie des Kelans, qu'elles pourront fort bien un jour occasionner une révolution.

---

(1) Voir le précédent cahier des Annales, n° 122, p. 38.

dans le Thibet. Ce n'est jamais vainement que les peuples se préoccupent ainsi de l'avenir. Après la mort du grand Lama de Djachi-Loumbo, un aventurier audacieux n'aura qu'à se rendre dans le *Tieu-Chan-Pé-Lon*, puis se proclamer hardiment Boudchan-Remboutchi et faire un appel aux Kelans... il n'en faudra peut-être pas davantage pour bouleverser ces populations fanatiques.

« Un résultat actuel et immédiat de cette confrérie des Kelans, c'est de donner au Boudchan-Remboutchi une importance qui paraît porter peu à peu atteinte à la suprématie du Talé-Lama. Ce résultat est d'autant plus facile à obtenir que le souverain de Lha-ssa est un enfant de neuf ans, et que ses trois prédécesseurs ont expiré de mort violente avant d'atteindre leur majorité, fixée par les lois à vingt ans. Le Boudchan-Remboutchi, qui paraît être un homme habile et ambitieux, n'aura pas manqué sans doute d'utiliser cette période de quatre minorités, et de confisquer à son profit une partie de l'autorité spirituelle et temporelle du Talé-Lama.

« La mort violente des trois Talé-Lamas, prédécesseurs immédiats de celui qui règne aujourd'hui, a donné naissance dans l'année 1844 à un événement dont le Thibet, la Tartarie, la Chine même, se sont vivement préoccupés, et qui, à cause de son importance, mérite peut-être qu'on en dise ici quelque chose.

« Le phénomène inouï des trois Talé-Lamas, morts successivement à la fleur de leur âge, avait plongé la population de Lha-ssa dans une morne consternation. Peu à peu de sourdes rumeurs commencèrent à circuler, et bientôt on fit entendre publiquement les mots de crime et d'assassinat. La chose alla si loin, qu'on racontait dans les rues de la ville et dans les lamazeries

toutes les circonstances de ces funestes événements. On disait que le premier Talé-Lama avait été étranglé, le second écrasé par la toiture de sa chambre à coucher, et le troisième empoisonné avec ses nombreux parents qui étaient venus s'établir à Lha-ssa. Le Lama supérieur de la grande lamazerie de Kaldan, qui était très-dévoué au Talé-Lama, avait aussi subi le même sort. La voix publique designait le Nomekhan comme auteur de tous ces attentats. Les quatre ministres n'en doutaient nullement et connaissaient toute la vérité, mais ils se trouvaient dans l'impuissance de venger la mort de leur souverain; ils étaient trop faibles pour lutter contre le Nomekhan, qui était soutenu par des amis puissants et nombreux.

« Ce Nomekhan était Si-Fan, originaire de la principauté de Yang-Tou-Sse, dans la province du Kan-Sou. La suprême dignité de Tou-Sse était héréditaire dans sa famille, et un grand nombre de ses parents, établis à Lha-ssa depuis plusieurs générations, exerçaient une grande influence sur les affaires du Thibet. Le Nomekhan de Yang-Tou-Sse était encore bien jeune quand il fut investi d'une autorité qui ne le cédait qu'à celle du Talé-Lama. On prétend que, peu d'années après son élévation au pouvoir, il manifesta ses sentiments ambitieux et un désir effréné de la domination. Il usa de ses grandes richesses et de l'influence de ses parents pour s'entourer d'une clientèle qui lui fut entièrement dévouée. Il s'appliqua spécialement à se créer des partisans parmi la classe des lamas, et dans ce but il prit sous sa protection immédiate la fameuse lamazerie de Séra, située à une demi-lieue de Lha-ssa, et comptant plus de quinze mille religieux bouddhistes. Il la combla de ses faveurs, lui accorda des privilèges et des revenus immenses, et fit placer dans les diverses admi-

nistrations un grand nombre de ses créatures. Les lamas de Séra ne manquèrent pas de s'enthousiasmer pour le Nomekhan; ils le regardèrent comme un saint du premier ordre, et firent de ses perfections une nomenclature aussi étendue et aussi pompeuse que la nomenclature des perfections de Bouddha. Appuyé sur le parti puissant qu'il avait su se ménager, le Nomekhan ne mit plus de bornes à ses projets de domination. Ce fut alors qu'il fit périr successivement trois jeunes Talé-Lamas, afin de conserver entre ses mains le pouvoir de régent. Tel était le Nomekhan de Yang-Tou-Sse, ou du moins c'est ainsi qu'il nous fut représenté durant notre séjour à Lha-ssa.

« Il n'était pas aise; comme on voit, de renverser un personnage dont la puissance était si solidement étayée. Les ministres kalous ne pouvant combattre ouvertement le Nomekhan qu'avec la perspective de succomber dans la lutte, prirent le parti de dissimuler et de travailler néanmoins, en secret, à la ruine de cet homme exécrable. L'assemblée du Houtouktou élut un nouveau Talé-Lama, ou plutôt désigna l'enfant dans le corps duquel l'âme du Bouddha vivant avait transmigré. Il fut intronisé au sommet du Boudda-La. Le Nomekhan, comme tous les autres dignitaires, alla se prosterner à ses pieds, l'adora très-dévotement, mais, sans doute, se promettant bien *in petto* de le faire transmigrer une quatrième fois quand il le jugerait opportun.

« Les Kalous prirent secrètement des mesures pour prévenir une nouvelle catastrophe. Ils s'entendirent avec le Boudchan-Remboutchi de Djachi-Loumbo, et il fut convenu que, pour arrêter les sinistres projets du Nomekhan, il fallait lui opposer la puissance irrésistible de l'empereur de Chine. Une requête fut donc rédigée et signée par le Boudchan et les quatre Kalous, puis envoyée secrètement à Pékin par l'ambassade de 1844.



« Pour trois raisons principales , le gouvernement de Pékin ne pouvait se dispenser d'accorder aux Thibétains la protection qu'ils lui demandaient en cette grave circonstance. D'abord la dynastie tartare s'était solennellement déclarée protectrice du Talé-Lama; en second lieu, le Nomekhan étant originaire de Yang-Tou-Sse dans la province du Kan-Sou, était en quelque sorte justiciable de l'empereur chinois. Enfin, politiquement parlant, c'était pour la cour de Pékin une excellente occasion d'établir son influence dans le Thibet, et d'y réaliser ses projets d'usurpation.

« La requête envoyée à Pékin par le Boudchan-Remboutchi et les quatre Kalous, fut reçue avec toute la faveur désirable. On songea aussitôt à faire partir pour Lha-ssa un ambassadeur d'une énergie et d'une prudence capables de renverser la puissance du Nomekhan; l'empereur jeta les yeux sur le mandarin *Ki-Chan*, et le chargea de cette mission difficile.

« Avant d'aller plus loin il ne sera pas superflu, peut-être, de faire connaître ce *Ki-Chan*, personnage très-célèbre en Chine, et qui a joué un rôle important dans l'affaire des Anglais à Canton. *Ki-Chan* est tartare-mandchou d'origine; il a commencé sa carrière par être écrivain dans un des six grands tribunaux de Pékin. Sa rare capacité ne tarda pas à se faire remarquer, et, quoiqu'il fût encore bien jeune, il monta rapidement les divers degrés de la magistrature. A l'âge de vingt-deux ans, il était gouverneur de la province du Ho-Nan. A vingt-cinq ans, il en fut vice-roi. Mais il fut dégradé de cette charge pour n'avoir pas su prévoir et arrêter un débordement du fleuve Jaune, qui causa de grands désastres dans la province qui lui avait été confiée. Sa disgrâce ne dura pas longtemps; il fut réintégré dans sa dignité première et envoyé

tour à tour en qualité de vice-roi, dans les provinces du *Chan-Toung*, du *Sse-Tchouan* et du *Pe-Tche-Ly*. Il fut décoré du globule rouge, de la plume de paon et de la tunique jaune, avec le titre de *Heou-Yé* (prince impérial); enfin il fut nommé *Tchoung-Tang*, dignité la plus grande à laquelle un mandarin puisse jamais prétendre. On ne compte que huit Tchoung-Tang dans l'empire, quatre Mandchous et quatre Chinois. Ils composent le conseil intime de l'empereur, et ont le droit de correspondre directement avec lui.

« Vers la fin de 1839, Ki-Chan fut envoyé à Canton en qualité de vice-roi de la province, et avec le titre de commissaire impérial; il avait tout pouvoir pour traiter, au nom de son gouvernement, avec les Anglais, et rétablir la paix qui avait été troublée par les mesures folles et violentes de *Lin*, son prédécesseur. Ce qui fait le plus grand éloge de la capacité de Ki-Chan, c'est qu'à son arrivée à Canton il reconnut l'immense supériorité des Européens sur les Chinois, et comprit qu'une guerre était impossible. Il entra donc sur-le-champ en négociations avec M. Elliot, plénipotentiaire anglais, et la paix fut conclue moyennant la cession de la petite île de *Hong-Kong*. Pour cimenter la bonne harmonie qui venait de s'établir entre l'empereur *Tao-Kouang* et la reine Victoria, Ki-Chan donna aux autorités anglaises un magnifique festin auquel eut l'honneur d'assister M. de Rosamel, commandant de la corvette *la Danaïde*, arrivée depuis peu de jours dans la rade de Macao. Tout le monde fut enchanté des bonnes grâces et de l'amabilité du commissaire impérial.

« Quelques jours s'étaient à peine écoulés que les intrigues ourdies à Pékin par l'ancien commissaire impérial *Lin*, réussirent à faire casser par l'empereur

le traité qu'on venait de conclure à Canton. Ki-Chan fut accusé de s'être laissé corrompre par l'or des Anglais, et d'avoir vendu aux *Diabls marins* le territoire du Céleste-Empire. L'empereur lui envoya une lettre foudroyante, qui le déclarait digne de mort et lui donnait ordre de se rendre immédiatement à Pékin. Le pauvre commissaire impérial s'y attendait. L'empereur, dans sa paternelle mansuétude, lui fit grâce de la vie et se contenta de le dégrader de tous ses titres, de lui retirer toutes ses décorations, de confisquer ses biens, de raser sa maison, de faire vendre ses femmes à l'encan, et de l'envoyer en exil au fond de la Tartarie.

« Les amis nombreux et influents que Ki-Chan avait à la cour ne l'abandonnèrent pas dans son malheur ; ils travaillèrent avec courage et persévérance à le faire rentrer dans les bonnes grâces de l'empereur ; en 1844 il fut rappelé de son exil, et envoyé à Lha-ssa en qualité de délégué extraordinaire pour traiter l'affaire du Nomekhan. Il partit décoré du globule bleu, au lieu du rouge qu'il portait avant sa chute ; on lui rendit la plume de paon, mais le privilège de porter la tunique jaune lui fut encore interdit. Ses amis de Pékin se cotisèrent, et lui firent bâtir à leurs frais une magnifique maison. Le poste de *Kin-Tchai*, au milieu des montagnes du Thibet, était encore considéré comme un exil, mais c'était un acheminement vers une glorieuse et complète réhabilitation.

« Aussitôt après son arrivée à Lha-ssa, Ki-Chan se concerta avec le Boudehan-Remboutchi et les quatre Kalous, et fit arrêter le Nomekhan. Ensuite il fit subir un interrogatoire à toutes les personnes attachées au service de l'accusé ; et afin de les aider à déclarer la vérité, il leur fit enfoncer sous les ongles de longues aiguilles en bambou. *Par ce moyen*, comme disent les

Chinois, la vérité fut séparée de l'erreur, et la conduite du Nomekhan fut manifestée au grand jour. Ce malheureux avoua lui-même son crime, sans qu'il fût besoin de le soumettre à la question. Il se reconnut coupable d'avoir arraché trois vies au Talé-Lama, et de l'avoir fait transmigrer violemment, la première fois par strangulation, la seconde par suffocation, et la troisième par empoisonnement. Un procès-verbal fut dressé en chinois, en tartare et en thibétain ; le Nomekhan et ses complices le signèrent ; le Boudehan-Remboutchi, les quatre Kalous et l'ambassadeur chinois y apposèrent leur sceau, et il fut immédiatement envoyé à Pékin par un courrier extraordinaire. Tout cela se fit à huis clos et dans le plus grand secret.

« Trois mois après, la capitale du Thibet était plongée dans une affreuse agitation : on voyait placardé au grand portail du palais du Nomekhan, et dans les rues principales de la ville, un édit impérial en trois langues, sur papier jaune, et avec des bordures représentant des dragons ailés. Après de hautes considérations sur les devoirs des rois et des souverains grands et petits, après avoir exhorté les potentats, les monarques, les princes, les magistrats et les peuples des quatre mers à marcher dans les sentiers de la justice et de la vertu, sous peine d'encourir la colère du ciel et l'indignation du grand Khan, l'empereur rappelait les crimes du Nomekhan, et le condamnait à un exil perpétuel sur les bords du *Sakalien-Oula*, au fond de la Mandchourie..... A la fin de l'édit était la formule d'usage : Qu'on tremble ! et qu'on obéisse !!!

« Les habitants de Lha-ssa se portèrent avec empressement vers ces placards étranges, qu'ils n'étaient pas accoutumés de voir sur les murs de leur ville. La nouvelle de la condamnation du Nomekhan se répandit

avec rapidité parmi la multitude ; des groupes nombreux se formèrent , où l'on discutait avec feu , mais à voix basse ; les figures étaient animées , et de tout côté s'élevait un frémissement sourd et presque silencieux. L'agitation qui régnait parmi le peuple tibétain avait moins pour objet la chute méritée du Nomekhan que l'intervention de l'autorité chinoise , intervention dont tout le monde se sentait froissé et humilié.

« A la lamazerie de *Séra* , l'opposition se manifesta avec une toute autre énergie. Aussitôt qu'on y eut connaissance de l'édit impérial , l'insurrection fut spontanée et générale. Ces quinze mille lamas , qui étaient tous dévoués à la cause du Nomekhan , s'armèrent précipitamment de lances , de fusils , de tout ce qu'ils purent rencontrer , et se précipitèrent sur Lha-ssa , dont ils n'étaient éloignés que d'une demi-lieue. Les épais nuages de poussière qu'ils soulevaient dans leur course désordonnée , et les épouvantables clameurs qu'ils faisaient entendre , annoncèrent leur arrivée aux habitants de Lha-ssa. — Les lamas de *Séra* ! voici les lamas de *Séra* !..... : tel fut le cri qui retentit presque en même temps dans la ville entière , et qui porta l'effroi dans tous les cœurs. Les lamas fondirent comme une avalanche sur la résidence de l'ambassadeur chinois , et en firent voler les portes en éclats , aux cris mille fois répétés de : *Mort à Ki-Chan ! mort aux Chinois !* Mais ils ne trouvèrent personne sur qui ils pussent faire tomber leur colère. L'ambassadeur , prévenu à temps de leur arrivée , avait couru se cacher chez un Kalou , et les gens de sa suite s'étaient dispersés dans la ville. La multitude des lamas se divisa alors en plusieurs troupes : les uns se portèrent au palais du Nomekhan , et les autres envahirent la demeure des Kalous , demandant à grands cris qu'on leur livrât l'ambassa-

deur chinois. Il y eut sur ce point une lutte longue et acharnée, dans laquelle un des quatre ministres thibétains fut mis en lambeaux. Les autres reçurent des blessures plus ou moins dangereuses.

« Pendant qu'on se battait chez les Kalous pour s'emparer de la personne de Ki-Chan, la troupe la plus nombreuse des lamas avait enfoncé les portes de la prison où était enfermé le Nomekhan, et voulait le porter en triomphe jusqu'à la lamazerie de Séra. Le Nomekhan s'opposa vivement à ce projet, et usa de toute son influence pour calmer l'exaltation des lamas. Il leur dit que leur révolte inconsidérée aggravait sa position, au lieu de l'améliorer. — Je suis, leur dit-il, victime d'une conspiration. J'irai à Pékin, j'éclairerai l'empereur, et je reviendrai triomphant au milieu de vous. Maintenant, nous n'avons qu'à obéir au décret impérial...; je partirai selon qu'il m'a été ordonné.... Pour vous, rentrez en paix dans votre lamazerie. — Ces paroles ne changèrent pas la résolution des lamas; mais la nuit venant à tomber, ils reprirent tumultueusement le chemin de Séra, se promettant bien de mieux organiser leur plan pour le lendemain.

« Quand le jour parut, les lamas commencèrent à s'agiter dans leur immense couvent, et se préparèrent de nouveau à envahir la ville de Lha-ssa. Mais, à leur grand étonnement, ils aperçurent dans la plaine, aux environs de la lamazerie, des tentes nombreuses et une multitude de soldats thibétains et chinois armés jusqu'aux dents, et qui leur barraient le passage. À cette vue, tous les courages s'évanouirent. La conque marine se fit entendre, et ces soldats improvisés, jetant bas leurs armes, rentrèrent dans leurs cellules, prirent leur livre sous le bras, et se rendirent tranquillement au chœur pour y réciter, selon l'usage, les prières du matin.

« Quelques jours après, le Nomekhan, accompagné d'une bonne escorte, prit la route du Sse-Tchouan, et s'achemina comme un mouton vers l'exil qui lui avait été assigné. On n'a jamais bien compris à Lha-ssa comment cet homme, qui n'avait pas reculé devant le meurtre de trois Talé-Lamas, n'avait pas voulu profiter de l'insurrection des lamas de Séra. Il est certain que d'un seul mot il eût pu anéantir tous les Chinois qui se trouvaient à Lha-ssa, et peut-être mettre en feu le Thibet tout entier. Mais le Nomekhan n'était pas trempé pour un pareil rôle; il avait la lâche énergie d'un assassin, et non l'audace d'un séditieux.

« Ki-Chan, enivré de son triomphe, étendit son pouvoir jusque sur les Thibétains complices du Nomekhan. Cette prétention ne fut pas du goût des Kalous, qui lui déclarèrent qu'à eux seuls appartenait le droit de juger des gens qui ne dépendaient en rien de la Chine, et contre lesquels on n'avait pas demandé la protection de l'empereur. Le Kin-Tchai n'insista pas; mais, pour ne pas avoir l'air de céder aux autorités thibétaines, il leur répondit officiellement qu'il leur abandonnait les assassins de bas étage, parce qu'ils ne valaient pas la peine qu'un représentant du grand empereur se mêlât de leur affaire.

« Un nouveau Nomekhan a été mis à la place de l'exilé. On a choisi pour cette charge éminente le Chaberon de la lamazerie de *Ran-Tchan*, jeune homme de dix-huit ans. Le Talé-Lama et le nouveau Nomekhan étant mineurs à l'époque où nous arrivâmes à Lha-ssa, la régence était confiée au premier Kalou. Toute la sollicitude du régent consistait à élever des digues contre les empiétements et les usurpations de l'ambassadeur chinois, qui cherchait par tous les moyens à profiter de la faiblesse dans laquelle se trouvait le gou-

vement tibétain. Revenons maintenant à ce qui nous concerne.

« Aussitôt après nous être présentés aux autorités tibétaines et leur avoir déclaré qui nous étions et le but qui nous avait amenés à Lha-ssa, nous profitâmes de la position semi-officielle que nous venions de nous faire, pour entrer en rapport avec les lamas tibétains et tartares, et commencer enfin notre œuvre de Missionnaires. Un jour que nous étions assis à côté de notre modeste foyer, nous entretenant de questions religieuses avec un lama très-versé dans la science bouddhique, voilà qu'un Chinois, vêtu d'une manière assez recherchée, se présente inopinément à nous; il se dit commerçant, et témoigne un vif désir d'acheter de nos marchandises. Nous lui répondons que nous n'avons rien à vendre. — Comment! rien à vendre? — Non, rien, si ce n'est ces deux vieilles selles de cheval dont nous n'avons plus besoin. — Bon! bon! c'est précisément ce qu'il me faut; j'ai besoin de selles.... Et tout en examinant notre pauvre marchandise, il nous adresse mille questions sur notre pays et sur les lieux que nous avons visités avant d'arriver à Lha-ssa. Bientôt arriva un second Chinois, puis un troisième, puis enfin deux lamas enveloppés de magnifiques écharpes de soie. Tous ces visiteurs veulent nous acheter quelque chose, ils nous accablent de questions et paraissent scruter en même temps tous les recoins de notre chambre. Nous avons beau dire que nous ne sommes pas marchands, ils insistent; à défaut de soieries, de draperies et de quincailleries, ils s'accommoderont volontiers de nos selles. Ils les tournent et les retournent dans tous les sens; ils les trouvent tantôt magnifiques et tantôt abominables; enfin, après de longues tergiversations, ils partent en nous promettant de revenir.



« La visite de ces cinq individus était faite pour nous donner à penser ; leur façon d'agir et de parler n'avait rien de naturel : quoique venus les uns après les autres, ils paraissaient s'entendre parfaitement et marcher de concert vers un même but. Leur envie de nous acheter quelque chose n'était évidemment qu'un prétexte pour déguiser leurs intentions. Ces gens étaient plutôt des escrocs ou des mouchards, que de véritables marchands. — Attendons, disions-nous ; demeurons en paix ; plus tard, peut-être, nous verrons clair dans cette affaire.

« L'heure du diner étant venue, nous nous mimes à table, ou plutôt nous demeurâmes accroupis à côté de notre foyer, et nous découvrîmes la marmite où bouillait depuis plusieurs heures une bonne tranche de bœuf grognant. Samdadchiemba, en sa qualité de majordome, la fit monter à la surface du liquide au moyen d'une large spatule en bois, puis la saisit avec les ongles et la jeta toute fumante sur un bout de planche, où il la dépeça en trois portions égales. Chacun prit une ration dans son écuelle, et, à l'aide de quelques petits pains cuits sous la cendre, nous commençâmes tranquillement notre repas, sans trop nous préoccuper ni des escrocs ni des mouchards. Nous en étions à rincer, en guise de dessert, nos écuelles avec du thé beurré, lorsque les deux lamas prétendus marchands reparurent. — Le régent, disent-ils, vous attend à son palais, il veut vous parler. — Bon ! est-ce que le régent, lui aussi, voudrait, par hasard, nous acheter nos vieilles selles ? — Il n'est question ni de selles ni de marchandises. Levez-vous promptement, et suivez-nous chez le régent. — Notre affaire n'était plus douteuse. Le gouvernement avait envie de se mêler de nous, mais dans quel but ? était-ce pour

nous faire du bien ou du mal? pour nous donner la liberté ou pour nous enchaîner? pour nous laisser vivre ou pour nous faire mourir? c'était ce que nous ne savions pas, ce que nous ne pouvions prévoir. — Allons voir le régent, dites-nous, et pour tout le reste la volonté du bon Dieu!

« Après nous être revêtus de nos plus belles robes et nous être coiffés de nos majestueux bonnets en peau de renard, nous dites à notre estafier : allons ! — Et ce jeune homme? fit-il en nous montrant du doigt Samdadchiemba qui lui tournait les yeux d'une manière fort peu galante. — Ce jeune homme, c'est notre domestique ; il gardera la maison pendant notre absence. — Ce n'est pas cela, il faut qu'il vienne aussi; le régent veut vous voir tous les trois. Samdadchiemba secoua, en guise de toilette, sa grosse robe de peau de mouton, posa d'une façon très insolente une petite toque noire sur son oreille, et nous partimes tous ensemble, après avoir cadenassé la porte de notre logis.

« Nous allâmes au pas de charge pendant cinq ou six minutes, et nous arrivâmes au palais du premier Kalou, régent du Thibet. Après avoir traversé une grande-cour où se trouvaient réunis un grand nombre de lamas et de Chinois qui se mirent à chuchoter en nous voyant paraître, on nous fit arrêter devant une porte dorée dont les battants étaient entr'ouverts. L'introducteur passa par un petit corridor à gauche, et un instant après la porte s'ouvrit. Au fond d'un appartement orné avec simplicité, nous aperçûmes un personnage assis, les jambes croisées, sur un épais coussin recouvert d'une peau de tigre : c'était le régent. De la main droite il nous fit signe d'approcher; nous avançâmes jusqu'à lui, et nous le saluâmes en mettant notre

bonnet sous le bras. Un banc recouvert d'un tapis rouge était placé à notre droite ; nous fûmes invités à nous y asseoir, ce que nous fîmes immédiatement. Pendant ce temps la porte dorée avait été refermée, et il n'était resté dans la salle que le régent et sept individus qui se tenaient debout derrière lui, savoir : quatre lamas au maintien modeste et composé, deux Chinois dont le regard était plein de finesse et de malice, et un personnage qu'à sa grande barbe, à son turban et à sa contenance grave nous reconnûmes être un musulman. Le régent était un homme d'une cinquantaine d'années ; sa figure large, épanouie et remarquable de blancheur respirait une majesté vraiment royale ; ses yeux noirs, ombragés de longs cils, étaient intelligents et pleins de douceur. Il était vêtu d'une robe jaune, doublée de marte zibeline ; une boucle ornée de diamants était suspendue à son oreille gauche, et ses longs cheveux d'un beau noir d'ébène étaient ramassés au sommet de la tête et retenus par trois petits peignes en or. Son large bonnet rouge, entouré de perles et surmonté d'une boule de corail, était déposé à côté de lui sur un coussin vert.

« Aussitôt que nous fûmes assis, le régent se mit à nous considérer longtemps en silence et avec une attention minutieuse. Il penchait sa tête tantôt à droite, tantôt à gauche, et nous souriait d'une façon moitié moqueuse et moitié bienveillante. Cette espèce de pantomime nous parut à la fin si drôle, que nous ne pûmes nous empêcher de rire. — Bon ! dites-nous en français et à voix basse, ce monsieur paraît assez bon enfant, notre affaire ira bien. — Ah ! fit le régent d'un ton plein d'affabilité, quel langage parlez-vous ? je n'ai pas compris ce que vous avez dit. — Nous parlons le langage de notre pays. — Voyons, répétez

à haute voix ce que vous avez prononcé tout bas. — Nous disions : Ce monsieur paraît assez bon enfant. — Vous autres comprenez-vous ce langage, dit le régent en se tournant vers ceux qui se tenaient debout derrière lui?.. Ils s'inclinèrent tous ensemble et répondirent qu'ils ne comprenaient pas. — Vous voyez, personne ici n'entend le langage de votre pays, traduisez vos paroles en thibétain? — Nous disions que dans la physionomie du premier Kalou il y avait beaucoup de bonté. — Ah ! oui ; vous trouvez que j'ai de la bonté, cependant je suis très-méchant. N'est-ce pas que je suis très-méchant? demanda-t-il à ses gens... Ceux-ci se mirent à sourire, et ne répondirent pas. — Vous avez raison, continua le régent, je suis bon, car la bonté est le devoir d'un Kalou : je dois être bon envers mon peuple et aussi envers les étrangers... Puis il nous fit un long discours auquel nous ne comprimes que fort peu de chose. Quand il eut fini, nous lui dîmes que n'ayant pas assez d'habitude de la langue thibétaine, nous n'avions pas entièrement pénétré le sens de ses paroles. Le régent fit signe à un Chinois qui avança d'un pas et nous traduisit sa harangue. En voici le résumé : On nous avait fait appeler, sans avoir la moindre intention de nous molester. Les bruits contradictoires, qui depuis notre arrivée à Lha-ssa circulaient sur notre compte, avaient déterminé le régent à nous interroger lui-même pour savoir d'où nous étions. — Nous sommes du ciel d'Occident, dîmes-nous au régent. — De Galgatta (Calcutta)? — Non, notre pays s'appelle la France. — Vous êtes, sans doute, des *Péling* (Anglais)? — Non, nous sommes Français. — Savez-vous écrire? — Mieux que parler. — Le régent se détourna, adressa quelques mots à un lama qui disparut et revint un instant après avec du pa-

pier, de l'encre et un poinçon en bambou. — Voilà du papier, nous dit le régent, écrivez quelque chose. — Dans quelle langue? en thibétain? — Non, écrivez des caractères de votre pays. — L'un de nous prit le papier sur ses genoux, et écrivit cette sentence : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?* — Ah! voilà des caractères de votre pays! je n'en avais jamais vu de semblables; et quel est le sens de cela?.. — Nous écrivîmes la traduction en thibétain, en tartare et en chinois, et nous la lui fîmes passer. — On ne m'avait pas trompé, nous dit-il, vous êtes des hommes d'un grand savoir. Voilà que vous pouvez écrire dans toutes les langues, et vous exprimez des pensées aussi profondes que celles qu'on trouve dans les livres de prières... Puis il répétait en branlant lentement la tête : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il vient à perdre son âme?*

« Pendant que le régent et les personnages dont il était entouré, s'extasiaient sur notre merveilleuse science, on entendit tout-à-coup retentir dans la cour du palais les cris de la multitude et le bruit sonore du tam-tam chinois. — Voici l'ambassadeur de Pékin, nous dit le régent, il veut lui-même vous interroger : dites-lui franchement ce qui vous concerne et comptez sur ma protection, c'est moi qui gouverne le pays... Cela dit, il sortit avec les gens de sa suite par une petite porte dérobée et nous laissa seuls au milieu de cette espèce de prétoire.

« L'idée de tomber entre les mains des Chinois nous fit d'abord une impression désagréable, et l'image de ces horribles persécutions qui à diverses époques ont désolé les chrétientés de Chine s'empara tout-à-coup de notre imagination; mais nous fûmes bientôt rassurés en réfléchissant que, seuls et isolés comme

nous l'étions au milieu du Thibet, nous ne pouvions compromettre personne. Cette pensée nous donna du courage. — Samdadchiemba, dites-nous à notre jeune néophyte, c'est maintenant qu'il faut montrer que nous sommes des braves, que nous sommes des chrétiens. Cette affaire ira peut-être loin, mais ne perdons jamais de vue l'éternité. Si on nous traite bien, nous remercierons le bon Dieu; si on nous traite mal, nous le remercierons encore, car nous aurons le bonheur de souffrir pour la foi. Si l'on nous fait mourir, le martyr sera un beau couronnement à nos fatigues. Après seulement dix-huit mois de marche, arriver au ciel, n'est-ce pas là un bon voyage? n'est-ce pas avoir du bonheur? Qu'en dis-tu, Samdadchiemba? — Moi, je n'ai jamais eu peur de la mort. Si on me demande si je suis chrétien, vous verrez si je tremble!

« Ces excellentes dispositions de Samdadchiemba nous remplirent le cœur de joie, et dissipèrent complètement l'impression fâcheuse que cette mésaventure nous avait occasionnée. Nous fûmes un instant sur le point de prévoir les questions qu'on nous adresserait et les réponses que nous aurions à y faire; mais nous repoussâmes ce conseil de la prudence humaine; nous pensâmes que le moment était venu de nous en tenir strictement à ces paroles que Notre-Seigneur adressait à ses disciples : « Quand on vous conduira aux synagogues, aux magistrats et aux puissances, ne soyez point en peine de quelle manière vous répondrez. » Il fut seulement convenu qu'on saluerait le Mandarin à la française et qu'on ne se mettrait pas à genoux en sa présence. Nous pensâmes que lorsqu'on a l'honneur d'être chrétien, Missionnaire et Français, on peut sans orgueil se tenir debout devant un Chinois quelconque.

« Après quelques moments d'antichambre, un jeune Chinois, élégamment vêtu et plein de gracieuses manières, vint nous annoncer que Ki-Chan, grand ambassadeur du grand empereur de la Chine, nous attendait pour nous interroger. Nous suivîmes cet aimable appariteur et nous fûmes introduits dans une salle ornée à la chinoise, où Ki-Chan était assis sur une estrade haute de trois pieds et recouverte de drap rouge. Devant lui était une petite table en laque noire où l'on voyait une écritoire, des pinceaux, quelques feuilles de papier et un vase en argent rempli de tabac à priser; au-dessous de l'estrade étaient quatre scribes, deux à droite et deux à gauche. Le reste de la salle était occupé par un grand nombre de Chinois et de Tibétains, qui avaient mis leurs beaux habits pour assister à la représentation.

« Ki-Chan, quoique âgé d'une soixantaine d'années, nous parut plein de force et de vigueur. Sa figure est, sans contredit, la plus noble, la plus gracieuse et la plus spirituelle que nous ayons jamais rencontrée parmi les Chinois. Aussitôt que nous lui eûmes tiré notre chapeau en lui faisant une courbette de la meilleure façon qu'il nous fut possible : — C'est bien, c'est bien, nous dit-il, suivez vos usages... On m'a dit que vous parlez correctement le langage de Pékin, je désire causer un instant avec vous. — Nous commettons beaucoup de fautes en parlant, mais ta merveilleuse intelligence saura suppléer à l'obscurité de notre parole. — En vérité, voilà du pur pékinois!... Vous autres, Français, vous avez une grande facilité pour toutes les sciences. Vous êtes Français, n'est-ce pas? — Oui, nous sommes Français. — Oh! je connais beaucoup les Français; autrefois il y en avait beaucoup à Pékin: j'en voyais quelques-uns. — Tu as dû

en connaître aussi à Canton, quand tu étais commissaire impérial... Ce souvenir fit froncer le sourcil à notre juge, il puisa dans sa tabatière une abondante prise de tabac et la renifla de très-mauvaise humeur. — Oui, c'est vrai, j'ai vu beaucoup d'Européens à Canton... Vous êtes de la religion du Seigneur du ciel, n'est-ce pas ? — Certainement, nous sommes même prédicateurs de cette religion. — Je le sais, je le sais ; vous êtes, sans doute, venus ici pour prêcher cette religion ? — Nous n'avons pas d'autre but. — Avez-vous déjà parcouru un grand nombre de pays ? — Toute la Chine, toute la Tartarie et maintenant nous voici dans la capitale du Thibet. — Chez qui avez-vous logé quand vous étiez en Chine ? — Nous ne répondons pas à des questions de ce genre. — Et si je vous le commande ? — Nous ne pouvons pas obéir... Ici, le juge dépité frappa un coup de poing sur la table. — Tu sais, lui dimes-nous, que les chrétiens n'ont pas peur ; pourquoi donc chercher à nous intimider ? — Où avez-vous appris le chinois ? — En Chine. — Dans quel endroit ? — Un peu partout. — Et le tartare, où l'avez-vous appris ? — En Mongolie, dans la terre des Herbes.

« Après quelques autres questions insignifiantes, Ki-Chân nous dit que nous devions être fatigués et nous invita à nous asseoir. Changeant ensuite brusquement de ton et de manières, il s'adressa à Samdadchiemba qui, le poing sur la hanche, s'était tenu debout un peu derrière nous : — Et toi, lui dit-il d'une voix sèche et courroucée, d'où es-tu ? — Je suis du *Ki-Tou-Sse*. — Qu'est-ce que c'est que ce *Ki-Tou-Sse* ? qui est-ce qui connaît cela ? — *Ki-Tou-Sse* est dans le *San-Tchouan*. — Ah ! tu es du *San-Tchouan* ! dans la province du *Kan-Sou* !... Enfant de la nation centrale, à genoux !!!



Samdadchiemba pâlit, son poing se détacha de la hanche et le bras glissa modestement le long de la cuisse... A genoux !!! répéta le Mandarin d'une voix vibrante. — Samdadchiemba tomba à genoux en disant : A genoux, debout ou assis, ces positions me sont à peu près indifférentes ; un homme de peine et de fatigue comme moi n'est pas accoutumé à ses aises. — Ah ! tu es du Kan-Sou, dit le juge en aspirant de grosses prises de tabac, ah ! tu es du Kan-Sou ! tu es un enfant de la nation centrale ! c'est bien :... dans ce cas, c'est moi qui vais te traiter ; ton affaire me regarde... Enfant de la nation centrale, réponds à tes père et mère, et garde-toi d'éparpiller des mensonges : où as-tu rencontré ces deux étrangers ? comment t'es-tu attaché à leur service ? réponds. — Samdadchiemba fit avec beaucoup d'aplomb une longue histoire de sa vie, qui parut assez intéresser l'auditoire ; puis il raconta comment il nous avait connus en Tartarie et quels avaient été les motifs qui l'avaient porté à nous suivre. Notre jeune néophyte parla avec dignité, mais surtout avec une prudence à laquelle nous ne nous attendions pas. — Pourquoi es-tu entré dans la religion du Seigneur du ciel ? ne sais-tu pas que le grand empereur le défend ? — *Le tout petit* (1) est entré dans cette religion, parce qu'elle est la seule véritable. Comment aurais-je pu croire que le grand empereur proscrivait une religion qui ordonne de faire le bien et d'éviter le mal ? — C'est vrai, la religion du Seigneur du ciel est sainte, je la connais. Pourquoi t'es-tu mis au service des étrangers ? ne sais-tu pas que les lois le défendent ? — Est-

---

(1) *Siao-té*, expression dont se servent les Chinois lorsqu'ils parlent d'eux-mêmes en présence des mandarins.

ce qu'un ignorant comme moi peut savoir qui est étranger ou qui ne l'est pas ? Ces hommes ne m'ont jamais fait que du bien, ils m'ont toujours exhorté à la pratique de la vertu, pourquoi ne les aurais-je pas suivis ? — Combien te donnent-ils pour ton salaire ? — Si je les accompagne, c'est pour sauver mon âme et non pas pour gagner de l'argent. Mes maîtres ne m'ont jamais laissé manquer ni de riz ni de vêtements, cela me suffit. — Es-tu marié ? — Ayant été lama avant d'entrer dans la religion du Seigneur du ciel, je n'ai jamais été marié.... Le juge adressa ensuite en riant une question inconvenante à Samdadchiemba qui baissa la tête et garda le silence. L'un de nous se leva alors, et dit à Ki-Chan : Notre religion défend non-seulement de commettre des actions impures, mais encore d'y penser et d'en parler ; il ne nous est pas même permis de prêter l'oreille aux propos deshonnêtes. — Ces paroles prononcées avec calme et gravité, firent monter à la figure de son excellence l'ambassadeur de Chine une légère teinte de rougeur. — Je le sais, dit-il, je le sais, la religion du Seigneur du ciel est sainte, je la connais, j'ai lu ses livres de doctrine. Celui qui suivrait fidèlement tous ses enseignements serait un homme irréprochable... Il fit signe à Samdadchiemba de se lever ; puis se tournant vers nous : Il est déjà nuit, dit-il ; vous devez être fatigués, il est temps de prendre le repas du soir. Allez ; demain, si j'ai besoin de vous, je vous ferai appeler.

« L'ambassadeur chinois avait parfaitement raison ; il était fort tard, et les diverses émotions qui nous avaient été ménagées pendant la soirée n'avaient été capables, en aucune façon, de nous tenir lieu de souper. En sortant du prétoire sinico-thibétain, nous fûmes accostés par un vénérable lama qui nous donna

avis que monsieur le premier Kalou nous attendait. Nous traversâmes la cour illuminée par quelques lanternes rouges ; nous allâmes prendre à droite un escalier périlleux, dont nous montâmes les degrés en nous tenant prudemment accrochés à la robe de notre conducteur, puis après avoir enfilé une longue terrasse, en marchant à la lueur douteuse des étoiles du firmament, nous fîmes introduits chez le régent. L'appartement, vaste et élevé, était splendidement éclairé au beurre. Les murs, le plafond, le plancher même, tout était chargé de dorures et de couleurs éblouissantes. Le régent était seul, il nous fit asseoir tout près de lui, sur un riche tapis, et essaya de nous exprimer par ses paroles et plus encore par ses gestes combien il s'intéressait à nous. Nous comprimes surtout très-clairement qu'on s'occupait de ne pas nous laisser mourir de faim. Notre pantomime fut interrompue par l'arrivée d'un personnage qui laissa, en entrant, ses souliers à la porte : c'était le gouverneur des Musulmans kachemiriens. Après avoir salué la compagnie en portant la main au front et en prononçant la formule : *Salamalek*, il alla s'appuyer contre une colonne qui s'élevait au milieu de la salle et paraissait en soutenir la charpente. Le gouverneur musulman parlait très-bien la langue chinoise ; le régent l'avait fait appeler pour servir d'interprète. Aussitôt après son arrivée, un domestique plaça devant nous une petite table, et on nous servit à souper aux frais du gouvernement tibétain. Nous ne dirons rien pour le moment de la cuisine du régent, d'abord parce que l'appétit distingué dont nous étions animés ne nous permit pas de faire une attention suffisante à la qualité des mets ; en second lieu, parce que ce jour-là nous avions l'esprit beaucoup plus tourné à la politique qu'à la gastro-

nomie. Nous nous aperçûmes cependant que Samdad-chiamba n'était pas là, et nous demandâmes ce qu'on en avait fait. — Il est avec mes domestiques, répondit le régent; soyez sans sollicitude sur son compte, rien ne lui manquera.

« Pendant et après le repas, il fut beaucoup question de la France et des pays que nous avions parcourus; le régent nous fit ensuite admirer les tableaux de peinture qui décoraient son appartement, et nous demanda si nous serions capables d'en faire autant. — Nous ne savons pas peindre, lui répondimes-nous; l'étude et la prédication de la doctrine de Jehovah sont la seule chose qui nous occupe. — Oh! ne dites pas que vous ne savez pas peindre; je sais que les hommes de votre pays sont très-habiles dans cet art. — Oui, ceux qui en font un état, mais les ministres de la religion ne sont pas dans l'usage de s'en occuper. — Quoique vous ne soyez pas spécialement adonnés à cet art, cependant vous ne l'ignorez pas tout-à-fait.... Vous savez bien, sans doute, tracer des cartes de géographie? — Nous ne savons pas. — Comment! dans vos voyages, vous n'avez jamais dessiné? vous n'avez fait aucune carte? — Jamais. — Oh! c'est impossible!.... La persistance du régent à nous questionner sur un semblable sujet, nous donna à penser; nous lui exprimâmes l'étonnement que nous causaient toutes ces demandes. — Je vois, dit il, que vous êtes des hommes pleins de droiture, je vais donc vous parler franchement. Vous savez que les Chinois sont soupçonneux; puisque vous êtes restés longtemps en Chine, vous devez les connaître aussi bien que moi. Ils sont persuadés que vous parcourez les royaumes étrangers pour tracer des cartes et explorer tous les pays. Si vous dessinez, si vous faites des cartes de géographie, vous pouvez me l'avouer sans crainte;

comptez sur ma protection.... Evidemment le régent avait peur d'un envahissement; il se figurait, peut-être, que nous étions chargés de préparer les voies à quelque armée formidable prête à fondre sur le Thibet. Nous tâchâmes de dissiper ses craintes, et de l'assurer des dispositions extrêmement pacifiques du gouvernement français. Nous lui avouâmes que cependant, parmi nos effets, il se trouvait un grand nombre de dessins et de cartes géographiques, que nous avions même une carte du Thibet. A ces mots, la figure du régent se contracta subitement.... Mais nous nous hâtâmes d'ajouter, pour le rassurer, que toutes nos cartes de dessins et de géographie étaient imprimées et que nous n'en étions pas les auteurs. Nous primes de là occasion de parler au régent et au gouverneur kachemirien des connaissances géographiques des Européens; ils furent fort étonnés quand nous leur dîmes que parmi nous les enfants de dix ou douze ans avaient une idée exacte et complète de tous les royaumes de la terre.

« La conversation se prolongea bien avant dans la nuit. Le régent se leva enfin, et nous demanda si nous n'éprouvions pas le besoin de prendre un peu de repos. — Nous n'attendions, lui répondîmes-nous, pour rejoindre notre demeure, que la permission du Kalou. — Votre demeure! Mais j'ai donné ordre de vous préparer une chambre dans mon palais; vous coucherez ici cette nuit, demain vous retournerez à votre maison.... Nous voulûmes nous excuser et remercier le régent de sa bienveillante attention; mais nous nous aperçûmes bientôt que nous n'étions pas libres de refuser ce que nous avions eu la bonhomie de prendre pour une politesse; nous étions tout bonnement prisonniers. Nous saluâmes le régent un peu froidement, et nous suivîmes un individu qui, après nous avoir

fait traverser un grand nombre de chambres, de corridors et de pas perdus, nous introduisit dans une espèce de cabinet auquel nous avons bien le droit de donner le nom de prison, puisqu'il ne nous était pas permis d'en sortir pour aller ailleurs.

« On nous avait préparé deux couchettes qui, sans contredit, valaient infiniment mieux que les nôtres ; cependant nous regrettâmes nos pauvres grabats, où nous avions goûté si longtemps un sommeil libre et indépendant durant nos grandes courses à travers le désert. Des lamas et des serviteurs du régent arrivèrent en foule pour nous visiter ; ceux qui étaient déjà couchés se relevèrent, et on entendit bientôt dans ce vaste palais, naguère si silencieux et si calme, les portes s'ouvrir et se fermer, et les pas précipités des curieux retentir dans tous les corridors ; on se pressait autour de nous, et on nous examinait avec une insupportable avidité. Dans tous ces regards qui se croisaient sur nous de tous côtés, il n'y avait ni sympathie ni malveillance ; ils exprimaient seulement une plate curiosité. Pour tous ces individus qui nous entouraient, nous n'étions rien de plus qu'une sorte de phénomène zoologique. Ah ! qu'il est dur d'être ainsi donné en spectacle à une multitude indifférente !

« Lorsque nous jugeâmes que ces importuns avaient suffisamment regardé et chuchoté et qu'ils devaient se trouver satisfaits, nous les avertîmes que nous allions nous mettre au lit et qu'ils nous seraient extrêmement agréables de vouloir bien se retirer. Tout le monde nous fit une inclination de tête, quelques-uns nous tirèrent même la langue, mais personne ne bougea. Il était évident qu'on avait envie de savoir comment nous allions nous y prendre pour nous coucher. Ce désir nous parut quelque peu illégitime, cependant

nous crûmes devoir le tolérer jusqu'à un certain point. Nous nous mîmes donc à genoux, nous fîmes le signe de la croix et nous récitâmes à haute voix notre prière du soir. Aussitôt que nous eûmes commencé, les chuchotemens cessèrent, et l'on garda un religieux silence. Quand la prière fut terminée, nous invitâmes de nouveau les assistants à nous laisser seuls; et afin de donner cette fois un peu d'efficacité à nos paroles, nous souflâmes immédiatement le luminaire de notre chambre. Le public, plongé tout-à-coup dans de profondes ténèbres, prit le parti de rire et de se retirer à tâtons; nous poussâmes la porte de notre prison, et nous nous couchâmes.

« Aussitôt que nous fûmes étendus sur les lits du premier Kalou, nous nous trouvâmes beaucoup mieux disposés à causer qu'à dormir. Nous éprouvâmes un certain plaisir à récapituler les aventures de la journée. Les prétendus commerçants qui voulaient nous acheter nos selles de cheval, notre comparution devant le régent, l'interrogatoire que nous avait fait subir l'ambassadeur Ki-Chan, notre souper aux frais du trésor public, nos longs entretiens avec le régent, tout cela nous paraissait une fantasmagorie; il nous semblait que notre journée tout entière n'avait été qu'un long cauchemar. Notre voyage même, notre arrivée à Lhassa, tout nous semblait incroyable. Nous nous demandions s'il était bien vrai que nous, Missionnaires, nous, Français, nous fussions réellement dans les Etats du Talé-Lama, dans la capitale du Thibet, couchés dans le palais même du régent! Tous ces événements passés et présents se heurtaient dans notre tête; l'avenir, surtout, nous apparaissait enveloppé de noirs et épais nuages. Comment tout cela finira-t-il? Nous dira-t-on: Vous êtes libres, allez où il vous plaira? nous laissera-

t-on croupir dans cette prison, ou bien va-t-on nous y étrangler?... — Ces réflexions étaient bien faites pour froisser le cœur et donner un peu de migraine; mais que la confiance en Dieu est une bonne chose au milieu des épreuves! comme on est heureux de pouvoir s'appuyer sur la Providence, alors qu'on se trouve seul, abandonné et destitué de tout secours! Oh! nous disions-nous l'un à l'autre, soyons résignés à tout et comptons sur la protection du bon Dieu; pas un cheveu ne tombera de notre tête sans une permission de sa part.

« Nous nous endormîmes dans ces pensées, d'un sommeil peu profond et souvent interrompu. Aussitôt que les premières lueurs du jour commencèrent à paraître, la porte de notre cellule s'ouvrit tout doucement, et nous vîmes entrer le gouverneur des Katchis: il vint s'asseoir à côté de nous, entre nos deux couchettes, et nous demanda d'un ton bienveillant et affectueux si nous avions passé une assez bonne nuit; il nous offrit ensuite une petite corbeille de gâteaux faits dans sa famille, et des fruits secs venus de Ladak. Cette attention nous toucha profondément, ce fut comme si nous venions de faire la rencontre d'un ami sincère et dévoué.

« Le gouverneur des Katchis était âgé de trente deux ans; sa figure pleine de noblesse et de majesté respirait en même temps une bonté et une franchise bien capables d'attirer notre confiance; son regard, ses paroles, ses manières, tout en lui semblait nous exprimer combien vivement il s'intéressait à nous. Il était venu pour nous mettre au courant de ce qui aurait lieu pendant la journée, à notre sujet. — Dans la matinée, nous dit-il, l'autorité thibétaine se rendra avec vous dans votre demeure; on mettra le scellé sur tous vos effets, puis on les transportera au tribunal où ils seront exa-



minés, en votre présence, par le régent et l'ambassadeur chinois. Si vous n'avez pas dans vos malles des cartes de géographie autographes, vous pouvez être tranquilles, on vous laissera en paix; si, au contraire, vous en avez, vous feriez bien de me prévenir d'avance, parce que nous pourrions, dans ce cas, trouver quelque moyen d'arranger l'affaire. Je suis très-lié avec le régent (il nous avait été, en effet, facile de le remarquer la veille, pendant notre souper); c'est lui-même qui m'a chargé de venir vous faire cette confidence.... Il ajouta ensuite en baissant la voix que toutes ces tracasseries nous étaient suscitées par les Chinois, contre la volonté du gouvernement thibétain. Nous répondîmes au gouverneur des Katchsi que nous n'avions aucune carte de géographie autographe; puis nous lui parlâmes en détail de tous les objets qui étaient renfermés dans nos deux malles. — Puisqu'on doit aujourd'hui en faire la visite, tu jugeras par toi-même si nous sommes des gens qu'on peut croire, quand ils avancent quelque chose. — La figure du Musulman s'épanouit: Vos paroles, nous dit-il, me rassurent complètement; parmi les objets dont vous m'avez parlé, il n'y a rien qui puisse vous compromettre. Les cartes de géographie sont très-redoutées dans ce pays, on en a une peur extrême, surtout depuis l'affaire d'un certain Anglais, nommé Moorcroft, qui s'était introduit à Lha-ssa, où il se faisait passer pour Kachemirien. Après y avoir séjourné pendant douze ans, il est reparti; mais il a été assassiné sur la route de Ladak. Parmi ses effets on a trouvé une nombreuse collection de cartes de géographie et de dessins, qu'il avait composés pendant son séjour à Lha-ssa. Cet événement a rendu les autorités chinoises très-soupçonneuses à ce sujet; puisque vous autres vous ne faites pas des cartes

de géographie, c'est bien ; je vais rapporter au régent ce que vous m'avez dit.

« Nous profitâmes du départ du gouverneur des Katchis pour nous lever, car nous étions restés couchés, sans façon, pendant sa longue visite. Après avoir fait notre prière du matin et avoir de notre mieux préparé nos cœurs à la patience et à la résignation, nous dégustâmes le déjeuner que le régent venait de nous faire servir : c'était un plat de petits pains farcis de cassonnade et de viande hachée, puis un pot de thé richement beurré. Nous fîmes honneur, plus volontiers, aux gâteaux et aux fruits secs que nous avait apportés le gouverneur kachemirien.

« Trois lamas-huissiers ne tardèrent pas à venir nous signifier l'ordre du jour, portant qu'on allait procéder à la visite de notre bagage. Nous nous inclinâmes respectueusement devant les ordres de l'autorité thibétaine, et nous nous dirigeâmes vers notre domicile, accompagnés d'une nombreuse escorte. Depuis le palais du régent jusqu'à notre habitation, nous remarquâmes sur notre passage une grande agitation ; on balayait les rues, on enlevait les immondices avec empressement, et on tapissait le devant des maisons avec de grandes bandes de *pou-lou* jaune et rouge. Nous nous demandions ce que signifiait tout cela, pour qui toutes ces démonstrations d'honneur et de respect, lorsque nous entendîmes retentir derrière nous de vives acclamations. Nous tournâmes la tête, et nous reconnûmes le régent : il arrivait, monté sur un magnifique cheval blanc et entouré de nombreux cavaliers. Nous atteignîmes en même temps que lui notre logis, nous ouvrîmes le cadenas qui en fermait la porte, et nous priâmes le régent de vouloir bien nous faire l'honneur d'entrer dans les appartements des Missionnaires français.

« Samdadchiemba, que nous n'avions pas revu depuis l'audience de l'ambassadeur chinois, se trouvait aussi au rendez-vous ; il était complètement stupéfait, car il ne comprenait rien à toutes ces opérations. Les domestiques du régent, avec lesquels il avait passé la nuit, n'avaient pu le mettre au courant des affaires. Nous lui dîmes un mot pour le rassurer, et lui donner à entendre qu'on n'allait pas tout de suite nous martyriser.

« Le régent s'assit au milieu de notre chambre, sur un siège doré qu'on avait eu soin de prendre au palais ; puis il nous demanda si ce qu'il voyait dans notre demeure était tout notre avoir. — Oui, voilà tout ce que nous possédons, ni plus ni moins. Voilà toutes nos ressources pour nous emparer du Thibet. — Il y a de la malice dans vos paroles, dit le régent ; je n'ai jamais pensé que vous fussiez des gens si redoutables... Qu'est-ce que c'est que cet objet ? ajouta-t-il en nous montrant un crucifix que nous avions placé au mur. — Ah ! si tu connaissais bien cet objet, tu ne dirais pas que nous sommes peu redoutables ; c'est avec cela que nous voulons conquérir les vastes contrées du Thibet. — Le régent se mit à rire, car il ne vit qu'une plaisanterie dans nos paroles, pourtant si vraies et si sérieuses.

« Un scribe s'accroupit aux pieds du régent, et fit l'inventaire de nos malles, de nos guenilles et de notre batterie de cuisine. On apporta une lampe allumée ; le régent tira d'une petite bourse suspendue à son cou un sceau en or qu'on apposa sur tout notre bagage. Rien ne fut épargné ; nos vieilles bottes, les clous mêmes de notre tente de voyage, tout fut barbouillé de cire rousse et marqué solennellement au cachet du Talé-Lama.

« Quand cette longue cérémonie fut terminée, le

régent nous avertit qu'il fallait se rendre au tribunal. On alla donc aussitôt chercher des portefaix, ce qui demanda fort peu de temps : un lama de la police n'eut qu'à se présenter dans la rue et sommer, au nom de la loi, les passants, hommes, femmes ou enfants, d'entrer immédiatement dans la maison pour prendre part à un labeur gouvernemental. A Lha-ssa le système des corvées est dans un état prospère et florissant ; les Thibétains s'y prêtent gaiement et de la meilleure grâce du monde.

« Lorsque la gent corvéable fut arrivée en nombre suffisant, on lui distribua toutes nos possessions ; on fit dans nos appartements un vide complet, et on se mit ensuite pompeusement en route pour le tribunal. Un cavalier thibétain, la lance au poing et un fusil en bandoulière, ouvrait la marche ; venait ensuite la troupe des portefaix, s'avancant entre deux lignes de lamas-satellites ; le régent, monté sur son cheval blanc et entouré de quelques cavaliers d'honneur, suivait nos bagages ; enfin, derrière le régent marchaient les deux pauvres Missionnaires français, auxquels une grande multitude de curieux formait un cortège peu agréable. Notre allure n'était pas fière ; conduits comme des malfaiteurs ou du moins comme des gens suspects, nous n'avions qu'à baisser les yeux et qu'à traverser modestement la foule nombreuse qui se précipitait sur notre passage. Une pareille position était sans doute bien pénible et bien humiliante ; mais la pensée de notre divin Sauveur, trainé au prétoire à travers les rues de Jérusalem, était bien capable d'adoucir l'amertume dont nous étions abreuvés. Nous le priâmes de sanctifier nos humiliations par les siennes, et de les accepter en souvenir de sa douloureuse Passion.

« Quand nous arrivâmes au tribunal, l'ambassadeur

chinois, entouré de son état-major, était déjà à son poste; le régent lui dit : — Tu veux examiner les effets de ces étrangers, les voici ; examine. Ces hommes ne sont ni si riches ni si puissants que tu le prétends... Il y avait du dépit dans les paroles du régent, et, au fond, il devait être un peu confus du rôle de gendarme qu'il venait de jouer. Ki-Chan nous demanda si nous n'avions que deux malles. — Deux seulement; on a tout apporté ici; dans notre maison il ne reste plus un chiffon, plus un morceau de papier. — Qu'avez-vous dans ces deux malles? — Tiens, voilà les clefs; ouvre-les, examine à ton aise. — Ki-Chan rougit et fit un mouvement en arrière, sa délicatesse de Chinois parut s'indigner. — Est-ce que ces malles m'appartiennent? nous dit-il avec émotion! est-ce que j'ai le droit de les ouvrir? Si ensuite il vous manquait quelque chose, que diriez-vous? — Ne crains rien; notre religion nous défend de juger témérairement le prochain. — Ouvrez vous-mêmes vos malles... Je veux savoir ce qu'il y a, c'est mon devoir; mais vous seuls avez le droit de toucher à ce qui vous appartient.

« Nous fîmes sauter le sceau du Talé-Lama, le cadenas fut enlevé, et ces deux malles, que tout le monde perçait des yeux depuis longtemps, furent enfin ouvertes à tous les regards. Nous retirâmes tous les objets les uns après les autres, et nous les étalâmes sur une grande table. D'abord parurent quelques volumes français et latins, puis des livres chinois et tartares, des linges d'église, des ornements, des vases sacrés, des chapelets, des croix, des médailles et une magnifique collection de lithographies. Tout le monde était en contemplation devant ce petit musée européen; on ouvrait de grands yeux, on se poussait du coude, on faisait claquer les langues en signe d'admiration; jamais per-

sonne n'avait rien vu de si beau, de si riche, de si merveilleux ; tout ce qui brillait blanc était de l'argent ; tout ce qui brillait jaune était de l'or ; toutes les physiologies s'épanouirent, et on parut oublier complètement que nous étions des gens suspects et dangereux. Les Thibétains nous tiraient la langue en se grattant l'oreille, et les Chinois nous adressaient les courbettes les plus sentimentales. Notre sac de médailles, principalement, faisait tourner les yeux dans toutes les têtes ; on avait l'air d'espérer qu'avant de quitter le prétoire, nous ferions au public une large distribution de ces brillantes pièces d'or.

« Le régent et Ki-Chan, dont les âmes étaient plus élevées que celles du vulgaire, et qui certainement ne convoitaient pas notre trésor, n'en avaient pas moins oublié leur rôle de juges. La vue de nos belles images colorées les mettait tout hors d'eux-mêmes ; le régent tenait les mains jointes, et regardait fixement et la bouche entr'ouverte, pendant que Ki-Chan pérorait, faisait le savant et démontrait à l'auditoire comme quoi les Français étaient les artistes les plus distingués qu'il y eût au monde. Autrefois, disait-il, il avait connu à Pékin un Missionnaire français qui tirait des portraits dont la ressemblance faisait peur ; il tenait son papier caché dans la manche de sa robe, saisissait les traits comme à la dérobée, et dans l'espace d'une pipe de tabac tout était terminé.

« Ki-Chan nous demanda si nous n'avions pas des montres, des longues-vues, des lanternes magiques, etc. Nous ouvrîmes alors une petite boîte que personne n'avait encore remarquée et qui contenait un microscope. Nous en ajustâmes les diverses parties, et chacun n'eut plus des yeux que pour cette singulière machine en or pur et qui, sans contredit, allait opérer des choses

étonnantes. Ki-Chan était le seul qui comprit ce que c'était qu'un microscope; il en donna l'explication au public avec beaucoup de prétention et de vanité, puis il nous pria de placer quelque minicule à l'objectif.... Nous regardâmes son excellence du coin de l'œil, puis nous démontâmes le microscope pièce à pièce, et nous le casâmes dans sa boîte. — Nous pensions, dimes-nous à Ki-Chan, nous pensions être venus ici pour subir un jugement et non pas pour jouer la comédie. — Quel jugement a-t-on à faire? dit-il en se redressant d'une manière très-peu parlementaire.... Nous avons voulu visiter vos effets, savoir au sûr qui vous êtes, et voilà tout. — Et les cartes de géographie? tu n'en parles pas? — Oui, oui, c'est le point important; où sont vos cartes de géographie? — Les voilà; et nous déployâmes les trois cartes que nous avions, savoir: une mappe-monde, une terre-plate d'après la projection de Mercator, et un empire chinois. L'apparition de ces cartes fut pour le régent comme un coup de foudre; le pauvre homme changea de couleur trois ou quatre fois dans l'espace d'une minute, comme si nous eussions déployé notre arrêt de mort. — Nous sommes heureux, dimes-nous à Ki-Chan, de te rencontrer dans ce pays. Si par malheur tu n'étais pas ici, il nous serait impossible de convaincre les autorités thibétaines que nous n'avons pas nous-mêmes tracé ces cartes; mais pour un homme instruit comme toi, pour un homme si bien au courant des choses de l'Europe, il est facile de voir que ces cartes ne sont pas notre ouvrage. — Ki-Chan parut extrêmement flatté du compliment. — C'est évident, dit-il; au premier coup d'œil on voit que ces cartes sont imprimées. Tiens, regarde, dit-il au régent, ces cartes n'ont pas été faites par ces hommes; elles ont été imprimées dans le royaume de

France. Toi, tu ne sais pas distinguer cela ; mais , moi, je suis accoutumé depuis longtemps aux objets venus du ciel d'Occident. — Ces paroles produisirent sur le régent un effet magique ; sa figure se dilata , il nous regarda avec des yeux où brillait le contentement, et il nous fit gracieusement un signe de tête , comme pour nous dire : C'est bien ; vous êtes de braves gens.

« Il était impossible de passer outre, sans faire un peu de géographie. Nous nous prêtâmes charitablement aux désirs que nous manifestèrent le régent et l'ambassadeur chinois : nous leur indiquâmes , sur la terre-plate de Mercator, la Chine, la Tartarie, le Thibet et toutes les autres contrées du globe. Le régent fut anéanti en voyant combien nous étions éloignés de notre patrie, et quelle longue route nous avions été obligés de faire et sur terre et sur mer pour venir lui faire une visite dans la capitale du Thibet. Il nous regardait avec stupéfaction, puis il levait le pouce de la main droite, en nous disant : « Vous êtes des hommes  
« comme cela ; » ce qui voulait dire, dans le langage figuré des Thibétains : Vous êtes des hommes au superlatif.

« Après avoir reconnu les points principaux du Thibet, le régent nous demanda où était *Galgatta*. Voilà, lui dimes-nous en lui indiquant du doigt un tout petit rond sur les bords de la mer. — Et Lha-ssa, où est donc Lha-ssa ? — Le voici. — Les yeux et le doigt du régent se promenèrent un instant de Lha-ssa à Calcutta et de Calcutta à Lha-ssa... « Les Pélings de Gal-  
« gatta sont bien près de nos frontières, dit-il en fai-  
« sant la grimace et en branlant la tête... Peu importe,  
« ajouta-t-il ; et puis, voici les monts Himalaya ! »

« Le cours de géographie étant terminé, les cartes



furent insérées dans leurs étuis respectifs, et on passa aux objets de religion. Ki-Chan en savait assez long là-dessus; étant vice-roi de la province du Pe-Fche-Ly, il avait suffisamment persécuté les chrétiens pour avoir eu de nombreuses occasions de se familiariser avec tout ce qui a rapport au culte catholique. Aussi ne manqua-t-il pas de faire le connaisseur : il expliqua les images, les vases sacrés, les ornements; il sut même dire que dans la boîte aux saintes huiles il y avait un remède fameux pour les moribonds. Pendant toutes ces explications, le régent était préoccupé et distrait, ses yeux se tournaient incessamment vers un grand fer à hosties. Ces longues pinces, terminées par deux larges lèvres, paraissaient agir fortement sur son imagination; il nous interrogeait des yeux, et semblait nous demander si cet affreux instrument n'était pas quelque chose comme une machine infernale. Il ne fut rassuré qu'après avoir vu quelques hosties que nous tenions dans une boîte; alors seulement il comprit l'usage de cette étrange machine.

« Après avoir passé en revue toute notre propriété, Ki-Chan nous dit que nous pouvions refaire nos malles. — Je garde seulement, ajouta-t-il, ce portefeuille et ces manuscrits, je veux les examiner à loisir. — C'était de la pure charlatanerie; il savait très-bien qu'il lui serait impossible de déchiffrer ce que contenaient ces papiers, mais il voulait se donner aux yeux des Thibétains la tournure d'un homme qui comprend beaucoup de choses.

« De son côté le régent était tout rayonnant de joie, et triomphait de voir que parmi nos effets on n'avait rien trouvé qui pût nous compromettre. — Eh bien! dit-il à l'ambassadeur chinois avec un ton plein de malice, que penses-tu de ces hommes? que faut-il

en faire? — Ces hommes sont Français, ils sont ministres de la religion du Seigneur du ciel; ce sont de braves gens, il faut les laisser en paix. — Ces paroles flatteuses furent accueillies dans toute la salle avec un léger murmure d'approbation, et les deux Missionnaires répondirent au fond du cœur : *Deo gratias!*

« La gent corvéable s'empara de notre bagage, et nous retournâmes dans notre logis avec une démarche sans doute plus alerte et plus dégagée que lorsque nous en étions partis. La nouvelle de notre réhabilitation s'était promptement répandue dans la ville, et le peuple thibétain accourait de toutes parts pour nous faire fête; on nous saluait avec empressement, et le nom français était dans toutes les bouches. Dès ce moment les Azaras blancs furent complètement oubliés.

« Aussitôt que nous eûmes regarni nos appartements, nous distribuâmes quelques *tchan-ka* aux porteurs de nos effets, afin qu'ils pussent boire à notre santé un pot de petite bière thibétaine et apprécier la magnanimité des Français, qui ne font jamais travailler le peuple gratis.

« Tout le monde étant parti, nous rentrâmes dans notre solitude accoutumée, et la solitude amenant la réflexion, nous nous avisâmes de deux choses assez importantes : la première, que nous n'avions pas encore diné; et la seconde, que nos deux coursiers n'étaient plus à leur râtelier. Pendant que nous songions aux moyens de faire promptement notre cuisine et de découvrir ce qu'étaient devenus nos chevaux, nous vîmes apparaître au seuil de notre porte le gouverneur des Katchis, qui nous tira de ce double embarras. Le brave homme, ayant prévu que notre longue séance à la cour d'assises ne nous avait pas permis de faire bouillir notre marmite, arrivait suivi de deux domestiques portant une grande

corbeille remplie de provisions. C'était un festin d'ovation qu'il nous avait préparé ! — Et nos chevaux, pourrais-tu nous en donner des nouvelles ? nous ne les voyons plus dans la cour. — J'allais vous en parler ; ils sont depuis hier soir dans les écuries du régent. Pendant votre absence, ils n'ont enduré ni la faim ni la soif... J'ai entendu dire que vous êtes dans l'intention de les vendre... Est ce vrai ? — Oh ! oui, très-vrai. Ces animaux nous ruinent. Mais ils sont si maigres ! qui voudrait les acheter à cette heure ? — Le régent désire les acheter. — Le régent ? — Oui, lui-même ; ne riez pas, ce n'est pas une plaisanterie. Combien en voulez-vous ? — Oh ! ce qu'on voudra. — Eh bien ! vos chevaux sont achetés. En disant ces mots, le Kachemirien déploya un petit paquet qu'il portait sous le bras, et déposa sur le plancher deux lingots d'argent du poids de dix onces chacun : — Voilà, dit-il, le prix de vos deux chevaux. — Nous pensâmes que nos haidelles ne valaient pas cela, et nous le dîmes consciencieusement au gouverneur des Katchis ; mais il fut impossible de rien changer à cette affaire, qui avait été conclue et arrêtée d'avance. Le régent prétendait que nos chevaux, quoique maigres, étaient d'excellente race, puisqu'ils n'avaient pas succombé aux fatigues de notre long voyage ; de plus, ils avaient à ses yeux une valeur exceptionnelle, parce qu'ils avaient parcouru de nombreuses contrées, et surtout parce qu'ils avaient brouté les pâturages de *Koun-Boum*, patrie de *Tsong-Khaba*.

« Vingt onces d'argent de plus dans notre maigre bourse, c'était une bonne fortune ; nous avons de quoi faire les généreux. Aussi, sans désemparer, nous primes un de ces lingots et nous le posâmes sur les genoux de Samdادهiamba : — Voilà pour toi, lui

dimes-nous, tu en auras pour t'endimancher des pieds à la tête. — Samdadchiemba remercia froidement et maussadement ; toutefois les muscles de sa physionomie se détendirent peu à peu, ses narines se gonflèrent et sa large bouche se mit à sourire. Enfin il ne lui fut plus possible de comprimer sa joie, il se leva et fit sauter deux ou trois fois en l'air son lingot en s'écriant : Voilà un fameux jour !! Au fait, notre Dchiahour avait raison ; cette journée si tristement commencée avait été bonne au-delà de ce que nous pouvions espérer. Nous avons à Lha-ssa une position honorable, et il allait enfin nous être permis de travailler librement à la propagation de l'Évangile.

« La journée du lendemain fut encore plus heureuse que la précédente, et vint en quelque sorte mettre le comble à notre prospérité. Dans la matinée nous nous rendîmes, accompagnés du gouverneur kachemirien, chez le régent auquel nous désirions exprimer notre gratitude pour les témoignages d'intérêt qu'il nous avait donnés. Nous fûmes accueillis avec bienveillance et cordialité même. Le régent nous dit, comme en confidence, que les Chinois étaient jaloux de nous voir à Lha-ssa ; mais que nous pouvions compter sur sa protection et séjourner librement dans le pays sans que personne eût le droit de s'immiscer dans nos affaires. — Vous êtes très-mal logés, ajouta-t-il ; votre chambre m'a paru sale, étroite et incommode. Je prétends que des étrangers comme vous, que des hommes venus de si loin se trouvent bien à Lha-ssa. Est-ce que dans votre pays de France on ne traite pas bien les étrangers ? — On les traite à merveille. Ah ! si un jour tu pouvais y aller, tu verrais comme notre empereur te recevrait ! — Les étrangers, ce sont des hôtes. Il vous faut donc abandonner la demeure que

vous vous êtes choisie ; j'ai déjà donné ordre de vous préparer un logement convenable dans une de mes maisons. — Nous acceptâmes avec empressement et reconnaissance une offre si bienveillante. Etre logés commodément et gratis n'était pas chose à dédaigner dans notre position ; mais nous appreciâmes surtout l'avantage de pouvoir fixer notre résidence dans une maison même du régent. Une faveur si signalée, une protection si éclatante de l'autorité thibétaine ne pouvait manquer de nous donner auprès des habitants de Lha-ssa une grande influence morale, et de faciliter notre mission apostolique.

« En sortant du palais, nous allâmes sans perdre du temps visiter la maison qui nous avait été allouée. C'était superbe ! c'était ravissant ! Le soir même nous opérâmes notre déménagement et nous primes possession de notre nouvelle demeure.

« Notre premier soin fut d'ériger dans notre maison une petite chapelle : nous choisîmes l'appartement le plus vaste et le plus beau, nous le tapissâmes le plus proprement qu'il nous fut possible, et ensuite nous l'ornâmes de saintes images. Oh ! comme notre âme fut inondée de joie quand il nous fut enfin permis de prier publiquement au pied de la croix, au sein même de cette capitale du bouddhisme, qui jamais encore, peut-être, n'avait vu briller à ses yeux le signe de notre rédemption ! Quelle consolation pour nous de pouvoir enfin faire retentir des paroles de vie aux oreilles de ces pauvres populations assises depuis tant de siècles aux ombres de la mort ! Cette petite chapelle était, à la vérité, bien pauvre, mais pour nous elle était ce centuple que Dieu a promis à ceux qui renoncent à tout pour son service. Notre cœur était si plein que nous crûmes n'avoir pas acheté trop cher le bonheur

que nous goûtions, par deux années de souffrances et de tribulations à travers le désert.

« Tout le monde à Lha-ssa voulut visiter la chapelle des lamas français. Plusieurs, après s'être contentés de nous demander quelques éclaircissements sur la signification de nos images, s'en retournaient en remettant à une autre époque de s'instruire de la sainte doctrine de Jéhovah. Mais plusieurs aussi se sentaient intéricieusement frappés et paraissaient attacher une grande importance à l'étude des vérités que nous étions venus leur annoncer. Tous les jours ils se rendaient auprès de nous avec assiduité, ils lisaient avec application le résumé de la doctrine chrétienne que nous avions composé à la lamazerie de *Koun-Boum*, et nous priaient de leur enseigner *les véritables prières*.

« Les Thibétains n'étaient pas les seuls à attacher une grande importance à la religion de Jéhovah; parmi les Chinois, les secrétaires de l'ambassadeur Ki-Chan vinrent plusieurs fois nous visiter, pour s'entretenir de la grande doctrine de l'Occident. L'un d'entre eux, à qui nous avons prêté plusieurs ouvrages chrétiens écrits en mandchou, s'était convaincu de la vérité du christianisme et de la nécessité de l'embrasser. Mais ce lettré n'avait pas le courage de faire publiquement profession de foi, tant qu'il était attaché à l'ambassade; il voulait attendre le moment où il serait libre de rentrer dans son pays. Dieu veuille que ses bonnes dispositions ne se soient pas évanouies!

« Un jeune médecin, originaire de la province du Yun-Nan, montra plus de générosité. Depuis son arrivée à Lha-ssa, ce Yun-Nannais avait mené une vie si étrange que tout le monde le nommait l'ermite <sup>qui</sup> nous <sup>vois</sup>. Il ne sortait jamais que pour aller voir ses <sup>amis</sup>, et ordinairement il ne se rendait que chez

les pauvres. Les riches avaient beau le solliciter, il dédaignait de répondre à leurs invitations, à moins d'y être forcé par le besoin d'obtenir quelque secours, car il ne prenait jamais rien des pauvres au service desquels il s'était voué. Le temps qui n'était pas absorbé par la visite des malades, il le consacrait à l'étude; il passait même la majeure partie de la nuit sur ses livres. Il dormait fort peu et ne prenait, par jour, qu'un seul repas de farine d'orge, sans jamais user de viande. Il n'y avait, au reste, qu'à le voir pour se convaincre qu'il menait une vie dure et pénible : sa figure était d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes, et, quoiqu'il fût âgé tout au plus d'une trentaine d'années, il avait les cheveux presque entièrement blancs.

« Un jour il vint nous voir pendant que nous récitons le Bréviaire dans notre petite chapelle; il s'arrêta à quelques pas de la porte, et attendit gravement et en silence. Une grande image coloriée représentant le crucifiement avait sans doute fixé son attention; car, aussitôt que nous eûmes terminé nos prières, il nous pria brusquement et sans s'arrêter à nous faire les politesses d'usage, de lui expliquer ce que signifiait cette image. Quand nous eûmes satisfait à sa demande, il croisa les bras sur sa poitrine et, sans nous dire un seul mot, il demeura immobile, les yeux fixés sur l'image du crucifiement. Il garda cette position pendant une demi-heure; ses yeux enfin se mouillèrent de larmes, il étendit ses bras vers le Christ, puis tomba à genoux, frappa trois fois la terre de son front et se releva en s'écriant : Voilà le seul Bouddha que les hommes doivent adorer!... Ensuite il se tourna vers nous et, après nous avoir fait une inclination profonde, il ajouta : Vous êtes mes maîtres; prenez-       pour votre disciple.

« Tout ce que venait de faire ce jeune homme nous frappa étrangement ; nous ne pûmes nous empêcher de croire qu'un puissant mouvement de la grâce venait d'ébranler son cœur. Nous lui exposâmes brièvement les principaux points de la doctrine chrétienne, et à tout ce que nous lui disions il se contentait de répondre avec une expression de foi vraiment étonnante : Je crois. Nous lui présentâmes un petit crucifix en cuivre doré, et nous lui demandâmes s'il voulait l'accepter. Pour toute réponse, il nous fit avec empressement une profonde inclination. Aussitôt qu'il eut le crucifix entre ses mains, il nous pria de lui donner un cordon et immédiatement il le suspendit à son cou. Il voulut ensuite savoir quelle prière il pourrait réciter devant la croix. — Nous te prêterons quelques livres chinois où tu trouveras des explications de la doctrine et de nombreux formulaires de prières. — Mes maîtres, c'est bien ; mais je voudrais avoir une prière courte, facile, que je puisse apprendre à l'instant et répéter souvent et partout. — Nous lui enseignâmes à dire : « Jésus, Sauveur du monde, ayez pitié de moi. » De peur d'oublier ces paroles, il les écrivit sur un morceau de papier qu'il plaça dans une petite bourse suspendue à sa ceinture. Il nous quitta, en nous assurant que le souvenir de cette journée ne s'effacerait jamais de sa mémoire.

« Ce jeune médecin mit beaucoup d'ardeur à s'instruire des vérités de la religion chrétienne ; mais ce qu'il y eut en lui de remarquable c'est qu'il ne chercha nullement à cacher la foi qu'il avait dans le cœur. Quand il venait nous visiter, ou quand nous le rencontrions dans les rues, il avait toujours son crucifix brillant sur sa poitrine, et il ne manquait jamais de s'aborder en disant : « Jésus, Sauveur du monde,



« ayez pitié de moi !... » C'était la formule qu'il avait adoptée pour nous saluer.

« Pendant que nous faisons quelques efforts pour répandre la grâce évangélique parmi la population de Lha - ssa, nous ne négligeâmes pas non plus, de faire pénétrer cette divine semence jusque dans le palais du régent, et ce ne fut pas sans l'espérance d'y recueillir un jour une précieuse moisson. Depuis l'espèce de jugement qu'on nous avait fait subir, nos relations avec le régent étaient devenues fréquentes et en quelque sorte pleines d'intimité. Presque tous les soirs, quand il avait terminé ses travaux de haute administration, il nous faisait inviter à venir partager avec lui son repas thibétain, auquel il faisait ajouter, à notre intention, quelques mets préparés à la chinoise; nos entretiens se prolongeaient ordinairement bien avant dans la nuit.

« Le régent était un homme d'une capacité remarquable : issu d'une humble extraction, il s'était élevé graduellement et par son propre mérite jusqu'à la dignité de premier Kalou. Il n'y avait que trois ans qu'il était parvenu à cette charge éminente; jusque-là il avait toujours rempli des fonctions pénibles et laborieuses. Il avait souvent parcouru dans tous les sens les immenses contrées du Thibet, soit pour faire la guerre ou négocier avec les états voisins, soit pour surveiller la conduite des Houtouktous, placés au gouvernement des diverses provinces. Une vie si active, si agitée, et en quelque sorte incompatible avec l'étude, ne l'avait pas empêché d'acquérir une connaissance approfondie des livres lamasques. Tout le monde s'accordait à dire que la science des lamas les plus renommés était inférieure à celle du régent. On admirait surtout l'aisance avec laquelle il expédiait les affaires.

« Un jour nous nous trouvions chez lui quand on lui apporta un grand nombre de rouleaux de papier : c'étaient les dépêches des provinces. Une espèce de secrétaire les déroulait les uns après les autres, et les lui présentait à lire en tenant un genou en terre. Le régent les parcourait rapidement des yeux, sans pourtant interrompre la conversation qu'il avait engagée avec nous. A fur et mesure qu'il avait pris connaissance d'une dépêche, il saisissait son style de bambou et écrivait ses ordres au bas du rouleau. Il expédia ainsi toutes les affaires avec promptitude et comme en se jouant. Nous ne sommes nullement compétents pour émettre une opinion au sujet du mérite littéraire qu'on attribuait au premier Kalou, mais nous pouvons dire que nous n'avons jamais vu d'écriture thibétaine aussi belle que la sienne.

« Le régent aimait beaucoup à s'occuper de questions religieuses, et le plus souvent elles faisaient la principale matière de nos entretiens. Au commencement il nous dit ces paroles remarquables : — Tous vos longs voyages, vous les avez entrepris uniquement dans un but religieux. Vous avez raison, car la religion est l'affaire importante des hommes. Je vois que les Français et les Thibétains pensent de même à ce sujet. Nous ne ressemblons nullement aux Chinois, qui comptent pour rien les affaires de l'âme. Cependant votre religion n'est pas, dites-vous, la même que la nôtre ; il importe de savoir quelle est la véritable. Nous les examinerons donc toutes les deux attentivement et avec sincérité ; si la vôtre est la bonne, nous l'adopterons ; comment pourrions-nous nous y refuser ? Si, au contraire, c'est la nôtre, je erois que vous serez assez raisonnables pour la suivre. — Ces dispositions nous parurent excellentes, nous ne pouvions pour le moment en désirer de meilleures.

« Nous commençâmes par le christianisme. Le régent, qui était toujours aimable et poli dans les rapports qu'il avait avec nous, prétendit que, puisque nous étions ses hôtes, nos croyances devaient avoir l'honneur de la priorité. Nous passâmes successivement en revue les vérités dogmatiques et morales; à notre grand étonnement, le régent ne paraissait surpris de rien : — Votre religion, nous répétait-il sans cesse, est conforme à la nôtre, les vérités sont les mêmes, nous ne différons que dans les explications. Dans tout ce que vous avez vu et entendu dans la Tartarie et dans le Thibet, vous avez dû, sans doute, trouver beaucoup à redire; mais il ne faut pas oublier que les erreurs et les superstitions nombreuses que vous avez remarquées ont été introduites par les lamas ignorants, et qu'elles sont rejetées par les bouddhistes instruits. — Le régent n'admettait entre lui et nous que deux points de dissidence : l'origine du monde et la transmigration des âmes. Ses croyances, bien qu'elles parussent se rapprocher souvent de la doctrine catholique, finissaient néanmoins par aboutir toujours à un vaste panthéisme; mais le régent prétendait que nous arrivions aussi aux mêmes conséquences, et il se faisait fort de nous en convaincre.

« La langue thibétaine, essentiellement religieuse et mystique, exprime avec beaucoup de clarté et de précision toutes les idées qui touchent à l'âme humaine et à la divinité. Malheureusement nous n'avions pas un assez long usage de cet idiome, et nous étions forcés dans nos entretiens avec le régent d'avoir recours au gouverneur kachemirien pour nous servir d'interprète. Mais comme il n'était pas lui-même très-habile à rendre en chinois des idées métaphysiques, il nous était souvent difficile de bien nous entendre.

Un jour le régent nous dit : — La vérité est claire par elle-même ; mais si on l'enveloppe de mots obscurs, on ne l'aperçoit pas ; tant que nous serons obligés d'avoir le chinois pour intermédiaire, il nous sera impossible de nous bien comprendre. Nous ne discuterons avec fruit qu'autant que vous parlerez clairement le thibétain. — Personne plus que nous n'était persuadé de la justesse de cette observation. Nous répondîmes au régent que l'étude de la langue thibétaine était toute notre sollicitude, que nous y travaillions tous les jours avec ardeur. — Si vous voulez, ajouta-t-il, je vous faciliterai les moyens de l'apprendre. — Au même instant il appela un domestique, et lui dit quelques mots que nous ne comprîmes pas. Un tout jeune homme élégamment vêtu parut aussitôt, et nous salua avec beaucoup de grâce. — Voilà mon neveu, nous dit le régent, je vous le donne pour élève et pour maître ; il sera toujours avec vous, et vous aurez occasion par ce moyen de vous exercer dans la langue thibétaine. En retour, vous lui donnerez quelques leçons de chinois et de mandchou. Nous acceptâmes cette proposition avec reconnaissance, et nous pûmes, en effet, par la suite faire des progrès rapides dans la langue du pays.

« Le régent aimait beaucoup à s'entretenir de la France : durant les longues visites que nous lui faisions tous les jours, il nous adressait une foule de questions sur les mœurs, les habitudes et les productions de notre pays : tout ce que nous lui racontions des bateaux à vapeur, des chemins de fer, des aérostats, de l'éclairage au gaz, du télégraphe, du daguerréotype et de tous nos produits industriels, le jetait comme hors de lui, et lui donnait une haute idée de la grandeur et de la puissance de la France.

« Un jour que nous lui parlions des observatoires et

des instruments astronomiques, il nous demanda s'il ne lui serait pas permis d'examiner de près cette machine étrange et curieuse que nous tenions dans une boîte : il voulait parler du microscope. Comme nous étions de meilleure humeur et infiniment plus aimables qu'au moment où l'on faisait la visite de nos effets, nous nous empressâmes de satisfaire la curiosité du régent. Un de nous courut à notre résidence, et revint à l'instant avec le merveilleux instrument. Nous l'ajustâmes, en essayant de donner comme nous pûmes quelques notions d'optique à notre auditoire. Nous étant cependant aperçus que la théorie excitait fort peu d'enthousiasme, nous en vinmes tout de suite à l'expérience, nous demandâmes si dans la société quelqu'un serait assez bon pour nous procurer un pou : la chose était plus facile à trouver qu'un papillon. Un noble lama, secrétaire du premier Kalou, nous en offrit un extrêmement bien membré ; nous le saisîmes avec la pointe de nos braxelles. A cette vue le lama fit aussitôt de l'opposition, et voulut empêcher l'expérience, sous prétexte que nous allions procurer la mort d'un être vivant. — N'aie pas peur, lui dimes-nous, il n'est pris que par l'épiderme ; d'ailleurs il paraît bien assez vigoureux pour se tirer victorieusement de ce mauvais pas. — Le régent qui, comme nous l'avons dit, avait un symbolisme plus épuré que celui du vulgaire, dit au lama de garder le silence et de nous laisser faire. Nous continuâmes donc l'expérience, et nous plaçâmes à l'objectif cette pauvre petite bête qui se déjetait de toutes ses forces à l'extrémité des braxelles. Nous invitâmes ensuite le régent à cligner l'œil gauche, en appliquant le droit au verre qui était au haut de la machine.... Tsong-Khaba ! s'écria le régent, ce pou est gros comme

un rat ! Il le considéra un instant, puis il leva la tête et cacha sa figure dans ses deux mains, en disant que c'était horrible à voir. Il voulut dissuader les autres de regarder, mais son influence échoua complètement. Tout le monde, à tour de rôle, alla se pencher sur le microscope, et se releva en poussant des cris d'horreur. Le lama secrétaire s'étant aperçu que son petit animal ne remuait plus guère, réclama en sa faveur. Nous enlevâmes les braxelles, et nous fîmes tomber l'insecte dans la main de son propriétaire ; mais, hélas ! la pauvre victime était sans mouvement. Le régent dit en riant à son secrétaire : « Je crois que  
« ton pou est indisposé ; va, tâche de lui faire manger  
« une médecine, autrement il n'en reviendra pas. »

« Personne ne voulant plus voir des êtres vivants, nous continuâmes la séance en faisant passer sous les yeux des spectateurs une petite collection de tableaux microscopiques. Tout le monde était dans le ravissement, et on ne parlait qu'avec admiration de la prodigieuse capacité des Français. Le régent nous dit :  
« Vos chemins de fer et vos navires aériens ne m'éton-  
« nent plus tant ; des hommes qui peuvent inventer  
« une machine comme celle-ci sont capables de tout. »

« Le premier Kalou s'était tellement engoué des choses de notre patrie, qu'il lui prit fantaisie d'étudier la langue française. Un soir nous lui apportâmes, selon ses désirs, un A B C français, dont chaque lettre avait la prononciation écrite au-dessous avec des caractères thibétains ; il y jeta un coup d'œil, et, comme nous voulions lui donner quelques explications, il nous répondit que ce n'était pas nécessaire, que ce que nous lui avions écrit était très-clair.

« Le lendemain, aussitôt que nous parûmes en sa

présence, il nous demanda quel était le nom de notre empereur. — Notre empereur s'appelle Louis-Philippe. — Louis-Philippe, c'est bien... Puis il prit son poinçon, et se mit à écrire; un instant après, il nous présenta un morceau de papier où l'on voyait écrit en caractères très-bien formés : LOUY FILIPE.

« Pendant la courte période de notre prospérité à Lha-ssa, nous eûmes aussi des relations assez familières avec l'ambassadeur chinois Ki-Chan. Il nous fit appeler deux ou trois fois pour parler politique, ou, selon l'expression chinoise, pour dire des paroles oiseuses. Nous fûmes fort surpris de le trouver si bien au courant des affaires d'Europe; il nous parla beaucoup des Anglais et de la reine Victoria. — Il paraît, dit-il, que cette femme a une grande capacité; mais son mari, selon moi, joue un rôle fort ridicule: elle ne le laisse se mêler de rien. Elle lui a fait arranger un jardin magnifique, rempli d'arbres fruitiers et de fleurs de toute espèce; et c'est là qu'il est toujours enfermé, passant toute sa vie à se promener. On prétend qu'en Europe il y a encore d'autres royaumes où les femmes gouvernent: est-ce vrai? est-ce que leurs maris sont également enfermés dans des jardins? Est-ce que dans le royaume de France vous avez aussi cet usage? — Non, jamais. En France ce sont les femmes qui font les jardins, et les hommes se mêlent des affaires. — Voilà qui est la raison; agir autrement, c'est du désordre.

« Ki-Chan nous demanda des nouvelles de Palmerston, s'il était toujours chargé des affaires étrangères... — Et *Iba* (1), qu'est-il devenu? le savez-vous? —

---

(1) Nom chinois de M. Elliot, plénipotentiaire anglais à Canton, au commencement de la guerre anglo-chinoise.

Il a été rappelé; ta chute a entraîné la sienne. — C'est dommage; *Ilu* avait un cœur excellent, mais il ne savait pas prendre une résolution. A-t-il été mis à mort, ou exilé? — Ni l'un ni l'autre : en Europe on n'y va pas si rondement qu'à Pékin. — Oui, c'est vrai; vos mandarins sont bien plus heureux que nous : votre gouvernement vaut mieux que le nôtre. Il est clair que notre empereur ne peut pas tout savoir, et cependant c'est lui qui juge tout, sans que personne ose jamais trouver à redire à ses actes. Notre empereur nous dit : Voilà qui est blanc... Nous nous prosternons, et nous répondons : Oui, voilà qui est blanc. Notre empereur montre ensuite le même objet et nous dit : Voilà qui est noir... Nous nous prosternons de nouveau, et nous répondons : Oui, voilà qui est noir. — Mais enfin, si vous souteniez qu'un objet ne peut-être à la fois blanc et noir? — L'empereur dirait peut-être à celui qui aurait ce courage : Tu as raison... mais en même temps il le ferait étrangler ou décapiter. Oh! nous n'avons pas, comme vous, une *assemblée de tous les chefs* (*Tchoung-Teou-y*; c'est ainsi que Ki-Chan désignait la Chambre des députés). Si votre empereur veut agir contrairement à la justice, votre *Tchoung-Teou-y* est là pour arrêter sa volonté.

« Ki-Chan nous raconta de quelle manière étrange on avait traité à Pékin la grande affaire des Anglais en 1839. L'empereur convoqua les huit *Tchoung-Tang* qui composent son conseil intime, et leur parla des événements du Midi; il leur dit que des aventuriers des mers occidentales, s'étaient montrés rebelles et insoumis, qu'il fallait les prendre et les châtier sévèrement, afin de donner un exemple à tous ceux qui seraient tentés d'imiter leur inconduite. Après avoir ainsi manifesté son opinion, l'empereur demanda



l'avis de son conseil. Les quatre *Tchoung-Tang* mandchous se prosternèrent et dirent : *Tchi, tchi, tchi, tchou dze-ti Fan Fou* : Oui, oui, oui, voilà l'ordre du maître... Les quatre *Tchoung-Tang* chinois se prosternèrent à leur tour et dirent : *Che, che, che, hoang-chan te tien ngen* : Oui, oui, oui, c'est le bienfait céleste de l'empereur... Après cela on n'ajouta plus rien et le conseil fut congédié.

« Cette anecdote est très-authentique, car Ki-Chan est un des huit *Tchoung-Tang* de l'empire, il ajouta que pour son compte il était persuadé que les Chinois étaient incapables de lutter contre les Européens à moins de modifier leurs armées et de changer leurs vieilles habitudes, mais qu'il se garderait bien de le dire jamais à l'empereur parce que, outre que le conseil serait inutile, il lui en coûterait peut-être la vie.

« Nos relations fréquentes avec l'ambassadeur chinois, le régent et le gouverneur des Katchis ne contribuaient pas peu à nous attirer la confiance et la considération de la population de Lha-ssa; en voyant augmenter de jour en jour le nombre de ceux qui venaient régulièrement s'instruire de notre sainte religion, nous sentions nos espérances grandir et notre courage se fortifier. Cependant au milieu de ces consolations, une pensée venait incessamment nous navrer le cœur. Nous souffrions de ne pouvoir offrir aux Thibétains le ravissant spectacle des fêtes pompeuses et touchantes du catholicisme, il nous semblait toujours que la beauté de nos cérémonies eût agi puissamment sur ce peuple si avide de tout ce qui tient au culte extérieur.

« Les Thibétains, nous l'avons déjà dit, sont éminemment religieux, mais à part quelques Lamas contemplatifs qui se retirent au sommet des montagnes, et passent

leur vie dans le creux des rochers, ils sont très-peu portés au mysticisme. Au lieu de renfermer leur dévotion au fond de leur cœur, ils aiment au contraire à la manifester par des actes extérieurs. Ainsi les pèlerinages, les cérémonies bruyantes dans les lamazeries, les prostrations sur les plates-formes des maisons, les pratiques, en un mot, qui peuvent être vues ou entendues sont extrêmement de leur goût. Ils ont continuellement le chapelet à la main, ils s'agitent bruyamment et ne cessent de murmurer des prières, même en vaquant à leurs affaires.

« Il existe à Lha-ssa une coutume bien touchante et que nous avons été en quelque sorte jaloux de rencontrer parmi des infidèles. Sur le soir, au moment où le jour touche à son déclin, tous les Thibétains cessent de vaquer aux affaires et se réunissent, hommes, femmes et enfants, conformément à leur âge et à leur sexe, dans les principaux quartiers de la ville et sur les places publiques. Aussitôt que les groupes se sont formés, tout le monde s'accroupit par terre et on commence à chanter des prières lentement et à demi-voix. Les concerts religieux qui s'élèvent du sein de ces réunions nombreuses produisent dans la ville une harmonie immense, solennelle, et qui agit fortement sur l'âme. La première fois que nous fûmes témoins de ce spectacle, nous ne pûmes nous empêcher de faire un douloureux rapprochement entre cette ville païenne où tout le monde priait en commun et nos cités d'Europe où l'on rougirait de faire en public le signe de la croix.

« La prière que les Thibétains chantent dans leurs réunions du soir varie suivant les diverses saisons de l'année. Celle au contraire qu'ils récitent sur leur chapelet est toujours la même et ne se compose que de six syllabes : *Om, Mani Padmé Houm*. Cette formule, que

les Bouddhistes nomment par abréviation le *Mani*, se trouve non-seulement dans tous les bouches, mais on la rencontre encore écrite de toute part dans les rues, sur les places publiques et dans l'intérieur des maisons. Sur toutes les banderolles qu'on voit flotter au-dessus des portes et au sommet des édifices, il y a toujours un *Mani* imprimé en caractères landza, tartare et thibétain. Certains bouddhistes riches et zélés entretiennent à leurs frais des compagnies de lamas sculpteurs qui ont pour mission de propager le *Mani*. Ces étranges missionnaires s'en vont, un ciseau et un marteau à la main, parcourant les campagnes, les montagnes et les déserts, et gravant la formule sacrée sur les pierres et les rochers qu'ils rencontrent.

« Au rapport du savant orientaliste Klapproth, *Om, Mani Padmé Houm* serait la transcription thibétaine d'une formule sanscrite apportée de l'Inde dans le Thibet. Vers le milieu du septième siècle de notre ère, le célèbre Hindou *Tourmi-Sambhodha* introduisit l'usage de l'écriture dans le Thibet. Mais comme l'alphabet landza parut au roi *Srong-bdzan-Gombo* trop difficile et trop compliqué, il l'invita à en rédiger un nouveau plus facile et mieux adapté à la langue thibétaine. En conséquence *Tourmi-Sambhodha* s'enferma pendant quelque temps et composa l'écriture thibétaine dont on se sert encore aujourd'hui, et qui n'est qu'une modification du sanscrit. Il initia aussi le roi aux secrets du bouddhisme et lui transmit la formule sacrée: *Om, Mani Padmé Houm* qui se répandit avec rapidité dans toutes les contrées du Thibet et de la Mongolie.

« Cette formule a dans la langue sanscrite un sens complet et indubitable, qu'on chercherait vainement dans l'idiome thibétain. *Om* est chez le Hindous le nom mystique de la Divinité, par lequel toutes les prières

commencent. Il est composé de A, le nom de Vichnou ; de O, celui de Siva ; et de M, celui de Brahma. Mais cette particule équivaut aussi à l'interjection *Oh!* et exprime une profonde conviction religieuse ; c'est en quelque sorte une formule d'acte de foi. *Mani* signifie joyau, chose précieuse ; *Padma* le lotus ; *Padmé* est le locatif du même mot. Enfin *Houm* est une particule qui exprime le vœu, le désir, et équivaut à notre *Amen*. Le sens littéral de cette phrase est donc celui-ci :

*Om, Mani, Padmé, Houm.*

Oh ! le joyau, dans le lotus, amen.

« Les Bouddhistes du Thibet et de la Mongolie ne se sont pas contentés de ce sens clair et pieux ; ils se sont torturé l'imagination pour chercher une interprétation mystique à chacune des six syllabes qui composent cette phrase. Ils ont écrit une infinité d'ouvrages extrêmement volumineux, où ils ont entassé extravagances sur extravagances pour expliquer leur fameux *Mani*. Les lamas sont dans l'habitude de dire que la doctrine renfermée dans ces paroles merveilleuses est immense, et que la vie tout entière d'un homme est insuffisante pour en mesurer l'étendue et la profondeur.

« Nous avons été curieux de savoir ce que pensait le régent sur cette formule, voici ce qu'il nous a dit à ce sujet. Les êtres animés, en thibétain *Sem-dehan*, et en mongol *Amitan*, sont divisés en six classes : les anges, les démons, les hommes, les quadrupèdes, les volatiles et les reptiles (1). Ces six classes correspondent aux six syllabes de la formule *Om, Mani Padmé Houm*. Les êtres animés roulent, par de continuelles transformations et suivant leur mérite ou leur démérite, dans ces

(1) La classe des reptiles comprend les poissons, les mollusques et tous les animaux qui ne sont ni quadrupèdes ni volatiles.

six classes, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le comble de la perfection. Alors ils sont absorbés et perdus dans la grande essence de *Samtché* (nom thibétain de Bouddha), c'est-à-dire dans l'âme éternelle et universelle d'où émanent toutes les âmes, et où toutes les âmes, après leurs évolutions temporaires, doivent se réunir et se confondre. Les êtres animés ont, suivant la classe à laquelle ils appartiennent, des moyens particuliers pour se sanctifier, monter dans une classe supérieure, obtenir la perfection et arriver au terme de leur définitive absorption. Les hommes qui récitent très-souvent et très-dévotement *Om, Mani Padmé Houm*, évitent de retomber après leur mort dans les six classes des êtres animés correspondant aux six syllabes de la formule, et obtiennent la plénitude de l'être par leur absorption dans l'âme éternelle et universelle de *Samtché*.

« Nous ne savons si cette explication, qui nous a été donnée par le régent lui-même, est généralement adoptée par les Bouddhistes instruits du Thibet et de la Mongolie. On pourrait toutefois remarquer, ce nous semble, qu'elle a une certaine analogie avec le sens littéral : *Oh! le joyau, dans le lotus, amen*. Le joyau étant l'emblème de la perfection et le lotus celui de Bouddha, on pourrait dire peut-être que ces paroles expriment le désir d'acquérir la perfection pour être réuni à Bouddha et être absorbé dans l'âme universelle. La formule symbolique : *Oh! le joyau, dans le lotus, amen*, pourrait alors se paraphraser ainsi : « Oh! que  
« j'obtienne la perfection, et que je sois absorbé dans  
« Bouddha, amen! »

« D'après l'explication du régent, le *Mani* serait en quelque façon le résumé d'un vaste panthéisme, base de toutes les croyances des Bouddhistes. Les lamas instruits disent que Bouddha est l'être nécessaire, in-

dépendant, principe et fin de toute chose. La terre, les astres, les hommes, tout ce qui existe est une manifestation partielle et temporaire de Bouddha. Tout a été créé par Bouddha, en ce sens que tout vient de lui, comme la lumière et la chaleur viennent du soleil. Tous les êtres émanés de Bouddha ont eu un commencement et auront une fin; mais de même qu'ils sont sortis nécessairement de l'essence universelle, ils y rentreront aussi nécessairement. C'est comme les fleuves et les torrents produits par les eaux de la mer, et qui, après un cours plus ou moins long, vont de nouveau se perdre dans son immensité. Ainsi Bouddha est éternel; ses manifestations aussi sont éternelles, mais en ce sens qu'il y en a eu et qu'il y en aura toujours; quoique, prises à part, toutes doivent avoir un commencement et une fin.

« Sans trop se mettre en peine si cela s'accorde ou non avec ce qui précède, les Bouddhistes admettent en outre un nombre illimité d'incarnations divines. Ils disent que Bouddha prend un corps humain et vient habiter parmi les hommes, afin de les aider à acquérir la perfection et de leur faciliter la réunion à l'âme universelle. Ces Bouddhas vivants composent la classe nombreuse des *Chabérons*, dont nous avons déjà souvent parlé. Les Bouddhas vivants les plus célèbres sont : à Lha-ssa, le Talé-Lama; à Djachi-Loumbo, le Boudehan-Remboutchi; au Grand-Kouren, le Guisou-Tomba; à Pékin, le Tchan-Kia-Fo, espèce de grand aumônier de la cour impériale; dans le pays du *Ssam-ba*, au pied des monts Himalaya, le *Sa-Dcha-Fo*. Ce dernier a, dit-on, une mission passablement singulière : il est nuit et jour en prières, afin de faire tomber continuellement de la neige sur la cime des Himalaya. Car, selon une tradition lamanesque, il

existe derrière ces monts élevés un peuple sauvage et cruel, qui n'attend que la fonte des neiges pour venir massacrer les peuplades tibétaines et s'emparer du pays.

« Quoique tous les Chabérons soient des Bouddhas vivants, il y a néanmoins parmi eux une hiérarchie dont le Talé-Lama est le chef; tous les autres reconnaissent ou doivent reconnaître sa suprématie. Le Talé-Lama actuel, nous l'avons déjà dit, est un enfant âgé de neuf ans; il y en a déjà six qu'il occupe le palais du Bouddha-La. Il est Si-Fan d'origine, et a été pris dans une famille pauvre et inconnue de la principauté de *Ming-Tchen*, *Tou-Ssc*.

« Quand le Talé-Lama est mort, ou, pour parler bouddhiquement, quand il s'est dépouillé de son enveloppe humaine, on procède à l'élection de son successeur de la manière suivante. On prescrit des prières et des jeûnes dans toutes les lamazeries. Les habitants de Lha-ssa, surtout, comme étant les plus intéressés à l'affaire, redoublent de zèle et de dévotion. Tout le monde se met en pèlerinage autour du Bouddha-La et de la *Cité des esprits*. Les *Tchu-Kor* tournent dans toutes les mains, la formule sacrée du *Mami* retentit jour et nuit dans tous les quartiers de la ville, et les parfums brûlent de toutes parts avec profusion. Ceux qui croient posséder le Talé-Lama dans leur famille en donnent avis à l'autorité de Lha-ssa, afin qu'on puisse constater dans les enfants désignés la qualité de Chaberon, suivant les règles dont nous avons parlé ailleurs. Pour pouvoir procéder à l'élection du Talé-Lama, il faut avoir découvert trois Chabérons authentiquement reconnus pour tels. On les fait venir à Lha-ssa, et les *Houtouktous* des états lamanesques constituent en assemblée: ils s'enferment dans un temple du Bouddha-

La, et passent six jours dans la retraite, le jeûne et la prière. Le septième jour on prend une urne en or, contenant trois fiches également en or, sur lesquelles sont gravés les noms de trois petits candidats aux fonctions de divinité du Bouddha-La. On agite l'urne, le doyen des Houtouktous en tire une fiche, et le marmot dont le nom a été désigné par le sort, est immédiatement proclamé Talé-Lama. On le promène en grande pompe dans les rues de la Cité des esprits, pendant que tout le monde se prosterne dévotement sur son passage, et on le colloque enfin dans son sanctuaire.

« Les deux Chabérons en maillot qui ont concouru pour la place du Talé-Lama, sont rapportés par leurs nourrices dans leurs familles respectives; mais pour les dédommager de n'avoir pas eu une bonne chance, le gouvernement leur fait un petit cadeau de cinq cents onces d'argent.

« Le Talé-Lama est vénéré par les Thibétains et les Mongols comme une divinité, et le prestige qu'il exerce sur les populations bouddhistes est réellement étonnant. Cependant on a été beaucoup trop loin quand on a avancé que ses excréments sont recueillis avec respect et qu'ils servent à fabriquer des amulettes que les dévots enferment dans des sachets et portent suspendues à leur cou; il est également faux que le Talé-Lama ait la tête et les bras entourés de serpents pour frapper l'imagination de ses adorateurs. Ces assertions qu'on lit dans certaines Géographies, sont entièrement dénuées de fondement. Pendant notre séjour à Lha-ssa, nous avons beaucoup interrogé à ce sujet, et tout le monde nous a ri au nez. A moins de dire que depuis le régent jusqu'à notre marchand d'Argols, tout le monde s'est entendu pour nous cacher la vérité, il faut convenir que les relations qui ont donné cours à



de pareilles fables, ont été écrites avec bien peu de circonspection.

« Il nous a été impossible de voir le Talé-Lama. Ce n'est pas qu'on soit très-difficile pour laisser pénétrer les curieux ou les dévots jusqu'à lui. Mais nous en avons été empêchés par une circonstance assez bizarre. Le régent nous avait promis de nous conduire au Boudha-La, et nous étions sur le point de faire cette fameuse visite lorsqu'on s'imagina que nous donnerions la petite vérole au Talé-Lama. Cette maladie venait, effectivement, de se déclarer à Lha-ssa, et on prétendait qu'elle avait été apportée de Pékin par la grande caravane qui était arrivée depuis peu de jours. Comme nous avions fait partie de cette caravane, on nous demanda s'il ne serait pas mieux d'ajourner notre projet que d'exposer le Talé-Lama à attraper la petite vérole. L'observation était trop raisonnable pour que nous eussions quelque chose à objecter.

« La crainte que les Thibétains ont de la petite vérole est inimaginable ; ils n'en parlent jamais qu'avec stupeur et comme du plus grand fléau qui puisse désoler l'espèce humaine. Il n'est presque pas d'année où cette maladie ne fasse à Lha-ssa des ravages épouvantables. Les seuls remèdes que le gouvernement sache employer pour soustraire les populations à cette affreuse épidémie, c'est de proscrire les malheureuses familles qui en sont atteintes. Aussitôt que la petite vérole se déclare dans une maison, tous ses habitants doivent déloger et se réfugier, bon gré mal gré, loin de la ville sur le sommet des montagnes ou dans les déserts. Personne ne peut avoir de communication avec ces malheureux, qui meurent bientôt de faim et de misère, ou deviennent la proie des bêtes féroces.

« Nous ne manquâmes pas de faire connaître au ré-

gent la méthode précieuse usitée parmi les nations européennes pour se préserver de la petite vérole. Un des motifs qui nous avaient valu la sympathie et la protection du régent, c'était l'espérance que nous pourrions un jour introduire le vaccin dans le Thibet. Le Missionnaire qui aurait le bonheur de doter les Thibétains d'un bienfait si signalé, acquerrait certainement sur leur esprit une influence capable de lutter avec celle du Talé-Lama. L'introduction de la vaccine dans le Thibet par les Missionnaires serait, peut-être, le signal de la ruine du lamanisme et de l'établissement de la religion chrétienne parmi ces tribus infidèles.

« Les galeux et les lépreux sont en assez grand nombre à Lha-ssa ; ces maladies cutanées sont engendrées par la malpropreté qui règne surtout dans les basses classes de la population. Il n'est pas rare non plus de rencontrer parmi les Thibétains des cas d'hydrophobie. On est seulement étonné que cette maladie horrible n'exerce pas de plus grands ravages, quand on songe à l'effrayante multitude de chiens affamés qui rôdent incessamment dans les rues de Lha-ssa. Ces animaux sont tellement nombreux dans cette ville, que les Chinois ont coutume de dire ironiquement que les trois grands produits de la capitale du Thibet sont, les lamas, les femmes et les chiens. — *Lama, ya-Teou, Keou.*

« Cette multitude étonnante de chiens vient du grand respect que les Thibétains ont pour ces animaux et de l'usage qu'ils en font pour ensevelir les morts. Quatre espèces différentes de sépulture sont en vigueur dans le Thibet. La première, est la combustion ; la seconde, l'immersion dans les fleuves et les lacs ; la troisième, l'exposition sur le sommet des montagnes, et la quatrième qui est la plus jolie de toutes, consiste à cou-

per les cadavres par morceaux et à les faire manger aux chiens. Cette dernière méthode est la plus courue. Les pauvres ont tout simplement pour mausolée les chiens des faubourgs; mais pour les personnes distinguées, on y met un peu plus de façon, il y a des lamazeries où l'on nourrit, pour la quatrième espèce de sépulture, des chiens sacrés, et c'est là que les riches Thibétains vont se faire enterrer..... *Stupendum!!!*

« E. HUC. »

---

## MISSIONS DU TEXAS.

*Extrait d'une lettre de M. Dubuis, Missionnaire apostolique, à M. Dëshavannes, curé de Fontaines, près Lyon.*

Castro-Ville, 25 octobre 1847.

« MON CHER CURÉ,

« Le pauvre Missionnaire que les déserts et l'Océan séparent de sa patrie, est heureux de penser que ses amis le suivent du cœur dans ses courses lointaines; son courage s'appuie sur leurs prières, et, entouré de ces doux souvenirs, il se trouve moins seul, quoique jeté à plus de cent lieues de son évêque et de tout compagnon d'apostolat. C'est ce que j'ai éprouvé en recevant votre lettre au fond du Texas. En retour, je vous dois quelques détails sur mes voyages et sur ma nouvelle résidence.

« De la Vera-Cruz je m'acheminai vers Castro-Ville. Après ma première journée de marche, en compagnie d'un petit nègre conduisant mes effets dans un lourd wagon, la nuit nous surprit au milieu d'une vaste forêt. Mon guide détacha ses mules et s'endormit. Quant à moi, je ne pus fermer les yeux, tant le vent

du nord était froid , et les hurlements des ours peu agréables à mon oreille. J'eus donc tout le temps de savourer à loisir les douceurs de la vie des bois , et j'avoue que , jeté pour la première fois comme acteur sur cette scène de la nature sauvage , je trouvai à la réalité beaucoup moins de charme qu'à la lecture.

« Ce n'était cependant que mon premier pas dans la carrière. Un soir , arrivé à peu de distance de San-Antonio , je me vis tout-à-coup entouré d'une vaste ceinture de lumière, à tel point que, désorienté par cette clarté mystérieuse , je ne savais plus où j'allais ; mon cheval était seul mon guide. Pendant deux heures je fus ainsi escorté par une traînée de flammes, qui versait au loin sur les prairies une pluie de cendres. Heureusement je ne soupçonnais pas par quelles mains cet incendie avait été allumé. A neuf heures du soir j'entrai à San-Antonio , et là j'appris qu'une heure avant mon arrivée , les Comanches, Indiens féroces et toujours en guerre avec les blancs, y avaient percé deux habitants de leurs flèches. C'étaient eux qui en se retirant avaient mis tout à feu sur leur passage. Bonne nouvelle pour moi qui avais encore trente milles à faire dans la direction où ces Sauvages ont fixé leur repaire ! Chacun me conseillait d'attendre une caravane pour continuer ma route ; je partis seul à la garde de Dieu , et je n'aperçus pas un Indien ; je vis seulement en grand nombre des coqs d'Inde s'envoler dans les bruyères , et des daims effrayés s'enfuir à mon approche.

« Bref , me voilà encore à dix heures du soir aux portes de Castro-Ville , où j'allais tenter de fixer ma résidence. Toutes les habitations auxquelles je demandai un abri , restèrent d'abord sourdes à mes sollicitations. Cependant , lorsque j'eus fait comprendre que j'étais prêtre , on consentit à m'ouvrir ; et je fus solennellement

installé dans la maison destinée au Missionnaire. Sans plus tarder je vous en fais la description. Quelques bâtons enfoncés en terre formaient les murs; un peu d'herbe jetée dessus composait tout le toit; il n'était besoin ni de portes ni de fenêtres, tout l'édifice étant percé à jour. Quelques douzaines de scorpions, mêlés à des myriades d'insectes, y avaient élu domicile, et faisaient tous les frais d'ameublement, si l'on excepte une peau de bœuf qui me promettait un sommeil de Sybarite.

« Le lendemain, rien de plus pressé que de faire la visite de mon troupeau, et d'étudier le terrain sur lequel j'allais essayer de jeter la bonne semence. Je reconnus aussitôt que presque tous les peuples avaient fourni leur contingent à ma paroisse : elle se composait principalement de Belges, de Hollandais, de Hanovriens, de Prussiens, de Westphaliens, de Hongrois, d'Autrichiens, et enfin d'une population de treize cents émigrés, la plupart Allemands, et parlant une langue qui n'est, je crois, d'aucun pays. N'importe, je me mis résolument à l'œuvre, et après trois semaines je me risquai à parler en public leur inqualifiable jargon. Aujourd'hui, les premières difficultés sont vaincues; les hérétiques mêmes viennent chez moi, ils me font baptiser leurs petits enfants, et envoient les grands au catéchisme. Parmi les catholiques, j'ai déjà donné cinq cents communions.

« En dehors des colons, reste à évangéliser les tribus indiennes. Je puis vous dire un mot de ces redoutables Sauvages; je les ai vus de près, car ils m'ont pris deux fois. Le 17 juin, comme je partais dès le point du jour pour aller célébrer le saint Sacrifice au Quihi, où ces cannibales venaient de tuer sept personnes, je vis à deux cents pas de moi neuf Comanches. Je n'eus pas même la pensée de fuir, je ne sais si j'eus seulement le

temps d'y songer : le cheval de l'Indien est rapide comme sa flèche. Tout ce que je compris, c'est que ces Sauvages allaient me faire voir encore un nouveau monde. Mais à peine leur eus-je dit que j'étais le capitaine de l'Eglise, qu'aussitôt je me sentis enlevé sur leurs chevaux, et pressé tour à tour contre la rude poitrine du chef et de ses subalternes. Pas un sourire, ni sur leurs lèvres, ni sur les miennes, n'assaisonnait cette scène étrange qui, sans durer plus d'une demi-heure, finissait par me paraître longue. La conclusion fut qu'il leur fallait du whiskey : à tout prix ils en voulaient, et malheur à moi si je m'en fusse trouvé ! car, à la première goutte d'eau-de-vie, leur respect pour le capitaine de l'Eglise se fût changé en cri de mort.

« Les guerriers comanches sont des prodiges de valeur et d'audace. Jamais les Mexicains n'ont rien pu contre cette tribu, forte de cinquante à soixante mille combattants. Sur mon district, aux bords du Rio-Frio, campe un détachement de douze mille hommes, plus que suffisant pour anéantir les peuples civilisés du Texas, si la Providence n'avait mis à leur force aussi implacable qu'herculéenne une barrière infranchissable. Les Comanches, comme les Lipans, leurs fidèles amis de brigandage et de dévastation, ne peuvent vivre ensemble au-delà de cent personnes, parce que, n'ayant pour subsister que la chasse, ils sont obligés de s'éparpiller à la poursuite de leur proie.

« Leur religion se fait un dieu de tout ce qui agit fortement sur leurs sens ou leur inspire de la terreur. Le soleil, qui les brûle ainsi que nous, est le principal objet de leur culte. Chaque Comanche porte son image suspendue au cou, et deux croissants à ses oreilles ; un soleil est encore peint sur leur bouclier, et au-dessous est un petit sac contenant une pierre qui les rend

invulnérables. A la superstition ils joignent les mœurs des tribus anthropophages; les liens du sang n'ont pas même le privilège d'adoucir ce naturel féroce. L'Indien n'a nul souci de sa famille; la femme, son esclave absolue, doit tout faire pour lui; souvent il n'apporte pas même le gibier qu'il a tué, mais il envoie sa femme le chercher au loin. S'il combat, sa femme est à ses côtés pour lui fournir ses flèches. Compagne de ses périls, elle le surpasse en cruauté, et c'est toujours en dépit de ses sollicitations sanguinaires que le guerrier consent à faire grâce. Jusqu'ici l'Évangile n'a pu se faire entendre à ces tribus: la seule tentative coûterait la vie à cent Missionnaires, si cent osaient s'y présenter. Quel sera l'avenir? Dieu seul le sait, lui seul peut faire habiter le tigre avec l'agneau.

« Maintenant j'ai à vous confier le plus douloureux épisode de ma carrière apostolique. Le 15 juillet dernier, au retour d'une visite de malades, je trouvai à ma grande joie un confrère installé dans ma hutte, c'était M. Chazelle, neveu de M. le curé de Saint-Irénée à Lyon. Arrivant de Galveston, où tout est propre, M. Chazelle éprouva une grande répugnance à se donner en pâture à la vermine qui infestait mon réduit; il me proposa de construire ensemble une maison. J'acceptai de bon cœur, et nous avons à peu près tout bâti de nos mains. C'est un édifice que le plus pauvre Européen ne voudrait pas accepter même en don gratuit, et cependant c'est le premier, sur plus de cent cinquante, qui sente un peu la main d'un Français. Il a été élevé en grande partie pendant la nuit. Bref, les travaux les plus nécessaires étant terminés, nous vinmes nous y installer le 2 août, et n'en pouvant plus de fatigues nous nous couchâmes. Le lendemain nous ne parûmes ni l'un ni l'autre dans la ville; nous avions le typhus,



tous deux en même temps, sans que l'un des deux pût donner un verre d'eau à son collègue. Au bout de deux jours, on vint voir ce que nous étions devenus, et aussitôt que notre maladie fût connue, on ne nous laissa pas sans visites; on nous apporta des lits; chaque matin un seau d'eau était placé entre nous, et le soir il n'en restait pas une goutte : tel fut notre régime.

« Au dixième jour je pus me lever, et pour la fête de l'Assomption je voulus essayer d'offrir le saint Sacrifice. Mais avant tout je dis à M. Chazelle: « Confessons-nous pour la dernière fois; le plus fort essaiera ensuite de dire la messe et apportera la sainte communion à l'autre. » Nous étions levés tous deux. Je me jugeai le plus fort et me disposai à célébrer les saints mystères; mais j'étais si malade qu'après m'être revêtu de l'aube il fallut m'asseoir, ce que je fis encore deux fois pendant la messe. Puis je portai le viatique à mon confrère, et nous nous couchâmes comme la veille, toujours avec la pensée que nous n'en relèverions ni l'un ni l'autre. Le 18, nous allâmes choisir la place de celui qui mourrait le premier. Le 20, nous fîmes encore quelques pas en nous prêtant un mutuel appui : c'étaient deux cadavres ambulants. Nous n'eûmes pas la force de retourner à notre maison. M. Chazelle se coucha sur une vieille caisse; là, il a expiré dans de si grandes souffrances qu'il était impossible de reconnaître un seul de ses traits. J'ai fait planter sur sa tombe une grande croix, comme il l'avait désiré, et il ne se passe pas de jour que quelque catholique ne vienne s'agenouiller auprès. Je n'ai pas besoin d'ajouter que de toutes mes épreuves cette perte a été la plus sensible. Quoique j'aie mieux, peut-être la mort s'apprête-t-elle à me frapper dans le désert, sans avoir un bon confrère à mon dernier soupir ! Cependant je n'ai pas eu jusqu'ici

un instant de dégoût ou de regret ; et si j'étais encore en France , je partirais sur-le-champ pour la Mission du Texas , que je ne quitterai que lorsque les forces et la vie me quitteront...

« DUBUIS, *Miss. Apost.* »

### FAITS DIVERS.

*Extrait d'une lettre du R. P. Seméria , de la congrégation des Oblats de Marie , à Mgr Mazenod , Evêque de Marseille , Supérieur général de la même congrégation.*

Colombo ( Ile Ceylan ) , 10 décembre 1847.

« MONSIEUR ET TRÈS-RÉVÉREND PÈRE ,

« ... Le premier spectacle qui s'offrit à nous en mettant le pied sur le sol de Ceylan , fut ravissant de piété. Tous les chrétiens de Galle , à genoux sur le rivage de la mer , attendaient Mgr Bettachini avec une vive impatience. C'était à qui pourrait le premier baiser sa main paternelle et recevoir sa bénédiction ; puis , dans l'attitude la plus modeste , mêlée d'une douce expression de joie , tous accompagnèrent sa Grandeur et les Missionnaires jusqu'à l'église , en étendant sur nos têtes l'indispensable parasol , pour nous garantir des ravages d'un soleil brûlant. Notre premier soin fut de remercier le Seigneur de notre heureux voyage. On chanta à cette intention une grand'messe en présence de Monseigneur,

dont le cœur était inondé d'une sainte allégresse en revoyant, après une assez longue absence, l'île que pendant cinq ans il avait arrosée de ses sueurs apostoliques, et où Dieu s'était servi de son ministère pour opérer, parmi les protestants et les gentils, de si nombreuses conversions.

« Cependant, une réception plus solennelle encore nous était préparée à Colombo, capitale de l'île. Dès que la nouvelle du débarquement de Mgr Bettachini fut connue, une vive allégresse s'empara de tous les cœurs catholiques dans cette grande cité (Colombo ne compte pas moins de soixante-dix mille habitants). Ils ne soupiraient qu'après le moment où il leur serait permis de témoigner leurs sentiments d'affection et de gratitude à celui qui avait tant travaillé pour eux, soit comme Missionnaire, soit comme Evêque coadjuteur. Aussi la route qu'il devait suivre était-elle encombrée d'une foule immense. Sur divers points, des sentinelles avancées s'échelonnaient pour qu'à l'approche de Monseigneur, le signal en fut transmis aux derniers rangs avec une célérité égale à l'impatience commune. Non contents de cette précaution, les chrétiens avaient suspendu à des arbres de haute futaie des cloches qui, placées de distance en distance, devaient fêter l'heureuse arrivée du Pasteur, et avertir les populations voisines de son prochain passage.

« Nous arrivâmes le soir aux portes de Colombo. Une population compacte, précédée de plusieurs bannières, nous y attendait. En revoyant sa Grandeur, l'ivresse de ces bons catholiques fut à son comble; l'air retentissait de cris de joie. A mesure que nous avançons, la foule grossissait à chaque instant. Quinze mille hommes au moins (les femmes ne faisaient pas partie du cortège), saluant Monseigneur de leurs *vivat*,

ou portant devant lui des torches allumées ; une quarantaine de voitures précédant celle de l'Evêque ; les guidons des diverses paroisses flottant çà et là à la lueur des flambeaux, des arcs de triomphe dressés à tous les carrefours, les cloches des églises sonnant à grande volée, les protestants, les mahométans et les gentils mêlés à nos catholiques ; toute cette multitude s'inclinant, sans distinction de culte et d'origine, devant un Pontife objet de sa vénération et de son amour : telle est la scène touchante dont j'ai été témoin. Quel contraste frappant entre cette réception et l'accueil qu'on fait ici aux missionnaires du Protestantisme ! A l'arrivée des ministres, quoiqu'ils étalent leur opulence dans de splendides carrosses, tout reste dans un morne silence ; personne ne se dérange pour aller à leur rencontre ; ils passent à peu près inaperçus dans les rues de la cité. C'est que l'Indien sait distinguer entre le zèle et l'intérêt : dévoué à ceux qui se font pauvres pour lui, il est plus qu'indifférent au luxe qui songe à s'enrichir... »

*Le R. P. Point, de la Compagnie de Jésus, écrit de  
Sandwich (24 janvier 1843).*

« Malgré leur pauvreté, les Indiens de la Mission de Sainte-Croix (Haut-Canada) ont voulu contribuer à la grande OEuvre de la Propagation de la Foi. Ils donnent annuellement une portion du sucre qu'ils recueillent du bois d'érable. Cette portion vendue dans les deux dernières années a produit une somme de 607 fr. 50 c. qui a été envoyée en France. »



Profondément émus en apprenant les événements déplorables qui ont contraint le Souverain Pontife à s'éloigner de Rome, les Conseils de l'Œuvre de la Propagation de la Foi se sont empressés de porter aux pieds du Saint - Père l'expression de leur affliction très - vive. L'Œuvre de la Propagation de la Foi avait salué avec une joie sainte l'heureux avènement de Pie IX à la suprême dignité de l'Eglise, il était juste qu'elle s'associât aussi aux tribulations du Pontife, aujourd'hui si douloureusement éprouvé. — Nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos Associés les réponses que sa Sainteté a bien voulu adresser à l'un et à l'autre Conseil (1).

---

(1) Ces lettres n'ont pu être mises en tête du numéro parce que le tirage était déjà fort avancé, quand nous les avons reçues.

## LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

## « PIUS PP. IX.

« Dilecte fili nobilis vir, salutem et Apostolicam Benedictionem. Nihil jucundius, nihil amabilius litteris, a te, dilecte fili nobilis vir, atque ab egregiis tuis hujus Parisiensis consilii centralis sodalibus die trigesimo primo mensis proximi ad nos datis. Gaudio namque superabundamus in vobis, dilecti filii, qui in gravissima tribulatione nostra, addictissimam nobis, et Apostolicæ Sedi filiali prorsus studio voluntatem tam præclare, tamque splendida epistola, confirmare voluistis. Impia enim usque in hodiernum diem Romæ perpétrantur facinora, et flagitiosa quæ illuc confluunt, coluntur, celebranturque amaritudine nos replent; ac nisi omnipotens Dominus cito exurgat et ab urbe illa tantam repellat nequitiam, ac sectas perditionis in brachio virtutis suæ disperdat, animo nos pene deficimus. Ea propter, dilecti filii, fervidas ad thronum gratiæ, preces obsecrationesque majori usque studio offerre ne desistatis; quo anticipent super nos misericordiæ Domini, ac lætissimus tandem ille dies adveniat, quo novum Apostolicæ sedi, novum catholicæ Ecclesiæ triumphum una vobiscum gratulari possimus. Multa nobis fiducia est in pio omnium fidelium studio, qui nocte ac die in omni oratione et obsecratione auctorem et consummatorem fidei nostræ Christum Jesum obtestantur; ac supra modum in vestra omnium pietate, religione, ac fide consolamur. Et ideo vos gaudium et consolatio nostra omni quanta possumus paterna caritate complectimur, vobisque omnibus habemus pro amantissimis officiis vestris gratiam. Levantes autem ad cælum manus, omnis boni auctorem votis ac precibus obsecramus ut ad majorem sui nominis gloriam dirigat conatus et studia vestra, quo christianus populus et merito jugiter

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CENTRAL DE PARIS.

« PIE IX PAPE.

« Cher et noble fils, salut et Bénédiction Apostolique. Rien de plus agréable, rien de plus aimable que la lettre qui nous a été adressée par vous, cher et noble fils, et par vos honorables confrères du Conseil Central de Paris, le 31 du mois dernier. Car notre joie est extrême, en vous voyant, cher fils, dans nos graves tribulations, venir, avec un zèle tout-à-fait filial, confirmer par votre lettre, en termes aussi éclatants et aussi magnifiques, votre intime dévouement à notre personne et au Siège Apostolique. Les actes impies et infâmes qui se commettent jusqu'aujourd'hui dans Rome, qui y abondent, y sont honorés, célébrés, nous remplissent d'amertume, et si le Seigneur tout-puissant ne se lève bientôt et ne repousse de la ville une si grande méchanceté, et ne détruise du bras de sa force des sectes de perdition, nous nous sentirons entraîné à perdre courage. C'est pourquoi, chers fils, ne cessez d'adresser avec un redoublement de zèle vos ferventes prières et supplications au trône de la grâce, afin que les miséricordes du Seigneur arrivent plus tôt pour nous, et qu'il vienne enfin ce jour heureux où nous puissions nous réjouir avec vous d'un nouveau triomphe pour le Siège Apostolique et pour l'Eglise catholique. Nous avons beaucoup de confiance dans le pieux zèle de tous les fidèles qui, nuit et jour, dans leurs prières et leurs supplications, imploront l'auteur et le consommateur de notre foi, Jésus-Christ; et votre piété à tous, votre religion et votre foi nous consolent au-dessus de tout. Et c'est pourquoi nous vous embrassons, de toutes les forces de notre âme, dans notre charité paternelle, vous, notre joie et notre consolation, et nous vous remercions tous de vos témoignages d'amour. Levant nos

augeatur et numero. Ac tanti hujus boni auspicem, simulque præcipuæ erga vos omnes caritatis testem Apostolicam Benedictionem tibi, dilecte fili nobilis vir et omnibus Parisiensis hujus consilii sodalibus tuis intimo cordis affectu peramanter impertimur.

« Datum Cajetæ, die 16 januarii anni 1849, Pontificatûs nostri anno III.

« PIUS PP. IX. »



main au ciel, nous supplions, par nos vœux et nos prières, l'auteur de tout bien de diriger à la plus grande gloire de son nom, vos efforts et votre zèle, de façon à ce que le peuple chrétien croisse sans cesse en mérite et en nombre, et comme augure d'un si grand bien et comme témoignage à la fois de notre amour particulier pour vous tous, nous vous donnons, dans toute l'effusion de notre âme, la Bénédiction Apostolique, à vous, cher et noble fils, et à tous vos confrères du Conseil de Paris.

« Gaëte, le 16 janvier de l'an 1849, troisième année de notre Pontificat.

« PIE IX PAPE. »

## « PIUS PP. IX.

« Dilecti filii, salutem et Apostolicam Benedictionem. Animum sincero nobis, et supremæ dignitati nostræ obsequii ac pietatis studio devinctissimum litteræ ostendunt, quas à vobis die datas vigesimo sexto decembris proximi accepimus. In his mœrorem gravissimum, ac tristitiam perspeximus, quibus subito perculsi estis cum nuncia istuc pervenerunt impiorum facinorum ac publicarum rerum conversionis quæ Romæ acciderunt, quibus nos coacti fuimus ab urbe discedere, atque hic divinæ certe instinctu Providentiæ consistere. Sed benedictus Deus, qui nos tantopere contristatos in vestra dilecti filii, aliorumque fidelium pietate et amore mirifice consolatur, quandoquidem magna animorum alacritate pro nobis commissaque nostris curis catholica Ecclesia universa orationes et obsecrationes fieri audivimus. Quibus certe Deum placatum iri, ac præsentem tribulationem nostram in novum et nobiliorem catholicæ Ecclesiæ de sectis perditionis, et de nequissimorum hominum machinationibus triumphum tandem aliquando cessuram esse nos confidimus. Pergite idcirco, dilecti filii, eodem quo cœpistis studio fervidas in hunc finem ad thronum gratiæ preces supplicationesque offerre, qua certe ratione et paternam erga vos caritatem nostram majorem in modum augebitis et laudes amplificabitis præclarissimi hujus vestri instituti, cujus tanta ac tam insignia extant in catholicam Ecclesiam promerita, humillimis interim votis ac precibus benignissimum Dominum sollicitare non intermittimus ut vos omnes uberi cœlestium suorum munerum copia lætificet. Quorum auspiciem nostræque ejusdem paternæ erga vos caritatis testem Apostolicam Benedictionem vobis omnibus, dilecti filii, intimo cordis affectu peramanter impertimur.

« Datum Cajetæ, die 2 februarii 1849,  
Pontificatûs nostri anno tertio.

« PIUS PP. IX. »

TRADUCTION DE LA LETTRE DE SA SAINTETÉ AU CONSEIL CÉN-  
TRAL DE LYON.

« PIE IX PAPE.

« Chers fils, salut et Bénédiction Apostolique. La lettre en date du 26 du mois de décembre passé, que nous avons reçue de vous témoigne de l'esprit de zèle sincère, de piété et de dévouement dont vous êtes animés à l'égard de notre personne et de notre dignité suprême. Nous y avons vu la douleur profonde et la tristesse dont vous avez été saisis aussitôt que vous est parvenue la nouvelle des actes impies et du bouleversement des choses publiques qui ont eu lieu à Rome, par lesquels nous avons été contraint de nous éloigner de la ville et de nous arrêter ici sous l'impulsion sans aucun doute de la Providence divine. Mais béni soit Dieu qui, au milieu de notre si grande affliction nous console d'une manière merveilleuse, par vos sentiments de piété et d'amour, chers fils, et par ceux des autres fidèles, puisque nous avons appris avec quel empressement on adressait au Seigneur des supplications et des prières pour nous et toute l'Eglise catholique confiée à nos soins. Nous avons la confiance que Dieu en sera apaisé et que notre tribulation présente fera place à un nouveau et plus noble triomphe de l'Eglise catholique sur les sectes de perdition et les machinations des plus méchants des hommes. Continuez donc, chers fils, d'adresser pour cette fin, au trône de la grâce, des supplications et des prières ferventes dans ce même esprit avec lequel vous avez commencé. Par ce moyen, vous augmenterez certainement encore notre charité paternelle envers vous et vous accroîtrez la gloire de votre très-illustre institution dont les mérites, à l'égard de l'Eglise catholique, sont si nombreux et si insignes. Cependant nous ne cesserons par nos vœux et nos humbles prières, de

conjuré le Seigneur très-bon qu'il vous réjouisse tous par l'abondance féconde de ses dons célestes, et comme augure de cette faveur et en témoignage de notre charité paternelle envers vous, Nous vous donnons à tous, chers fils, notre Bénédiction Apostolique avec un grand amour et dans la plus intime affection de notre cœur.

« Donné à Gaëte, le 2 février 1849, troisième de notre Pontificat.

« PIE IX, PAPE. »

---

## MISSIONS

### DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

---

*Extrait d'une lettre du R. P. Joset, de la Compagnie de Jésus, au R. P. Fouillot, de la même Société.*

Mission de Saint-Ignace (Kalispels), 13 février 1847.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Vous connaissez déjà une des tribus confiées à nos soins dans les Montagnes-Rocheuses, celle des Têtes-Plates : j'ai le dessein de vous donner aujourd'hui quelques détails sur les Pends-d'oreilles, leurs frères et leurs émules en vertus chrétiennes. Avant l'arrivée des Missionnaires dans cette tribu, en septembre 1844, elle était livrée aux superstitions d'un fétichisme grossier, aux fureurs de l'esprit de vengeance, à la double immoralité du jeu et de la polygamie. Aujourd'hui, ces vices ont disparu sous l'influence du christianisme.

« La force des Pends-d'oreilles naît de leur union et de leur soumission au chef, qui réunit les fonctions de père, de médiateur, de conseiller et de juge. Par

un bienfait de la Providence, les dépositaires de cette autorité patriarcale en font depuis longtemps un usage vraiment paternel; le peuple regrette surtout l'avant-dernier de ces chefs, homme supérieur, auquel il doit une partie de ses institutions, et qui mourut, il y a trois ans, en faisant choix du plus digne pour lui succéder.

« L'autorité dont jouit le chef de cette grande famille est toute-puissante. On n'entreprend rien sans le consulter, et l'on se ferait scrupule de s'absenter un seul jour sans l'avoir prévenu. Il est seul chargé de préparer les mariages : celui qui songe à contracter une alliance se contente de lui en parler; c'est lui qui sonde les dispositions de l'autre partie, ou qui s'oppose au mariage, s'il y voit des inconvénients; et c'est seulement après avoir reçu le consentement commun, qu'il en fait part aux pères de famille.

« Le chef est encore chargé de punir les délits, moins comme juge que comme père : s'il voulait châtier tous ceux qui lui demandent cette grâce, la pénitence serait perpétuelle au village.

« Mais la sévérité succède à propos à l'indulgence. Qu'un jeune homme se soit laissé tenter au jeu chez d'autres peuplades, il est bien certain de n'échapper au châtement que par un exil volontaire, dont il y a ici peu d'exemples. Dès qu'il est de retour, le chef le fait venir, l'admoneste avec force et lui fait payer publiquement la peine de sa légèreté. D'autres fois, il refuse une punition à des hommes qu'il regarde comme incorrigibles : — « A quoi bon te châtier ? c'est toujours à refaire. » Et la honte de se voir traité comme un malade désespéré a souvent plus d'efficacité que les coups.

« Ajoutons-le, personne n'est puni s'il ne le veut bien; mais un coupable qui déclinerait la peine infligée ne pourrait plus rester au milieu de la nation sans y

être honni, évité de tout le monde, et en quelque sorte excommunié.

« Tout cela se fait sans aucune participation du Missionnaire ; c'est comme le gouvernement civil de la peuplade, qui n'est point de son ressort. Quand le chef a fait une exécution de ce genre, il se garde bien d'en parler au Père : ennemi déclaré de la médisance, il s'en croirait lui-même coupable, s'il révélait les fautes qu'il a punies.

« Voulez-vous maintenant savoir quelle est la liste civile de ce petit monarque ? c'est un champ de pommes de terre qui se plante toutes les années ; chacun y concourt de ses bras, et reçoit en retour une part de la récolte qu'a produite le travail commun. Les chevaux et les canots de tous sont encore à sa disposition ; ce n'est pas au propriétaire, c'est au chef qu'on s'adresse pour les emprunter, et tous les membres de la peuplade viennent l'engager à les mettre à contribution pour le bien général.

« Grâce à sa vigilance, l'union la plus parfaite règne entre ses enfants. La Religion est venue perfectionner encore ces heureuses dispositions. L'Indien n'est guère généreux de lui-même : donner pour recevoir, c'était le principe de conduite des Pends-d'oreilles les uns envers les autres ; ils savent maintenant ce que c'est que la charité chrétienne. S'aider mutuellement, secourir les veuves, les vieillards, les infirmes, est leur occupation journalière ; rendre un service est leur plus douce jouissance.

« Nos Indiens ont recueilli les fruits de cette heureuse union dans leurs travaux agricoles. Leurs premiers essais en ce genre, en 1845, n'avaient pas été de nature à les encourager : une crue d'eau extraordinaire, arrivée au mois de juin, avait changé la prairie et le champ

qu'ils avaient ensemencés en un lac immense, en sorte que la récolte put à peine suffire aux semailles nouvelles. Mais loin de se rebuter, sur le premier mot du Missionnaire, ils se sont remis à l'ouvrage, pleins de confiance en la bonté divine. Cette fois ils ont labouré plus de quarante hectares de terrain, sans qu'il nous ait fallu mettre la main à la charrue, autrement que pour tracer un sillon dans les endroits difficiles. Nous les avons vus pendant quinze jours guider le soc en chantant, dans la partie humide de terrain où ils s'embourbaient jusqu'aux genoux, pendant que les bœufs attelés avaient assez à faire de s'arracher tour à tour de la boue. Il est impossible à nos campagnards d'Europe d'entreprendre une tâche plus rude avec une plus pauvre nourriture. L'hiver, faute de neige, ils n'avaient pu chasser le chevreuil; l'été, l'inondation ne leur avait pas laissé faire leurs provisions accoutumées de racines; et ainsi, pour soutenir des fatigues dont ils n'avaient pas même l'idée, il leur restait la mousse des pins cuite avec un peu de gamache (1).

« Grâce à Dieu, l'inondation de cette année a respecté leur travail et leurs récoltes. Le lac Roothan a porté pendant quelques jours ses eaux presque à la même hauteur que l'année dernière; mais la main de Dieu, dont nous avons souvent imploré la Mère, les a contenues, et à l'avenir on continuera de défricher les collines qui entourent le village, pour assurer contre le terrible élément la subsistance de la tribu.

« Avec quelle joie ces bonnes gens contemplaient leur ouvrage, et voyaient grandir sous leurs yeux les

---

(1) La gamache est un petit oignon blanc et sucré, que les Sauvages préfèrent de beaucoup à la pomme de terre.



espérances d'une heureuse moisson ! Il ne manquait qu'une chose à ces travaux agricoles, une grange pour en abriter les fruits. On avait bien, pendant l'hiver, équarri quelques troncs d'arbres, mais il fallait les mettre en œuvre ; et pour soulever ces énormes masses, nos Sauvages n'avaient pas d'autre instrument que leurs bras, pas même une poulie. Le Frère qui devait y présider, entièrement étranger à l'art du charpentier, ne connaissait aucun de ces moyens qui abrègent et facilitent le travail. Nous n'osions leur proposer de nouvelles fatigues, quoique la nécessité s'en fit sentir. A la fin, le Frère fit un appel à leur bonne volonté : « Ne serait-ce pas bien, dit-il à quelques jeunes gens, de construire la loge pour le blé ? » Il n'en faut pas davantage, les voilà tous à l'œuvre ; c'est à qui maniera les plus lourdes pièces ; l'ardeur croit avec les difficultés, et en quinze jours la grange est debout. Quinze autres jours furent employés à la couvrir. Les bardeaux coupés sur la montagne passaient de main en main pour être transportés, façonnés, et placés sur le toit ; et malgré la faim qui pressait les travailleurs, ce fut au milieu des cris de joie et des chants continuels que s'éleva l'édifice.

« Vint la moisson si désirée. Les jouissances n'étaient pas sans inquiétude. Les faucilles étaient peu nombreuses, mais les bras y suppléèrent ; ceux qui n'avaient pu trouver un instrument tranchant, arrachaient le blé avec effort. Le Frère avait peine à le rentrer à mesure qu'on l'entassait ; les enfants, trop petits pour moissonner, formaient les gerbes et les portaient sur un char dont les roues n'étaient que les sections mal arrondies d'un tronc d'arbre. Leur récompense était de monter tour à tour dans la voiture cahotante, et la punition de leur négligence d'être privés de cet honneur. En quinze jours fut finie la moisson, et avec elle la longue

abstinence de nos Indiens : ils vivaient de mousse depuis l'hiver ; c'est *jeûner fort*, selon leur langage. Aujourd'hui ils ont l'orge et le blé en abondance. Une partie du camp est allée à la grande chasse, celle des buffles ; les autres poursuivent le chevreuil, et ils ont déjà tué plus de mille de ces animaux. Les voilà donc assurés contre le retour de la famine. Nos Indiens, qui n'ont eu jusqu'ici qu'une nourriture malsaine et peu appétissante, apprécient dignement les bienfaits de l'industrie et de l'agriculture : que sera-ce quand, avec nos petites ressources, nous aurons pu leur procurer un moulin, des habitations saines et commodes, la matière première de leurs vêtements, et enfin à la longue tous les avantages matériels de la civilisation ?

« Vous comprenez, mon révérend Père, le but que nous nous proposons en travaillant ainsi à l'amélioration de leur état temporel ; nous les réunissons et nous leur donnons une patrie, pour faire disparaître les obstacles qui s'opposent à leur instruction complète. La Religion dont ils sont très avides, ne pénètre que lentement et peu à peu dans leur intelligence : des conférences journalières, la vue des images pieuses que nous avons reçues et que nous attendons encore d'Europe, les familiariseront insensiblement avec nos vérités saintes. L'éducation mieux suivie des générations naissantes achèvera l'œuvre de la grâce ; et ainsi se formera, par l'union des éléments qui rendent l'homme plus heureux et meilleur, une nation chrétienne.

« Je suis,

« Mon révérend et bien cher Père,

« Votre très-humble serviteur,

« JOSET, S. J. »

*Lettre du R. P. Caveng, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, dans le Haut-Canada, à son Supérieur à Paris.*

Wilmot, près Pétersburg, 1<sup>er</sup> février 1848.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« La partie du Haut-Canada que nous habitons est située entre le 43<sup>e</sup> et le 44<sup>e</sup> degré de latitude nord. C'est une immense plaine qui s'étend du lac Huron au lac Ontario; elle n'est arrosée que par un petit nombre de ruisseaux et de rivières. En 1820, c'était encore une épaisse forêt, peuplée de Sauvages. Mais, en 1827, les émigrants, trop pauvres pour vivre aux Etats-Unis et y acheter des terres, commencèrent à remonter jusqu'à cette forêt, à s'y construire des cabanes, ou à s'établir sous des tentes, et à semer du froment dans les parties qu'ils défrichaient en abattant et brûlant les arbres. Plusieurs se firent ainsi une propriété de 300 à 1,000 arpents, pour l'acquisition desquels ils n'avaient à donner au trésor qu'un prix fort modique. Aux premiers émigrants s'en joignirent de nouveaux, de jour en jour plus nombreux, en sorte que ce sol fertile compte maintenant plusieurs centaines de milliers de colons venus d'Irlande, d'Alsace, de Lorraine, de Souabe, de Hesse, etc.; et tel qui n'avait pas un sou à son arrivée, possède aujourd'hui des champs, des bœufs, des chevaux, et vend chaque

année de 3 à 600 *bushels* de froment (1). On ne voit dans la misère que les gens paresseux, négligents ou dissipateurs.

« Dans ces plaines l'horizon est étendu, le climat est sain et tempéré, et malgré la longueur de l'hiver, qui est quelquefois très-rigoureux, il tombe ici peu de neige. Dès le 25 novembre, nous avons eu de la glace dans le calice en disant la messe. En été, la chaleur va jusqu'à 30 degrés Réaumur, en sorte que les fruits qui demandent une température élevée, tels que les melons, réussissent sans peine. On tire le sucre d'une espèce d'érable dont on fait cuire la sève qui est très-abondante; il n'est guère de famille qui, au commencement du printemps, ne fabrique ainsi dans sa forêt trois à quatre cents livres de ce sucre. L'arbre qui le produit est grand et beau, et se rencontre de tous côtés.

« Tout le monde exerce ici une admirable hospitalité, même dans le voisinage des auberges; et les nouveaux venus ne souffrent nulle part de la faim. Lorsqu'on a trouvé un terrain convenable pour s'y fixer, on est toujours aidé par les voisins à se construire une habitation. Ainsi arrive-t-il souvent que les branches sur lesquelles les oiseaux chantaient encore le matin, forment, le soir, une chaumière où s'abritera toute une famille.

« Tandis que les premiers fondateurs de cette colonie se dressaient des huttes et défrichaient des forêts, leurs cœurs et leurs esprits prenaient quelque chose de la férocité des bêtes et des farouches habitants auxquels ils disputaient le terrain, et leurs mœurs

---

(1) Le bushel pèse 60 livres.

devenaient presque sauvages. Vivant des années entières sans pouvoir assister aux offices de l'Eglise, ni recevoir aucun enseignement religieux, sans écoles, sans prêtres, les parents oubliaient trop souvent leurs devoirs avec les pratiques chrétiennes, et par suite les enfants grandissaient sans aucune éducation. Pour remédier quelque peu à ces maux, un prêtre se mit à parcourir, il y a peu d'années, cette contrée immense : il baptisa les enfants, administra les sacrements, rompit le pain de la parole dans les chaumières, et chercha à ramener au bercail les brebis égarées. Mais que pouvait-il pour une aussi grande multitude ? Beaucoup demeuraient si avant dans la forêt, que le bruit de sa présence n'arrivait même pas jusqu'à eux. Et néanmoins, ce que l'on ne saurait assez admirer, c'est qu'il y ait dans ce pays des âmes qui, sans autre secours que la prière et la crainte de Dieu, se soient conservées pures au milieu de tant de misères et de dangers. Ce fut pour nous une vraie consolation de voir ces bons catholiques, qui sentaient le poids de leur isolement, saluer notre arrivée par des démonstrations extraordinaires de joie, remercier hautement le Seigneur du bienfait qui leur était accordé. « En-  
« fin, s'écriaient-ils, nous commençons à vivre ! nous  
« reprenons courage ! mais le temps pressait ; si vous  
« n'étiez venus, beaucoup auraient perdu la foi. »

« Aussitôt nous nous sommes mis à visiter toutes les parties de notre Mission, en prêchant et en confessant. Nos travaux n'ont point été stériles. — On vint me chercher, le jour de l'Assomption, d'un petit village allemand qui est à 17 milles de notre résidence ; je m'y rendis. Quelle ne fut pas la joie de ces pauvres gens, en voyant un prêtre au milieu d'eux, après un si long abandon et dans une telle solennité !

Leur chapelle est construite avec des troncs d'arbres non dégrossis, et comme elle sert en même temps d'école aux enfants, on n'y voit pour tout ornement qu'un autel en planches, deux chandeliers de bois, un crucifix et deux gravures. J'y chantai la grand'messe, et quelques vieillards qui avaient perdu l'habitude du lutrin, firent l'office de chantres. Néanmoins l'affluence, la joie et l'attendrissement de ces catholiques si longtemps délaissés, et les marques de confiance qu'ils me prodiguaient, me touchèrent davantage que n'eût fait la pompe des plus magnifiques cérémonies d'Europe.

« Le jubilé, publié six semaines après notre arrivée, vint fort à propos pour ces populations perdues au milieu des forêts; et, quoiqu'elles ne comprissent pas encore bien le prix de cette faveur, nous profitâmes de ce temps de grâce pour prêcher dans plusieurs villages des retraites de huit jours, afin de ranimer la foi, de ramener les pécheurs, et de réchauffer les tièdes.

« Ce fut le 29 août, fête du Cœur immaculé de la très-sainte Vierge, que nous commençâmes, dans la *Nouvelle-Allemagne*, les exercices de la retraite. L'affluence des auditeurs et la petitesse de la chapelle nous obligèrent à prêcher en plein air, ce qui avait lieu quatre fois par jour, et le succès surpassa de beaucoup nos espérances. Des familles entières arrivaient de Fort-Louis sur des chariots; les jeunes gens venaient à cheval et retournaient le soir chez eux; il y eut même des gens qui, après les instructions, firent douze et trente milles pendant la nuit, pour aller chercher leur famille. L'un d'eux, qui n'était venu que pour nous entendre pendant la journée du dimanche, s'en alla le soir, et le lendemain matin il était de retour avec ses parents et ses amis. D'autres qui répétaient tous les

jours qu'il leur fallait absolument rentrer chez eux, se trouvaient encore là à la fin de la Mission, affligés de voir qu'ils dussent enfin partir. On quittait les travaux les plus indispensables; on paraissait insensible à la faim, à la soif, et ceux qui avaient repoussé longtemps la confession, venaient avant le jour se ranger autour du saint tribunal; tant était grande l'ardeur dont tout ce peuple était animé! Quant à nous, la douce consolation que nous faisions éprouver les larmes de ces pécheurs repentants, nous payait largement de nos fatigues. La Mission se termina par l'érection d'une croix, haute de 26 pieds, qui fut portée en procession par les jeunes gens. Une sainte joie inonda tous les cœurs, lorsqu'on vit ce trophée de notre salut, dressé sur une colline, dominer au loin la *Nouvelle-Allemagne*. Nous quittâmes ces braves gens, le samedi 4 septembre, en rendant des actions de grâces au Seigneur, et en promettant de revenir bientôt parmi eux, consacrer encore plusieurs jours à entendre les confessions. D'ici là nous aurons goûté bien d'autres consolations apostoliques, dont je m'empresserai de vous faire confidence.

« CAVENG, S. J. »

---

## MISSIONS

### DU TONG-KING OCCIDENTAL.

---

*Lettre de Mgr Retord, Evêque d'Acanthe, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à M. Laurent, Curé de Salles.*

Tong-King, 7 mai 1847.

« MONSIEUR ET BIEN CHER AMI,

«... Ma Mission commence à se relever de ses ruines, et même à prendre un aspect plus florissant que jamais. Depuis longtemps, voyant qu'on ne voulait pas nous donner la liberté religieuse, nous l'avons prise. Pleins de confiance en Dieu, nous nous sommes mis à travailler ouvertement pour arracher les ronces qui couvraient cette malheureuse vigne du Seigneur, à courir à la recherche des brebis perdues, à combattre avec courage contre l'ignorance et le vice que la persécution avait fait naître, et le Seigneur a béni nos efforts en les couronnant de succès très-satisfaisants; Marie nous a couverts de son égide contre les périls dans les-



quels notre zèle un peu téméraire aurait pu souvent nous faire tomber. Vous pourrez juger du résultat de nos travaux, par l'inspection du catalogue des sacrements administrés dans le courant de l'année dernière. Voici ce tableau, le plus consolant que nous ayons eu ici, depuis l'établissement de cette Mission.

Baptêmes d'enfants d'infidèles à l'article de la mort. . . . .	7,086
Baptêmes d'enfants de chrétiens. . . . .	2,376
Baptêmes d'adultes. . . . .	1,308
Confirmations. . . . .	8,418
Confessions d'enfants. . . . .	15,419
Confessions de grandes personnes au- dessus de douze ans. . . . .	215,520
Total des confessions. . . . .	230,939
Premières communions. . . . .	6,861
Communions ordinaires. . . . .	128,779
Total des communions. . . . .	135,640
Saints viatiques. . . . .	2,403
Extrême-onctions. . . . .	4,354
Bénédictions nuptiales. . . . .	1,267

« Si vous désirez maintenant connaître le personnel de ma Mission, le voici :

10	Missionnaires européens.
91	Prêtres indigènes.
6	Diacres.
2	Sous-diacres.
6	Minorés.
5	Tonsurés.
30	Théologiens séminaristes.
200	Catéchistes.
300	Etudiants, au moins, en latinité dans six collèges différents.
972	Elèves catéchistes et domestiques de la maison de Dieu.

673 Religieuses, Amantes de la Croix, dans trente-quatre couvents.

184,220 Chrétiens, distribués dans 49 districts qui forment ensemble près de 1,400 chrétientés ou Congrégations de fidèles dans des villages différents.

« Tel est en ce moment le personnel religieux du Tong-King confié à notre Société, et qui, jusqu'à la fin de l'année dernière, avait toujours été gouverné par un seul Vicaire apostolique. Mais, il y a trois ans, je proposai à la Sacrée Congrégation de diviser cette Mission en deux, afin d'en rendre l'administration plus facile; l'année dernière le souverain Pontife a exaucé ma demande par un décret daté du 27 mars. Le même jour, Sa Sainteté a donné des bulles à mon Coadjuteur, Mgr Gauthier, évêque d'Emaüs, pour l'instituer Vicaire apostolique du Tong-King méridional. Ce Vicariat contient les deux provinces de Nghé-an et Hà-Tink, avec l'arrondissement du Bò-chink; il renferme environ 64,000 néophytes, sous la direction de cinq Missionnaires et d'une trentaine de prêtres indigènes. Le Vicariat dont je reste chargé, garde son titre de Tong-King occidental; il comprend près de sept provinces, et contient deux fois plus de chrétiens et de prêtres que le précédent. C'est encore un bien pesant fardeau; vos bonnes prières et celles de mes amis d'Europe m'aideront à le porter.

« Mgr Gauthier est allé prendre possession de sa Mission en février, après m'avoir assisté dans le sacre de mon nouveau Coadjuteur. Cette consécration s'est faite à Ké-non, le 31 janvier 1847, avec une très-grande solennité; c'est Mgr Jeantet, mon ancien Provicairé général, le plus ancien Missionnaire de notre Société, actuellement en Mission, qui en a été l'objet: il a onze ans de plus

que moi, mais il est encore vigoureux et bien portant. La cérémonie a duré plus de trois heures ; nous étions deux Evêques , sans compter le nouvel élu , deux Missionnaires européens , plus de vingt Prêtres indigènes , plus de cent élèves latinistes , tous en chappe et en surplis , tous chantres ou officiants : il y avait tambours et musique au grand complet , et au moins 10,000 chrétiens réunis , sans compter un grand nombre de païens. Après le sacre , nous avons donné un banquet à tout ce monde ; et il a fallu pour cela , dresser 1,900 tables , de six convives chacune : un tel repas nous aurait causé une bien forte dépense , si les présents apportés par les chrétiens , à cette occasion , n'avaient pas à peu près suffi pour couvrir tous les frais. Enfin , le soir à la nuit , tout s'est terminé par un feu d'artifice de la fabrique de nos élèves , feu d'artifice précédé et suivi de pétards au fracas terrible , et de nombreuses fusées au vol audacieux.

« Or , en lisant ce qui précède , vous êtes presque persuadé , j'imagine , que la persécution a cessé au Tong-King , pour faire place au règne de l'âge d'or ; mais vous vous trompez plus qu'à demi. Tout ce que je viens de dire , c'est le beau côté de la médaille ; en voici maintenant le revers , regardez-le bien , et vous y verrez encore les traits bien marqués de la persécution qui , à la vérité , a mitigé ses anciennes fureurs , sans les avoir entièrement oubliées : témoins les ordonnances que les mandarins grands ou petits , lancent encore souvent contre notre sainte Religion , ordonnances qui répandent partout la frayeur , et dont la cupidité des païens profite pour vexer les chrétiens , et leur soutirer de bonnes sommes d'argent ; témoins les arrestations de personnes et les saisies d'effets , qui ont encore lieu de temps en temps. C'est ainsi que la semaine de Pâques de

l'année dernière, un de nos Prêtres fut pris au milieu de la ville de Vi-hoàng, par des satellites du mandarin, qui ne le relâchèrent que moyennant une rançon de 250 ligatures. Le dimanche de Quasimodo, un autre ouvrier apostolique, le Père Câm, fut aussi cerné et arrêté avec un chrétien et deux de ses catéchistes, par le grand mandarin et sa troupe : ce Père a été condamné par le roi à avoir la tête tranchée, et les deux catéchistes à être étranglés après un temps indéterminé de réclusion; tous trois sont encore maintenant dans la prison des condamnés à mort, avec la cangue au cou et la chaîne. Le chrétien compromis avec eux a été soumis à une bastonnade de cent coups de rotin, et a ensuite été mis hors de cause. Or, cette affaire, qui est loin d'avoir été la seule de ce genre, nous a coûté 13 barres d'argent et 200 ligatures qu'il a fallu compter à un grand mandarin du conseil royal, pour obtenir son intervention bienveillante en faveur du néophyte impliqué dans ce procès.

« Je ne vous parlerai pas de toutes les autres calamités qui ont affligé ce pays, dans le courant de l'année dernière; comme la famine qui a été affreuse, spécialement dans le Tong-King méridional, où elle règne encore; comme la peste qui a emporté, et emporte encore tous les jour au tombeau, je ne sais combien de milliers de victimes. C'est, je crois, la maladie que les médecins d'Europe appellent *fièvre typhoïde*; elle s'attaque aux individus d'une même famille, qu'elle trouve et saisit partout où ils sont, et dont elle n'épargne aucun membre, tandis que souvent les autres personnes avec lesquelles ils ont de fréquents rapports, n'en sont nullement atteintes.

« Si je voulais tout vous dire, j'aurais aussi de bien tristes lamentations à vous faire sur les ravages de la

petite vérole ; car dans bien des endroits, elle tue les deux tiers ou les trois quarts des enfants. Et la tempête, quels désastres elle a joints à tant d'autres fléaux ! Le 27 juin, il s'en est déchainé une en Xu-Nghê, qui a déraciné les plus gros arbres, renversé presque toutes les maisons sur une vaste étendue de pays, et submergé une foule innombrable de barques. Deux jours plus tard, un autre ouragan éclata sur les côtes de Chine qui avoisinent le Tong-King, et fit sombrer la somme chinoise qui conduisait à Macao Mgr Ximeno, coadjuteur au Tong-King oriental, avec un Père Dominicain, et trois jeunes Annamites. Le révérend Père, un néophyte et quelques marins furent engloutis sous les flots. Mgr Ximeno avec ses deux autres chrétiens et le reste de l'équipage, se jetèrent sur la grande voile qu'ils avaient étendue sur l'eau ; ils restèrent ainsi à la merci des vagues depuis minuit jusqu'au soir du lendemain, que le vent et la marée les repoussèrent comme miraculeusement vers la plage.

« Bref, je voulais donc vous dire, mon très-cher Ami, que malgré les tribulations quotidiennes qui nous agitent encore, nous sommes toujours joyeux et contents, comme nous l'étions aux jours de grande persécution, comme nous le serons quand la liberté religieuse nous sera donnée, si toutefois on nous la donne jamais ; et il y a bien quelque espoir que nous pourrons enfin l'obtenir.

« De ces détails sur ma Mission, faut-il passer à ceux qui me sont personnels ? Je sais qu'en général on doit éviter de parler de soi ; avec vous, néanmoins, cela peut se faire sans trop de scandale ; et même je suis persuadé que si je ne vous entretenais pas un peu de moi, vous ne seriez qu'à moitié content.

« Je vous dirai donc que je suis toujours heureux

comme un ange, content comme un roi, fort comme un éléphant, vigoureux comme un lion, et léger comme un cerf; il ne me manque que d'être un peu plus saint homme, un peu plus fervent Missionnaire que je ne le suis. La sainteté, c'est mon côté faible; enfin elle viendra peut-être aussi, avec le secours de la grâce et de vos bonnes prières. De plus, vous saurez que dans le courant de l'année dernière, j'ai fait une très-belle, très-longue, très-agréable et très-pénible campagne apostolique. J'avais avec moi un Missionnaire européen, M. Legrand qui ne m'a pas quitté, M. Titaud qui m'a suivi quelques jours, un prêtre annamite, et quelquefois deux, trois, quatre et même cinq, puis un diacre et sept ou huit catéchistes. Notre sainte caravane était donc, comme vous le voyez, illustre et nombreuse; et quand elle se mettait en marche, elle était encore considérablement grossie par les principaux chrétiens des environs, qui nous servaient d'escorte et de guides, par la longue file de jeunes gens qui portaient nos effets, et par la foule des femmes et des enfants qui nous suivaient malgré nous, en chantant des cantiques, en récitant des prières et répandant des larmes. Nous avons fait les plus beaux voyages dans les montagnes, sur les fleuves et sur la mer; à pied, en barques et en filets; de jour et de nuit; tantôt accablés par une chaleur étouffante, tantôt transis par un froid piquant; ici tête levée comme des triomphateurs, là furtivement comme une armée en déroute. C'est chez les Sauvages que j'ai éprouvé le plus de plaisir, franchissant leurs montagnes qui semblaient s'incliner sous nos bénédictions et sous nos pas; traversant les déserts au milieu des herbes plus élevées que nos têtes; parmi les pierres et les buissons qui nous déchiraient les pieds; au travers de vallées profondes, sous l'ombre menaçante de leurs

noirs rochers, dans le lit de leurs rivières limpides et fraîches, me fourvoyant dans l'épaisseur des forêts, et m'enfonçant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux. Souvent, nous entonnions avec force un beau cantique ou un *Laudate*, et les échos de tous les environs répétaient à l'envi nos accents, avec la plus sublime et la plus grandiose harmonie. De temps en temps, nous nous asseyions sur une pierre, près d'un ruisseau, sous l'ombrage d'un arbre antique pour reprendre haleine, manger une orange et nous désaltérer avec l'eau qui coulait à nos pieds; les vieux et gros oiseaux des forêts semblaient se montrer sensibles à notre visite; ils venaient sur les arbres d'alentour nous offrir l'hommage de leur présence, et nous réjouir par leurs cris perçants. Nous avons traversé de nombreuses et belles peuplades qui, au bruit de notre marche, sortaient en foule pour voir ce qu'elles appelaient le *roi de la religion*, dont le pouvoir est si grand dans leur idée, qu'il fait à volonté la pluie ou le beau temps, et dont la vertu est telle, disait-on, qu'à son passage, les buffles même lui faisaient la révérence : pauvres gens !

« Mais, me direz-vous, vous me parlez de vos voyages en long et en large, à droite et à gauche, et vous ne m'avez pas encore dit quand et d'où vous êtes parti, par où vous avez passé, ni ce que vous avez fait dans vos courses pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. C'est vrai; mais un itinéraire tout hérissé de noms inconnus, serait pour vous sans intérêt. Du reste, si je voulais entrer dans le détail du grand nombre de conversions de toute espèce qu'il a plu à la bonté divine d'opérer par notre ministère, je pourrais vous dire des choses très-édifiantes; mais ma lettre en deviendrait si longue, que sa lecture finirait par vous lasser.

« Pour conclusion, je vous conterai comment se ter-

mina cette pénible et fructueuse campagne ; ce fut par une fuite précipitée et une dérouté complète. Le mandarin de Nia-Bang, inquiété de notre longue station qui devenait trop publique et trop bruyante , pressa tant , menaça tant , que nous fumes obligés de partir à la hâte , vers le commencement de décembre. La mer était grosse et le vent contraire ; il fallut donc nous acheminer par terre , et sans savoir où nous arrêter , jusqu'au chef-lieu de la province , éloigné d'une quinzaine de lieues. Nous fimes la plus grande partie de cette route pendant la nuit , qui était noire et pluvieuse , par des chemins bourbeux et glissants. Notre caravane se débanda , plusieurs de ses membres s'égarèrent ; nous fumes tous brisés de fatigues : enfin , après avoir péniblement erré sur terre , sur les fleuves et par les montagnes de Nim-Bin , nous arrivâmes sains et saufs dans notre pieuse communauté de Vinh-tri. Je restai là un mois , occupé à écrire je ne sais combien de douzaines de lettres , à régler je ne sais combien de centaines d'affaires , et aussi à me reposer un peu ; puis , au commencement de janvier de cette année , je me rendis avec M. Legrand à notre collège de Ké-non d'où j'étais parti depuis près d'un an.

« Si vous allez au conseil central de la Propagation de la Foi , pour lui communiquer cette lettre , dites à MM. les Directeurs que s'ils la jugent digne de paraître dans les Annales , mon intention serait qu'ils en retranchassent ou changeassent les expressions un peu trop familières , et qui ne sont de saison qu'entre de vieux amis comme nous. Exprimez-leur aussi le regret que j'éprouve de n'avoir pas le temps de leur envoyer quelques documents sur les superstitions et les mœurs de ces peuples , comme j'en avais formé le projet. Les jours passent si vite , et les nuits sont si courtes , que



c'est à peine si je puis expédier le plus essentiel de mes affaires. Vraiment, mon cher Ami, c'est le cas de dire ici : *Messis quidem multa, operarii autem pauci; parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis* (1).

« De toute part, on me demande des prêtres et des catéchistes; j'en envoie bien de côté et d'autre, mais je n'en ai jamais assez pour subvenir à tous les besoins. L'argent aussi nous manque pour pouvoir travailler efficacement à une foule de bonnes œuvres qui se présentent journellement, et dont il résulterait de grands avantages pour les progrès de l'Évangile; tels que l'impression de livres religieux, le baptême des enfants de païens à l'article de la mort, l'achat d'enfants infidèles pour les instruire et les élever ensuite dans la Religion, l'entretien et l'accroissement de notre clergé indigène, la fondation d'hospices pour les lépreux et les vieillards de l'un et de l'autre sexe, la formation de maîtres d'écoles pour les caractères chinois, etc., etc.

« Je vous dis tout cela, mon cher, pour exciter votre zèle à travailler de toutes vos forces à l'œuvre des Missions, en encourageant vos paroissiens à s'aggréger à la Propagation de la Foi.

« Enfin, il faut finir cette lettre. J'oubliais de vous faire mes condoléances sur la demi-cécité de vos mauvais yeux. Mais, réflexion faite, je serais presque tenté de vous féliciter dans votre malheur; car, comme vous êtes déjà poète, si de plus, vous devenez encore aveugle,

---

(1) *La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux; les enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour le leur rompre.*

il ne sera pas douteux qu'Homère ne soit ressuscité en vous. Voyons, que je vous embrasse un peu, et j'ai fini. — Adieu.

« Votre tout dévoué serviteur et sincère ami,

« † PIERRE, *Evêque d'Acanthe,*

« *Vicaire apostolique du Tong-King occidental.* »

*Autre lettre de Mgr Retord, Vicaire apostolique du Tong-King occidental, à MM. Langlois, Supérieur, et Charrier, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.*

Tong-King, 28 mars 1848.

« MESSIEURS ET TRÈS-CHERS CONFRÈRES ,

« J'aurais voulu vous écrire en détail tout ce qui nous est arrivé de bien et de mal depuis le commencement de l'année dernière; mais mes nombreuses occupations ne me l'ont pas permis, et le peu de temps qui me reste, avant le départ de la barque, me rend la chose à peu près impossible. Je vais cependant, à la hâte et sans ordre, vous raconter les principaux faits que ma mémoire me fournira.

« Aussitôt après le sacre de Mgr Jeantet (31 janvier 1847), je repris mes courses apostoliques, et je débutai par la paroisse de Dong-Chuoi, grande chrétienté de quinze cents âmes, qui, depuis grand nombre d'années, ressemblait en tout à un village païen. Aujourd'hui tous ces pécheurs, quatre ou cinq individus exceptés, sont d'une ferveur exemplaire et soutenue. Telle est l'action de la grâce quand elle tombe quelque part; les déserts les plus arides se couvrent de fleurs odorantes, et les ronces même se chargent de beaux et bons fruits.

« A Dong-Chuoi , nous étions donc comme dans une mer paisible où l'on vogue à pleines voiles , poussé par une brise forte et favorable. Nous y fîmes à peu près ce que nous voulûmes : instructions particulières par nos catéchistes dans les différents villages, prédications journalières à l'église, grande affluence aux exercices de piété, confessions pendant une grande partie du jour et de la nuit , réconciliations et arrangements de procès, messe pontificale à Pâques , avec tambour et musique , chœur de chantres nombreux et foule immense d'assistants , concours public de doctrine avec solennelle distribution de prix , conversions de pécheurs en tout genre et en masse ; voilà en abrégé toute l'histoire de notre administration dans la paroisse de Dong-Chuoi.

« Nous nous préparions à descendre dans les paroisses de Ké-bang et de Ké-trinh , pleins d'ardeur et d'espérance , comptant sur un long avenir de jours sereins, lorsque tout-à-coup des bruits sinistres circulent de toutes parts ; notre étoile pâlit ; des nuages sombres et menaçants se lèvent à l'horizon. Nous apprîmes d'abord qu'un combat avait eu lieu à Touranne , combat dans lequel le roi *Thieu-tri* avait perdu cinq de ses plus beaux navires ; qu'il était dans des transports de fureur indicibles , et que pour venger la honte de sa défaite , il avait lancé un nouveau décret de persécution plus terrible que tous les précédents. Le mandarin de *Binh hu* , nous en fit donner avis , en nous priant de sortir au plus tôt de son territoire, qu'autrement il serait obligé de nous donner la chasse. Dans le doute si toutes ces nouvelles étaient vraies , nous résolûmes de faire bonne contenance, et le jour de la Pentecôte nous chantâmes encore une messe pontificale ; mais le lendemain, plus moyen de tenir contre la tempête qui grondait dans le lointain. Il nous fallut promptement plier nos

voiles, et au lieu d'aller en avant vers *Ké-Bang*, nous virâmes de bord pour reculer tout doucement, au milieu des ténèbres de la nuit, jusqu'à *Ké-non*, notre point de départ.

« La nouvelle du dernier décret de persécution n'était que trop fondée. Bientôt les mandarins le publièrent partout; il était daté du 19 de la troisième lune (3 mai). Quoique cet édit ne fût pas aussi rigoureux qu'on le disait d'abord, il jeta cependant l'alarme parmi les néophytes, et reveilla toute la cupidité des mandarins ainsi que la rage des infidèles. Grand nombre d'arrestations eurent lieu, beaucoup d'argent fut dépensé en rançon, plusieurs apostasies furent arrachées par le rotin, et quelques généreux confesseurs de la foi, entre autres le vieux père Tuyen, que M. Charrier connaît, gémissent encore dans les fers, sous le coup d'une condamnation à mort avec sursis.

« Pour nous, vous comprenez que nous avons dû être pendant plusieurs mois dans des transes assez vives. Les espions envoyés de la capitale et par les mandarins locaux sillonnaient le pays en tout sens; des bruits de guerre alarmants s'accréditaient de jour en jour. Le peuple, et surtout les païens, ne cessaient de croire au prochain retour des Français pour se venger de la perfidie de *Thieu-tri*. Partout on vantait nos compatriotes, leur courage dans le combat, leur humanité après la victoire; partout et ouvertement on blâmait le roi, on riait de ses folies. Tous ces bruits, cette agitation sourde tenaient les mandarins en alerte, et nous craignions beaucoup qu'ils n'accusassent les prêtres et les chrétiens d'en être les auteurs, pour avoir un prétexte d'appesantir sur nous leur colère. Vous pensez bien que nous restions alors dans le repos pour cacher notre retraite aux mandarins.

« Mais pendant que nous étions dans les alarmes, le roi *Thieu-tri* était loin de jouir des douceurs de la paix. Transporté de rage d'avoir été si humilié par la perte de ses vaisseaux, il se mit à déclarer la guerre à tous les objets européens qui ornaient son palais; montres, horloges, glaces, etc., tout fut brisé. Il se battait à outrance contre des Français en peinture et en carton, sur lesquels il faisait tirer des balles et des flèches, après quoi on les coupait en trois ou en quatre, pour qu'ils fussent bien et dûment taillés en pièces. De plus, il faisait élever de nouveaux forts à Touranne, fabriquer de nouveaux navires en Cochinchine et au Tong-king, fondre trois canons monstres, derrière lesquels il défiait ses ennemis absents. Enfin, le 6 juin, il lança contre eux un édit spécial pour leur interdire de mettre le pied sur le sol annanite, et s'ils violaient sa défense, chacun devait leur courir sus et les tuer comme des bêtes fauves.

« Néanmoins toutes ces mesures étaient loin de le rassurer; car sur la fausse nouvelle que douze navires français étaient récemment arrivés à Synca-pour et se disposaient à venir lui rendre une visite à coups de canon, il tomba malade, et au bout de sept jours, il mourut (4 novembre); et son nom mourut avec lui, si bien qu'on n'en parle pas plus que s'il n'avait jamais existé; et nous vivons encore; et la Religion subsiste toujours. Mais il est enterré, n'en parlons plus.

« Or, M. Castex et moi, nous n'attendîmes pas jusqu'à cette époque pour nous remettre en route. Dès le milieu de septembre, nous sortîmes de notre retraite pour nous rendre, à la faveur des eaux de l'inondation, dans notre nouveau collège de *Ban-phét* sur les montagnes de *But-Son*. Pendant un mois que nous sommes restés dans ce village, nous avons administré les chré-

tientés voisines. Voyant que ce premier essai avait bien réussi, nous avons continué nos courses comme par le passé, quoique avec moins de bruit et d'appareil. Tout le pays que nous avons parcouru était en proie à une misère affreuse. L'inondation, cette année, a été extraordinaire; il y avait dans les champs de dix à douze pieds d'eau; plusieurs maisons étaient submergées jusqu'au toit et rendues inhabitables. Tous les tombeaux, toutes les limites des champs ont disparu. La récolte du riz a été détruite. De là une famine telle qu'au moment où je vous écris, jamais je n'ai vu pareille détresse depuis seize ans que je suis au Tong-King. Du matin au soir, nous sommes entourés de pauvres qui viennent faire retentir à nos oreilles ces cris lamentables : Père, je n'ai pas un seul grain de riz à manger, je meurs de faim! À cette misère, ajoutez la peste qui règne toujours et qui emporte dans certaines localités les deux tiers de la population. Que de secours il nous faut donner, et que nous sommes loin de pouvoir suffire à de si grands besoins! Je tâche du moins de créer de nombreux consolateurs à ce peuple affligé en multipliant mon clergé indigène. Je me propose de faire prochainement une nouvelle ordination de cinq prêtres, ce qui portera leur nombre à soixante-six. Encore neuf de plus, et nous en aurons autant dans mon seul Vicariat qu'avant sa division. Mais il faut dire aussi que depuis une dizaine d'années le nombre de nos chrétiens a augmenté de vingt-cinq mille au moins. Le catalogue de l'année dernière, malgré la persécution, est encore plus riche en baptêmes qu'il n'était autrefois en temps de liberté, et alors que les deux Missions étaient réunies; le voici :

Baptêmes d'enfants d'infidèles. . . . .	9,428
Baptêmes d'enfants de chrétiens. . . . .	1,892
Baptêmes d'adultes. . . . .	558

Confirmations. . . . .	2,812
Confessions d'enfants. . . . .	8,833
Confessions d'adultes. . . . .	137,917
Total des confessions. . . . .	146,750
Communions ordinaires. . . . .	91,236
Premières communions. . . . .	3,714
Total des communions. . . . .	94,950
Extrême-onctions. . . . .	2,646
Viatique: . . . . .	1,554

« Vous le voyez, la moisson est assez belle pour une année d'orage. Vivent Jésus et Marie! Ce sont eux qui nous soutiennent dans les combats, les tribulations, les craintes et les angoisses. Naturellement nous devrions être écrasés, brisés, engloutis par tant d'épreuves, par de si longues adversités, par de si fortes tempêtes; et cependant, toujours nous surnageons sur les vagues, toujours nous nous redressons sous les coups de vent. Oui, vivent Jésus et Marie! leurs yeux nous voient, leurs cœurs nous aiment, leurs souffrances nous consolent et nous fortifient : qu'ils soient loués et bénis à jamais !

« Je croyais clore ici cette longue lettre, mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous parler de deux points importants, du nouveau roi et de l'état de la persécution depuis son avènement au trône. *Thieu-tri* étant donc mort le 4 novembre, son second fils *Hoang-Nhâm* lui a succédé sous le titre de *Tu-Duc* (posterité vertueuse), au préjudice de *Hoàng-Bao* son fils aîné. Pour inaugurer son règne, le nouveau monarque a publié un édit général par lequel il accorde plusieurs faveurs. Ce sont : premièrement aux mandarins, de l'avancement et des places; secondement aux lettrés, un concours extraordinaire; troisièmement au peuple, l'abandon des impôts arriérés, et la remise de toute contribution pour l'année courante; quatrièmement aux prisonniers, une



amnistie générale, excepté aux condamnés à mort; cinqüièmement aux démons des fleuves, des montagnes et de toutes les pagodes, un sacrifice extraordinaire fait par les grands mandarins des provinces. Cette munificence royale envers les idoles n'a été que le prélude de libéralités bien plus considérables que le nouveau roi leur a faites à la douzième lune de l'an passé : il a expédié à tous les dieux de ses Etats, je ne sais combien de milliers de diplômes par lesquels ils les élève à différents degrés de spiritualité; les uns sont constitués esprits de premier ordre, les autres de second et de troisième rang. Pour les diplômes de première qualité, il faut compter sept ligatures au fisc, cinq pour les seconds, et trois pour ceux du troisième ordre, sans parler des présents qu'exigent les mandarins avant de s'en désaisir.

« Mais les faveurs du jeune prince se sont-elles étendues à la Religion catholique? a-t-il fait cesser la persécution? vous attendez avec anxiété la réponse à cette question importante. Sachez d'abord que la Religion a gagné quelque chose à son avènement au trône. Tous nos confesseurs de la foi dont la peine de mort avait été précédemment commuée en celle de l'exil, ont été mis en liberté. Nous n'avons plus en prison que le P. Câm incarcéré en 1846, et le P. Tuyen arrêté au mois de juin 1847; ces deux Pères étant sous le poids d'une condamnation à mort, n'ont pas été compris dans l'amnistie. Le bruit a couru pendant quelque temps, que le nouveau roi allait proclamer la liberté religieuse, que son père en mourant lui en avait donné le conseil, en l'avertissant qu'il faudrait en venir là tôt ou tard. On disait même que le décret était déjà rédigé; tous les mandarins y croyaient comme le peuple. D'après la rumeur publique, l'édit devait être publié au commen-

cement du premier mois annamite ; mais nous voilà à la fin du deuxième, et cette ordonnance tant désirée ne parait point. En attendant, la persécution continue tout comme sous le roi défunt ; témoin la récente condamnation à mort de vingt-trois soldats chrétiens en *Xu-bac*, qui vient d'avoir lieu par la seule raison qu'ils n'ont pas voulu fouler la croix aux pieds. Il est donc impossible de prévoir quand cela finira...

« Agréez, chers Confrères, le respect profond et l'affection sincère avec lesquels je suis, en union de prières et saints Sacrifices,

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« † PIERRE, *Ev. d'Acanthe, Vic. ap.  
du Tong-King occidental.* »

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

*Extrait d'une lettre de M. Thomine, Missionnaire apostolique, à sa famille.*

A bord du *Prince-Albert*, le 30 mai 1848.

« Puisque vous voulez, mes chers amis, connaître la suite de mon voyage, il faut bien que je vous obéisse; pourtant c'est un volume et non une lettre que la relation dont vous avez déjà le commencement, et tout cela pour dire si peu de chose! Toutefois, vous y reconnaîtrez comme moi, j'espère, les miséricordes infinies du Sauveur bien-aimé qui me conduit et me garde constamment, dans le pèlerinage lointain qu'il m'a donné d'entreprendre pour son amour.

« Le dimanche 12 mars 1848, je quittais donc *l'Emmanuel*, et accroupi, moi troisième, dans un canot, je mettais le pied sur la terre de Singapore. De la mer, l'aspect de la ville est assez pittoresque. Ne croyez pas trouver sur la rade de hautes et vastes habitations, comme dans nos villes européennes. Vous diriez un de nos grands villages à belles maisons de plaisance, avec leurs jardins et quelques jolis édifices, au milieu desquels s'éleve le clocher de l'église anglicane surmonté d'une croix, tout étonnée de se voir au-dessus d'un bâtiment qu'on

prenait plutôt pour une salle de spectacle que pour un temple religieux. Plus loin du rivage, parmi les arbres et la verdure, vous apercevez le clocher catholique qui domine tous les autres édifices de la vallée. Au débarcadère, nous trouvons un élégant portique bâti par les Anglais pour préserver ceux qui attendent des embarcations, contre les ardeurs du soleil et les torrents de pluie si fréquents dans l'Inde. C'est là que j'ai vu pour la première fois de véritables Chinois mêlés aux habitants du pays, Indiens, Malabares, Malais, gens de tous les caractères comme de toutes les couleurs, nègres, demi-noirs, mulâtres, cuivrés, etc. Pour la plupart ils mâchaient le bétel; on eût dit que ces hommes avaient la bouche ensanglantée.

« Sous la conduite du commandant de l'*Emmanuel* M. Swartz, nous quittons ces individus stupéfaits de nos grandes barbes et de nos longues robes noires (ils ne sont pas accoutumés à voir tant de Missionnaires à la fois), et nous prenons un palanquin qui doit nous conduire à la maison du Père français, M. Beurel. J'y monte avec M. Swartz et un de mes confrères, les autres suivent à pied. Me voilà donc dans une voiture d'un nouveau genre pour moi, différant peu, toutefois, de notre système européen. Le *palanquin* ici est un char suspendu sur ressorts, à deux sièges comme nos fiacres de Paris, mais en miniature. Chaque siège est assez étroit pour ne donner place ordinairement qu'à une seule personne. Les proportions de cette voiture sont en rapport avec le petit cheval de race arabe qu'on attèle à son brancard. Point de siège pour le cocher : le cheval est conduit à la main par un noir Malabare qui, sous son vêtement réduit à la plus simple expression, rivalise avec le galop de son coursier qu'il sait au besoin dépasser en vitesse.

« Après avoir ainsi parcouru trois ou quatre de ces rues qui se coupent à angle droit, et que je ne puis mieux comparer qu'à nos larges routes de France macadamisées et bordées de jardins à claire voie, nous arrivons chez le Missionnaire catholique de Singapouré, et peu après nous le prions de nous conduire à son église située tout près de sa modeste demeure. Nous avons besoin d'épancher notre cœur dans celui de notre bon Maître, qui nous avait comblés de bienfaits et de grâces pendant la portion de notre voyage la plus pénible et la plus longue. Oh! que je le remerciai de bon cœur, prosterné au bas de la nef, m'abandonnant comme tous les jours de ma vie, mais avec plus d'élan peut-être que jamais, entre les bras de ce divin Ami, et lui demandant de plus en plus l'accomplissement de ses desseins de miséricorde sur le plus indigne de ses serviteurs. Je ne faisais guère attention alors, je vous assure, à la beauté de cette église si remarquable dans une contrée païenne et dont l'aspect imposant m'avait frappé dès la première vue. Elle mérite que je vous en fasse l'historique et la description.

« Quand les Anglais, en 1819, s'emparèrent de l'île de Singapouré, elle était, comme presque toutes celles de l'Indochine, entièrement sauvage. En 1821, le premier Missionnaire qui l'ait visitée, M. Imbert (depuis Vicaire apostolique de Corée, martyrisé en 1839), y trouva douze catholiques portugais, dont le moins étranger aux principes religieux consentit à lui donner l'hospitalité, et qui en recompense de sa bonne œuvre a reçu depuis la grâce de devenir un fervent chrétien. Toutefois, Singapouré était alors de trop peu d'importance pour réclamer la présence d'un Missionnaire, quand le nombre des apôtres était si peu en proportion avec l'immensité des besoins auxquels il fallait pourvoir. Plus tard, en 1822,

Mgr Bruguières, coadjuteur du Vicaire apostolique de Siam, à la sollicitude duquel cette île avait été confiée par le souverain Pontife, reconnut que le chiffre des fidèles établis dans la ville de Singapore s'élevait à une soixantaine. C'en fut assez pour déterminer l'envoi d'un ouvrier évangélique qui cultivât cette terre délaissée. M. Albrand y fut donc placé en 1833, pour fonder une chrétienté qui a pris de rapides développements parmi les Chinois et les naturels Malais. Dans les deux années qu'il demeura là, il parvint à élever à grands frais une modeste chapelle, rendue bientôt insuffisante par les nouvelles conversions. C'est ce qui a inspiré à M. Beurel, chargé de ce troupeau en 1839, la pensée de bâtir une nouvelle église, digne du Dieu que nous adorons et proportionnée au nombre des chrétiens qui monte maintenant à plus de deux mille. Ce projet a paru gigantesque dès le commencement. Des difficultés sans nombre s'opposaient à sa réalisation, et avant tout le prix énorme des constructions dans cette partie de l'Inde, joint à l'absence totale de ressources. Mais l'esprit de Dieu, la persévérance et la charité viennent à bout de tout. Le zélé Missionnaire, suscité pour accomplir cette œuvre et étendre le règne de Jésus-Christ dans ce petit coin de la terre, a tant fait que presque sans autres secours que ceux qu'il a pu se procurer sur le lieu même, il jetait, en 1843, les fondements d'une église achevée à la surprise de toute la ville, et bénite le 6 juin 1847. Cet édifice, que bien des populations dans notre France envieraient à cette pauvre chrétienté, est un véritable monument à Singapore. Construit en forme de croix, il se termine à ses quatre extrémités par un fronton d'architecture grecque, supporté par huit colonnes accouplées et avancées de manière à former portique, afin de préserver toutes les entrées de l'église des feux du soleil indien. Long de quarante-neuf mètres sur trente de lar-

geur dans le transept, avec une nef large de dix-sept mètres et haute de douze à treize sous plafond, il est surmonté d'un clocher terminé en pyramide octogone de bon goût, s'élevant à près de cent cinquante pieds.

« Quand je me suis vu, le dimanche 19 mars, fête de saint Joseph, patron de toutes nos Missions de Chine, célébrant solennellement avec diacre et sous-diacre la messe chantée par quelques-uns de mes confrères, couvert d'une chasuble en drap d'or (qui malheureusement n'était que prêtée à l'église), devant une assistance assez considérable composée de gens de diverses nations, dont chacune a sa place distincte dans cette belle église, je me croyais presque en Europe. C'était une merveille à mes yeux ; et, il faut le dire, c'est vraiment une merveille pour nos pauvres Missions. Je remarquai que parmi les assistants les Chinois formaient la portion la plus nombreuse, et j'en demandai la raison. M. Beurel voulut bien à cette occasion me donner sur sa chrétienté des détails qui vous intéresseront sans doute, quoique j'en puisse vous en redire qu'une faible partie.

« Cette chrétienté se compose d'abord d'Européens, pour la plupart Anglais et Portugais, et ce n'est pas là ce qu'il y a de plus fervent, bien qu'on trouve parmi eux d'excellents catholiques et des personnes très-dévouées à la religion. Cette première fraction de la chrétienté est la moins nombreuse. La seconde comprend les naturels Malais, Indiens et Malabares, parmi lesquels l'Évangile fait peu de progrès ; enfin les Chinois qui sont la partie la plus considérable du troupeau et la plus solidement chrétienne. Ceux-ci reçoivent avec fruit la parole de Dieu. Tous les ans s'accroît le nombre des adultes régénérés par le baptême ; celui des catéchumènes dépasse en ce moment cent-vingt. Je ne comprends pas dans ce chiffre les enfants auxquels le Père chinois fait la classe tous les

jours. Ce Père est un prêtre venu de Chine pour aider le Missionnaire français, et travailler plus spécialement au salut de ses compatriotes. C'est lui qui fait toutes les instructions chinoises, tandis que M. Beurel, chargé de diriger les Européens et les naturels du pays, avec lesquels il lui faut converser en six langues différentes, est de plus obligé de prêcher en anglais tous les dimanches. Homme vénérable et instruit, s'exprimant en latin avec une grande facilité, ce Père est extrêmement zélé et rend de grands services à la Mission. Il faut le voir au milieu de ses compatriotes après qu'ils ont chanté leurs prières (c'est toujours en chantant que les Chinois prient), leur donnant avec véhémence (1) des instructions pleines de feu, ou encore faisant la classe aux enfants, qui, les uns accroupis, les autres grimpés jusques sur ses épaules, crient tous, chacun de leur côté, des choses différentes comme dans les *Siao-hio* (écoles) de Chine. Malheureusement il se fait vieux. Toutefois on a pourvu à son remplacement, car son office a pris trop d'importance pour être délaissé. Un de nos jeunes confrères, M. Issaly, étudie avec ardeur et succès le dialecte chinois qu'on parle à Singapore, et exerce déjà le ministère près des Chinois; ministère vraiment consolant, car la semence qu'on jette au milieu d'eux tombe dans la bonne terre.

« Vous n'imaginerez pas avec quel soin ils gardent dans leur cœur la grâce qu'ils reçoivent au baptême. Certain nombre d'entre eux la conservent jusqu'à la mort. Un jour, M. Beurel était appelé près d'un Chinois qui allait mourir; mais ce n'était pas pour entendre ses aveux et l'absoudre, c'était pour calmer ses alarmes. Ce bon

---

(1) Cette véhémence avait pour moi quelque chose de très-singulier dans son effet; car les aspirations multipliées de la prononciation chinoise ressemblent à une suite d'aboïmens. (*Note du Missionnaire.*)



néophyte ne savait comment se confesser ; il avait beau sonder sa conscience et examiner toute sa vie , il ne pouvait point découvrir en lui de faute qu'il put soumettre à la pénitence avant de recevoir le saint viatique. Ce n'est pas assez pour les nouveaux convertis de s'attacher inviolablement à l'accomplissement du devoir , c'est plus encore un besoin de faire partager aux autres le bonheur qu'ils ont de connaître et d'aimer Dieu. Il s'en trouve parmi eux qui sont de véritables Missionnaires ; ils retournent en Chine et n'ont point de repos qu'ils n'aient ouvert les yeux à leurs parents et à leurs amis sur les erreurs et le ridicule du paganisme , et ne les aient amenés à la foi. « Je connais , me disait M. Beurel , un jeune homme « qui en a baptisé à lui seul au moins une cinquantaine. » Rien ne peut arrêter l'élan de leur zèle. Dans l'année qui vient de s'écouler , Pierre *A-mia* , âgé de soixante-dix ans , se souvenait avec une joie mêlée d'une profonde tristesse qu'il avait encore en Chine , à six cents lieues de lui , sa mère , mais païenne , et , lui disait-on , malade. Serait-il assez malheureux pour savoir qu'elle est morte en cet état ? Vite il part ; Dieu récompensera sa foi. En effet , ce bon néophyte a instruit et baptisé sa vieille mère , à laquelle il a eu la consolation de fermer les yeux en lui ouvrant le ciel.

« Au reste , ce zèle n'a rien qui doive surprendre quand on sait les obstacles que ces braves gens ont à vaincre pour devenir catholiques. Il ne faut pas croire que parce qu'ils sont dans cette île soumise à un gouvernement européen , pays le plus véritablement libre qui soit dans le monde , ils vivent exempts de persécutions. Partout les Chinois sont Chinois et s'entendent parfaitement pour le mal. Il existe , en particulier , parmi eux une société secrète , ennemie du nom chrétien , et dont les membres sont en nombre imposant. Elle porte le nom de *Tin-ti-ouai* ,

c'est-à-dire Société du ciel et de la terre : ils sont, disent-ils, les francs-maçons d'Europe. Chez l'un d'eux, riche propriétaire, se trouvaient, en qualité de coulis, ou domestiques, travaillant dans sa plantation de gambier (1), trois Chinois assidus à entendre chaque semaine, pendant le temps de leurs loisirs, les instructions du Père : ils voulaient devenir chrétiens. Quand le maître en eut connaissance, il leur fit défense formelle d'aller davantage écouter la doctrine, et accompagna cette injonction de menaces et de mauvais traitements, auxquels deux de ces malheureux n'eurent pas le courage de résister. Le troisième, *Chou-houa*, fut plus ferme. Il était âgé de vingt-huit ans, et quoique simple catéchumène, il ne reculait devant aucun sacrifice pour être fidèle à Dieu. En vain les menaces étaient réitérées, en vain on lui enlevait une partie de ses gages, *Chou-houa* persévérait invariablement dans ses généreuses dispositions, toujours le plus assidu au travail, le plus exemplaire dans son obéissance, excepté en ce qui regardait son salut, qu'il voulait avant tout. Cette douceur et cette fermeté augmentaient de plus en plus la haine du maître. Enfin, celui-ci voyant l'inutilité de ses efforts, et ne pouvant détourner son couli de la volonté d'embrasser le christianisme, le chassa de sa plantation, en lui faisant une menace dernière, plus terrible que les autres : *Bientôt, dit-il, tu auras à te repentir de ta mauvaise tête.* Le catéchumène sentant la gravité de sa position, et se trouvant d'ailleurs sans ressource, se réfugia chez un Chinois chrétien du voisinage qui le prit sous sa protection, et lui procura les moyens d'existence. Deux ou trois jours à peine s'étaient écoulés, le chrétien hospitalier conduisait à la ville *Chou-houa*, pour le mettre en

---

(1) Le gambier est une plante employée dans la teinture.

sûreté et le soustraire à la vengeance du *Tanke*y (chef de plantation) son voisin ; et afin de n'avoir pas à craindre les dangers d'un passage au milieu de la forêt, ils voyageaient paisiblement par mer sur un petit *prau*h, espèce de nacelle malaise, quand, sur le point d'arriver, ils voient une autre barque fondre sur eux. On massacre le catéchumène et on disparaît. Comme vous le pensez bien, tous les chrétiens de Singapore se sont empressés de rendre les derniers devoirs d'une manière solennelle au courageux couli : aucun d'eux ne doute qu'il n'ait reçu le baptême de sang. Ceci se passait le 25 janvier dernier.

« Il ne faut pourtant pas croire que ces chrétientés nouvelles soient exemptes de misères. L'homme se retrouve partout, et partout aussi le démon éprouve ceux qui sont à Dieu. Mais ici on sent assez vivement l'action de la Providence, toujours miséricordieuse dans ses châtimens aussi bien que dans ses consolations ; car les pieux néophytes ne sont pas blasés, comme on l'est en Europe, sur les enseignemens d'un Dieu juste qui punit dans ce monde afin de sauver ses enfans. — Il y avait trois jours que j'étais arrivé à Singapore, c'était le 15 mars. M. Beurel recommanda à mes prières un jeune homme auquel il portait beaucoup d'affection, qui venait de mourir dans d'excellens sentimens ; mais, selon toute apparence, par une punition de Dieu. Une âme peut-être dans la souffrance, et avec cela l'intérêt que lui vouait en particulier mon vertueux confrère, c'était plus qu'il ne fallait pour me déterminer à venir, autant qu'il était en moi, au secours du malheureux défunt. Toutefois ma curiosité, comme la vôtre, j'en suis sûr, était désireuse de savoir le secret de cette tombe. M. Beurel voulut bien la satisfaire, je vais contenter la vôtre à mon tour.

« Une chrétienne malaise avait perdu son mari, et n'avait de consolation et de moyens d'existence que par

un fils unique qu'elle venait de marier. Après bien des larmes, elle voyait le bonheur lui sourire, quand, au moment de la naissance d'un petit-fils, la mort frappe sa belle-fille et un événement affreux lui ravit son fils. La pauvre Anne reste seule avec son petit Joanni, objet de ses plus chères affections et de ses plus tendres soins; elle sacrifie pour lui son repos et ses veilles, et, à force de travail et de privations, elle parvient à lui conserver la vie. Dieu est le protecteur de la veuve et le père de l'orphelin; c'était donc entre les bras de son infinie miséricorde que Joanni devait être déposé. Le Missionnaire catholique reçut ce jeune homme dans sa maison, l'instruisit et le mit en état d'occuper une place assez lucrative, qui dédommageait de ses chagrins la bonne grand'mère, et allégeait son sort. Joanni allait bientôt atteindre vingt-un ans; Anne voulait fixer son avenir et assurer pour elle-même son bonheur; elle songe à lui trouver une épouse. Bastiana n'avait encore que dix-huit ans; mais elle était bonne et vertueuse, c'est elle qui sera unie au sort de Joanni et de sa vieille mère. Le mariage fut conclu et les noces célébrées au mois d'août dernier. Bientôt, comme il arrive d'ordinaire, belle-mère et belle-fille ne purent s'entendre. L'une avait ses petits ridicules, l'autre ses jalousies, chacune avait ses caprices, et ne savait faire le sacrifice d'aucune de ses pensées. De là des mots piquants de part et d'autre, qui contraignirent bientôt à une séparation inévitable. Les jeunes époux s'étaient retirés dans leur ménage, mais ils riaient encore de leur vieille mère. Ce fut de la part de celle-ci l'objet d'une plainte grave. Elle amène ses enfants devant le Missionnaire; en sa présence, dans l'accès de sa colère, elle maudit son fils et sa belle-fille. En vain M. Beurel cherche-t-il à calmer cette mère blessée; en vain lui représente-t-il que jamais une telle malédiction n'est sans malheur, et

qu'elle-même pourrait bien gémir un jour d'avoir été exaucée : *Qu'ils disparaissent l'un et l'autre*, dit-elle, *que Dieu les frappe et que leurs jours finissent bientôt !*

« Selon la parole divine, les effets de telles imprécations sont affreux : ici ils n'ont pas tardé à se manifester. C'était au mois de novembre qu'avait lieu cette triste scène. Peu de temps après la santé des jeunes époux s'altère, et dans le mois de février Bastiana est frappée, et meurt presque subitement. Joanni est malade. Anne commence à pleurer. Malgré le mécontentement que lui avait causé son petit-fils, c'était lui encore qui pourvoyait à ses besoins : et puis son cœur de mère s'était réveillé. Elle prie; elle demande au ciel la conservation de son dernier enfant; elle va trouver le Missionnaire, et le conjure d'écarter de son Joanni la malédiction qu'elle avait eu le malheur de prononcer. Dieu voulait sans doute pardonner pour l'éternité le péché du fils et celui de la mère, en exerçant sa justice sur eux en ce monde. La maladie de Joanni s'aggrave et ses sentiments religieux se développent de plus en plus. Il est environné de tous les secours de la Religion. Pour Anne, elle pleure... Le 16 mars, à six heures du matin, j'étais allé prier à l'église pour le pauvre jeune homme. Arrive bientôt un cercueil revêtu de noir, orné de galons et de poignées d'argent (c'est ainsi qu'on remplace ici le drap mortuaire) : il est porté par de jeunes Malais, et suivi d'un nombreux convoi. Pendant la messe, assise sur le pavé au bas de l'église, une vieille femme, couverte d'une draperie sombre, se tient immobile et comme privée de sentiment. Le service funèbre se termine et les restes de Joanni s'acheminent à pas lents vers le cimetière. Le cortège sort avec eux de l'église... J'entends alors des sanglots, des hurlements... Malheureuse Anne !...

« Ce même jour, 16 mars, j'eus la consolation d'exer-

cer, quoique bien imparfaitement, une œuvre de charité. Le vertueux Missionnaire de Singapore visite tous les jeudis les hopitaux et les prisons; il voulut bien m'admettre en sa compagnie. Nous allons d'abord à ce qu'on appelle l'hôpital des pauvres: Quel hôpital, grand Dieu! C'est un réduit où, sous un chaume de feuilles, se trouvent entassés sur un lit de camp les fumeurs d'opium réduits à la misère. L'aspect qu'ils présentent est assez hideux pour qu'il vous soit difficile de vous en faire une idée. Le visage stupide, la bouche béante; accroupis pour la plupart dans une immobilité complète, que notre présence a seule interrompue, à cause du mouvement de tête qu'ils doivent faire pour nous suivre de leurs yeux fixes et hagards; quelques-uns couchés sur le côté sans sentiment, ayant tout le corps plus ou moins couvert de plaies hideuses, surtout aux jambes, plaies sans pansement; les chairs s'en allant par lambeaux comme s'ils étaient usés par de honteuses maladies; ayant déjà perdu les uns le nez, d'autres les doigts et jusqu'à la moitié du pied; tout en eux montre qu'ils ne sont plus que des cadavres qui attendent le tombeau. Dans cet hôpital, ou plutôt cette cabane, il n'y a aucun chrétien, excepté le gardien que le Missionnaire a été assez heureux pour placer là, afin de faire entendre à ces agonisants une parole de salut. Mais jusqu'à présent ses efforts ont été infructueux. Ces malheureux sont aussi dégradés au moral qu'ils le sont physiquement, et ils ne peuvent plus saisir aucune vérité intellectuelle. Aussi n'ai-je entendu citer qu'un seul exemple de conversion parmi les fumeurs d'opium. Que pouvions-nous faire, sinon les prêcher par notre seule présence? Nous passâmes donc en silence au milieu de ces infortunés, en jetant sur eux quelques regards bienveillants et de secrètes prières.

« Après les avoir quittés, nous avons visité l'hôpital

des forçats et des fous. J'ai vu là des criminels marqués sur le front par deux lignes d'écriture indienne ; ce sont des meurtriers endurcis au crime , et qui sont déportés à Singapore des diverses parties de l'Inde. Les aliénés sont dans un petit bâtiment séparé et fermé de grilles en bois. Ils paraissent tous Chinois , et parmi eux il n'y a pas de furieux. M. Beurel a pu donner là quelques consolations religieuses ; deux des malades se sont confessés.

« Je n'ai vu qu'à l'extérieur le baigne qui se trouve directement en face de la maison du Missionnaire. Mais bien des fois , pendant le jour , passaient devant nos fenêtres des bandes de galériens enchaînés que l'on menait aux travaux. Combien le cœur se trouve serré devant toutes ces infortunes sans consolation et sans soulagement ! Combien un prêtre , un Missionnaire , éprouve de regret et de peine en voyant ces malheureux souffrir sans qu'il lui soit possible de leur faire entendre même une parole d'espérance ! Il fallait me contenter d'adresser à Dieu pour eux une prière. J'aurais bien souhaité pouvoir au moins leur apporter quelques soins corporels : la charité se fait toujours comprendre de ceux qu'elle soulage. Mais cela ne se pouvait. J'espère que quelque jour , conformément au désir de notre zélé confrère , là aussi la religion veillera près de la couche du pauvre malade , pansera ses plaies , adoucira ses peines , et , en calmant ses douleurs , guérira les maux de son âme.

« L'île de Singapore contient encore un autre chrétienté naissante. A onze milles de la ville , au milieu de bois qui n'ont jamais été exploités par la main des hommes , se trouve une réunion d'habitations chinoises. Ce petit village , appelé *Buket-tima* , est en grande partie chrétien , et le troupeau fidèle s'y accroit d'une manière prodigieuse. Depuis moins de deux ans que

notre confrère M. Mauduit y réside, il a déjà gagné plus de cent hommes à la foi catholique, et il compte en ce moment un pareil nombre de catéchumènes ou de païens en voie de conversion. Sur le penchant de la colline, on aperçoit une maison en planches un peu plus élevée que les autres. C'est la maison du Père, c'est aussi la chapelle et le centre de la chrétienté, à laquelle une réunion de Vicaires apostoliques à Singapore, a donné naguère le nom de saint Joseph. Je ne vous ferai pas la description des richesses de cette église, car tout son ornement consiste en un autel hideusement barbouillé par je ne sais quel artiste chinois, ayant pour rétable une simple image lithographiée, et pour garniture deux misérables chandeliers d'Europe, qui furent autrefois argentés et que vous ne voudriez pas voir dans vos appartements. Quelques roses, quelques fleurs du pays étaient, à notre passage, la seule décoration convenante de cet oratoire trop peu décent pour qu'on y conserve la sainte Eucharistie. Du reste, tout ce que nous avons vu à *Buket-tima* nous a profondément édifiés. Le parfum de vertu que nous y avons recueilli, nous l'avons emporté avec le souvenir du fervent Missionnaire, que nous avons embrassé en lui disant adieu jusqu'au ciel.

« Pendant notre séjour à Singapore, nous avons eu à nous féliciter de nos relations avec le consul français, M. Fontannier. Son fils s'occupe à faire des collections de coquilles, de monnaies, et d'objets indiens qui seront précieuses. Cet excellent jeune homme voulait me faire accepter diverses curiosités, une entre autres, qui venait du Japon, mais qui me souriait peu. C'était un petit sac à tabac. Sa forme était un simple carré dans la dimension d'un petit portefeuille, fermant par le prolongement d'un des côtés qui se replie sur l'autre, sans



agraffe ni languette. Extérieurement c'est une toile peinte, avec des personnages et des caractères chinois; mais pour doublure intérieure, c'est de la peau humaine. En examinant et tenant dans mes mains ce sac qui piquait ma curiosité, j'éprouvais un sentiment d'horreur indéfinissable; et pourtant je ne sais quel attrait me portait à considérer longuement ce petit indice de la cruauté japonaise, qui me disait si haut et si fort : *C'est peut-être là, mon ami, ce qui t'attend un jour; si le bon Dieu dans sa miséricorde daignait jeter les yeux sur toi pour la Mission du Japon, toi aussi tu pourrais bien retourner en Europe en sacs à tabac!*... Toutefois te n'en suis pas encore là, je m'achemine tout simplement vers Hong-kong où m'attendent les ordres de la Providence et les courriers qui doivent nous introduire en Chine. Car j'ai quitté Singapore mardi soir 28 mars.

« C'était vers cinq heures que la petite colonie apostolique, après avoir adoré le Saint-Sacrement à l'église et imploré l'assistance de notre bon Maître, montait en palanquins et s'acheminait vers la mer. Bientôt nous touchâmes au rivage où nous attendait une grande barque indienne. Cette barque n'avait pu aborder au débarcadère, il fallut donc nous y laisser porter sur les bras des Malais. C'est ainsi que nous arrivâmes au *Prince Albert*, beau trois-mâts de Bombay, sur lequel nous sommes maintenant en voie pour la Chine.

« 28 avril. — Après un mois de mer, nous allons arriver ce soir à Hong-kong; je m'empresse de vous dire la fin de notre traversée. Je vous ai laissés à la semaine sainte; il faut avouer qu'elle a été pleine de sacrifices pour moi. Bien des fois ma pensée m'a reporté à la cathédrale où le bon Dieu m'accordait la grâce de célébrer l'office tous les ans le vendredi saint. Je n'ai pu ici lui

offrir que mon silence, ma prière, et les désirs de mon cœur. Il sait que c'est pour lui, pour souffrir avec lui, que j'ai quitté toutes nos belles et pieuses cérémonies. Le jeudi saint je n'avais pas la joie de baiser les pieds à mes pauvres de l'Hôtel-Dieu de Bayeux ; mais le Seigneur m'a fait comprendre qu'il valait mieux être devenu comme eux petit et pauvre. Qu'il est bon !.... Il s'est plu à nous donner pendant cette semaine une preuve de cette infinie bonté et de sa miséricordieuse providence. Le mercredi saint, à huit heures et demie du matin, l'orage poussait le navire avec violence, le tonnerre grondait, la pluie torrentielle nous avait tous rassemblés dans notre chambre convertie en chapelle. Comme la foudre était déjà tombée près de nous, les jours précédents, je questionnai le capitaine sur les dangers que les orages faisaient courir aux navigateurs. Souvent, disait-il, le tonnerre frappe les vaisseaux en mer : on l'a vu fendre les mâts, et dernièrement encore il a mis le feu à un bâtiment chargé de coton. Il y avait à peine un demi-quart d'heure qu'il nous avait donné ces explications, quand la foudre éclate et tombe sur le navire, frappe la chaîne qui sert d'étai au grand mât, se divise sur la dunette, immédiatement au-dessus de notre tête, donne en passant une violente commotion aux jambes de l'officier de quart, dont les pieds ne sont séparés de nous que par une planche, et va disparaître dans l'Océan. C'est à cela que se bornent les incidents de notre voyage.

• — Il est six heures du soir ; nous sommes près de Pile de Hong-kong. Nous en faisons le tour pour gagner le port et la ville à laquelle on a donné le nom de Victoria. Tous ces parages n'ont plus l'aspect riant des îles que nous avons vues dans l'Inde. Le jour tombe ; la nuit est venue ; nous sommes à l'ancre ; pour la dernière fois

je fléchis les genoux sur le navire. J'adresse ma prière à ma bonne Mère : bientôt je vais mettre pied sur le sol de Chine. Après les adieux à nos hôtes du *Prince-Albert*, mes confrères et moi, nous descendons sur une barque chinoise, et à huit heures nous sommes à terre. La ville alors nous apparaît comme une cité européenne, avec de beaux bâtiments et de jolies habitations pour les étrangers; car dans le quartier des indigènes, c'est une suite de boutiques surmontées d'un étage, d'où sortent et où se remuent, comme des fourmis, des milliers de Chinois.

« Me voilà donc à la porte de la Chine, et j'y suis déjà depuis un mois, car c'est aujourd'hui le 23 mai. Que vous dirai-je de mon séjour dans cette île? Mes occupations se bornent à apprendre le chinois. Je vais vous dire deux mots de ce qui m'entoure et me couvre de confusion. A la procure des Missionnaires italiens, je trouve des prélats qui ont mille bontés pour moi, et ces prélats ont été incarcérés pour le nom de Jésus-Christ (1). Là aussi un Père espagnol de la Mission du Hou-kouang, qui a été arrêté et emprisonné deux fois, et des religieux qui me font l'effet de véritables saints. Je ne puis surtout voir Mgr Basilla sans être frappé de cet air de sainteté qu'on respire près de lui, et de cette humilité ravissante qui lui fait fuir tous les insignes et les honneurs de l'épiscopat. Je suis casé près de la cellule d'un Chinois plein de talents et de connaissances, Augustin, qui pendant trois ans et trois mois a été en prison, souffrant la rigueur des menottes de fer, entassé

---

(1) Ces Prélats sont Mgr Rizzolati, Vicaire apostolique du Hou-kouang, et Mgr Basilla, son coadjuteur, arrêtés sur la dénonciation de faux frères, et déportés hors de l'empire.

la première année avec des forçats , les fers aux pieds , n'ayant pas même une place pour reposer à terre , couvert de vermine et aux prises avec la faim. Le gardien de notre porte est un confesseur de la foi qui a passé une année au cachot , et qui n'a été délivré que par l'argent de nos chrétiens. Ici quatre courriers attendent le moment convenable pour nous introduire dans leur patrie. Ce sont des néophytes intrépides qui savent s'exposer à tous les dangers et à la mort pour l'amour de Notre-Seigneur. L'un d'eux , Jean Fan , mon maître de chinois , a déjà parcouru la Chine dans tous les sens pour conduire les apôtres dans leurs Missions , leur frayer le chemin et découvrir les chrétiens dans des provinces inconnues. C'est lui qui servait de guide à Mgr Imbert , et allait d'avance lui préparer les voies pour entrer dans la Corée... Je passe sous silence la piété des confrères de notre Congrégation qui m'environnent. Au milieu de tant de vertus et de si saintes gens , faites un retour sur votre pauvre abbé , et jugez combien il doit se trouver misérable !

« Priez beaucoup Notre-Seigneur pour que je devienne digne de baiser leurs pas et de marcher sur leurs traces.

« THOMINE , *Mis. apost.* »

*Lettre de M. Pourquié, Missionnaire apostolique en Mandchourie, à M. Tesson, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.*

« MONSIEUR ET CHER CONFÈRE ,

« Vous connaissez notre voyage jusqu'à Hong-Kong. Nous quittâmes cette île, pour nous rendre à Chang-hai, autre port libre, situé à deux journées de Nankin. Le voyage n'eut rien de remarquable, excepté la lenteur de notre course, et la singulière collection de passagers qui se trouvaient à bord ; c'était comme un échantillon de tous les pays : Italiens, Portugais, Prussiens, Polonais, Américains, Indiens, Chinois, etc., etc. La veille de notre arrivée à Chang-hai, les derniers navires partant pour le Léaotong avaient mis à la voile. Dieu permit ce contre-temps, car c'est ainsi que nous l'appelions tout d'abord, pour nous préserver d'un grand danger. Si nous eussions pu nous embarquer selon nos désirs, nous serions peut-être tombés entre les mains des pirates qui infestaient alors les côtes du Chantong. On dit que plus de vingt navires, du dernier départ, ont été dévalisés par ces voleurs. N'en soyez pas surpris ; les pauvres Chinois ne peuvent emporter aucune arme pour se défendre. Notre capitaine avait sa salle d'armes munie littéralement de deux sabres de bois et d'un casse-tête. Maintenant des navires de guerre parcourent continuellement la côte, avec leurs canonnières enchaînées aux

pièces, de peur qu'ils ne fussent épouvantés par le seul bruit de leurs canons. Toutefois, comme il suffit de montrer à un Chinois une arme quelconque, pour le mettre en fuite, les pirates ont déserté le théâtre de leurs exploits.

« La Providence ne s'est pas contentée de veiller sur nos jours, elle a voulu encore, pendant les deux mois que nous avons été obligés de passer à Chang-hai, nous donner un premier aperçu des mœurs et du caractère des Chinois. Nous étions logés chez Mgr le comte de Besi, Evêque administrateur du Kiang-nan. Ce digne prélat italien, dont la sagesse a ouvert une large voie à notre sainte Religion dans cette riche province, nous accueillit avec toute l'expansion de la charité la plus sincère. Il possède à Chang-hai une jolie maison qui lui a été donnée par le grand mandarin. Deux autres locaux très-vastes, dont l'un est situé presque au centre de la ville, lui ont été cédés à titre gratuit par le même fonctionnaire, afin que sa Grandeur pût en disposer selon son bon plaisir. Et ce qui est encore plus heureux, ce magistrat, tout disposé qu'il était en faveur de la Religion, ayant cru devoir informer l'empereur de ce qu'il avait fait à l'égard de l'Evêque, reçut peu de jours après une lettre qui louait sa conduite. L'empereur pour le récompenser de sa libéralité (car tout ce qui avait été donné à Mgr avait été acheté des propres deniers du mandarin), le nommait à une des premières dignités de l'empire.

«... Mais voilà que le jour de notre départ approche. Je ne pourrai, cependant, quitter Chang-hai sans vous dire un mot de cette grande cité. Le chiffre de sa population qui est très-mobile, varie d'après les plus habiles Chinois, de cinq cent mille âmes à un million. Comme Chang-hai est une ville libre, j'ai pu la parcourir dans tous les sens. Il n'existe pas en France une cité aussi

commerçante. Dans chaque maison se trouve un magasin plus ou moins proprement tenu, et dans chacun d'eux siègent nonchalamment dix à douze Chinois; fumant leur pipe et buvant leur thé, en attendant avec patience la visite des chalands. Dès que nous entrions dans une boutique pour voir les objets de plus près, ces Chinois s'empresaient autour de nous; l'un portait sans façon sa main sur notre chapeau, un autre sur la soutane, un troisième nous pinçait fortement la jambe pour mesurer l'épaisseur de nos bas. Tous parlaient à la fois de manière à nous assourdir. Quand nous avions joui un peu de cette scène, nous n'avions qu'à leur témoigner du geste que cela nous déplaisait, et soudain ils retournaient tout tremblants à leurs sièges, reprenaient leurs pipes et se parlaient à l'oreille comme des enfants qui ont commis une faute.

« Les rues de la ville sont étroites, presque toutes sinueuses et très-courtes. Or, c'est dans ces mauvaises rues que circulent sans cesse les porteurs de marchandises, les cuisines ambulantes, et des milliers de palanquins. Tout ce monde se pousse, se bouscule, crie et se chamaille de son mieux. Joignez à cette confusion une odeur infecte qui s'exhale de toutes parts. On a mal au cœur la première fois qu'on respire cet air fétide et corrompu; puis on s'y fait comme à tant d'autres choses qui révoltent tout d'abord notre délicatesse.

« Si Chang-hai n'est pas beau, son port est magnifique. Il y a toujours dans sa rade de cinq à six mille grands navires. La ville seule en possède huit mille pour son commerce: quand ils quittent le port c'est par centaines qu'on les voit défiler. Dans notre voyage au Léaotong, j'en ai compté quatre-vingt-quatre cinglant presque côte à côte...

« POURQUOI, *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre de M. Mesnard, Missionnaire apostolique, à M. Albrand, Directeur du séminaire des Missions étrangères.*

Leaotong, 5 février 1818.

« MONSIEUR ET BIEN VÉNÉRÉ CONFRÈRE,

« En rompant aujourd'hui le silence que j'ai gardé si longtemps à votre égard, permettez-moi de vous donner quelques détails sur notre intéressante Mission. Déjà près de quinze mois se sont écoulés, depuis que M. Négrerie et moi avons débarqué au Léaotong. Après environ deux mois délicieusement passés dans l'aimable société de M. Berneux, je m'acheminai vers le pays des Tartares du Nord, à cent quarante lieues et plus de sa résidence, pour prendre la direction du collège que m'avait assigné ce cher confrère. Je ne vous parle point de toutes les misères qu'on éprouve dans ces lointains voyages. On a tort de nommer cela des peines ; car le Seigneur sait si bien disposer le cœur de celui qui les ressent, qu'il ne voudrait pas en être privé. Et puis ne faut-il pas que le Missionnaire, abandonné à lui-même, vivant sans cesse au milieu des périls, sans aucun secours humain, s'accoutume à ne se reposer que sur la divine Providence ! Quelle soit mille fois bénie de m'avoir prodigué ces épreuves au début de mon apostolat ! Conduit par elle



d'accidents en accidents , j'arrivai après douze jours de marche , au terme de ma course , en un lieu appelé *Pa-Kia-Tze*, ou *Village de huit maisons*. Le nombre s'en est considérablement augmenté , puisqu'il renferme aujourd'hui , sans compter les païens , plus de cinq cents néophytes.

« Je trouvai là M. Venault mon compatriote , et M. Maistre , avec son diacre Thomas qui faisait la classe à trois élèves. Nous passâmes ensemble les fêtes de Noël que nous célébrâmes avec le plus d'éclat possible , et aussitôt après , M. Maistre s'en fut avec Thomas tenter de nouveau l'entrée de sa chère Mission , la Corée. Hélas ! il était loin de soupçonner le genre d'obstacles qui devaient encore l'enchaîner à la frontière. La persécution avait éclaté et décimait les chrétiens ; celui-là même qui devait venir à sa rencontre et l'introduire dans cette terre inhospitalière , avait changé ses plans ; au lieu de guider vers sa patrie un apôtre de plus , il avait cru plus avantageux pour elle de lui sacrifier sa vie , et d'aller au ciel adresser au Dieu des miséricordes ses supplications pour ses ingrats compatriotes. Nous apprîmes alors qu'André Kim , prémices du sacerdoce coréen , avait été martyrisé en septembre dernier. Je désigne cette date , pour vous faire observer que le démon , dans ces contrées orientales , semblait alors étendre sa rage à tous les Missionnaires. En effet , à cette même époque , nous naviguions , M. Négrerie et moi , vers la Corée , quand nous vîmes assaillis tout-à-coup , au nord de Formose , par une épouvantable tempête qui nous mit à deux doigts de notre perte. Mais Marie , à laquelle nous fîmes des vœux , et entre autres celui de réciter chaque jour , en commun et à genoux , son saint office jusqu'à notre arrivée dans nos Missions ; Marie nous vint en aide dans cette extrémité. Au moment où nous étions près de nous

abîmer contre les écueils que nous apercevions, malgré d'épaisses ténèbres, au reflet phosphorique des vagues qui allaient s'y briser, la main maternelle de l'aimable Vierge, bien plus qu'une misérable voile alors jetée au vent, imprima à notre navire une merveilleuse direction, et en un clin d'œil nous fûmes loin du danger. Si c'est le démon qui a déchainé contre nous cet orage, qu'a-t-il gagné? il n'a fait qu'accroître dans nos cœurs la confiance en Jésus et en Marie. Son aveugle fureur contre le petit troupeau coréen, n'a pas mieux servi ses intérêts; elle a contribué à donner au ciel des bienheureux, de saints médiateurs qui se vengeront de sa rage en suscitant, de la terre fécondée de leur sang, de nouveaux et de nombreux adorateurs au vrai Dieu. André Kim, ici-bas si brûlant de zèle pour le salut de sa patrie, sera-t-il dans le ciel moins dévoué à son bonheur et moins jaloux de la gloire divine? Ce cher confrère, plein de dévotion pour son saint patron, avait fait demander en France des reliques de saint André; on me les avait confiées, pour les lui transmettre. Mais voilà que dans l'intervalle le Seigneur l'appelle à lui, comme autrefois il appela son ancien Apôtre. Heureux rapprochement! André, le premier Apôtre qui suit le Sauveur, couronné du martyre; André, le premier apôtre de la Corée, couronné comme son saint patron! Il n'avait demandé qu'un souvenir de son protecteur et son modèle, et le Seigneur le réunit à lui dans l'inaltérable intimité des élus! Aussi pouvait-il me crier alors du haut du ciel ce que disait autrefois du Messie l'apôtre saint André: J'ai trouvé Jésus, et avec lui le bienheureux dont vous m'apportez les reliques précieuses, reliques que je vous laisse, parce qu'elles me sont désormais inutiles.

« Je reviens à ce qui me concerne. M. Maistre et M. Ve-

nault étant partis, je songeai enfin à me mettre sérieusement à l'œuvre. L'étude du chinois, la classe des élèves, l'administration des sacrements : telles sont désormais les occupations qui vont se partager mon temps. Jaloux de voir mon collège un peu mieux monté, je commençai par faire une recrue des enfants chrétiens qui passaient pour être plus doués d'intelligence. Les parents s'y prétaient très-volontiers. J'en réunis d'abord dix ; après quelque temps d'examen, j'en réduisis le nombre à cinq qui me paraissaient vraiment capables ; et l'avenir m'a prouvé que Dieu m'avait assisté dans ce choix. Voilà donc mon collège composé de huit élèves, et moi établi grand maître d'université au Léaotong. Qui m'aurait dit, au sortir de mon ancienne paroisse, que j'étais destiné à ce genre d'emploi ? assurément j'aurais eu peine à le croire ; peut-être même cette perspective m'aurait-elle fait reculer devant l'apostolat, attendu que rien au monde ne répugnait davantage à mes goûts que l'enseignement, surtout après huit années de fonctions pastorales. Eh bien ! cher Confrère, le croiriez-vous, le Seigneur a su tellement changer mes dispositions à ce sujet, que je puis vous certifier n'avoir jamais éprouvé tant de plaisir durant huit années de ministère dans ma paroisse natale, que j'en ai trouvé à l'éducation de mes petits Chinois. Je ne saurais vous exprimer quel bonheur c'était pour moi, cette année, d'apprendre à lire, à écrire à ces chers enfants. Je n'avais cependant pas de livres élémentaires. En écrivant de grands tableaux que je collais aux murs, je suppléais à leur défaut. Ces bons élèves apprenaient à merveille ; je ne me sentais pas de joie de voir en eux tant d'émulation, tant de progrès ; j'en remerciais mille fois le bon Jésus et la tendre Marie qui bénissaient mon petit collège d'une main si généreuse. Mes élèves, allant donc si bon train, furent

à même en peu de mois de traduire l'*Epitome historiæ sacræ*, qu'ils expliquent aujourd'hui d'une manière très-intelligente. Pardonnez-moi, cher Confrère, ces petits détails; je goûte tant de plaisir avec ces jeunes Chinois qu'il me semble que tout le monde s'intéresse comme moi à ce qui les regarde.

« L'instruction des élèves absorbait presque tout mon temps; j'étais obligé pour l'étude du chinois de prendre sur les heures de sommeil, et comme il me fallait bien un peu connaître cette langue pour donner mes leçons, je passais quelquefois des nuits presque entières à préparer les devoirs latins. Je n'avais pour m'aider aucun ouvrage complet, si ce n'est le Dictionnaire chinois-latin de Callery. Or, pour y trouver la signification d'un mot latin en chinois, il me fallait souvent feuilleter et lire la moitié du volume. Pour éviter cette perte de temps, je me suis mis à copier tout ce Dictionnaire par lettres alphabétiques, et j'en ai fait un vocabulaire français-chinois avec l'indication, à chaque mot, de la page correspondante où se trouvait le caractère chinois dans Callery. Ce travail m'a beaucoup aidé dans la suite. Je ne parle pas de la peine qu'il m'a coûté: le Seigneur fait trouver à ces occupations un plaisir qui ne laisse dans l'âme aucune place au dégoût et à la fatigue. L'hiver, le printemps et une moitié de l'été de 1847 s'écoulèrent ainsi, et je puis dire qu'ils passaient comme une ombre, quand, au mois de juin, le bon Dieu daigna m'éprouver pour la première fois de ma vie, et me faire expier mes péchés par une grave et longue maladie qui me réduisit à la dernière extrémité. L'abandon où je voyais mes chers élèves me faisait fondre en larmes; ils n'avaient personne pour les diriger et les instruire. Je m'en plaignis à la bonne Mère. Insensé que j'étais, si mes vœux eussent été exaucés, j'aurais été privé du bonheur le plus grand dont j'aie

jamais joui. Oh ! aimable providence de mon Dieu ! jamais je ne me plaindrai plus , quelles que soient les traverses que j'aie encore à subir.

« J'étais donc dans ce triste état , quand un de mes élèves me demanda si je voulais qu'on fit venir un médecin païen très-habile , qui demeurait à quelques lieues du village. Malgré les répugnances que j'avais à accepter cette proposition , j'y consentis cependant. Le médecin arrive , considère son malade qui lui paraît être un singulier Chinois , regarde dans ma chambre les différents objets de piété dont elle est ornée. « Qu'est-ce  
 « donc que tout cela ? dit-il en montrant mon crucifix ,  
 « quelques images et statues. Est-ce là un petit fô ?  
 « ajoute-t-il en désignant une statue de la bonne Mère.  
 « Qu'est-ce que cet homme supplicié ? poursuit-il en montrant Jésus sur la croix » Ces paroles me serraient le cœur ; hélas ! j'étais incapable de lui parler , de lui expliquer le mystère de ce Dieu immolé pour le salut des hommes ; toutefois j'appelle mon catéchiste et le maître de chinois de mes élèves , et je leur dis de satisfaire à ses demandes. Il écoute assez volontiers ; sa curiosité augmente ; il adresse de nouvelles questions auxquelles mes gens répondent par l'exposition des premiers principes de la foi chrétienne. Pour moi , ne pouvant rien dire , je me contentais d'adresser mes vœux au ciel et de prier Jésus et Marie de se venger de ce païen , qui leur avait donné des noms si injurieux , en éclairant son intelligence et en touchant son cœur.

« Au milieu de l'explication de la sainte doctrine , mon médecin se lève , écrit une recette des remèdes que doit prendre le malade , puis s'en va. Trois jours après , je le fis rappeler comme pour le consulter de nouveau ; mais en réalité pour voir s'il était encore disposé à entendre la parole du salut. Mes hommes continuent à lui mon-

trer la sainteté de notre Religion; il en est frappé; aux éclaircissements qu'on lui donne, son âme est toujours plus attendrie; chacune de ces questions dénote un cœur qu'a déjà effleuré un rayon de la grâce. Il demande à voir nos livres, il les parcourt avec avidité, et le Seigneur l'éclairant de plus en plus, il s'affectionne si bien à cette lecture, qu'il veut emporter chez lui ma petite bibliothèque pour la feuilleter à loisir. Dans l'espace d'un mois et demi il en avait lu quinze volumes. Cependant, comme si le bon Dieu eût voulu s'assurer de sa conversion avant mon rétablissement, je ne progressais guère en santé. Au contraire, un beau jour la peste vint aggraver mon état déjà peu rassurant. Me voyant près d'expirer, je demandai à mon médecin s'il avait vraiment dans le cœur le désir d'embrasser notre sainte Religion; il me dit qu'il y songeait. « Si j'en étais sûr, lui répliquai-je, je mourrais content. » Là-dessus il me saigna aux quatre membres sans qu'il en sortît une goutte de sang, ce qui lui parut un fâcheux symptôme. Enfin il me fit prendre une médecine qui, au bout de deux heures, me retira des portes de l'éternité que j'étais prêt à franchir.

« La Providence, qui ne m'avait ainsi frappé que pour me purifier de mes péchés et convertir un pauvre païen, affermissait de jour en jour ma convalescence, et j'eus la consolation d'offrir le saint Sacrifice pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Cette bonne Mère avait obtenu que j'eusse assez de force pour célébrer sa fête. Ce n'était pas assez de cette faveur, elle permit que, ce même jour, arrivât à Pa-Kia-Tze mon bien-aimé confrère, M. Venault. Mon état n'était pas encore capable de supporter tant de joie. Je fis une rechute plus grave que jamais; agenouillé auprès de moi, mon cher confrère m'entretenait des biens célestes, et faisait glisser dans

mon âme une douce impatience de les posséder. Mais le bon Dieu ne voulait pas encore de moi, il avait jugé dans sa miséricorde qu'il me fallait rester quelque temps de plus en ce monde pour expier mes fautes, que les pénitences et les austérités de la plus longue vie ne sauraient jamais effacer, si les mérites du Sauveur ne venaient y joindre leur vertu. Je revenais donc à la santé par les soins que me prodiguait mon médecin, aussi zélé pour mon rétablissement que moi pour sa conversion; il venait me voir sans que j'eusse besoin de le demander, et cela trois fois la semaine. J'avais conçu pour lui tant d'affection, que sa seule présence, aidée des remèdes apprêtés par lui-même, opérait chaque fois en moi un mieux très-sensible. Oh! que nous sont chers les enfants de la douleur! J'ai compris alors toute la vérité de cet oracle sorti de la bouche de Jésus.

« Cependant, mon docteur continuait sans cesse à lire nos livres saints; la lumière qui s'en échappait, échauffait son cœur en éclairant son intelligence; sous l'impulsion de la grâce, il était enfin arrivé à la plénitude de la foi. Un jour il vint me prier, en se prosternant à mes pieds, de l'admettre au nombre des catéchumènes. Plus heureux que lui-même en lui accordant la faveur qu'il sollicitait, je lui donnai le nom de Paul; et comme je lui rappelais combien d'actions de grâces nous devons tous deux au Seigneur, je voyais son visage s'épanouir sous l'impression d'une vive reconnaissance envers la bonté de Dieu. Ce sentiment pénétrait d'autant plus son cœur, qu'il comprenait mieux l'étendue du bienfait qu'il avait reçu. Aussi, jaloux de témoigner au bon Maître sa gratitude, il prenait plaisir à donner le baptême aux enfants malades des païens, quand il les voyait en danger de mort. — « Avant de

« traiter ton enfant , disait-il , il faut que je lui lave la « tête ; » et alors en proférant les paroles sacramentelles , il assurait au Dieu qu'il aimait un adorateur de plus. Sa femme et ses trois enfants furent les premiers objets de son zèle ; il n'eut aucune peine à les gagner. Cette conquête faite , il entreprit celle des autres membres de sa famille. Comme il est le personnage le plus influent du pays par la considération que lui donnent ses connaissances en médecine , et par la portée de son intelligence , il a facilement initié à son bonheur la plus grande partie de ses parents. Une vieille femme , entre autres , sa tante , âgée de 78 ans , l'entendant expliquer notre sainte doctrine , conçut un tel désir de se faire chrétienne , qu'elle l'obligea , malgré la rigueur du froid de décembre , à l'emmener chez lui pour l'instruire et la mettre en état de recevoir immédiatement le saint baptême. Cette pauvre vieille avait sans cesse à la bouche les noms sacrés de Jésus et de Marie ; aujourd'hui catéchumène , elle se dispose de toutes ses forces à accélérer l'heureux moment après lequel elle soupire , de se voir purifiée et admise au rang des enfants du Seigneur. Pour mon cher médecin , il a reçu cette grâce à Noël avec une piété qui m'arrachait des larmes. Après son baptême , je lui donnai un beau chapelet , une belle croix , diverses médailles et de grandes images. Il a disposé tous ces pieux objets en forme de chapelle dans sa maison , à l'endroit même où étaient attachés , quelques mois auparavant , les emblèmes superstitieux et la figure du diable. J'ai trop d'obligation à mon bon docteur Paul Li , pour l'oublier dans mes prières : souffrez que je réclame pour lui et sa famille une petite part des vôtres. Demandez au Seigneur qu'il le fasse persévérer dans ses beaux sentiments. Je ne doute pas que par son influence , sa capacité et surtout sa ferveur , il ne gagne à la sainte Eglise de nombreux enfants.



« Je suis aujourd'hui rétabli de ma maladie ; je sens bien que mes forces ne sont pas ce qu'elles étaient naguère ; mais je dois remercier le bon Dieu de ce qu'il m'a laissé, plutôt que de me plaindre de ce qu'il m'a enlevé, vu que j'ai encore infiniment plus que je ne mérite. Une chose que je regrette quelquefois ; c'est la mémoire ; elle s'est affaiblie à tel point par la souffrance, que dans l'espace de deux mois j'ai perdu les trois quarts du peu de chinois que je savais. Mais enfin est-ce une raison pour se décourager ? Dieu m'en préserve, c'est pour moi un nouveau motif de travailler avec plus d'ardeur et d'application. Dieu n'exige pas que nous apprenions bien et vite, il veut seulement que nous travaillions de tout notre pouvoir à apprendre.

« Comme les privations et les sacrifices que Dieu nous impose, ne sont jamais sans quelque dédommagement, le Seigneur en m'infligeant cette épreuve, a daigné, dans son excessive miséricorde, m'accorder la douce société de M. Collin. Quelle heureuse époque de ma vie que celle qui s'écoule avec ce cher confrère ! Nous *chinoisons* ensemble ; son heureuse mémoire lui fait faire des progrès prodigieux. Hier, premier jour de l'année chinoise, nous avons chanté une grand'messe, avec le plus d'éclat possible, pour les chrétiens défunts de l'endroit, ne voulant pas rester en arrière des païens qui, ce jour-là, offrent des sacrifices à leurs ancêtres. M. Collin officiait ; il a prêché sur l'emploi du temps, pendant plus de vingt minutes, et il a été parfaitement compris de tous les assistants, qui étaient bien au nombre de quatre cents au moins.

« Voulez-vous savoir, cher Confrère, comment nous employons nos jours, M. Collin et moi (M. Venault est actuellement en tournée dans la Mission) ? Après l'accomplissement des devoirs religieux du matin, dont chacun

s'acquitte en son particulier, nous nous réunissons pour déjeuner; la causerie égaie les convives. Après une petite récréation où l'on se raconte mutuellement les aventures d'un passé plus ou moins orageux, on se met sérieusement au chinois jusqu'à l'heure de ma classe. Alors nous nous séparons; M. Collin va continuer dans sa chambre avec son catéchiste l'étude en question, et moi je me rends auprès de mes chers élèves. Le soir, nous nous revoyons pour souper, et c'est toujours avec le même plaisir. Oh! que l'union et la charité répandent de charmes sur la vie! Nous terminons la veillée par des conversations sur des sujets qui peuvent nous édifier, nous soutenir et nous faire avancer dans le saint amour de Dieu. Réciproquement nous nous donnons des avis, nous nous exhortons mutuellement au service du Seigneur, et nous nous séparons le cœur content, avec la ferme résolution d'aimer toujours Jésus et Marie. Rien n'est précieux pour le Missionnaire comme ces pieux entretiens. Dieu soit mille fois béni de m'avoir adjoint un confrère qui, sous ce rapport, m'est si utile.

« Je ne puis mieux clore ma lettre qu'en vous parlant de la distribution des prix faite à nos chers élèves, le jour de Noël, dans notre église. Tous les chrétiens étaient réunis; nous présidions, M. Venault, M. Collin et moi, assis sur le marchepied de l'autel. Voulez-vous savoir quelles étaient ces récompenses? Le prix de latin était une médaille de l'Immaculée Conception, le prix de chinois un chapelet, le prix de diligence une image, le prix de sagesse un petit crucifix. Le tout réuni pouvait valoir environ vingt sous. Le plus beau de l'affaire, c'est que les chrétiens qui assistaient à la distribution, au nombre de près de quatre cents, s'étonnaient de ce que nous ne leur donnions pas de prix; ils étaient venus dans l'espérance d'en recevoir. Cette petite solennité a eu

son effet, nos élèves ont redoublé d'ardeur et d'émulation.

« Daignez agréer, etc.

« MESNARD, *Miss. apost.* »

*Erratum.* Dans le numéro de septembre dernier, page 323, ligne 26, supprimez les mots : *sur les cimes lointaines* et *avec fracas*, qui se sont glissés par erreur dans la reproduction de la lettre du Missionnaire.

#### DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Durant l'année 1848, la Société de Saint-Lazare a envoyé :

1° Au Brésil, cinq Missionnaires, trois Frères, douze Sœurs de charité ; 2° à Alger, cinq Missionnaires, deux Frères ; 3° en Syrie, un Missionnaire, un Frère ; 4° à Alexandrie d'Égypte, un Missionnaire, un Frère ; 5° à Constantinople, trois Missionnaires ; 6° à Salonique, un Missionnaire ; 7° à Naxie, un Missionnaire ; 8° à Santorin, un Frère ; 9° à Smyrne, un Missionnaire. Total trente-huit religieux.

De plus, trois Missionnaires de la même Société sont partis pour la Chine dans les premiers jours de janvier 1849.

M. l'abbé Teillard, du diocèse de Saint-Flour, est parti pour les Missions du Canada.

Le 28 janvier dernier, se sont embarqués au Havre, avec destination pour la Chine, MM. Mailfait, du diocèse de Reims ; Eyraud, du diocèse de Gap ; et Amat, du diocèse de Toulouse.

Le 16 février, sont partis de Nantes, pour la même destination, MM. Latry, du diocèse d'Aire ; Lalanne, de

Bayonne ; Bonnard, de Lyon ; et Marizieu , de Langres. Ces sept Missionnaires appartiennent à la Congrégation des Missions étrangères.

Se sont embarqués à Toulon , à bord de *l'Achéron* , samedi , 17 février 1849 :

1° Mgr Bessieux, du diocèse de Montpellier , Vicaire apostolique des deux Guinées , Evêque de Callipolis *in partibus infidelium* ; Mgr Kobès, du diocèse de Strasbourg, Coadjuteur du Vicaire apostolique des deux Guinées, Evêque de Modom, *in partibus infidelium* ; M. Clément, prêtre du diocèse de Saint-Dié ; M. Poussot , prêtre du diocèse de Saint-Dié ; M. Duby , prêtre du diocèse de Strasbourg ; M. Luiset, prêtre du diocèse d'Annecy (Savoie) ; M. Lairé, diacre du diocèse de Reims ; M. Peureux, diacre du diocèse de Saint-Dié ;

2° Trois Frères : Louis Démarchez , du diocèse d'Amiens ; Jules Pineau , du diocèse du Mans ; Amand Martin, du diocèse de Coutances ;

3° Six Sœurs de l'Immaculée Conception, de Castres.

Les Evêques, Prêtres et Frères sont tous de la *Congrégation du Saint-Esprit sous l'invocation de l'Immaculé Cœur de Marie*.

Mgr le Vicaire apostolique se rendra avec plusieurs de ces prêtres dans son ancienne Mission du Gabon, qu'il a choisie pour sa résidence.

Mgr le Coadjuteur restera à Dakar , dans la Sénégalie, avec les autres Missionnaires et les Frères.

Pour les six religieuses, deux sont destinées à compléter le cadre de leur maison de Dakar ; les quatre autres iront commencer un établissement au Gabon.

---

## MISSIONS DU JAPON.

---

Au moment où la civilisation chrétienne cerne pour ainsi dire toute l'Asie , et vient de forcer les portes de la Chine , quand les Missions catholiques , redoublant d'efforts , pénètrent jusqu'au fond de la Mongolie et de la Corée , on se demande si l'Eglise ne reprendra pas possession de ces îles du Japon qui lui donnèrent , il y a deux siècles , tant de saints et de martyrs. Il semble que le temps est venu d'espérer , en voyant , de nos jours , et les pavillons européens franchir impunément le blocus de ses ports , et nos Missionnaires pousser leurs intrépides reconnaissances jusqu'aux îles Liou-Kiou , voisines et tributaires du Japon , et le Saint-Siège appeler de nouveau un Evêque à ce poste périlleux et lointain , appel que Rome ne fait jamais sans avoir le pressentiment de la conquête. C'est dans la prévision de cet avenir , et pour aider nos lecteurs à saisir dans le passé le germe des événements qui se préparent , que nous retracerons , dans une courte notice sur l'empire japonais , les progrès miraculeux que le christianisme y fit pendant quatre-vingts ans , jusqu'à ce qu'il parut s'éteindre dans une persécution sans exemple. Peut-être dans ces souvenirs où l'on ne découvre d'abord que des sujets de découragement et de douleur , démêlerons-nous des espérances que la Providence semble confirmer aujourd'hui ,

qu'elle met la main d'une manière si manifeste aux affaires de l'Orient.

Le Japon se compose d'un groupe d'îles qui s'étend du 126° au 148° degré de longitude orientale, et du 29° au 47° de latitude septentrionale. Du côté de l'est, il est baigné par l'Océan Pacifique : à l'ouest un bras de mer le sépare de la Corée et de la Tartarie chinoise. Les écueils et les tempêtes qui défendent ses côtes, favorisent cet isolement jaloux où le retient la politique de ses princes et de ses faux prêtres.

Les géographes divisent l'archipel japonais en deux parties : 1° l'empire proprement dit, formé des trois grandes îles de Nippon, de Sikokf, de Kiou-Siou, avec un grand nombre de petites qu'il serait trop long de nommer; 2° les pays conquis ou tributaires, qui comprennent Jeso, les Kouriles méridionales, et le sud de l'île Tarrakai. Ces terres, à peine entrecoupées par des détroits faciles à franchir, occupent un espace d'environ 400 lieues de long sur une largeur moyenne de 50, présentant à peu près deux fois la superficie des îles Britanniques. Des calculs dont on ne peut garantir la rigoureuse exactitude, portent la population à 25 millions d'hommes. Un si grand peuple ne pouvait demeurer oisif sous un climat qui n'est, ni assez doux pour assoupir l'activité humaine, ni assez rude pour la décourager. Aussi, le travail des siècles y a produit toutes les institutions, tous les arts, toutes les industries qui caractériseraient une civilisation complète, s'il pouvait y avoir des sociétés complètement civilisées sans la vérité chrétienne, sans la justice chrétienne, seules capables de régler les intelligences et de discipliner les cœurs.

Aussi loin qu'il est possible de remonter dans les traditions du Japon, on y trouve une religion connue sous le nom de *Sinto*, où les souvenirs défigurés de la ré-

vélation primitive se reconnaissent encore, au milieu des erreurs par lesquelles toutes les nations païennes ont cherché à satisfaire leurs imaginations déréglées, et à justifier leurs vices. C'est ainsi qu'un livre sacré des Japonais représente, à l'origine du monde, les éléments flottant dans le chaos, et un esprit s'élevant au-dessus de l'abîme pour le féconder. Cet esprit, appelé *Kunitoko-dat-sy-no-Mikoto* est le premier des dieux. Deux autres le suivent de près et forment avec lui une triade puissante, intelligente et parfaitement pure. Mais au-dessous d'eux on voit paraître quatre dieux et quatre déesses qui montrent déjà toutes les faiblesses de l'humanité. Le dernier de ces couples, penché, dit-on, sur le pont du ciel, considérait un jour l'Océan; et la pensée leur vint de remuer le fond des eaux avec une pique de pierre précieuse; et quand ils la retirèrent, il en tomba quelques gouttes d'écume qui furent les premières îles du Japon. Séduits par la beauté des lieux, le dieu et la déesse y descendirent, ils y donnèrent le jour à plusieurs enfants en qui l'essence suprême devait s'altérer encore, jusqu'à ce qu'elle se divisât à l'infini en la personne de huit cent mille divinités inférieures adorées sous le nom de Kamis.

Mais par suite de cette infirmité de l'esprit humain, qui, devenu esclave des sens, ne supporte plus la pensée des choses spirituelles, les Japonais n'adorent pas la trinité pure et intelligente qu'ils placent au plus haut des cieux; ils n'offrent point de sacrifices aux quatre premiers couples divins, les croyant trop au-dessus de la terre pour s'occuper de ses habitants; ils réservent tous leurs hommages aux divinités qu'ils nomment terrestres, et qu'ils supposent nées sur le sol même de leurs îles, issues du même sang que leurs princes, chargées de pourvoir à leurs besoins et à leurs plaisirs. À ce titre, ils ho-

norent premièrement *Ten-sio-dai-sin*, la grande déesse nationale regardée comme l'aïeule de la maison régnante; ensuite ses deux frères *Patsman* et *Jebisu*, l'un devenu le dieu de la guerre, l'autre celui des navigateurs et des marchands; puis un nombre infini d'empereurs, de héros, de princesses, dont les aventures composent une mythologie aussi féconde que celle des Grecs, et aussi coupable, puisqu'on y sent partout ce génie cruel et voluptueux, ce goût du sang et de la chair qui fait le fond de tous les paganismes. De là les idoles monstrueuses dont les temples sont peuplés: des statues gigantesques armées de trente-six bras pour menacer et pour punir, frappent d'épouvante une nation considérée comme l'une des plus puissantes et des plus sages de toute l'Asie.

Quand l'idée de Dieu qui est la lumière de l'intelligence, s'est éteinte jusqu'à ce point, comment tous les dogmes ne s'obscuriraient-ils pas? Sans doute les Japonais professent l'immortalité de l'âme, mais ils désarment pour ainsi dire ce dogme de ses terreurs salutaires, en décernant les honneurs divins aux empereurs après leur mort, sans distinction des bons et des mauvais, en laissant dans une incertitude complète le sort éternel du commun des hommes, en n'imposant aux pécheurs d'autre peine que d'arriver un peu plus tard au séjour de la félicité. Détournés de l'éternité, les esprits n'ont plus de pensées que pour le temps; et voilà pourquoi toutes leurs prières se réduisent aux satisfactions de la vie présente, et toute leur morale religieuse se borne à la pureté extérieure du corps qui plaît aux dieux dispensateurs des biens temporels. Ils voient les signes de la faveur divine dans la prospérité, dans la force; d'où ils tirent ces trois conséquences communes à toutes les fausses religions, de traiter les femmes en créatures maudites, de repousser



avec horreur les indigents comme des coupables atteints de quelque mystérieux anathème, et de ne jamais se présenter dans les temples des dieux avec le cœur attristé par le malheur, de peur, disent-ils de se rendre désagréables à ces êtres parfaitement heureux. Chose merveilleuse ! Rien n'est plus faible que l'homme livré à lui-même, rien n'est plus pauvre et plus souffrant ; et cependant rien n'égale son mépris pour la faiblesse, la pauvreté et la souffrance.

En même temps que le paganisme trouve ces appuis dans les mauvais instincts de la nature humaine, il en cherche d'autres dans l'organisation oppressive de la société. Depuis l'an 660 de Jésus-Christ qui ouvre les annales authentiques du Japon, ce grand pays forme une monarchie théocratique dont le chef, appelé Daïri, passe pour le descendant, l'héritier et l'égal des dieux. Longtemps le Daïri, prêtre et roi, entouré d'une nombreuse hiérarchie sacerdotale, régna sans partage sur un peuple accoutumé à révéler ses volontés comme des oracles du ciel. Mais à la fin du XII<sup>e</sup> siècle de notre ère, un officier chargé par le monarque de faire rentrer dans le devoir les vassaux révoltés de l'empire, refusa de déposer ses armes victorieuses, et retint la plénitude du pouvoir militaire qu'il transmit à ses descendants avec le titre de Seogoun. Le Seogoun dispose souverainement des forces et des finances du pays, en laissant le nom et l'appareil de la souveraineté au Daïri dont il se déclare le premier sujet, le défenseur et le gardien. Il le garde en effet sous une escorte nombreuse, loin des affaires et des regards du peuple, dans la ville sacrée de Myaco. Pour lui, il range sous son gouvernement une foule de princes héréditaires qui se partagent le territoire. La distinction des rangs est maintenue par des règles sévères, par des titres pompeux soutenus d'un cérémo-

nial compliqué. Mais à tous les degrés on retrouve cet esprit tyrannique des sociétés païennes, qui n'a du respect ni pour la vie ni pour la conscience des hommes. Le supérieur ordonne sans jugement, sans procédure la mort de ses inférieurs, et celui qui a reçu l'ordre de mourir, met son orgueil à l'exécuter de ses propres mains en se fendant le ventre. De telles institutions politiques devaient produire un droit civil aussi injuste qu'elles. La polygamie est consacrée par l'exemple du Daïri. La loi autorise le commerce des esclaves : chaque maître use des siens comme d'une chose vénale, et dispose de leur sang aussi bien que de leurs sueurs.

Et cependant, afin de montrer par un illustre exemple que la prospérité matérielle, la science, le génie même ne suffisent pas pour faire le bonheur des peuples, cette nation, dégradée par l'idolâtrie, a des villes de quatre cent mille âmes, des ports magnifiques, des routes, des ponts et des canaux qui entretiennent l'activité sur tous les points du territoire. Elle produit des ouvrages d'art que l'Europe admire. Rien ne surpasse la beauté de ses soieries et de ses porcelaines. L'imprimerie, introduite au Japon depuis six siècles, y propage chaque année près de huit mille publications ; des écoles florissantes entretiennent la passion des lettres ; l'histoire, la philosophie, la poésie remplissent de leurs compositions de nombreuses bibliothèques, et toutes les grandes villes ont des théâtres. Il est vrai que la Chine a beaucoup fait pour l'éducation des Japonais. Elle leur a donné leur alphabet, les premiers modèles de leur littérature, et quelques-unes de leurs industries. Mais elle leur a fait payer cher ces bienfaits en portant chez eux le culte de Bouddha. Cet autre paganisme est venu dresser ses autels à côté de l'antique superstition nationale. Rien n'est plus tolérant que les idoles, et il ne

leur en coûte pas d'admettre auprès d'elles de nouveaux dieux. On sait que les Romains ouvraient leur Panthéon aux divinités des nations vaincues. De même auprès de Myaco s'élève un temple où trois cent trente mille images grandes et petites reçoivent l'encens et les prières. Les bonzes fraternisent avec les prêtres des Kamis ; et les mêmes pèlerins qui sont allés porter leurs offrandes au sanctuaire de *Ten-sio-dai-sin*, se rendent aussi en un lieu où les sectateurs de Bouddha pensent trouver la rémission de leurs péchés. Là, on les place dans une balance suspendue sur un précipice : ils y commencent leur confession à haute voix. Si les bonzes qui les écoutent remarquent de l'hésitation ou des réticences dans l'aveu, ils retirent les contre-poids, et les coupables sont précipités dans l'abîme. D'autres pénitents se jettent, la pierre au cou, dans les fleuves, ou se font écraser sous les roues des chariots qui servent à promener les images sacrées. Il n'y a pas de peuple idolâtre, si poli qu'il soit, où l'on ne trouve le sacrifice humain, comme pour signaler le règne de l'esprit du mal, duquel il est écrit : « Qu'il est homicide depuis le commencement. »

C'était dans une contrée où toutes les erreurs semblaient réunies pour opposer à la vérité une résistance désespérée; c'était chez un peuple fier de ses lumières, de ses institutions, et pénétré de mépris pour les coutumes étrangères, que le christianisme devait pénétrer, ne fut-ce que pour un temps, et pour l'accomplissement de cette parole : « Allez et enseignez toutes les nations. » Mais une entreprise si difficile voulait un grand ouvrier.

Le 15 août 1549, saint François Xavier aborda au port de Cangoxima et ouvrit la Mission du Japon, sous les auspices de la sainte Vierge Marie, mais sans autre assistance humaine que deux religieux et trois néophytes. Les commencements furent dignes de l'apôtre des Indes. Il prê-

cha sur les places publiques de Cangoxima, d'Amanguchi, et de Figen', au milieu d'une foule immense, étonnée de la sainteté de sa personne et de sa doctrine. S'il ne fut pas écouté dans la ville de Myaco, alors désolée par la guerre civile, il parut avec honneur devant le roi de Bungo, confondit devant lui les bonzes, et convertit l'un d'eux, à la suite duquel cinq cents personnes demandèrent le Baptême. Sa parole était confirmée par des miracles éclatants, tels que Dieu en a souvent permis pour seconder l'Évangile chez les peuples où il pénètre pour la première fois. C'est vers ce temps que Xavier écrivait, dans l'effusion de sa charité : « Je suis vieux, je suis tout « b'anc, et cependant je me sens plus robuste que « jamais. Car les peines qu'on se donne pour instruire « une nation raisonnable, qui aime la vérité, qui veut « sincèrement son salut, réjouissent profondément le « cœur. » Au bout d'environ trois ans, il comptait au Japon plusieurs milliers de chrétiens. Il laissa à d'autres mains le soin de recueillir cette moisson déjà blanchissante, et s'éloigna afin de porter le christianisme en Chine. La mort ou plutôt l'immortalité bienheureuse l'attendait au seuil de ce grand empire. Il expira dans l'île déserte de Sancian, mais après avoir montré par un exemple glorieux comment la foi pouvait forcer l'entrée de ces vastes monarchies de l'Orient qu'on avait si longtemps crues impénétrables.

Son ouvrage ne perit point avec lui : tout ce que la Compagnie de Jésus avait de plus intrépides Missionnaires briguaient l'honneur d'évangéliser le Japon. C'est alors que les vaisseaux du Portugal y portèrent ces prêtres héroïques, Torrez, Fernandez, Vilela, Almeida, que la postérité oublie trop, mais qui ont travaillé pour Dieu, plus juste que la postérité. Des hommes savants, éloquents, énergiques, en mesure de parvenir aux premiers

honneurs de leur patrie, n'hésitaient pas à passer les mers, à s'exiler pour la vie chez un peuple inhospitalier, souvent dépouillés par les pirates, traqués par les bonzes, cachés dans les cavernes, errants dans les neiges dont l'hiver couvre les plaines du Japon, sur les eaux dangereuses qui séparent ses îles, souvent poursuivis de huées et de pierres, lorsque pour la première fois ils essayaient avec hésitation, dans une langue mal connue, d'annoncer à la multitude ces vérités étranges : « Heureux « les pauvres ! Heureux ceux qui pleurent ! » Toutefois comme le nombre de ceux qui pleurent est toujours le plus grand, beaucoup étaient touchés d'un enseignement si contraire à l'impitoyable doctrine de leurs bonzes, et bientôt les Missionnaires ne suffirent plus à l'empressement des néophytes qui assiégeaient leurs oratoires. Ainsi commencèrent les belles chrétientés de Firando, d'Omura, de Nangazaqui, où revivait la ferveur de la primitive Eglise, avec la même austérité chez les pénitents, la même pureté chez les vierges, la même charité chez tous. L'entraînement général commençait à ébranler quelques-uns des grands. Des hommes de guerre, des magistrats bravaient les préjugés de leur nation pour se déclarer hautement les serviteurs d'un Dieu né dans une étable et mort sur une croix. Mais rien n'égalait l'exemple que donna le roi de Bungo dont la conversion fit la joie de l'Eglise, et qui, dans la suite, accablé d'adversités et d'humiliations, au moment où tout semblait conjuré pour troubler sa foi, prononçait solennellement ces belles paroles. « Je jure en votre présence, Dieu puissant, que « quand tous les Pères de la Compagnie de Jésus, par le « ministère desquels vous m'avez appelé au christia- « nisme, renonceraient eux-mêmes à ce qu'ils m'ont « enseigné ; quand je serais assuré que tous les chrétiens « d'Europe auraient renié votre nom ; je vous confes-

« serais , reconnaitrais , et adorerais , m'en dût-il coûter  
 « la vie , comme je vous confesse , reconnais et adore pour  
 « le seul vrai et tout-puissant Dieu de l'univers. »

« Au bout de cinquante ans de prédication , le nombre des chrétiens s'élevait à dix-huit cent mille. Le Saint-Siège leur avait donné un Evêque. Cent trente religieux de la Compagnie de Jésus portaient l'Évangile par toutes les provinces de l'Empire , et plusieurs d'entre eux pénétrèrent jusque dans l'île d'Ieso et dans la Corée. Bientôt les ordres de Saint-François , de Saint-Dominique , de Saint-Augustin voulurent partager les fatigues d'un apostolat si glorieux. Le culte était devenu public ; les grandes villes avaient des oratoires , des hopitaux desservis par des confréries de miséricorde , quelquefois des écoles , des collèges , des noviciats. Déjà les Missionnaires élevaient un observatoire à Ozaca et formaient à Myaco une académie pour initier ce peuple intelligent à tous les travaux du génie européen. On disait publiquement que des gens si éclairés sur ce que l'univers a de plus caché , ne pouvaient être accusés d'ignorance en fait de religion. Ainsi la science servait la foi. Comme le roi de Bungo , ceux d'Arima et d'Omura avaient reçu le baptême. Une ambassade de ces trois princes fut chargée de porter à Rome l'hommage public du Japon. Le 23 mars 1585 les ambassadeurs firent leur entrée dans la ville éternelle , au son des cloches , et au bruit du canon. Le pape Grégoire XIII reçut avec un émotion profonde les prémices d'une nation qui semblait si près du royaume de Dieu. Ce grand événement toucha toute l'Europe ; l'Espagne et l'Italie rivalisèrent de prévenances pour les illustres étrangers. La république de Venise chargea le fameux Tintoret de faire leurs portraits pour les placer parmi ceux de ses doges ; et l'historien de Thou voulut écrire le récit de leur voyage.

Cependant la Mission du Japon n'avait pas manqué de ces épreuves qui mettent le sceau de Dieu à toutes les œuvres saintes. Les bonzes n'avaient jamais cessé d'exciter contre les chrétiens la politique des princes et la crédulité des peuples. La fureur des passions païennes éclatait par des actes violents ; elles n'attendaient que le prétexte d'une persécution générale. Longtemps la prudence des Missionnaires et de leurs disciples conjura le péril : ce furent, il faut bien le dire, les fautes des Européens qui déchainèrent la tempête sur ces heureuses chrétientés.

Avec les prédicateurs de l'Évangile, les marchands portugais étaient venus s'établir dans les ports du Japon ; et si la conduite de quelques-uns honorait le christianisme aux yeux des infidèles, d'autres les étonnaient par leurs désordres, et les irritaient par leur déloyauté. A ces premières causes de défiance vinrent s'ajouter les rivalités des colons espagnols des îles Philippines, leurs tentatives pour introduire leur commerce de gré ou de force, et enfin l'imprudence d'un de leurs pilotes. Cet homme débattant une affaire difficile avec des officiers japonais, pensa les intimider en leur vantant la puissance du roi son maître qui, disait-il, envoyait d'abord des prêtres aux nations barbares pour les convertir, et ensuite des soldats pour les soumettre. De tels propos recueillis par la malveillance des païens, devaient éveiller des soupçons terribles. Vers le même temps, la compagnie Hollandaise des Indes commençait à pousser ses entreprises jusqu'aux extrémités de l'Orient ; ceux qui en étaient les chefs portaient dans le cœur toutes les passions du protestantisme naissant, avec la haine de l'Espagne dont ils venaient de secouer la domination, avec les grands intérêts d'un commerce qui ne pouvait fonder ses comptoirs que sur la ruine des établissements rivaux. Leurs émissaires abor-

dèrent au Japon ; ils s'appliquèrent à entretenir les craintes des grands par les complots vrais ou faux qu'ils prétendaient découvrir entre les néophytes et la cour de Madrid. Cette odieuse politique les conduisit jusqu'à livrer aux Japonnais deux religieux castillans qu'ils trouvèrent sur un vaisseau capturé par un de leurs corsaires, et qui furent brûlés vifs. Toutefois il ne faut accuser aucune nation des torts ni des crimes de ses représentants. Alors comme aujourd'hui la Hollande comptait une nombreuse population catholique qui eut horreur de ces perfidies. Les protestants même en rougirent, et l'un d'eux, l'historien Kœmpfer exprima hautement son indignation.

Aux premiers bruits de l'orage grondant sur leurs têtes, les chrétiens s'étaient préparés au martyre par la prière, par la pénitence et l'aumône. Jamais ils n'avaient plus hautement confessé leur foi ; les hommes couraient se faire inscrire avec leur famille sur les listes dressées par les magistrats ; les femmes de qualité travaillaient d'avance aux habits qu'elles voulaient porter le jour du sacrifice, pour paraître avec plus de solennité et de décence ; les plus jeunes enfants se rejoissaient d'accompagner leur mère. Enfin, le 30 décembre 1596 le souverain du Japon, renonçant à tous les tempéraments qu'il avait d'abord gardés, rendit une sentence de mort contre six Religieux de l'ordre de Saint-François, trois de la Compagnie de Jésus, et dix-sept laïques, dont trois enfants au-dessous de quinze ans, « pour avoir prêché la loi chrétienne « contre la défense du prince. » Le 5 février 1597, les martyrs furent conduits sur une des collines qui dominent la ville de Nangazaqui, ils y trouvèrent une foule innombrable, et vingt-six croix dressées pour leur supplice. Quand ils y furent attachés, et qu'on commença à les élever, l'un d'entre eux entonna le cantique de Zacharie : « C'est maintenant Seigneur, que vous renverrez votre



« serviteur en paix. » Tous les autres le continuaient encore lorsque frappés à coups de lances par les bourreaux, ils allèrent achever leur chant dans le ciel.

Un spectacle si nouveau ravissait d'admiration tout ce qu'il y avait de gens de cœur parmi les païens. Ils se sentaient pressés de connaître une Religion qui savait s'emparer ainsi de la conscience humaine, pour la rendre invincible à toutes les faiblesses de la nature et à toutes les violences des tyrans. Le nombre des conversions se multiplia si fort qu'en l'année séculaire 1600, elles se montèrent à plus de trente mille. Le temps qui suivit fut plus calme; le sang coulait, mais par intervalles et dans un petit nombre de provinces. Ce fut seulement en 1614, que la persécution générale éclata pour ne plus s'éteindre. Un édit impérial exilait tous les prédicateurs de l'Évangile, ordonnait la destruction des églises, et enjoignait, sous peine de mort, à tous ceux qui avaient embrassé le christianisme, de retourner au culte des dieux du pays. En exécution de ces ordres, plusieurs Missionnaires furent conduits à Nangazaqui et jetés sur les vaisseaux espagnols et portugais; en même temps, les enquêtes judiciaires commencèrent sur tous les points de l'empire. Une armée de dix mille hommes entra dans le royaume encore tout chrétien d'Arima. On dressa dans les villes des enceintes de palissades où les néophytes étaient poussés par troupes. Là, on les foulait aux pieds, on les accablait de bastonnades, on leur brisait les jambes entre des pieux de bois; mais l'horreur des tortures ne faisait qu'animer les courages. Quand les juges, las de tourmenter les serviteurs de Dieu, les envoyaient à la mort, des processions les accompagnaient au lieu de leur sacrifice avec des cierges et des fleurs. Les martyrs prêchaient au peuple du haut des croix et des bûchers. On vit une femme à demi-

brûlée ramasser des charbons et les mettre en couronne sur sa tête pour se déclarer l'épouse du Christ couronné d'épines. En vain les satellites essayaient de dérober à la piété publique les restes de ces illustres morts ; on les recueillait dans l'or et dans la soie , en attendant que leurs noms fussent solennellement inscrits au catalogue des Saints.

Cependant les récits qui parvenaient en Europe trompaient tristement les espérances que l'ambassade japonaise avait fait concevoir. Et les princes catholiques, occupés à se disputer quelques lieues de frontières, n'essayèrent rien pour ces chrétientés lointaines persécutées en haine d'eux ! Mais l'Eglise ne les oubliait pas, elle faisait pour eux des levées. Dans ses écoles et dans ses sanctuaires, la perspective du martyr multipliait les vocations. Aucune ne fut plus éclatante que celle de Charles Spinola, qui, appelé par sa naissance, par son savoir, à tous les honneurs de l'Etat ou de l'Eglise, s'arracha aux sollicitations de sa famille, pour se vouer à l'apostolat du Japon. Pris en route par un corsaire anglais, jeté dans les prisons de la Grande-Bretagne, arrêté par des maladies et des traverses qui eussent ébranlé les plus fermes résolutions, il avait enfin le pied sur le sol japonais. Il y passa seize ans dans des travaux inouïs, surchargé de l'administration temporelle et spirituelle des Missions, jusqu'à ce qu'il tomba entre les mains des persécuteurs, fut conduit à la mort avec vingt-trois religieux, et expira dans les flammes en confessant Dieu à la vue d'un peuple immense (1).

---

(1) « Spinola, du haut de son bûcher, aperçoit Isabelle Fernandez, l'épouse du Portugais dans la maison duquel il a été saisi. Un doux souvenir frappe son cœur, et il demande à cette mère où est son petit Ignace. C'était le fils d'Isabelle que, quatre années auparavant, le Jésuite avait

A la suite de ce grand Missionnaire , paraissent les Pères de Costanzo , Pacheco , Carvalho , Mastrilli , Maczinoky , sortis des plus nobles maisons du Portugal , de l'Italie et de la Pologne , pour aller mourir sur une terre païenne du supplice des esclaves ; puis des religieux de tous les ordres , des prêtres japonais , et un nombre infini de chrétiens de tout sexe et de tout âge , qui lassaient la fureur des bourreaux. L'impuissance du fer et du feu avait fait imaginer des tortures nouvelles , on forçait , pour ainsi dire , toute la nature à tourmenter les serviteurs de Dieu. On les plongeait dans des bains de glace où ils rendaient le dernier soupir ; on les descendait lentement au fond des cratères volcaniques du mont Ungen où bouillaient des eaux sulfureuses ; il y en avait qu'on suspendait la tête la première dans un fossé : ils y éprouvaient des douleurs inouïes , et que la mort ne terminait souvent qu'au bout de douze jours. Mais pourquoi rappeler ces luttes héroïques dont l'histoire doit être familière à tous les chrétiens ? L'Eglise n'est pas ingrate : elle a mis le P. Spinola et ses compagnons à côté de saint Cyprien , de saint Laurent , de saint Irénée , et les Martyrs du Japon , avec leurs noms barbares , lui sont aussi chers que ceux des trois premiers siècles qui lui conquièrent l'empire romain.

Mais la violence de la persécution ne pouvait em-

baptisé , la veille même de son arrestation. Isabelle soulève l'enfant qui , comme tous les chrétiens , est couvert de ses plus beaux vêtements , et elle dit : « Le voilà , mon Père , il se réjouit de mourir avec vous. » Puis , s'adressant au petit Ignace : « Regarde , continue-t-elle , celui qui t'a fait enfant du bon Dieu , celui qui t'a révélé une vie mille fois préférable à celle que nous allons laisser. Mon fils , implore sa bénédiction pour toi et pour ta mère. » Ignace se met à genoux , il joint ses petites mains , et , déjà presque entouré de flammes , le confesseur , éprouvé par vingt années de tribulations , bénit ce martyr au berceau... » (*Histoire de la Compagnie de Jésus , tome III , page 192.*)

porter d'un seul coup des chrétientés qui avaient de si profondes racines. En 1638 les chrétiens étaient encore si nombreux dans le royaume d'Arima, que poussés à bout par l'excès des cruautés, trente-sept mille d'entre eux prirent les armes et se saisirent de la place forte de Ximabara. Bientôt cette ville fut investie par toute l'armée impériale, qu'elle eût peut-être tenue en échec jusqu'à la conclusion d'un traité favorable aux chrétiens, si un navire hollandais ne fût venu prêter assistance aux infidèles, en foudroyant de son artillerie les malheureux assiégés. Ainsi périrent les faibles restes d'un peuple catholique, au milieu de l'indifférence des princes européens. Peu de temps après, la marine portugaise, découragée par la capture des derniers Missionnaires qu'elle avait portés au Japon, refusa de s'exposer désormais à des dangers inutiles. Un petit nombre de prêtres japonais entretenaient encore les dernières étincelles de la foi dans l'ombre et dans le silence. Mais ce clergé indigène n'avait pas d'évêque qui pût en assurer la perpétuité par des ordinations nouvelles : les vétérans du sacerdoce mouraient sans successeurs. En 1666 une commission d'enquête fut établie dans toutes les villes et dans tous les villages de l'empire, pour s'enquérir de la croyance de chaque famille. On ordonna qu'une fois tous les ans, les habitants de chaque maison fouleraient aux pieds les images du Christ et de la Vierge. En même temps défense fut faite aux Japonais, sous peine de la vie, de quitter le pays, et pour en interdire l'accès aux chrétiens étrangers, on fit peindre des croix sur le débarcadère de tous les ports, en sorte que nul ne pût pénétrer dans le Japon, sans fouler le signe du salut, c'est-à-dire, sans faire acte public d'apostasie.

Si nous nous sommes arrêtés à cette page, la plus douloureuse peut-être de l'Histoire ecclésiastique, à ce ré-

cit d'une chrétienté fondée avec tant d'éclat et ruinée en si peu de temps, c'est que dans le spectacle même de sa ruine, nous apercevons un premier motif de croire à sa renaissance. Premièrement, nous voyons un grand peuple, le mieux doué peut-être de toute l'Asie, et qui n'est pas arrivé sans doute à ce degré de puissance et de lumière sans avoir quelque mission providentielle à remplir. Nulle part le christianisme ne trouva un plus glorieux accueil; jamais, depuis les premiers siècles, il n'avait suscité plus de vertus et de dévouements. Tant de mérites ne peuvent être perdus devant Dieu qui tient compte aux fils de la piété de leurs pères. Cependant comment douter que leurs derniers vœux sur la terre, leur première intercession dans le ciel n'aient été pour les enfants qu'ils laissaient en péril de perdre la foi, pour leurs frères endurcis dans l'erreur, pour leurs persécuteurs et leurs bourreaux? Et lorsqu'un petit nombre de justes a plus d'une fois suffi pour sauver des nations coupables, comment croire que des milliers de martyrs, conjurés depuis deux cents ans pour fléchir la justice divine, ne finissent pas par lui arracher tôt ou tard le salut du Japon?

Jusqu'ici rien n'est changé dans la condition religieuse du Japon : les lois qui en ferment l'accès aux étrangers, ne se sont point relâchées de leur rigueur. La compagnie Hollandaise des Indes occupe à Nangazaqui un comptoir resserré dans un îlot sous le feu des batteries du port, et sous la surveillance d'une police ombrageuse. Chaque année, quand le vaisseau expédié de Batavia arrive chargé de marchandises européennes, l'équipage est désarmé et traité en prisonnier de guerre, pendant que les ventes et les échanges se font par le ministère d'interprètes qui prêtent serment de n'accorder aux étrangers aucune sorte d'amitié ni de confiance. Mais c'est préci-

sément l'excès de ces précautions humiliantes qui ne permet pas de croire à leur durée, quand les peuples chrétiens se font respecter par toute l'Asie, et que la Chine ouvre en frémissant ses ports à ceux qu'elle appelait les Barbares de l'Occident. S'il en fallait croire les dernières relations, les Japonais commenceraient à revenir de leur mépris pour l'Europe. Plusieurs de leurs princes apprennent, dit-on, le hollandais, et cherchent à s'instruire dans nos sciences et dans nos arts. Peut-être cette curiosité en conduira-t-elle quelques-uns à s'enquérir de la Religion qui fait au fond toute la supériorité des nations européennes. Et une telle conjecture ne paraîtra pas dénuée de consistance, si l'on se rappelle qu'en 1820 des Japonais vinrent acheter à Batavia des livres de théologie et de liturgie catholique.

Enfin, si Dioclétien se fit décerner le titre d'exterminateur du christianisme (*Nomine Christianorum deleto*), et si cependant avec toute l'habileté de ses jurisconsultes et toute la puissance de ses légions, il ne parvint pas à arracher la croix d'une seule de ses provinces, il est difficile de supposer qu'une entreprise où échouèrent les empereurs romains, ait été menée à bout par les Daïri du Japon. Leurs menaces n'ont pas même toujours réussi à fermer l'entrée du pays aux Missionnaires européens. En 1709, un prêtre italien, M. de Sidoti, se fit jeter, par un navire de Manille, sur la côte japonaise. Arrêté aussitôt après son débarquement, il fut conduit à Jedo où il resta emprisonné pendant plusieurs années, et mourut enfin d'une mort cruelle après avoir fait un grand nombre de prosélytes. Plus tard une tentative du même genre eut lieu sans qu'on ait su avec quel succès : et qui peut dire si parmi les religieux espagnols des îles Philippines, il ne s'en est pas trouvé d'assez intrépides pour s'introduire sur quelques points mal gardés de l'archipel ja-

penais, et pour y chercher la couronne de l'apostolat, sans autres témoins que Dieu et ses Anges ? Voilà comment le christianisme paraît s'être maintenu, au moins à l'état de doctrine secrète, au fond de quelques provinces, s'il faut en croire les récits des Coréens qui fréquentent les mers du Japon. Et en effet, toute l'inhospitalité de ce grand empire ne peut empêcher ses pêcheurs de communiquer avec ceux des côtes voisines, et c'est assez pour que le christianisme porté à Rome par un pêcheur, ne désespère pas de rentrer à Nangazaqui et à Myaco. Deux voies lui sont indiquées : d'une part, la Corée, cette terre consacrée il y a dix ans par de si glorieux martyrs, compte déjà vingt millé chrétiens, dont les catéchistes pourront avant peu préparer aux Missionnaires les moyens de toucher aux côtes du Japon. D'un autre côté l'Evangile vient de rentrer dans les îles Liou-Kiou, depuis longtemps soumises à l'empire japonais auquel une chaîne d'ilots les rattache. Peut-être ne faut-il plus que les prières des Associés de la Propagation de la Foi pour pousser la barque qui portera de nouveaux successeurs de saint François Xavier sur ces rivages encore tout pleins de son nom. Et alors que ne doit-on pas attendre d'un pays où la religion chrétienne ne se présentera plus en étrangère, mais comme la foi héréditaire de tant de familles dont les descendants vivent encore ; lorsqu'elle aura à rappeler aux peuples tant de souvenirs familiers en même temps qu'héroïques, et qu'autour de la croix du Sauveur elle leur montrera les images de leurs ancêtres morts pour lui !

---

---

## MISSION DE LIOU-KIOU.

*Lettre de M. Leturdu, Missionnaire apostolique de la  
Congrégation des Missions étrangères, à MM. les Mem-  
bres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

Hong-Kong, 27 janvier 1849.

« MESSIEURS,

« J'ai l'honneur de vous envoyer, conformément au désir que vous en avez témoigné à Mgr Forcade, un rapport concis sur ce qui s'est passé à Liou-Kiou depuis le départ de Sa Grandeur, avec l'exposé de quelques notions que j'ai pu recueillir sur cet intéressant pays. Ce travail sera la suite et le complément de celui que vous a déjà transmis le Prélat, et qui a été lu avec tant d'intérêt par les pieux Associés de la Propagation de la Foi. Je suis heureux, Messieurs, de pouvoir ainsi vous être agréable; et je saisis avec joie cette occasion de vous exprimer, et en votre nom à tous vos charitables Associés, l'immense reconnaissance qui remplit l'âme de tout Missionnaire envers ceux aux prières et aux aumônes desquels il doit la vie et le succès de son apostolat.

« On apprendra, je pense, avec plaisir quel a été le commencement de la Mission de Liou-Kiou. Cette



Eglise est née avec celle de Corée. Lorsqu'en 1832, le Saint-Siège érigea ce dernier royaume en vicariat apostolique, qu'il confia à Mgr de Capse, évêque de notre congrégation, il lui adjoignit Liou-Kiou, mais plutôt comme partie principale que comme partie accessoire, puisqu'il fut enjoint au Vicaire apostolique de faire tous ses efforts pour aller résider à Liou-Kiou de préférence à la Corée. Le motif de cette injonction était l'espérance que Liou-Kiou serait la porte par où l'Evangile s'introduirait au Japon. Car, quoiqu'on ne connût pas alors les vrais rapports qui existent entre ces deux pays, on savait pourtant qu'ils étaient unis par le commerce, et que la langue était à peu près la même. Mais, malgré tout leur désir, ni Mgr Bruguières, ni Mgr Imbert son successeur, ne purent exécuter la volonté du Saint-Siège. Le dernier, voyant qu'il lui était impossible d'aller lui-même à Liou-Kiou, laissa au procureur de Macao des pouvoirs qui lui permettaient d'y envoyer un ou plusieurs Missionnaires à la première occasion. Elle ne se présenta qu'au mois d'avril de l'année 1844; alors un navire se dirigeant vers ces îles, on lui confia Mgr Forcade, maintenant Vicaire apostolique du Japon, mais alors simple prêtre, et on lui donna pour compagnon unique un catéchiste chinois, nommé Augustin, qui sortait des prisons de Canton, où il avait été écaroué pour la foi. On sait comment ils arrivèrent à Liou-Kiou, la veille du mois de Marie, et comment, après un refus formel de trois jours, les mandarins, changeant enfin d'avis, leur permirent de débarquer, le 3 mai, jour de l'Invention de la Croix, et anniversaire de l'établissement de votre sainte OÈuvre. On se rappelle aussi l'emprisonnement qu'on leur fit subir d'abord dans la bonzerie où on les avait placés, puis, quand forçant la consigne, ils voulurent franchir leur prison et se promener

dans la ville et à la campagne, les gardes dont on les entourait pour les accompagner partout, faire fermer les portes, éloigner les curieux et interdire aux deux étrangers toute espèce de communication avec les habitants du pays. De plus, des corps-de-garde avaient été élevés au-dedans et au dehors de la bonzerie; un poste même fut placé dans leur propre demeure, et ceux qui le composaient avaient ordre de fatiguer jour et nuit les honorables reclus, de les harceler sans cesse, mais pourtant le plus poliment possible, et surtout de leur faire mille questions pour découvrir le motif de leur venue dans le royaume. Ici, par la permission de Dieu, les mandarins furent dupes de leur politique; car, si au lieu de rechercher des secrets, ils avaient pris le parti d'entourer le Missionnaire d'être silencieux à qui il eût été défendu d'ouvrir même la bouche, qu'eût fait Mgr Forcade? comment aurait-il appris la langue? comment l'aurions-nous apprise après lui? Mais non, Dieu ne le voulut pas; ces gens pouvaient rire, causer à volonté; ils lâchaient un flux de verbiage d'abord inintelligible, mais qui s'éclaircissant de jour en jour, finit par être entièrement compris; au bout de six mois, Sa Grandeur put se flatter de savoir la langue. Mais, hélas! à quoi lui servait-elle, puisqu'il ne pouvait en faire l'usage pour lequel il l'avait apprise? Si quelquefois il cherchait à détourner la conversation sur des sujets religieux, à l'instant toutes les bouches devenaient muettes, et l'on se retirait comme saisi d'effroi. Quant au peuple, non-seulement il ne lui était pas permis d'entendre parler de religion, mais il lui était encore défendu d'échanger une parole quelconque avec l'étranger; il devait se comporter à son égard comme envers un lépreux, dont on fuit l'aspect et jusqu'à l'ombre. Telle a été la vie de Monseigneur pendant deux ans; telle a été aussi la nôtre depuis,

et c'est pour cela que je me suis un peu étendu sur ces détails : dans cette histoire on a la nôtre.

« Quand Mgr Forcade partit de Macao pour se rendre à Liou-Kiou, il ne croyait pas être si longtemps délaissé. Des obstacles imprévus prolongèrent son isolement et ne me permirent de voler à son aide qu'au mois d'avril 1846, deux ans après le départ du Prélat. Nous arrivons en vue de l'île, le 1<sup>er</sup> mai ; vingt-un coups de canon annoncent au Missionnaire solitaire qu'un navire français est en rade, qu'il va être secouru. Jamais, je crois, musique n'a plus ému le cœur de l'homme que ne le fut celui de Monseigneur en entendant la voix mâle du canon ; à l'instant il prend une embarcation et vient au-devant du navire libérateur jusqu'à une lieue en mer. Je le reçois sur le bord, en le saluant de ces mots : « Un ancien élève et maintenant un confrère. » Il m'embrasse en silence, et quand il peut parler, il ne s'informe pas, comme autrefois l'anachorète saint Paul, si les hommes bâtissent encore, mais il me demande des nouvelles de la patrie, de ses parents, des Missions, etc., etc. Depuis trois ans, il n'avait reçu aucune lettre de France. Oh Dieu ! il jouit en ce moment de toutes les consolations ! son isolement était fini, les Missions prospéraient, l'Œuvre de la Propagation de la Foi s'agrandissait de jour en jour, Dieu avait protégé sa famille, la liberté de religion venait d'être promulguée en Chine, et je lui annonçais que M. Cécile, alors contre-amiral, allait venir visiter ces îles, et avait promis d'user de toute son influence pour nous obtenir la même liberté.

« Bientôt, en effet, arriva l'amiral Cécile ; son but était de visiter Liou-Kiou, le Japon, la Corée et le nord de la Chine ; il commençait par le premier pays. Dans une entrevue qu'il eut avec le principal ministre du royaume, il voulut bien parler pour nous ; il demanda et

obtint des concessions très-avantageuses, si elles eussent été exécutées. Nous avions la liberté de communiquer avec les habitants; nous ne devions plus avoir de corps-de-garde ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la bonzerie; nos domestiques pouvaient être choisis par nous; on ne devait plus nous faire suivre de satellites, ni fermer les portes à notre passage. L'amiral n'avait pas parlé de religion, mais nous avions la clef, puisque nous pouvions entrer en rapport avec ceux au milieu de qui nous vivions. A peine M. Cécile fût-il parti que je me trouvai réduit à la même position où avait été Monseigneur; j'en fis des plaintes; on me répondit que ces concessions étant contraires aux lois du royaume, étaient nulles de plein droit.

« Cependant l'amiral, en partant, avait emmené Monseigneur. Sa Grandeur profitait de l'occasion pour aller se faire sacrer en Chine, elle devait revenir au bout de deux mois dans sa chère Mission. Mais Dieu disposait les choses autrement. Débarqué à Chu-San, Monseigneur n'y trouve pas ses bulles. Que faire? me laissera-t-il seul à Liou-Kiou pendant une année entière? ou bien y reviendra-t-il lui même sans être sacré? La Providence vient trancher l'irrésolution du Prélat. Il lui arrive un Missionnaire, M. Adnet, ancien vicaire de Verdun, qui lui annonce que ses bulles sont encore en chemin, mais qu'on les attend au premier moment. Monseigneur envoie ce confrère à Lion-Kiou pour me tenir compagnie, et lui s'en va à Manille pour s'y faire sacrer au plus tôt. Il devait revenir à la bonne mousson, l'année suivante; mais des événements inattendus, qui l'ont appelé en Europe, ont renversé nos espérances; nous ne devons plus voir de longtemps notre Evêque; que dis-je? un de nous, M. Adnet, ne devait plus le revoir sur cette terre.

« Ce cher confrère à son arrivée à Liou-Kiou, le 15 septembre 1846, souffrait d'une fièvre qui l'avait pris durant la traversée, à la suite d'un verre d'eau pure bue dans un état de sueur. Un frisson était survenu, et une forte fièvre s'était déclarée. Cette fièvre, coupée par la quinine, revenait le lendemain ou deux jours après, et chaque accès était suivi d'un abattement presque complet de ses forces. Bientôt il sentit que la poitrine et la gorge étaient attaquées, on ne pouvait plus douter qu'il n'eût une double phthisie. Atteint à la fois de la phthisie et de la fièvre, on sent ce qu'a dû être son existence dans cette île; il a alanguï, il a souffert; deux années presque de patience ont purifié, orné son âme, et l'ont préparée à paraître avec confiance au tribunal du souverain Juge; car grâce à sa constitution naturellement robuste, il a résisté pendant vingt mois à l'action dévorante de la maladie, c'est-à-dire jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1848. Néanmoins le mois d'avril lui avait rendu quelques forces, il put même encore faire d'assez longues promenades, et à plus forte raison pût-il monter tous les jours au saint autel.

« Cependant, le 21 juin, à son lever, il est tout étonné de se trouver sans haleine; à peine habillé, il faut qu'il se repose; s'il fait quelques pas, il se voit contraint de s'asseoir pour respirer; en un mot, le moindre mouvement le met hors d'haleine. Depuis lors il ne peut plus dire la sainte messe. Comme la pluie tombait continuellement depuis quatre jours, nous attribuons cette oppression à la température, et nous espérons que le beau temps la fera disparaître.

« Le beau temps revint, mais le mal ne disparut pas. Le 1<sup>er</sup> juillet, la faiblesse de mon confrère était plus grande et sa respiration semblait plus courte. Nous ne pûmes alors nous dissimuler qu'il y avait danger, et lui-

même me dit qu'il voyait bien qu'il n'aurait pas longtemps à souffrir. Le soir, je remarquai qu'il ne reprenait haleine qu'avec efforts. Ses yeux étaient dilatés et luisants. Je lui dis : « Mon cher ami, vous êtes bien mal ; je ne sais si vous irez loin.. — Je ne le pense pas, répond-il. — Je crois que s'il vous restait encore quelques dispositions à faire, il serait prudent de les régler tout de suite ; j'écrirai sous votre dictée, et vous apposerez votre signature... » Puis j'ajoute : « Vous m'avez parlé dernièrement de faire une confession générale ; je ne vous le conseille pas ; vous êtes trop faible, et vous en avez fait tant de fois dans les meilleures dispositions, puisque c'était à la suite de retraites. — Il est vrai, répond-il, que grâce à Dieu, ma conscience ne me reproche rien de grave ; cependant il est bon, avant d'entrer dans son éternité, de repasser dans l'amertume de son cœur ses années passées ; la vue du grand jour qui approche, jette sur l'âme une lueur qui lui fait bien mieux apprécier l'étendue de ses fautes. C'est pour quoi demain je commencerai. » Nous nous levons ensemble et allons nous asseoir à l'air. Je lui prends la main ; elle était trempée d'une sueur glaciale. Je détourne la tête pour répandre une larme, et je le prie de rentrer. Nous disons le Chapelet, la prière du soir, comme à l'ordinaire ; et il se met au lit. Puis, comme je me prépare à lui adresser deux mots d'édification, « Attendez un instant, me dit-il, que je respire à l'aise. » Ce furent ses dernières paroles. A peine les a-t-il prononcées, que deux ou trois soupirs prolongés s'exhalent de ses lèvres ; je l'appelle d'une voix craintive, il ne me répond pas ; j'ouvre sa moustiquaire ; sa tête était renversée derrière son oreiller, il se mourait... Je lui donne à la hâte une dernière absolution, je lui applique l'indulgence de la bonne mort, et comme je finissais, il ces-

sait de vivre ; son âme paraissait devant Dieu , pour recevoir la récompense promise à ceux qui ont tout quitté pour suivre le Seigneur Jésus. Faisant trêve à ma douleur , je lui ferme les yeux , je récite les Vêpres des morts et fais le Chemin de la croix , comme je le lui avais promis quelques jours auparavant ; et me jetant à genoux devant le corps inanimé de mon confrère et seul ami , j'offre à Dieu la mort du premier Missionnaire de la nouvelle Eglise du Japon ; j'adore sa divine providence , et le conjure de me servir désormais encore plus que par le passé de père et d'ami. Je continuai de prier jusqu'à ce que , minuit sonnant , je songeai que je n'aurais peut-être pas le temps le lendemain d'offrir le saint Sacrifice , et je me préparai à monter au saint autel en vertu d'un privilège que nous avons de pouvoir célébrer une heure après minuit.

« La messe terminée , je me sentis un peu fortifié ; si je restais dans l'affliction , j'avais l'espoir que mon cher confrère était entré , lui , dans la joie de son Seigneur. A l'exception de l'Extrême-Onction , il avait reçu tous les secours de l'Eglise , et il avait communié le matin même , ce qu'il faisait tous les jours depuis qu'il ne pouvait plus dire la sainte messe. Je lui faisais remarquer , la veille , que peu de malades avaient , comme lui , le bonheur de s'unir chaque jour au Dieu de leur éternité. Il a récité son Bréviaire jusqu'à la fin. Depuis quinze jours , malgré sa grande difficulté de prononcer , il avait voulu ajouter le petit office au grand. Il y avait un mois qu'il ne s'occupait que d'exercices de piété : ses lectures étaient dans la Vie des Saints , dans le Nouveau Testament et l'Imitation. Il voyait la mort arriver avec la résignation d'un chrétien , puis , à la fin , avec la joie d'un parfait Missionnaire. Au commencement de sa maladie , nous avions fait quelques neuvaines pour obtenir de Dieu sa guéri-

son , si telle était sa sainte volonté ; depuis il n'en voulait plus faire , si ce n'est pour demander la patience. Cette patience a été telle , que je l'ai vu presque toujours continuant son étude , et persévérant à écrire sous l'effort de la fièvre , tant que la plume pouvait tracer des caractères intelligibles ; il suivait son règlement de point en point , et il m'a fallu user d'autorité pour qu'il cessât de se lever à cinq heures pendant les six derniers mois. La pensée qu'il mourrait sans avoir vu son Evêque , et surtout sans avoir baptisé un seul Japonais , lui faisait d'abord mal ; puis , quand il vit qu'il fallait s'y résigner , il dit qu'il s'en consolait par l'espérance de prier au ciel. Il m'a répété bien des fois que si Dieu lui donnait à choisir entre la vie et la mort , il préférerait celle-ci. Il a eu le bonheur d'être les prémices de la nouvelle chrétienté du Japon. Oh ! que sa belle âme aura été bien reçue par ces milliers de martyrs japonais , saint François Xavier à leur tête , qui depuis si longtemps soupirent après la rentrée de leur patrie dans la grande famille du Père céleste ! Au ciel , il joint sa voix aux leurs , pour attirer les regards de la miséricorde divine sur ce misérable pays. Pour moi , daigne le Seigneur me dédommager de sa perte , en me donnant ses vertus. Tout en m'inclinant humblement devant l'adorable Providence , je ne puis m'empêcher de m'écrier : Pauvre Japon , que tu es éprouvé ! voilà deux ans que tu es privé de ton Evêque ; tu perds aujourd'hui un apôtre qui pouvait si bien contribuer à te sauver ; il ne te reste en ce moment qu'un seul homme dévoué à ton salut ; et qui sait encore s'il restera ! Les rois sont conjurés contre lui ; ils veulent sinon qu'il meure , du moins qu'il parte. Mon Dieu ! mon Dieu ! nous avez-vous abandonnés ! O Marie ! ces îles ne sont-elles pas les vôtres ? ne sont-elles pas sous le patronage de votre cœur im-



maculé? nous en laisserez-vous bannir? Quoi! nous serions chassés de la possession de notre Mère! non, non, vous ne le permettrez pas.

« Je reçus ensuite quelques visites, entre autres celles de trois mandarins qui venaient au nom du premier ministre, du gouverneur de la capitale et du gouverneur de Nafa, m'offrir des lettres de condoléance. Cela fait, ils me demandèrent à assister aux funérailles, ce que je leur permis; mais une demande qui ne passa pas de même, fut celle de venir sacrifier, à un jour nommé, sur la tombe du cher défunt. Il me fallut plus d'une demi-heure d'explications pour leur donner à entendre qu'il n'était pas plus permis de sacrifier aux morts qu'aux vivants, même à Liou-Kiou; encore n'étaient-ils qu'à demi-convaincus, quand pour en finir, je leur dis que c'était défendu par une loi de mon pays. A ce mot de défense du pays, ils se taisent et n'ont plus rien à objecter. J'ajoutai que si les mandarins tenaient à honorer mon confrère, ils pouvaient venir à la bonzerie, et que j'offrirais en leur nom un sacrifice au Seigneur du ciel, pour le repos de celui dont nous déplorions la perte; mais ils ne donnèrent pas suite à cette offre.

« Comme les lettres qu'on me remit sont à peu près semblables, je n'en citerai qu'une seule, celle du gouverneur de la capitale. En voici la traduction sans commentaire; chacun fera les réflexions qu'il jugera à propos:

« La naissance et la mort sont comme le printemps  
 « que suit constamment l'automne, et comme le jour  
 « qui fait régulièrement place à la nuit.

« Le maître Adnet a longtemps languï, couché sur  
 « la natte. Enfin, le génie de la maladie étant impi-  
 « toyable, il est mort. Moi, être de néant, à l'annonce

« de cette mort, j'ai été saisi d'une douleur intarissable.  
 « Mais vous, considérant que naître et mourir sont des  
 « lois du sort, veuillez tempérer votre douleur. »

« Qui ne dirait à ce style que les mandarins sont nos meilleurs amis ? C'est qu'ici on n'est pas avare de politesses qui n'engagent à rien ; c'est la politique du pays. Quand on nous avait fait quelque mauvais tour, on nous invitait à dîner, ou on nous envoyait des présents. La plus grande peine que nous pouvions leur faire était de rejeter et le dîner et les dons hypocrites ; mais cela ne les empêchait pas de recommencer à la première occasion. Je dirai pourtant à leur louange, que pendant quinze jours après la mort de mon confrère, ils ne m'ont causé aucun désagrément. Mais revenons aux fanérailles.

« Le 3 au matin, les trois mandarins précédemment envoyés vinrent à la tête d'un nombreux cortège, tous en habits blancs. ( Ici le blanc est la couleur du deuil. ) J'avais tendu l'autel en noir. Après avoir récité matines et laudes devant le cercueil, j'offris le saint Sacrifice en présence des trois mandarins et de leur suite. Nous nous dirigeâmes ensuite vers la fosse, précédés de la croix. Le lieu de la sépulture était un petit bois sur le bord de la mer, à quelques pas de la bonzerie ; déjà j'y avais enterré, il y avait deux ans, un médecin français. On a été frappé des cérémonies funèbres de l'Eglise ; on les a trouvées très-dignes, et on a vu que si nous n'adorons pas les morts, nous savons les honorer. J'ai fait placer sur la tombe une belle croix : au centre est un calice moitié doré, moitié argenté ; surmonté d'une hostie entourée d'une gloire ; et sur une belle pierre placée au milieu du tombeau, on a gravé cette inscription : *Ci-gît le corps du Révérend Matthieu Adnet, Prêtre français, Missionnaire apostolique du*

*Japon, décédé à Liou-Kiou, le 1<sup>er</sup> juillet 1848.* Grâce au respect qu'on a ici pour les morts, ce tombeau sera respecté, et aussi la croix qui est dessus. Ainsi mon cher confrère aura le bonheur de servir, dans sa mort, de marchepied au signe adorable de notre rédemption. Puisse-t-il en sortir bientôt une vertu divine, qui délivre ce peuple de l'oppression japonaise. À moins de cela, il n'y a pas à espérer qu'il se convertisse. Ce n'est pas que ses vices l'éloignent de la foi. Impossible de voir un pays mieux disposé et offrant moins d'obstacles. Peuple simple, docile, civilisé, pauvre et laborieux par nécessité si ce n'est par goût; d'un esprit droit, sans croyance aux idoles, sans cet amour du lucre et cette avidité dévorante que produit un commerce actif; les mœurs publiques y sont pures; aucune amorce extérieure (du moins que je sache) n'est jetée à la corruption; il n'y a pas même de spectacle.

« Aussi la seule objection que font les indigènes quand on leur parle de Dieu, est celle-ci : « Ce que vous dites est bon, mais nous ne pouvons pas l'entendre, il y a danger. » Et rien n'est plus vrai que ce danger pour quiconque nous écouterait et s'aviserait de suivre la voix de sa conscience et de son cœur. La prison, la bastonnade, l'exil ou la mort seraient sa récompense. Voici ce que je tiens d'un bon vieillard, qui a été gouverneur d'une petite île. Ce brave homme paraissait nous porter une vive affection; un jour, il nous appela pendant que nous passions devant sa demeure, et après nous avoir fait entrer, il nous offrit le thé et le tabac, malgré la défense de quelques satellites qui étaient survenus et qui lui rappelaient les ordres du gouvernement. Ainsi se lia notre connaissance. Depuis lors, chaque fois qu'il nous rencontrait sur les chemins, il commençait par regarder autour de lui; s'il ne voyait

aucun personnage suspect, il s'avançait et entrait en conversation avec nous ; si, au contraire, il ne se croyait pas en sûreté, il s'arrêtait sous un prétexte ou sous un autre, et nous disait un petit bonjour. Un matin que je me promenais au bord de la mer, il m'aperçut, et venant vers moi, il me dit de le suivre. Je lui obéis, et il me mena dans un enfoncement solitaire où était un tombeau. Là, il me dit : « Savez-vous bien que les Jamatou (les Japonais) ont défendu sous peine de mort, de vous parler en face. — Je le sais, lui dis-je, mais cela cessera bientôt ; dans peu doit venir un mandarin français qui parlera au roi et demandera que vous puissiez communiquer avec nous. — Le roi ! oh ! il ne peut rien ; c'est le mandarin japonais qui gouverne. — Où réside ce mandarin japonais ? — A Nafa (port principal de l'île). — Eh bien ! on lui parlera. — Vous ne pourrez pas ; il est invisible aux étrangers. » Ce disant, il voit un homme qui ramassait du sable à quelque distance ; il me regarde avec frayeur, et d'une voix plus basse : « Voyez-vous cet homme ? c'est peut-être un espion : s'il me voit, je suis perdu. — Vous vous trompez, lui dis-je, ce n'est pas un espion, c'est un malheureux esclave que son maître a envoyé chercher du sable ; rassurez-vous. — Ah ! répondit-il, c'est que les espions sont déguisés sous toute sorte de costumes ; il en est de bien vêtus, comme il y en a en guenilles ; ils sont à la ville et à la campagne, partout... Mais il s'en va, disons encore un mot. Expliquez-moi donc un peu ce que c'est que Jésus. — Jésus est un envoyé du Seigneur du ciel, puissant en paroles et en œuvres ; et le Seigneur du ciel est celui qui a créé tout ce qui existe ; et il est un. Car, dites-moi, peut-il y avoir deux soleils au firmament et deux rois dans le même royaume ? — Non, il n'en faut qu'un. — De même il ne peut y avoir qu'un Seigneur

du ciel et de la terre. — C'est juste. — C'est pour vous le faire connaître que je suis venu ici; ne voulez-vous pas nous écouter? — Oui, oui; mais il y a danger, nous ne pouvons pas. — Eh bien, promettez-moi au moins de lui adresser tous les jours cette prière: « Seigneur, faites que je vous connaisse, » et puis venez nous écouter quand on vous aura permis de le faire. — Oui. » Et là-dessus nous nous séparâmes.

« Une autre fois, un septuagénaire est venu du Nord, nous a-t-il dit, exprès pour nous voir. Il n'a pas osé s'expliquer davantage, parce que le domestique de la bonzerie, qui est un homme du gouvernement, l'ayant vu entrer chez nous, avait été à sa rencontre, et l'avait intimidé. Quelques jours après, je fis une excursion dans le Nord, pour tâcher de découvrir ce bon vieillard, car nous ne savions si c'était la curiosité ou le Saint-Esprit qui nous l'avait amené; mais j'eus beau aller dans toutes sortes de villages, mes recherches demeurèrent sans fruit. Les mandarins avaient tâché de me détourner de ce voyage; mais, voyant que j'étais décidé à l'entreprendre, ils envoyèrent dans tous les bourgs et hameaux défense de me recevoir nulle part, de me donner même à manger. Ils pensaient que, rebuté dès le premier jour, je reviendrais sur mes pas; ils se trompaient, car une de nos maximes étant de ne jamais reculer, je poursuivis ma route, et quand j'avais trop faim, j'entrais dans quelque cabane pour y quêter des patates. Mon voyage dura cinq jours. Dans le but de m'isoler le plus possible des indigènes, les mandarins ont été jusqu'à imposer le mutisme aux habitants des villages que nous visitions, en sorte que si nous entrions dans leurs cases, nous ne trouvions que des sourds-muets. Un jour, plein de compassion pour ces malheureux, j'entrepris leur cure; je déclarai donc que je coucherais dans la maison

jusqu'à ce qu'on pût me dire au moins un mot. Je passai ainsi trois nuits chez différents particuliers, et j'eus la consolation de les voir me parler le matin, pour me dire qu'ils étaient muets de par les mandarins, et me prier de m'en retourner.

« Quelques jours après la mort de mon confrère, je reçus des nouvelles de Chine, par le navire qui y va tous les ans faire le commerce. J'apprenais que Mgr Forcade allait arriver à Hong-Kong, comme pro-préfet de cette colonie; le Saint-Siège lui avait donné ce poste comme position favorable pour trouver une occasion de se rendre au Japon. Je ne recevais point d'ordre de mon Evêque; aucun confrère ne venait à mon secours. Je me résolus dès-lors à passer en Chine, pour mettre Sa Grandeur au courant des choses et m'entendre avec elle sur la manière dont elle voudrait rentrer dans sa Mission. C'est pourquoi *la Bayonnaise*, corvette française, se trouvant à passer à Liou-Kiou, je profitai de la bonne volonté du commandant pour quitter cette île. Je m'embarquai à son bord, le 27 août 1848; elle m'a transporté à Manille, d'où un bâtiment à vapeur anglais m'a porté à Hong-Kong où je suis actuellement. Retournerons-nous à Liou-Kiou? ne nous dirigerons-nous pas plutôt sur quelque point du Japon, dans quelque pays boisé, montagneux, peu habité, et par conséquent plus propre à nous soustraire à la surveillance du gouvernement? Rien n'est encore décidé. Ce dernier parti est le plus dangereux; mais en revanche, il offre plus de chances de succès, supposé qu'on puisse aborder: ce que je ne crois pas impossible. Mais peut-être que la Providence va se charger elle-même de nous ouvrir la porte, au moyen des canots anglais ou américains.

« On sait que ce qu'on appelle Liou-Kiou, est une assez petite île courant à l'est de la Chine, par le 26<sup>e</sup>

de latitude et les 126° de longitude; ce nom convient aussi à la réunion en un seul royaume, d'une suite de petites îles qui s'étendent au sud de Kiou-Siou, depuis le 20° de latitude jusqu'au 24°. Liou-Kiou n'est pas la dénomination appliquée dans le pays à l'île principale. On la nomme *Oukigna*, et le groupe entier *royaume d'Oukigna*, qui n'est en réalité qu'une province ou département du Japon. Si on lui donne le nom de royaume, qui désigne proprement un état indépendant, c'est un effet de la vanité des monarques japonais. Ils ont voulu que les anciens rois soumis, conservassent leur premier titre pour avoir la gloriole de commander non à des préfets, mais à des *rois*, ce qui sonne bien mieux.

« Toutes ces îles sont au nombre de trente-six, mais quelques-une ne sont que des rochers inhabités. La plus grande, celle d'Oukigna, qui donne son nom au royaume, est le centre du gouvernement; là résident le roi, les grand mandarins, et surtout le ministre japonais, venu de la cour de l'empereur.

« La capitale est une jolie ville, bâtie au sud-ouest de l'île, à une lieue de la mer. On la nomme Choui. Le palais du roi est à l'entrée, sur le sommet d'une colline qui domine toute les hauteurs environnantes, car ici on dit que la souveraine puissance doit habiter le lieu le plus élevé. Quand on voulait nous flatter, on nous disait que le roi de France habitait sans doute la plus haute montagne de l'Europe. Une superbe avenue, ornée de trois arcs de triomphe, conduit à ce palais, qu'une triple enceinte de murs environne. Il a bien un tiers de lieue de circuit. A la porte ouest, qui est la principale, sont postés deux lions en pierre, symbole de la puissance de celui qui y séjourne: on ne voit aucune autre garde d'honneur ni de sûreté. D'ailleurs solitude

presque complète au dedans, silence profond au-dehors. Et pourtant là résident le roi, son ministre et ses trois premiers mandarins ! Vraiment nos idées européennes sont ici tout-à-fait déroutées.

« En descendant au nord au-dessous du palais, on s'imagine être à Saint-Cloud, à la vue d'un charmant bois, s'élevant au-dessus d'une pièce d'eau, qu'environne une petite place demi-circulaire. A droite est la pagode royale, non que le prince y aille faire ses dévotions, ce n'est pas l'usage ici, mais parce qu'elle est de fondation royale et que c'est la plus belle du pays. L'entrée en est gardée par deux géants en pierre, qu'on appelle dieux ; je leur ai vu, en effet, offrir des sacrifices. On y monte par un bel escalier en pierres de taille ; il conduit à un portique détaché, ouvrant sur une vaste cour bordée de bâtiments, où demeurent les bonzes. Au milieu est la pagode, faite en bois et chargée de sculptures. Ces dehors font espérer de voir quelque richesse dans l'intérieur, mais il n'en est rien ; un corps nu, sans architecture, à charpente découverte, est tout ce qui se présente aux regards. Le seul ornement est, au fond, une grande table pour recevoir les sacrifices ; là sont posés des pots de fleurs, des coupes de thé, et quelques vases où brûlent toujours des bâtonnets. La principale divinité là céante, est Chaka, le même que le Fo de la Chine et le Sommonocodon de Siam. Son tableau, placé au-dessus de l'autel, le représente dans la gloire, siégeant au milieu de ses dignes disciples. Il paraît être de façon japonaise, il est très-grand, mais de mauvais goût. Les bâtiments qui sont destinés aux bonzes et qui pourraient en loger une cinquantaine, en contiennent seulement trois, en compagnie de quelques enfants.

« Choui a des rues larges et bien entretenues, elle



compte beaucoup de belles maisons, mais le malheur est que ces demeures des grands, bâties au fond d'une cour plus ou moins vaste, sont dérobées à la vue par une enceinte de murailles. C'est l'usage général au Japon, que les nobles se renferment ainsi derrière des murs : cela donne aux villes un aspect sévère, bien conforme au genre de gouvernement qui les régit. Quant aux habitations des pauvres, elles ont un toit de chaume, des murs en paille et un plancher en bambou ; et hélas ! ici comme ailleurs et plus qu'ailleurs ces cabanes sont les plus nombreuses.

« La solitude qui règne autour du palais, se fait remarquer dans le reste de la ville ; le commerce bruyant y est interdit ; il n'y a de vendeurs et d'acheteurs que pour les choses nécessaires à la vie. C'est le Versailles Oukignais. Le lieu où se tiennent les foires, les grands marchés, est Nafa, port principal de Liou-Kiou, à une lieue et demie de la capitale, du côté du sud-ouest. Son commerce extérieur, quoique circonscrit entre cet archipel et le reste du Japon, est pourtant considérable ; au temps de la mousson, j'ai vu jusqu'à vingt-un navires japonais dans la rade, sans compter ceux des îles voisines. Qu'était-ce donc autrefois, lorsque Liou-Kiou était l'entrepôt du négoce entre le Japon, la Corée, la Chine, la Cochinchine, Siam ; lorsque les navires de tous ces pays y abordaient en foule, et qu'il envoyait les siens à son tour dans ces royaumes, et jusqu'à Malaca ! C'est ce que raconte l'histoire chinoise ; les souvenirs du pays sont en parfait accord avec ce récit, et les vestiges de cette ancienne grandeur se montrent encore dans les ruines amoncelées par la politique japonaise.

« Liou-Kiou a de plus, au nord-ouest, un des plus beaux ports du monde, aussi sûr que vaste ;

deux cents navires peuvent y tenir à l'aise, et la couronne de hauteurs qui l'entoure et le domine, fait qu'ils y sont aussi tranquilles au temps des typhons que dans le plus grand calme de la mer. Ce port a sur les cartes le nom de port Melville, mais dans le pays on le connaît sous le nom de port d'Ounting, et c'est ainsi que le vice-amiral Cécile l'a désigné sur le plan qu'il en a fait faire. Le seul inconvénient qu'il présente est l'étroitesse de son entrée; mais avec des précautions et surtout avec des bateaux à vapeur, cet inconvénient disparaît.

« La population totale d'Oukigna ne monte pas, à mon avis, à plus de soixante mille âmes. J'en mets quarante mille entre les deux villes de Choui et de Nafa et le gros bourg de Tumaï, les autres vingt mille seraient disséminés dans le reste de l'île. D'ailleurs son territoire n'est pas aussi étendu que le supposent les cartes et les voyageurs. A peine a-t-elle quatre à cinq lieues dans sa plus grande largeur, sur vingt à vingt-cinq de long.

« Un mot maintenant sur l'introduction du christianisme dans cette île. On se rappelle que sous le règne de Chang-Thing, les navires de Liou-Kiou allaient à Formose, en Corée, au Tong-king, aux royaumes de Bungo et de Saxuma; ils passèrent même jusqu'à la presque île Malaise. C'était précisément le temps où les Portugais faisaient un commerce si considérable avec le Japon, où surtout saint François Xavier et, après lui, des colonies de Missionnaires portaient à cet empire la bonne nouvelle, établissaient ces chrétiens si célèbres qui rappelèrent par leur ferveur celles des premiers siècles, allaient même jusqu'à convertir des rois, entre lesquels figure si noblement celui de Bungo.

« Qui croira après cela que l'île d'Oukigna ait été

étrangère à la prédication de l'Évangile? que ses marchands n'aient pas connu au Bungo la Religion qui y brillait d'un si grand éclat? que plus tard des Missionnaires n'aient pas été l'annoncer au reste des habitants? Ne sait-on pas qu'en 1530, un père Dominicain passa par Liou-Kiou pour aller au Japon, qu'il y fut reconnu et noyé? Aujourd'hui, la croix qui reste gravée sur le port où abordaient les étrangers, atteste que la foi n'était pas inconnue dans cette île. J'ai remarqué plusieurs autres petites croix à l'entrée de Choui, sur des pierres de taille qui pavent maintenant le chemin. Ainsi que Mgr Forcade le rapporte dans son Mémoire, les mandarins y connaissent le nom du Sauveur, et appellent le catholicisme, religion de Jésus, nom sous lequel il était désigné au Japon. Mais hélas! à quelque état qu'ait été autrefois le christianisme dans ce pays, les despotes qui l'ont détruit dans les autres parties de l'empire, n'ont pas moins réussi à Liou-Kiou.

« Je ne sais, Messieurs, si ces détails vous intéresseront, il s'agit d'une contrée si peu considérable! Si cependant, comme il y a quelque lieu de l'espérer, Oukigna était destiné à être le berceau de la régénération religieuse du Japon, oh! à ce titre, il mérite l'intérêt de tout cœur chrétien; il ferait, par l'humeur douce et paisible des habitants, par la droiture de leur esprit et la docilité de leur caractère, il ferait bien vite l'admiration des fidèles d'Europe, de même qu'il serait le paradis des Missionnaires. Priez donc, Messieurs, pour que Dieu nous donne bien vite la faculté d'y prêcher en toute liberté la bonne nouvelle, qui y sera certes bien accueillie, et qui produira de si beaux fruits.

« Je suis avec la considération la plus distinguée, votre très-respectueux et très-reconnaissant serviteur,

« PIERRE-MARIE LETURDU, *Mis. apost.* »

## MISSIONS DE LA CORÉE.

*Lettre de M. Daveluy, Missionnaire apostolique de la  
Congrégation des Missions étrangères, à sa famille.*

Corée, octobre 1847.

« BIEN CHERS PARENTS,

« Vous attendez sans doute de moi quelques nouvelles de ma Mission; mais que puis-je dire, après mes lettres ou plutôt mes volumes envoyés l'année dernière? On espère toujours des merveilles des pays lointains, et il n'y a rien que de commun; notre vie est chaque jour la répétition du précédent. Pour retrouver un intérêt dramatique, il faut remonter à l'époque des martyrs de 1839, année si glorieuse et si pleine de douleurs, où la famine jointe aux persécutions aurait dû anéantir tous nos chrétiens, si Dieu, de sa main puissante, ne s'était réservé un petit troupeau. Tous les jours j'apprends de nouveaux détails de cette année d'impérissable mémoire. On se demande encore comment grand nombre de néophytes ont pu survivre à l'excès de leur misère. Là où le païen pouvait trouver quelques ressources chez les mandarins et les riches, le chrétien, repoussé de tous, était obligé de fuir, et les herbes des champs, les racines des forêts, devenaient

sa seule nourriture. Les nobles surtout offraient un tableau désolant. Elevés dans l'abondance, et souvent dans la fainéantise, ou s'occupant uniquement de lettres chinoises, ni leurs forces, ni leurs habitudes ne leur permettaient le travail; plus persécutés que le peuple, plus que lui ils souffraient de la faim. J'en connais qui pendant plusieurs mois n'ont vécu que de glands et de racines, attendant chaque jour leur dernière heure entre la disette et le glaive.

« L'un d'eux me racontait qu'après un long séjour sur des montagnes inhabitées, il pensa à retourner auprès d'un cousin idolâtre. N'ayant pas d'habit, il dut s'y présenter dans son costume habituel, c'est-à-dire avec un pantalon et une veste de paille pourrie. Son parent, à cette vue, recula d'horreur, et ne consentit à lui parler qu'après l'avoir fait revêtir d'habillements humains. Or, ce pauvre empaillé appartient à une famille très-riche, dont tous les enfants se convertirent, il y a peu d'années, avec leur mère. Ils commencèrent par faire restitution de vingt mille francs, fruit d'anciens prêts entachés d'usure; puis vint la persécution; plusieurs furent pris, les autres mis en fuite, et tous les biens dissipés. Les trois fils qui ont échappé aux tortures de 1839, mènent une vie misérable, au point que l'un d'eux, après la persécution de 1846, voulant déloger de nouveau, vendit sa maison et quelques ustensiles de cuisine pour la somme de trente-cinq sous, unique trésor qu'il emporta avec les habillements qui couvraient son corps. Tous les nobles à peu près en sont là. Faut-il s'en étonner avec les procédés qu'emploie la police coréenne. Quand les satellites sont lancés à la poursuite de leur proie, ils ont une puissance illimitée; ils saisissent, battent, tuent à volonté qui leur tombe sous la main, puis ils pillent tout ce qui se rencontre. Pour

découvrir les chrétiens aucun stratagème n'est oublié. On en a vu qui, le soir, dans les auberges, semblaient regarder autour d'eux s'ils n'étaient pas examinés, et, faisant ensuite le signe de la croix, simulaient furtivement un murmure de prières, afin que si quelque fidèle était là, il vint à eux comme à des frères, et se jetât ainsi dans la gueule du lion.

« Dirai-je les insultes que ces hommes mêlaient à leurs cruautés? Les satellites, assez bien instruits de la Religion par les livres saisis et par les interrogatoires des confesseurs, demandaient aux chrétiens s'ils étaient seulement baptisés. « En ce cas, tu n'as que peu de forces, disaient-ils à la victime; on te battra peu. » Mais à d'autres: « Est-tu confirmé? » sur sa réponse affirmative, « Eh bien, tu es un soldat vigoureux, nous te frapperons beaucoup plus avant l'apostasie; » et ils redoublaient les coups. Si le malheureux céda à la douleur, des cris, des injures, des sarcasmes insultaient à sa défaite: « Après la Confirmation, tu apostasies encore! tu es un lâche, indigne du nom de chrétien. » Voilà toute la pitié qu'on avait pour ses plaies et ses remords.

« A côté de ce pénible tableau, citons quelques traits consolants. C'est, d'abord, un vieillard de soixante et onze ans qui nous est arrivé à la onzième heure. Depuis trois ans qu'il est chrétien, sa journée se passe en prières, en lectures pieuses, en œuvres de pénitence. Le Carême dernier, il redoubla ses austérités pour se préparer à la mort, jeûnant tous les jours, tous les jours faisant le Chemin de la Croix et beaucoup d'autres exercices religieux. Plusieurs fois son fils voulut modérer cette ferveur excessive, ce fut en vain. « Le Sauveur a tant souffert pour nous, disait le vieillard; ne puis-je pas souffrir un peu pour l'amour de Jésus. » Tout

son Carême se passa de la sorte , et quand il vint à moi quelque temps après , pour recevoir les sacrements annuels , son maintien , ses paroles , sa foi , m'édifièrent et m'émurent jusqu'aux larmes.

« Un autre Coréen , noble d'origine , ayant quitté sa province pendant la famine de 1839 , avait passé deux ou trois ans en pays lointain. A son retour , il voit quelques vides parmi ses anciennes connaissances et ses amis ; il s'informe d'eux et apprend que comme chrétiens ils ont péri dans les supplices. Cette nouvelle le frappe : « Il y a donc , se dit-il , quelque chose de bien grand dans cette Religion qui élève les hommes au-dessus de la mort ; je veux la connaître. » Et il se dirige vers les montagnes , à la recherche des chrétiens qui s'y sont réfugiés. Après s'être instruit de nos vérités saintes , il se retire lui-même dans les bois avec toute sa famille. En vain ses autres parents l'ont obsédé pour le faire sortir de son affreuse retraite ; il a répondu à leurs tracasseries par un zèle si généreux , que plusieurs de ses proches sont près de se faire chrétiens. Le pauvre noble a pour maison une cabane ouverte à tous les vents. Quel abri pour nos hivers si rigoureux ! Son unique ressource est un champ qu'il a défriché à la sueur de son front , et après tant de fatigues la récolte de la première année s'est montée en tout à une quinzaine de francs.

« Cette année , je devais visiter environ 500 chrétiens disséminés à de grandes distances. Au moment où j'allais partir , Dieu nous éprouva encore ; des affaires politiques assez graves firent couvrir les routes de satellites et d'espions ; il fallut nous cacher de nouveau , et , après être restés inactifs pendant un mois , ajourner indéfiniment mon voyage. Quelle nouvelle pour ces pauvres néophytes ! huit ans , ils ont attendu le Père , et

quand il va venir, de nouveaux obstacles empêchent de le voir ! Aussitôt un grand nombre d'entre eux, accoururent où je me trouvais. Des femmes avec leurs enfants à la mamelle, des vieillards, des jeunes personnes ne craignirent pas de faire quatre, six et même huit journées de chemin pour venir chercher la grâce des sacrements, et cela par la neige, par le froid et les montagnes. Arrivés près de moi, ils étaient épuisés de fatigues ; souvent leurs pieds étaient enflés, écorchés et saignants ; mais n'importe ; auprès du Père, toute leur douleur cessait ; ils tombaient à mes pieds, fondant en larmes, recouvraient la paix de la conscience, puis recommençaient leur longue route avec joie. Ainsi vinrent deux cents et quelques personnes.

« Quant aux païens, le nombre de ceux qui désirent se convertir est grand, mais la peur les retient. Ah ! si nous pouvions prêcher librement, quelle moisson à recueillir ! Lorsqu'une occasion favorable et exempte de dangers se présente, il est rare que nos chrétiens ne fassent pas quelque conquête. Ainsi, il y a quinze mois, un satellite des mandarins s'étant converti, quitta la ville et se retira dans les montagnes. Quelques mois plus tard, il rencontre des parents et des amis ; on le questionne sur son étrange conduite : « Pourquoi aller dans les montagnes ? serais-tu chrétien ? — Oui, dit-il, je le suis ; » et il se met à leur prêcher l'Évangile. Ses auditeurs attendris avouent que la Religion est une bonne chose ; ils lui demandent des livres ; trente personnes ont appris à cette lecture la bonne nouvelle, et presque toutes dans quelques mois seront des nôtres. Voilà une partie de nos joies ; elles sont dans l'espérance de l'avenir : l'espérance est la vie de l'homme, dit-on ; combien plus est-elle la vie du Missionnaire ! A force d'attendre, peut-être verrons-nous



la moisson blanchir. Déjà nous glanons çà et là quelques épis. Entre ma première et ma seconde tournée apostolique, cinquante nouveaux chrétiens sont venus recruter nos rangs, et ma seconde visite n'est encore qu'à moitié. Or ces conversions, notez-le bien, se sont faites l'année dernière, époque de persécution, alors que le supplice d'un martyr se redisait de bouche en bouche et jetait la terreur partout. Dans tout cela, le Missionnaire est entièrement nul ; il est toujours caché ; le Sacrifice qu'il offre chaque matin est sa seule coopération au salut des infidèles ; la grâce fait tout à elle seule, et si quelquefois elle se sert des hommes, ce sont uniquement nos chrétiens qui sont à l'œuvre.

« L'année dernière, au sortir de la persécution, Monseigneur voulant plus que jamais consacrer à la sainte Vierge ce malheureux pays, érigea dans ma pauvre cabane la confrérie du Saint-Cœur de Marie. La plupart de mes néophytes s'empressèrent de se faire inscrire, pour participer aux grâces qui découlent sur les associés. Quelle douce émotion pour moi quand, le dimanche, entendant les prières de nos chrétiens en langue coréenne, je pense à ce concours de tous les peuples, à ce chant de toutes les langues réunies pour célébrer les louanges de Marie et implorer la conversion des pécheurs ! Daigne cette bonne Mère nous faire part des bienfaits sans nombre qu'elle a répandus sur tant d'autres pays.

« A cet effet, je requiers les prières des Associés, celles de toutes les bonnes âmes et surtout les vôtres, bien chers Parents...

« DAVELUY, *Miss. apost.* »

*Extrait d'une lettre du R. P. Maxime, Missionnaire apostolique en Chine, à un de ses confrères.*

« ... Quelques mots sur cette Chine encore si mal connue en Europe. On s'est plu longtemps à vanter la civilisation de cet empire, la sagesse de son gouvernement, et par suite le bonheur du peuple qui l'habite. Or, quiconque voit la Chine, non dans son imagination comme M.<sup>...</sup> et autres dont j'ai lu autrefois les brochures, mais à découvert et telle quelle est en elle-même, avoue facilement qu'en fait de société et de gouvernement il n'existe rien sur notre terre de plus comique et de plus dérisoire. Le peu que j'en dirai prouvera suffisamment cette assertion.

« Les membres de la hiérarchie gouvernementale, à l'exception d'un très-petit nombre, n'ont d'autre occupation que celle de se voler les uns les autres; les grands usent de la force contre les petits, et les petits usent de finesse et de fraude envers les grands. L'empereur perçoit chaque année des sommes énormes sur les grands mandarins de Pékin; ceux-ci se rejettent sur les vice-rois des provinces; les vice-rois dépouillent les gouvernements des villes et ainsi de suite jusqu'aux petits mandarins qui, pour ne pas rester pauvres, pressurent le peuple de la manière la plus injuste, comme j'en suis témoin tous les jours. Mais voici que par contre-coup les petits mandarins, indignement volés par leurs domestiques, se vengent sur les grands par des fraudes qu'il serait trop long d'expliquer, et enfin les grands mandarins trompent l'empereur dans presque toutes les parties de

l'administration , en sorte qu'on peut le regarder comme la première dupe de l'empire. Je ne rapporterai que deux faits qui serviront à éclaircir la chose.

« A Mouk-dem capitale du Leao-tong, et après Pékin la plus noble cité de l'empire , commé appartenant à la patrie des empereurs Mand-chou , Tao-Kouang possède un grand palais et des jardins d'une vaste étendue. Chaque année des mulets partent de Pékin pour Mouk-dem, portant le produit des revenus impériaux , et accompagnés d'une forte escorte. Le grand mandarin de Mouk-dem reçoit ces trésors au nom de l'empereur avec l'ordre de les déposer dans des salles secrètes du palais destinées à cet usage. Mais on ne voit nulle part une plus parfaite image du tonneau des Danaïdes. Quoique depuis tant d'années l'argent arrive en abondance , il est de fait que les salles du trésor de Mouk-dem sont absolument vides. Tout a été absorbé par les mandarins.

« Vous me demanderez peut-être comment je le sais; le voici : il n'est guère d'années que l'empereur ne vienne passer quelques jours de l'été à son palais de Mouk-dem, et il a soin de visiter en personne les salles du trésor. Les grands mandarins, toujours avertis de sa visite à cause des préparatifs de sa réception, ordonnent aux plus riches habitants et marchands de la ville d'apporter pour quelques jours tout leur argent disponible. Vous pensez bien qu'on obéit avec empressement à cette invitation; car quiconque hésiterait seulement à contenter les désirs du mandarin, s'exposerait à de fortes amendes : on remplit ainsi le trésor ; l'empereur arrive, se le fait ouvrir, témoigne sa satisfaction du bon état où il le trouve, et se retire content. Aussitôt après son départ, l'argent est rendu aux prêteurs. On a ici autant de témoins de ce fait que le mandarin emploie d'hommes à faire la collecte.

« Le second exemple que je pourrais citer n'est pas moins démonstratif. On a construit dans plusieurs villes depuis longtemps, des greniers publics, destinés en temps de famine à soulager la misère du peuple. L'empereur y envoie chaque année une quantité considérable de grains de toute espèce; et cependant les greniers restent vides, parce que les employés qui y sont préposés, vendent les grains à leur compte. Les famines sont très-fréquentes en Chine, et le peuple ne reçoit rien des greniers publics. Vous devez regarder ces courts détails comme un faible échantillon de ce qui passe journellement sous nos yeux... »

---



---

## MISSION DE MADAGASCAR.

---

En ce moment un Evêque , le premier que Rome ait nommé à Madagascar , traverse avec douze collaborateurs les mers qui le séparent de sa lointaine Mission. Jamais si nombreuse colonie d'apôtres n'avait quitté l'Europe pour cette ile souvent évangélisée et toujours infidèle; jamais si grands sacrifices ne furent demandés pour elle à nos Associés , et ne donnèrent des espérances plus fondées de succès. Ces considérations nous engageant à signaler en peu de mots à nos lecteurs ce pays Malgache , dont leurs prières doivent favoriser la conquête , après en avoir ouvert le chemin par leurs aumônes.

Madagascar située sur la côte orientale de l'Afrique et à l'entrée de l'Océan indien , est une des plus grandes et des plus belles îles du globe. Elle s'étend du 12° au 25° degré de latitude sud , et présente , sur une échelle de trois cents lieues de long et de cent trente de large , à peu près autant de superficie que la France. Les Portugais qui la découvrirent en 1506 , sous les ordres de Lorenzo Almeida , lui donnèrent le nom de *Saint-Laurent* , qu'elle échangea contre celui d'*Ile Dauphine* au temps d'Henri IV , et contre celui de *France-Orientale* sous Louis XIV. On ne sait d'où lui viennent les noms de *Madagascar* , *Malgaches* et *Madécasses* , usités parmi les

Européens, et complètement étrangers aux indigènes, qui appellent simplement leur patrie *Tani-bé* ou *Kiera-bé* (Grand-pays). Chaque tribu, chaque province, a de plus une dénomination particulière, qui caractérise ordinairement les coutumes ou le naturel des habitants; mais il n'existe pas de terme générique pour désigner l'ensemble de la population.

Cette île est parcourue dans toute sa longueur par une ou plusieurs chaînes de montagnes, dont les plus hauts sommets atteignent dix-huit à dix-neuf cents toises d'élévation, et présentent les aspects les plus variés. Vue de la mer, dans le nord-est, elle offre jusqu'à cinq plateaux superposés, qui courent parallèlement au rivage, et montent vers l'intérieur en immense amphithéâtre; tandis que dans le sud-ouest c'est une série de collines qui ont à peine cent mètres de haut, et qui se dessinent dans le lointain comme les ouvrages d'une vaste forteresse, dont les lignes uniformes s'étendraient à perte de vue. La chaîne culminante détermine deux versants généraux, celui de l'Océan indien et celui du canal de Mozambique, sillonnés l'un et l'autre par des rivières nombreuses, mais peu considérables. Aucune d'elles n'est praticable aux navires; deux seulement portent bateaux jusqu'à plusieurs lieues dans les terres; toutes les autres sont si obstruées par les sables à l'embouchure, qu'à peine les pirogues peuvent y passer.

Quoique la plupart de ces cours d'eau n'aient qu'un espace très-limité à franchir, cent lieues au plus, et toujours sous la zone torride, ils traversent en peu de jours toutes les variétés de climats, de saisons, de sites et de cultures. Au dessous des pics majestueux d'où ils s'élancent en cascades, ils arrosent des vallées salubres et fertiles, puis des plaines d'une fécondité sans exemple, de vastes savanes où paissent de nombreux troupeaux,

et finissent par couvrir le sol abaissé des côtes de ces marécages si funestes aux étrangers.

Sur une terre qui réunit à une exubérante fertilité l'élevation progressive et accidentée du sol, et les influences les plus graduées de la température, on doit s'attendre à trouver dans tout son luxe la végétation propre aux divers climats. Aussi les voyageurs s'accordent-ils à vanter la richesse de ses productions naturelles. Celles qui naissent de l'industrie et des sueurs de l'homme sont infiniment plus restreintes. Généralement paresseux, les Malgaches mesurent leur travail aux impérieux besoins de la nourriture et du simple vêtement; leur ambition et leur prévoyance ne vont pas au delà. Du riz, du maïs, du manioc, des patates, des bananes et quelques légumes, c'est tout ce qu'ils récoltent sur un terrain qui se prête avec succès aux plus riches cultures, telles que la canne à sucre, le café, le girofle, le tabac, le coton, la soie, l'indigo, la vigne et le froment. On en a fait jusqu'ici d'heureux essais, qui attendront toujours pour se généraliser une puissante colonisation européenne.

Nous ne parlerons pas des mines d'or et d'argent, si souvent attribuées à Madagascar, parce qu'on n'a encore aucune preuve positive de l'existence de ces métaux précieux. Dans le règne animal, les oiseaux de cette île se distinguent entre tous par leur rare beauté. C'est une famille complète qui réunit toutes les variétés de la grandeur et de la grâce, depuis le colibri aux couleurs étincelantes jusqu'à l'aigle noir au sombre et austère plumage. La veuve noire constitue dans cette collection une spécialité touchante, qui l'a rendue sacrée aux indigènes, et qui mérite un souvenir. A peu près de la grosseur du merle, cet oiseau imite dans les forêts tout ce qu'il entend : voix de l'homme, cris des animaux, bruit des torrents ou des orages, il met son étude à les redire avec

fidélité. Aussi, à l'époque d'une grande famine, où les cases retentissaient de gémissements et de sanglots, la pauvre veuve ne faisait que pleurer. Les Malgaches témoins de sa compassion pour eux, la déclarèrent inviolable, et depuis lors ses jours sont respectés par la reconnaissance du peuple. On la prend quelquefois, sans qu'elle s'apprivoise jamais. Aussitôt introduite dans la cage, elle se met incontinent à miauler avec le chat, à japper avec le chien, à lutter de cris avec le coq; mais elle ne veut pas manger; captive elle meurt en brave, et son dernier chant est encore un écho.

Parmi les animaux sauvages et les énormes reptiles qui peuplent les bois et les marais de Madagascar, on ne signale comme dangereux que le caïman, monstre amphibie de douze à quinze pieds de long, à la forme de lézard, et à la cuirasse d'écailles que le fer et la balle ne peuvent entamer. Il attaque les hommes dans l'eau, mais il n'ose les poursuivre à terre. On en rencontre souvent sur les bords des étangs et des rivières, où ils dorment le ventre au soleil, toujours prêts, au premier bruit qui les éveillera, à se précipiter dans leur élément favori, pour y épier leur proie. « Dans un de mes voyages, écrivait M. Dalmond, on m'avertit qu'il y avait un gros caïman sur le chemin. Je pris avec moi plusieurs hommes armés de fusils et de sagaies, me figurant que s'il se jetait sur nous, aisément nous pourrions nous défendre. Dès qu'il nous aperçut, cet animal entra dans une caverne, et, tourné vers nous, il ouvrit son effroyable gueule, d'environ un pied de diamètre, et garnie de dents sur toute sa superficie. Il poussait un cri semblable au rugissement sourd du lion. Comptant sur nos armes, nous nous approchâmes à trois pas du monstre, et lui envoyâmes quatre balles dans la gueule qu'il tenait toujours béante, sans plus remuer que s'il ne les avait pas



senties. Nous lui enfonçâmes une pioche dans la mâchoire; il la saisit avec force; nous le tirâmes ainsi hors de son antre, et comme il ne marchait pas, nous fîmes pleuvoir sur lui balles et sagaies pour l'achever; mais inutile; il n'avait pas même une égratignure. Enfin nous pûmes le renverser sur le dos, et on le tua en lui ouvrant le ventre. »

L'intérieur de Madagascar étant inexploré en majeure partie, et les notions les plus élémentaires du calcul peu familières à ses habitants, on n'a recueilli jusqu'à ce jour aucune donnée satisfaisante sur le chiffre de sa population. Demandez à un Malgache combien il y a d'insulaires dans son village, il vous répondra : *Marou* (beaucoup). — Combien dans la province? encore *marou*. — Combien dans l'île entière? toujours *marou*; c'est tout ce que vous en aurez. Demandez-lui le nombre de ses enfants, il se mettra à les compter sur ses doigts, avant de pouvoir formuler une réponse qu'un père devrait trouver toute prête dans son cœur. Il n'est donc pas étonnant qu'en l'absence de renseignements plus précis, l'évaluation totale des indigènes flotte au hasard entre quinze cent mille et dix-sept millions, qui sont les deux chiffres extrêmes accusés par les historiens. Mais celui de trois ou quatre millions est plus communément reçu comme une vérité approximative. Du reste, la population de Madagascar a beaucoup diminué depuis vingt ans, par la politique barbare des *Ovas* qui ont fait une guerre d'extermination à leurs rivaux, et changé en solitude des provinces entières.

Ces peuples sont divisés en vingt et quelques familles, issues à ce qu'on croit d'une source commune, dont chacune avait naguère un ou plusieurs rois; mais dont la moitié environ est aujourd'hui courbée sous le joug des *Ovas*. Les principales tribus sont celles des *Be-*

*taniménas* et des *Betismitsaraks* dans l'est, des *Sakalaves* dans l'ouest, des *Antankaras* au nord, des *Antatsèmes* dans le sud, des *Ovas*, des *Massikoras* et des *Mahafalis* à l'intérieur. Nous nous abstenons de caractériser ici les mœurs de ces diverses peuplades, pour ne pas revenir sur des récits déjà connus (1), ni anticiper sur celui qui suivra cette notice. Mais à côté des jugements portés par nos Missionnaires, qui apprécient tous favorablement les Malgaches, il peut être utile de citer quelques lignes d'un historien moderne (2) qui rend une égale justice aux heureuses dispositions de ces insulaires.

« L'hospitalité, dit-il, est encore une des vertus des Malgaches. Le voyageur qui entre dans leur case au moment du repas, est aussitôt convié à le partager, et l'on attend toujours qu'il ait fini, avant de lui demander le motif de sa venue. Pendant les onze années de ma résidence chez les *Betismitsaraks*, j'ai constamment trouvé en eux un grand fonds de probité.... Hors des lieux fréquentés par les navires, il suffisait d'un bâton planté devant une case, ou d'un fil qui tenait la porte fermée, pour indiquer l'absence du maître et en éloigner les passants. L'horreur du vol était si grande, que celui qui en était même soupçonné, était souvent forcé de s'expatrier pour échapper au mépris public... Missionnaires catholiques, qui cherchez des peuples à civiliser, tournez les yeux vers ce malheureux pays ! Jamais peut-être champ plus vaste et plus digne de votre charité ne s'est offert à votre zèle. »

Ce n'est pas le zèle apostolique qui a manqué à l'évangélisation de Madagascar. Dès les premiers essais de co-

(1) Voir le numéro de Mars 1846, page 146 et suivantes.

(2) M. Carayon, capitaine d'artillerie.

lonisation tentés il y a deux cents ans par la France, et successivement renouvelés jusqu'à nos jours par MM. Pronis (1642), Flacourt (1648), Benioswki (1774), de Makau (1818), et Gourbeyre (1829), les enfants de saint Vincent de Paul y accoururent, avides de souffrir, au midi comme au nord, sur une terre où leur saint fondateur avait été esclave. Là comme à Alger la mort les attendait. Décimés par les fièvres et le martyre, ils n'en continuèrent pas moins avec succès une Mission qui prospérait de jour en jour, lorsque, poussés à bout par les iniques vexations des traitants, les Malgaches se ruèrent sur les établissements européens, qu'ils couvrirent de sang et de ruines. L'évacuation de l'île fut alors ordonnée, et Louis XIV défendit à ses navires de toucher à ces parages qui gardent encore, en souvenir de massacre et d'insalubrité, le nom de *cimetière des Français*.

Mais qu'importe au Missionnaire que sa tombe soit creusée d'avance sur le rivage ! Il s'y élance avec plus d'ardeur ; et c'est parce qu'au fond de l'Asie l'échafaud était en permanence, que pressés d'y arriver par le plus court chemin, les apôtres passaient devant Madagascar en paraissant l'avoir oublié. Cependant, en 1837, un saint prêtre, M. Dalmond, s'arrêta sur ces côtes qu'il devait aborder jusqu'à six fois avant d'y mourir. Les succès de son ministère furent dignes de sa vertu : une seule Mission lui donna en huit mois plus de quatre cents néophytes. Nommé Préfet apostolique de cette île en 1844, il appela à son aide la Congrégation du Saint-Esprit, spécialement dévouée aux colonies, et la Compagnie de Jésus qui jette ses membres à tous les fléaux, sans plus tenir compte des fièvres pestilentiennes de Madagascar que du choléra indien du Maduré. Un nouvel effort va être tenté pour le salut des Malgaches, et cette fois un Evêque le dirige en personne : Mgr Monnet, déjà familiarisé avec

les usages et le climat du peuple que Rome lui confie , vient de partir pour sa lointaine Mission , en recommandant aux prières des Associés le succès d'une œuvre entreprise avec le secours de leurs aumônes. (1818).

*Lettre du R. P. Jouen, Missionnaire apostolique de la Compagnie de Jésus, à un de ses confrères.*

## MOEURS ET COUTUMES

### MALGACHES.

« MON RÉVÉREND PÈRE ,

« Un mot d'explications doit précéder les détails que j'ai à vous donner. Bien que j'aie étudié chez les Sakalaves les coutumes que je vais décrire , les mêmes usages, à quelques modifications près, sont communs aux autres peuplades. En second lieu, ces cérémonies n'ont guère d'application que pour les chefs et leurs familles. Enfin ce n'est point sur ouï-dire que j'en parlerai : j'ai été moi-même témoin oculaire des faits.

« La fille d'un grand chef venait d'être fiancée à un Arabe : elle était fort jenne encore , pleine de fraîcheur et de santé , lorsque tout à coup elle fut atteinte de la petite vérole. Bientôt le mal augmenta et prit un caractère

sérieux ; soit prévention , soit crainte d'enfreindre les coutumes nationales , soit tout autre motif , Tsimandrou son père ne crut pas devoir recourir à nous , et nous n'apprîmes la gravité de la maladie que lorsqu'il n'y avait plus de remède.

« Presqu'aussitôt que la jeune princesse fut atteinte , les cérémonies et les supplications commencèrent. Plusieurs fois le jour , toutes les filles et femmes du village , revêtues de leurs plus beaux habits , se réunissaient sur la place du *Cabarre* , ou des Harangues , à l'ombre d'un immense tamarinier. Chacune d'elles tenait à la main une longue baguette ; elles se rangeaient ensuite sur deux files et s'acheminaient en chantant vers la case de la malade. Leur marche était grave , digne et assez semblable à celle de nos processions. Leur chant n'avait rien de bien remarquable ; c'était une espèce de récitatif que l'une d'elles entonnait et auquel les autres répondaient , non sans quelque mesure. Quoique ces airs fussent en général monotones , ils avaient parfois quelque chose de triste et de mélancolique qui allait à l'âme.

« Un jour entre autres , elles firent entendre comme une litanie qui me rappelait celle que l'Eglise chante le samedi saint , lorsqu'on se rend processionnellement aux fonts baptismaux , et , comme malgré moi , je me sentis ému et attendri à ce souvenir. Les paroles qu'elles prononcent sont insignifiantes : elles débitent tout ce qui leur passe par la tête.

« Lorsqu'elles furent rendues à la case de la malade , elles se rangèrent en cercle tout autour , et là , pendant plus d'une heure , les chants recommencèrent , accompagnés de claquements de mains et d'un certain balancement de corps et de tête exécuté en mesure. Il y avait de quoi étourdir la malade et l'excéder de fatigue. Quelquefois elles s'arrêtaient tout à coup , suspendaient leurs

cantiques ; et alors l'une d'elles s'approchant de la porte prêtait une oreille attentive, écoutait en silence comme pour s'assurer si l'harmonie avait produit son effet.

« Autant qu'il m'a été possible de le découvrir, ces chants et ces cérémonies ont un double but : conjurer le mauvais esprit et l'éloigner de la malade, inspirer le devin et lui révéler la cause et le remède du mal. Le même cérémonial s'observa tant que dura la maladie de la jeune fille, et ces chants, ces processions, ces claquements de mains, qui se renouvelaient plusieurs fois le jour et la nuit, ne cessèrent qu'à sa mort.

« Les devins jouent un grand rôle chez les Malgaches, et en particulier chez les Sakalaves qui sont, je crois, les plus superstitieux de ces peuples. Le devin est ordinairement choisi par le chef de la tribu, qui lui confère sa mission. C'est lui que l'on consulte dans les cas de maladie, de guerre, de marches, d'expéditions, etc. Il en est qui font profession d'ignorance, et à qui il est interdit d'apprendre les *Taratas*, c'est-à-dire, à lire et à écrire. Peut-être s'imaginent-ils que livré à sa simplicité native et dégagé de toutes les influences et préjugés de la science, leur esprit est plus apte à recevoir les impressions et communications célestes.

« Un jour, un Malgache se présenta à notre case, suivi de son fils : c'était un jeune homme d'une quinzaine d'années et d'une physionomie intéressante. Il y avait là d'autres enfants qui apprenaient à lire et à écrire. Je remarquai avec quelque étonnement qu'au lieu de s'approcher de ceux qui étudiaient et de se mêler à leur cercle, suivant l'usage, ce jeune homme, inquiet, agité, paraissait mal à son aise et cherchait à s'éloigner.

« Ce fut bien autre chose lorsque je lui proposai à lui-même de rester avec nous pour s'instruire. Aussitôt il nous quitta brusquement et se mit à fuir. J'en demandai

la cause à son père qui me dit qu'il avait été désigné par le chef pour être *devin*, et qu'à ce titre, il ne pouvait suivre l'école; que c'était pour lui chose sacrée ou interdite, *fali*.

« Le devin a ordinairement sur sa case une sorte de drapeau flottant dans l'air, et bariolé de diverses couleurs : c'est son enseigne.

« Pour en revenir à celui dont je parle, il se rendit de son côté à la case de la malade. A son arrivée, les chants et les claquements de mains redoublèrent plus fort que jamais : c'était l'heure de l'enthousiasme et de l'inspiration. Quel en fut le résultat? Je l'ignore. Il y a lieu de croire qu'il ne fut pas très-heureux, puisque quelques jours plus tard, la jeune fille expirait.

« Quoi qu'il en soit, on aime à retrouver ici, avec la trace des traditions antiques, la puissance de l'harmonie sur l'homme reconnue et constatée, et naturellement on se rappelle le trait du prophète Elisée, au IV<sup>e</sup> livre des Rois, chapitre III<sup>e</sup> : *Adducite mihi psaltem. Cùmque caneret psaltes, facta est super eum manus Domini, et ait. Appelez un joueur de harpe; et pendant que cet homme chantait sur sa harpe, la main du Seigneur fut sur Elisée, et il dit.*

« Je traversais, un jour, le village de Tafunru, regagnant notre case. Il était près d'une heure et demie; la chaleur était étouffante; le thermomètre à l'ombre marquait 40 degrés Réaumur. Je vis le roi qui sortait de son *vala*, triste, abattu, comme un homme qui n'a plus d'espérance... Quelques minutes après une femme vint le rejoindre et lui dit à l'oreille, mais assez haut pour que je l'entendisse : *Efa mate! Elle est morte!* Je m'approchai alors de lui pour le consoler et ne pus m'empêcher de me plaindre doucement de ce qu'il n'avait pas eu recours à nous pendant la maladie de sa fille. Je

le laissai dans un profond accablement , et bientôt tous les chefs subalternes vinrent l'entourer.

« Ce fut alors pour la première fois que je fus témoin du plus imposant et du plus saisissant spectacle : tout un village en pleurs!!! Des cris, des gémissements, des sanglots s'élevaient en même temps de tous les points et de toutes les cases. Les filles, les mères, les petits enfants tristement assis dans la poussière, poussaient des cris lamentables. Jamais spectacle ne fit sur moi une impression si profonde! Jamais je ne compris si bien toute l'étendue du deuil, toute l'amertume de la douleur de Rachel, si bien dépeinte par le prophète Jérémie : c'était littéralement le *Vox in Rama audita est... ploratus et ululatus multus! Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et des gémissements sans fin!* Je voulus m'assurer par moi-même jusqu'à quel point tout cela était sincère; je fis le tour de quelques cases et je ne tardai pas à me convaincre qu'on ne jouait pas la douleur, mais qu'on la ressentait. Ce gémissement universel dura près de trois jours.

« Pendant que les femmes, les filles et les enfants donnaient ainsi tous les signes de la plus amère désolation, une autre scène non moins touchante se passait sous mes yeux.

« J'avais laissé le roi à la place du Cabarre, où les chefs et tous les hommes vinrent se réunir à lui. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, je les vis se mettre en ordre et se diriger vers le centre du village. Ils s'avançaient deux à deux, lentement et en silence. Le roi suivait et fermait la marche; après qu'ils eurent fait une centaine de pas, et qu'ils furent arrivés à la case des larmes, là, tous s'arrêtèrent; chacun s'assit dans la poussière, les yeux tristement baissés, et gardant un morne silence : c'était la scène biblique des amis de Job : *Et sederunt cum*



*eo in terra septem diebus et septem noctibus, et nemo loquebatur ei verbum : videbant enim dolorem esse vehementem. Et ils s'assirent avec lui sur la terre durant sept jours et sept nuits, et aucun d'eux ne lui adressait la parole, car ils voyaient que sa douleur était immense.*

« Ils restèrent dans cette attitude l'espace d'une demi-heure environ, après quoi on se leva et, toujours en silence et dans le même ordre, on reconduisit le roi jusqu'à sa case, pendant que tout le village continuait à pousser des gémissements et des sanglots...

« A peine la jeune fille eut-elle rendu le dernier soupir qu'on s'occupa de l'ensevelir suivant la coutume des Sakalaves; des hommes et des femmes de la cour de Tsimandrou se présentèrent à toutes les cases et vinrent quêter tout ce qui était nécessaire à cet effet. Il paraît que les détails de cette cérémonie funèbre diffèrent peu de nos usages. Le corps n'est point embaumé; on ne l'enterre pas de suite; on se hâte, il est vrai, de le soustraire aux regards de la famille, mais c'est pour le porter ailleurs, et le déposer dans une case construite à cette fin, où il demeure plus ou moins longtemps exposé, suivant le rang et la qualité du personnage défunt.

« Ce fut le lendemain du décès que se fit cette translation. Nous en fûmes avertis par un redoublement de cris, de gémissements et de sanglots. Bientôt le cortège se mit en marche, et le convoi vint traverser notre cour et défilé sous nos yeux. Ni le roi, ni aucun membre notable de sa famille n'en faisait partie. Le corps de la jeune fille, renfermé dans une caisse en bois, était placé sur un brancard assez richement orné. Les étoffes qui le recouvraient, étaient rouges et blanches. Je n'en ai vu aucune de couleur noire. Le brancard était porté par dix hommes et suivi d'une foule considérable qui marchait en silence, pêle-mêle, et dans un désordre affecté. A droite et à

gauche se tenaient deux esclaves, ayant chacun à la main un éventail qu'ils ne cessaient d'agiter au-dessus du corps, comme pour lui procurer quelque rafraîchissement, ou écarter ce qui aurait pu l'incommoder.

« Il y avait dans la marche du convoi quelque chose d'étrange et de mystérieux, dont le souvenir me fait encore impression. Tout y semblait respirer l'anxiété et l'effroi. Des hommes et des jeunes gens, à l'extérieur et au regard effarés, allaient courant dans toutes les directions, faisant dans l'air de fréquentes décharges avec leurs fusils, comme pour éloigner de la défunte quelque ennemi invisible. Ceux qui portaient le corps ne paraissaient pas moins effrayés. Au lieu de suivre le sentier battu, on les voyait passer à travers les grandes herbes et les broussailles, gravissant les points les plus escarpés, tantôt avançant avec effort, tantôt reculant précipitamment comme à l'aspect de l'ennemi, tantôt courant à droite et à gauche, sans garder aucun ordre ni suivre aucun chemin régulier. Tout cela évidemment devait avoir une signification, mais laquelle? On n'a pas pu me l'expliquer bien clairement. Peut-être, par cette marche pénible, coupée, rétrograde, voulaient-ils exprimer l'angoisse de la défunte, et tout ce qui lui en coûtait de s'arracher si jeune à son père, à sa mère, à ses parents, à ses amis, à ce village où elle était née, où elle avait grandi au milieu de compagnes chéries, et où elle laissait tant de regrets... Peut-être aussi y avait-il là une autre pensée, celle de déjouer le mauvais esprit toujours en embuscade sur le passage de l'âme, toujours prêt à l'arrêter le long du chemin et à l'entraîner avec lui dans l'abîme....

« Le repas funèbre est encore un usage remarquable des Sakalaves, dans les funérailles des chefs : chaque famille doit venir à son tour manger du bœuf autour du

corps pendant tout le temps qu'il demeure exposé. Il n'y a toutefois que les esclaves qui soient assujettis à cette coutume. Les familles libres paraissent en être exemptes.

« On appelle *fali* tout le temps qui s'écoule depuis le moment de la mort jusqu'à celui de l'enterrement, qui n'a lieu d'ordinaire qu'un ou deux mois après. Pendant cet intervalle, le travail est expressément défendu; on ne doit ni pêcher, ni construire de nouvelles cases, ni relever les anciennes si elles tombent en ruines, ni planter, ni semer, ni moissonner, ni tenir des *Cabarres*: les enfants même ne peuvent aller à l'école. La seule chose permise, est la préparation des repas. A l'exception de cet acte si indispensable à la vie, tout le reste ou presque tout le reste est interdit.

« Ici le deuil exclut toute parure et tout habit propre. La grande toilette des Malgaches consiste à soigner leurs cheveux, et à les tresser de mille manières diverses: c'est là une des premières et des plus importantes occupations de leur vie. Dès le matin vous voyez les hommes et les jeunes gens étendus devant leurs cases, et auprès d'eux des femmes appliquées à composer leur chevelure. Les femmes se rendent entre elles le même service.

« Dans le temps de deuil, toutes ces tresses, tout cet artifice, tous ces ornements disparaissent, et les cheveux comme le reste demeurent sales et négligés. On ne voit alors ni riches Pagnes (vêtements de femmes), ni magnifiques Saimbous (vêtements des hommes); les habits des hommes et des femmes sont ce qu'il y a de plus simple et de plus commun; on ne les lave ni on ne les blanchit; tout y respire la tristesse, la douleur et le deuil.

« Les jeux, les amusements, les fêtes bruyantes ont également cessé pour faire place à une soufance profonde: malheur à celui qui oserait, dans ces jours con-

sacrés à la douleur, braver par un air de joie ou des habits recherchés l'opinion et la coutume du pays ! il ne le ferait pas toujours impunément.

« Je me rappelle qu'à cette même époque, un matin, Tsimandrou vint me trouver, accompagné de plusieurs chefs; il était vivement ému et le plus violent désespoir se peignait sur tous ses traits. Il me dit que, la veille, un individu d'une autre caste était venu les braver jusque dans leur village; qu'il portait des habits de fête, alors qu'eux-mêmes n'avaient que des haillons; que la joie brillait dans ses yeux, tandis que les leurs étaient pleins de larmes... Puis, joignant la pantomime aux paroles, il s'assit au pied d'une colonne, et l'étreignant avec force, il ajoutait : « Moi, je respecte les usages des  
« autres. Si le grand chef des Français, ayant perdu  
« son fils, me disait : Reste là, j'y resterais; Dé-  
« pouille tes habits, je les dépouillerais; Roule-toi  
« dans la poussière, je m'y roulerais; je voudrais par-  
« tager en tout la douleur de mon père, le grand chef  
« des Français ! Pourquoi donc les autres ne respecte-  
« raient-ils pas les usages des Sakalaves, et pourquoi  
« viendraient-ils nous braver jusque chez nous ? »

« Après un mois environ de cérémonies, de processions et de repas funèbres autour du corps, on l'enleva; on le plaça sur une pirogue, et on le porta à Nossi-fali, lieu de la sépulture. Une grande partie du village l'y suivit : là encore ce furent de nouvelles larmes, de nouveaux gémissements, de nouvelles fêtes funèbres. Enfin le corps de la jeune princesse ayant été enterré, à peu près suivant nos usages, tout le cortège se mit en marche pour regagner Nossi-bé. A peine les pirogues furent-elles en vue de cette dernière île, qu'un gémissement général s'éleva de nouveau dans tout le village de la défunte : il dura l'espace d'une demi-heure environ ; après

quoi tout fut fini ; et bientôt l'Hazo-Lahe (tambour) se fit entendre pour annoncer qu'au mois de deuil qui venait de s'écouler , allait en succéder un autre de plaisirs , de réjouissances et de fêtes !

« En terminant ce long récit , je prie Votre Révérence de bénir ma misère ! Bénissez tous vos enfants de Madagascar et de Bourbon. Bénissez deux fois la pauvre Mission des fièvres, et priez le Seigneur qu'il nous garde dans la patience et l'humilité, dans la persévérance d'un dévouement sans bornes et d'un zèle selon Dieu.

« Je suis , en union de vos prières et de vos saints Sacrifices , mon révérend Père , de Votre Révérence , le très-humble et très-obeïssant serviteur et enfant ,

« L<sup>s</sup> JOUEN ,

« *Miss. apost. de Madagascar.* »

## NOUVELLES DIVERSES.

*Lettre de Mgr Carli , Coadjuteur du Vicaire apostolique d'Agra , à M. l'abbé Rossat , vicaire général de Verdun.*

Agra , 28 janvier 1849.

« MONSIEUR L'ABBÉ ,

« Lorsque vous recevrez cette lettre , les feuilles publiques vous auront probablement appris les grands événements dont les provinces du nord-ouest de l'Inde sont en ce moment le théâtre. Après trois ans d'une

apparente tranquillité , la guerre a recommencé dans le Pendjâb avec plus de fureur que jamais. Les Anglais que la défection d'un Radja leur allié avait d'abord obligés de lever le siège de Moultan , ont reçu de Bombay des renforts considérables qui les ont mis en état de reparaître sous les murs de la ville et même de s'en emparer , après quelques combats sanglants. La citadelle tient encore, quoique les murailles se soient écroulées sous les coups redoublés de l'artillerie, et que les bombes aient tout incendié et détruit dans l'intérieur. Mouradj , debout sur les ruines , a promis de mourir plutôt que de se rendre , et il tient parole. Il ne peut tarder à succomber. Au nord de Lahore, l'armée anglaise, après avoir échoué dans une première tentative, a enfin réussi à passer le Tchénâb (Acesines des anciens), et elle s'est avancée jusque sur les bords du Djhélam (Hydaspe) , où elle vient de livrer à Tchillianvalla une bataille sanglante. Du côté des Anglais trois mille hommes , dont mille Européens, ont été tués ou mis hors de combat. La perte des Sikhs nous est inconnue. Les Anglais s'attribuent la victoire , cependant ils n'ont pu réussir dans leur projet qui était d'empêcher Tchattar Singh d'opérer sa jonction avec son fils Sher Singh. Ram Singh , Ammar Singh et plusieurs autres petits princes ont pris les armes contre l'ennemi commun. Dost Mohammed, kan de Kaboul , s'est prononcé pour les Sikhs , et douze mille hommes avec dix-huit pièces de canon , venant de Peichaouar , sont arrivés au camp de ces derniers depuis la bataille. Ils ont emporté sur leur passage le fort d'Attock. La garnison anglaise a été faite prisonnière de guerre. Dès que Moultan sera pris, les troupes qui en font le siège s'avanceront vers le Nord pour se joindre à la grande armée. L'armée de Goulab Singh assiste l'arme au bras à la représentation de la sanglante tragédie , sans prendre

aucun parti. Les Sikhs tributaires de la Compagnie s'agitent, une secrète inquiétude s'empare du petit nombre d'Européens épars çà et là dans ces vastes provinces.

« Que de maux ce terrible fléau de la guerre entraîne après lui ! Le 13 janvier, vingt-deux femmes européennes sont devenues veuves à Agra seulement. Que d'orphelins n'a pas fait cette malheureuse journée ! Que d'infortunes de plus à soulager ! et nos ressources vont toujours en diminuant. Que vont devenir les enfants des soldats catholiques ? Les protestants leur ouvrent les bras. Les laisserons-nous tomber entre les mains de ces maîtres de mensonge qui leur apprendront à blasphémer le Dieu de leurs pères ? Nous espérons que la Providence ne nous délaissera pas et que tous les bons catholiques s'empres- seront de venir à notre secours.

« Dans les circonstances difficiles où nous nous trou- vons, il est consolant pour la Religion de voir que ses ministres se montrent dignes de leur vocation. Sur cette terre arrosée il y a trois ans du sang d'un de leurs collègues (le P. François), ils ont couru s'exposer au dan- ger, prêts à sacrifier leurs vies pour sauver les âmes de leurs frères. On les voit partout, à la ville, au camp, dans les ambulances et sur les champs de bataille, administrer les consolations et les secours de la Religion ; et les subli- mes paroles du Sauveur du monde qui ont eu il y a quel- ques mois un si bel écho dans la capitale de la France, retentissent aujourd'hui dans les plaines de l'Inde : *Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*. Ce beau serment des prêtres de Paris sur le corps de leur premier Pasteur, le clergé de France l'a répété, et les pauvres Missionnaires de l'Inde ont le désir de s'associer à tant de dévoûment. Mais, hélas ! que peuvent faire un petit nombre d'hom- mes à demi-usés par la fatigue et dévorés par les ardeurs d'un climat meurtrier ? Il s'en faut de beaucoup qu'ils

puissent suffire à tous les besoins. Plusieurs Missionnaires ont abandonné l'intérieur pour voler à la frontière et secourir les blessés, au péril de leur vie; quelques-uns de ceux qui sont restés, administrent deux ou trois stations éloignées les unes des autres de dix, vingt, trente ou quarante milles. Partout ils sont surchargés d'ouvrage, et malgré tous leurs efforts un bon nombre de catholiques meurent sans voir de prêtres. Pourquoi le bon Dieu n'inspire-t-il pas à quelques-uns de ses ministres si zélés et si dévoués dont la France abonde, de venir ici partager nos travaux! Le champ est vaste, et la moisson abondante.

« Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de la parfaite considération avec laquelle je suis,

« Votre tout dévoué,

« J. CAJETAN CARLI, *Evêque-coadjuteur.* »

*Lettre de Mgr Pallegoix, Vicaire apostolique de Siam, à MM. les Membres des Conseils centraux de Lyon et de Paris.*

Siam, 1<sup>er</sup> juillet 1848.

« ... Le Jubilé de 1847 a produit des fruits merveilleux parmi nos chrétiens; dans chaque paroisse il n'y a que trois ou quatre personnes qui ne se soient pas approchés des sacrements.

« Quant aux païens, on peut dire que jamais on ne les a vus si bien disposés envers notre sainte Religion. Les grands nous estiment et nous protègent. Tout dernièrement le roi nous a permis d'établir des chapelles dans les provinces, au moment même où quelques gouver-



neurs malintentionnés voulaient faire abattre celles que nous y arons déjà. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, et ce qu'on doit probablement aux prières ferventes de vos pieux Associés, c'est que presque tous les grands et personnages instruits, à commencer par le roi lui-même, sont livrés au trouble et à l'irrésolution touchant la Religion; ils reconnaissent que la leur est remplie de fables puériles; ils cherchent, disent-ils, la vérité, et en attendant qu'ils l'aient trouvée, ils s'appliquent à pratiquer la morale des *dix commandements*.

« D'après ce court exposé, Messieurs, j'espère que vous concevez avec moi le désir de voir se réaliser à Siam une sorte de régénération morale, et que vous en serez plus portés à redoubler de prières pour l'entière conversion de ces pauvres idolâtres.

---

*Lettre de Mgr Ferréol, Evêque de Belline et Vicaire apostolique de la Corée, à M. Barran, Directeur du Séminaire des Missions étrangères.*

Seoul, capitale de la Corée, le 24 novembre 1847.

« MONSIEUR ET BIEN CHER CONFRÈRE,

— « Vous aurez sans doute reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire l'année dernière. La générosité et le triomphe des martyrs coréens vous aura comblé de joie,

et l'état de notre pauvre Mission vous aura intéressé en sa faveur : vous priez , je n'en doute pas, le bon Dieu de lui accorder la liberté après laquelle elle soupire. La persécution s'arrêta après la mort de nos courageux confesseurs. Le calme rétabli , et les chrétiens revenus dans leurs foyers, car plusieurs avaient fui , nous reprîmes l'administration des néophytes , et nous avons pu à peu près l'achever avec assez de tranquillité.

« Le ministère apostolique dans ces contrées est crucifiant pour la nature ; nous ne sommes que deux ouvriers (1) ; les chrétiens sont disséminés sur une vaste étendue ; il faut être sans cesse en course ; les voyages au milieu des montagnes couvertes de glace et de neige , sont extrêmement pénibles. M. Daveluy ne jouit pas d'une forte santé ; cet été , il a eu une maladie sérieuse. Le pays est par sa nourriture meurtrier pour des Européens ; le pain et le vin sont ici inconnus ; le riz bouilli et l'eau fermentée dans le froment en tiennent lieu. Environnés de périls , nous ne pouvons sortir que couverts de l'habit de deuil , qui nous cache jusqu'à la figure. Cependant au milieu de nos peines et de nos travaux , Dieu ne nous laisse pas sans consolation qui les adoucit ; dans chaque station , nous voyons revenir des pécheurs qui depuis longues années vivaient dans l'oubli de toute pratique religieuse ; nous sommes édifiés de l'empressement des chrétiens à participer aux sacrements. Plusieurs d'entre eux viennent de vingt , trente , quarante lieues pour se confesser ; ce sont ceux qui ne peuvent recevoir les Européens chez eux. Leur désir de voir le prêtre est si grand , que , si je ne l'avais défendu sous des peines sévères , ils se transpor-

---

(1) D'autres Missionnaires se sont présentés aux frontières de la Corée ; il leur a été impossible de les franchir.

teraient presque tous au lieu où il réside, sans s'embarasser du danger de donner l'éveil aux païens et de faire saisir le Missionnaire. Vous concevez cet empressement, Monsieur et cher Confrère, en pensant qu'ils ne peuvent qu'une fois l'an assister à nos saints mystères. Il en est même, parmi les femmes unies à des païens, qui ne peuvent obtenir d'eux de sortir un instant pour se rendre auprès de nous. Plusieurs fois, dans la capitale, j'ai été touché jusqu'aux larmes, en voyant des chrétiennes d'une haute noblesse profiter du sommeil du reste de la famille pour venir se confesser au milieu de la nuit ; elles professent en secret le christianisme, et personne de la maison ne connaît leur foi. Ce mystère est ici une nécessité ; car autant de chrétiens pris, autant de mis à mort, à moins qu'ils ne rachètent leur vie au prix d'une apostasie. Les lois du royaume qui proscrivent le christianisme sont exécutées avec la plus cruelle rigueur. Nos néophytes gémissent sous le joug de fer qui pèse sur eux, et soupirent après le moment de leur délivrance. Qu'est-ce que Dieu nous réserve pour l'avenir ? S'il ne nous couvre de sa protection, nous serons soumis à une dure épreuve ; on est ici persuadé qu'une nouvelle persécution est imminente. Si nous avions la liberté de religion dont on jouit en Chine, nous verrions les Coréens entrer en foule dans le bercail de Jésus-Christ : daigne ce divin Pasteur les amener à sa connaissance ! Une multitude d'entre eux semble n'attendre que le moment d'être libres, pour se déclarer ; ils ne sont retenus que par la crainte des tourments et de la mort.

« Voici, Monsieur et cher Confrère, le résultat de notre administration :

Confessions. . . . .	5,246
Communions. . . . .	4,225
Baptêmes d'adultes. . . . .	768

Catéchumènes. . . . .	467
Baptêmes d'enfants. . . . .	943
Enfants d'infidèles baptisés. 1,050 , dont 961 sont morts.	
Confirmations. . . . .	568
Mariages bénis. . . . .	300
Extrêmes-Onctions. . . . .	53

« JOSEPH, *Ev. de Belline, Vic. apost.* »

#### DÉPART DE MISSIONNAIRES.

Le 15 mai, se sont embarqués à Cherbourg, sur la corvette *le Chandernagor*, pour la Mission de Madagascar :

Mgr Monnet, Vicaire apostolique ; les PP. Romani, Ferreti (Italiens), Piras et Boï (Sardes), tous quatre de la Compagnie de Jésus ;

MM. Ferroy, du diocèse de Grenoble, Vicaire général de Mgr Monnet ; Calvinbac, du diocèse de Saint-Flour, prêtre du séminaire du Saint-Esprit ; Goré, du diocèse de saint-Brieuc, élève du séminaire du Saint-Esprit ;

Le P. Duteil, sous-diacre, Religieux Bénédictin de Solesmes ;

Les Frères coadjuteurs Jean Gallot (de Coutances), Jouveton (du Puy), Florent Caulier et Benjamin Caulier (de Cambrai).

Ces trois derniers appartiennent à la Compagnie de Jésus.

---

Une somme de 11,000 fr. recueillie en 1848 dans le Diocèse de Liège, et qui aurait porté la recette de ce Diocèse de 20,513 f. à 31,513 fr. n'a pu être inscrite dans le compte-rendu de cet exercice parce qu'elle n'est parvenue au trésorier Diocésain qu'après sa clôture, elle figurera au compte de 1849.

# LES PÈRES

## DU VII<sup>e</sup> CONCILE DE BALTIMORE,

A MESSIEURS

LES PRÉSIDENTS ET DIRECTEURS DES CONSEILS DU NORD ET  
DU SUD DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Baltimore, 14 mai 1849.

« MESSIEURS,

« Les Pères du septième concile de Baltimore ont décidé que la reconnaissance de l'Eglise des Etats-Unis pour les nombreux bienfaits qu'elle reçoit de votre noble Société, vous serait exprimée par un acte solennel et par la bouche de l'un de nos frères qu'ils députent auprès du Saint-Siège. Trois ans se sont à peine écoulés depuis la réunion des Evêques de cette province, alors au nombre de vingt-trois : aujourd'hui deux Archevêques et vingt-trois Evêques siégeaient autour du même autel, regrettant l'absence de deux autres Prélats à qui la distance des lieux n'a pas permis de prendre part aux joies de l'union féconde du Catholicisme.

« L'avenir de l'Eglise, qui partout ailleurs semble se couvrir d'un nuage mystérieux, présage, du moment du combat, des épreuves et du triomphe ; cet avenir s'ouvre pour nous avec les espérances, les consolations et la vigueur d'une Eglise encore jeune, qui grandit comme une vigne nouvelle, et qui comptera bientôt parmi ses ouvriers, six Archevêques et trente Evêques. Outre le clergé séculier, nous avons pour collaborateurs neuf Corps religieux ou Sociétés pieuses, précieuse portion de l'Eglise militante, qui n'édifie pas moins les pasteurs

que les fidèles, et dont les branches se multiplient de jour en jour. Nos communautés de Religieuses présentent un spectacle non moins consolant ! Les hôpitaux, les asiles pour les orphelins, les écoles pour les pauvres, les pensionnats pour la classe aisée, des établissements sans nombre prospèrent sous la direction des vierges consacrées à Dieu. Une pensée toutefois nous afflige, celle de ne pouvoir étendre à tous les enfants de la foi les bienfaits d'une éducation religieuse.

« Vous comprendrez facilement, Messieurs, l'immensité de nos besoins et la grandeur de notre responsabilité, lorsque vous saurez que l'émigration européenne et catholique dépasse maintenant par année le chiffre de *deux cent cinquante mille âmes* ! Les émigrants sont, à peu d'exceptions près, pauvres et dénués de ressources; ils sont poussés en Amérique par la famine et les révolutions; ils viennent chercher ici une existence que le vieux monde n'offre que comme précaire. A ces pauvres il faut des églises, des pasteurs; à leurs enfants de l'instruction, le pain spirituel et souvent la nourriture du corps. Comprenez bien, Messieurs, que pour l'augmentation annuelle des catholiques seuls, nous devrions nous procurer annuellement trois cents prêtres, bâtir trois cents églises, trois cents écoles ! Or, voici quelle est notre position : les vieux diocèses, ou plutôt ceux qui sont le plus favorisés et le plus solidement établis, ne répondent que faiblement aux cris et aux besoins de la multitude : ceux qui sont naissants et qui n'ont qu'une population faible, éparse et pauvre, n'ont pas encore une existence assurée, et languissent faute d'assistance.

« La charité de Jésus-Christ nous presse, Messieurs, de recommander à votre protection et à votre généreuse sollicitude cette Eglise dont nous sommes les pasteurs.

Quelle portion intèrès ante de la vigne du Seigneur ! elle s'étend des rives du Saint-Laurent jusqu'à l'Océan Pacifique , du Canada jusqu'au golfe du Mexique ; elle suivra les destinées de la nation ou elle a jeté de si profondes racines ; elle est appelée à prêter son appui à sa sœur du Sud ; les îles innombrables situées entre l'Amérique et la Chine appelleront avant peu nos Missionnaires à leur secours.

« Un autre fait , Messieurs , bien digne de votre sagesse et de vos observations : nous ne bâtissons pas sur le sable , mais nous plantons ici la croix dans le roc que rien ne peut ébranler ; à chaque pas que nous faisons dans les forêts , nous laissons une impression qui ne s'efface pas.

« Nous nous étendrions plus longuement sur ce sujet , Messieurs , si nous n'avions chargé notre Promoteur de vous exposer nos besoins , de vous rendre familière notre situation et de vous exprimer cette reconnaissance du cœur qui n'a pas d'expressions plus justes et plus éloquentes que celles de l'Apôtre : « Nous avons une  
« grande joie , nos frères , et une grande consolation  
« dans votre charité , car les entrailles des Saints ont  
« été rafraichies et confortées par vous. »

« Recevez , Messieurs , avec notre bénédiction cordiale , les sentiments de notre respectueuse considération ,

« Vos très-humbles serviteurs et frères en  
Jésus Christ ,

Signé : « † SAMUEL , Archevêque de Baltimore ;

« † MICHEL , Evêque de Mobile , Promoteur ;

« † JEAN-JOSEPH , Evêque de Natchez , Promoteur.

« FR. LHOMME , Secrétaire du Concile. »

## MISSION DE LA CHINE.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU YUN-NAN.

*Lettre de M. Huot, de la Congrégation des Missions étrangères, à Mgr de Philomélie, Vicaire apostolique du Yun-nan en Chine.*

Nohé, 1<sup>er</sup> août 1848.

« MONSEIGNEUR,

« Bien que Votre Grandeur m'ait plusieurs fois pressé de lui envoyer des notes sur la population de mon district, j'ai toujours craint d'aborder ce travail, persuadé qu'il s'y mêlerait quelque inexactitude, si je voulais entrer dans des détails un peu étendus. En effet, les éléments dont ma Mission se compose sont si divers, qu'il me sera impossible de les connaître avant un assez long séjour. D'ailleurs, nous sommes bien loin encore de jouir de la



liberté ; ce qui nous interdit toutes les recherches apparentes, toutes les questions approfondies. Cependant, pour satisfaire à l'obéissance, je vais donner ce que je sais d'une manière à peu près certaine, réservant le reste pour un temps plus reculé.

« On peut comprendre sous deux divisions générales toute la population du midi du *Yün-nân* : les *Han-jen*, qui se croient et se disent civilisés, et les *Y-sen* que les premiers appellent barbares. Dans la première catégorie, les *Pen-te-yen* figurent en première ligne par le nombre et l'importance ; ils appartiennent à la race chinoise proprement dite, et sont originairement étrangers à la province. En arrivant ici, ces *Pen-te-yen* apportaient un développement supérieur à tous égards à celui des *Y-sen* indigènes ; aussi ont-ils pris sur eux un ascendant et un empire solidement établis. Mais voici que les colons du *Su-tchuen*, venus en grand nombre dans ces dernières années, plus frais, plus vigoureux et plus actifs, leur feront bientôt subir le sort qu'ils ont autrefois imposé eux-mêmes aux *Lolo*. Le ciel du *Yün-nân* les a complètement énervés ; leur caractère est la lâcheté et la mollesse, qui se reflètent dans leur démarche et dans tout leur être ; s'ils retrouvent des forces c'est pour se livrer à des excès qui précipitent leur dissolution. Chez eux la femme se vend et s'échange comme une marchandise. L'occupation du mari consiste à jouer, à fumer l'opium et à se rendre au marché. Il y va monté sur un mauvais cheval, et la femme le suit portant sur son dos quelques denrées ou autres objets de peu de valeur. Arrivés là, c'est elle qui vend et achète, qui prend soin de la monture et dispose tout pour le retour. Avec toutes ses peines et tous ses soins, elle sera trop heureuse si elle peut sauver son mari des mains des filous, qui le guettent pour l'emmener à l'écart,

où, dans une nuit, il perdra tout son avoir au jeu. Ici on devrait prendre en haine ce joug que l'idolâtrie fait peser sur ces pauvres femmes ; mais elles n'ont aucun sentiment de leur abjecte condition, moins vile encore que leur conduite. Elles se vengent de leurs peines par un débordement de paroles qui fait horreur ; l'impureté coule de leurs lèvres comme le pus s'échappe d'une plaie. O divine Mère de Dieu ! quand votre doux sourire viendra-t-il donc rasséréner ces hideuses figures ? La vie est presque éteinte chez ces *Pen-te-yen* ; si le christianisme ne vient pas les retremper, ils auront bientôt disparu. Déjà ils ne lèguent à leurs enfants qu'un sang pauvre et décoloré. La plus grande partie meurent en bas âge ; ceux qui survivent, savent à peine distinguer leur main droite de leur gauche, qu'ils ont déjà retenu tous les honteux propos de leurs mères, et dès qu'ils peuvent aller seuls, ce sont entre eux des amusements qui forcent les anges à quitter les lieux par où ces petits monstres ont passé. Cette corruption n'a d'égalé que la malpropreté de *Pen-te-yen*. Si vous pénétrez dans l'intérieur de leurs maisons, vous trouverez difficilement où mettre le pied. Les animaux domestiques viennent nuit et jour vous y disputer chaque place : les porcs d'abord, puis les chèvres, les moutons, les buffles mêmes sont partout. Le plus sûr donc est de se tenir dehors.

« 2<sup>o</sup> Les *Min-kia-jen* et les *Ho-kin-sen* paraissent appartenir à la même famille. *Ta-ly-fou* est leur capitale ; ils en occupent exclusivement tous les environs. *Ta-ly-fou* est une petite et ancienne ville, bâtie sur un emplacement très-heureux ; du côté du nord, elle domine le beau lac du même nom, de quinze lieues d'étendue sur trois à six de largeur ; au midi, elle est protégée par de hautes montagnes, qui sont un prolongement des chaînes du

Thibet. Ces montagnes sont assez élevées pour conserver la neige à leur sommet pendant plusieurs mois, et à une distance peu éloignée ces neiges ne fondent jamais entièrement. C'est ce qui donne à *Ta-ly-fou* un climat tempéré, et ferait de la vaste plaine qui l'entoure un jardin délicieux si l'art venait prêter quelque secours à la nature; mais, comme vous le savez, Monseigneur, les Chinois n'ont pas le goût du beau; pour eux l'utilité du moment passe avant tout. S'ils voient le moindre arbrisseau, ils le coupent pour faire cuire du riz; toute plantation qui pourrait gêner en quelque façon la culture, doit aussitôt disparaître. Cette plaine qui ne respire que la fraîcheur, serait donc absolument nue sans quelques touffes de bamboux, auxquels on est forcé de faire grâce, parce qu'ils sont journellement nécessaires. Les *Min-kia-jen* ressemblent beaucoup aux *Pen-te-yen* pour les mœurs dissolues et la vie indolente; cependant nous avons pu, dans ces derniers temps, faire parmi eux quelques prosélytes, ce qui n'a pas encore eu lieu pour les *Pen-te-yen*, avec lesquels nous avons des rapports plus fréquents. Si l'autorité civile, dont ces peuples faibles ont grand'peur, ne nous entravait pas, on pourrait fonder sur eux des espérances pour l'avenir. L'année dernière, pendant quelques jours que j'ai passés dans leurs villages, j'ai eu la consolation momentanée d'en voir une quinzaine venir adorer Dieu; mais à peine étais-je parti, que les menaces et les railleries des païens les ont fait apostasier presque tous. J'attends avec impatience le moment où je pourrai envoyer des chrétiens fervents et instruits à cette tribu, pour prendre soin des germes que la grâce y fera naître, et résister aux attaques que le démon ne manque jamais de livrer à ceux qui veulent quitter son parti.

211 \* 3<sup>e</sup> Je pourrais m'abstenir de parler des colons ve-

pus du *Su-tchuen*, car Sa Grandeur les connaît bien mieux que moi, cependant comme tous nos chrétiens appartiennent à cette partie de la population, il faut dire un mot de leur position au *Yün-nán*. Chassés de leur patrie par la misère et dénués de tout, ils ont été reçus par les *Pen-te-yen*, qui leur ont confié la culture des terres abandonnées. Ils ne sont fixés nulle part, mais se contentent de louer des terrains; le défaut de ressources oblige la plus grande partie à se cantonner dans les montagnes. Chacun bâtit sa demeure sur l'endroit qu'il défriche. La récolte achevée, ils transmigrent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que leurs intérêts les y engagent. Cette mobilité rend la visite de nos chrétiens difficile; chaque année il faut changer avec eux de station; de plus leur éparpillement ne nous permet guère de les rassembler. Cette fraction des *Han-jen* est la plus laborieuse; c'est celle aussi dont les mœurs sont plus pures. En peu d'années elle deviendra certainement la plus forte et dominera dans tous les lieux où elle a pu prendre pied. Ceux qui les ont reçus, voudraient maintenant s'en défaire, mais il est trop tard. Il est même probable que toute résistance finira par céder à leur esprit d'empiétement et à leur avidité du gain. C'est dans la partie du sud-ouest qu'ils sont en plus grand nombre.

« 4<sup>o</sup> Les mahométans se sont propagés depuis longues années dans le midi du *Yün-nán*, et leur culte y a jeté de profondes racines. Sont-ils venus, comme plusieurs le pensent, au moment où la secte d'Aly a gagné une grande partie des Malais à sa croyance, ou bien sont-ils descendus du nord quand les armées du Croissant ont bouleversé l'Asie entière? c'est ce que je n'ai pas encore eu les moyens d'éclaircir. Ils ne paraissent pas, au reste, avoir tous la même origine; car on distingue parmi eux

une ancienne et une nouvelle religion ; ce qui nourrit dans leur camp bien des antipathies et des haines. Ceux du *Yün-nân* appartiennent presque exclusivement à l'ancienne religion, qui n'est, dit-on, qu'un reste de judaïsme. J'aurais bien voulu vérifier cette opinion ; mais l'état d'effervescence où ils sont depuis trois ou quatre ans, ne m'a pas permis de me mettre en relation avec aucun d'eux. J'ai pu seulement interroger ceux de nos chrétiens qui les connaissent, et voici tout ce qu'ils en savent : ces musulmans parlent sans cesse de Moïse, du déluge, et disent positivement qu'ils attendent un Sauveur ; d'un autre côté, ils suivent des usages qui ne sont nullement en harmonie avec la religion juive. Je n'ose donc rien avancer et j'attends le moment où je pourrai prendre des renseignements certains.

« Ces hommes ont en général le caractère dur et inflexible ; remuants, fiers, dédaigneux, ils méprisent tout ce qui leur est étranger, et le climat du *Yün-nân* les a moins énervés que les païens. Leur religion, qui les rapproche davantage de la vérité, n'a pas, il est vrai, rendu leurs mœurs plus sévères, mais leur a conservé une dignité qu'on ne retrouve pas ailleurs. On peut facilement les reconnaître partout à la gravité de leur tenue et de leur allure. Ils ont pris sur tout le reste de la population un ascendant qu'ils conserveraient aisément s'ils étaient plus soumis, si leur esprit de révolte et de pillage n'obligeait pas le gouvernement à les traiter en suspects ; tous les autres partis les craignent et les haïssent. Retirés dans des villages séparés, qui ont leurs fortifications, ils font un peuple à part : de là ils exercent une sorte de tyrannie sur tout ce qui les entoure. Si quelqu'un se croit en droit d'user de représailles sur un des leurs, ils exigent et obtiennent des réparations excessives. Ainsi, pour en citer un exemple, l'année der-

nière, pendant que je me trouvais dans une chrétienté voisine de leur repaire, plusieurs païens se donnèrent le mot pour se venger de trois d'entre eux qui leur avaient causé du dommage : le châûiment qu'ils leur infligèrent était, du reste, assez léger. Aussitôt tous les mahométans des environs se rassemblent, ils font saisir les coupables et veulent qu'on leur livre ces malheureux pour les brûler vifs ; autrement ils vont mettre tout à feu et à sang sur le marché où la scène se passe. Par faiblesse l'autorité locale souscrivit à cette barbarie. Il faut le dire, tout cela n'est que le fruit des crimes des païens, et Dieu ne le permet que pour venger la dignité humaine outragée par leurs vices. Le fait suivant prouve qu'ils en mériteraient encore davantage. Après la cruelle exécution, lorsque tous les Turcs se furent retirés, sept à huit hommes du parti opprimé s'assirent autour des victimes, dont les chairs étaient rôties ; ils se mirent à tirer les morceaux du feu et à les manger. Les trouvant de leur goût, ils envoyèrent deux d'entre eux acheter du vin, et tous ensemble buvant et plaisantant se repurent de ces horribles mets. Voilà les païens. Ces anthropophages sont cependant de la classe qui se dit civilisée ! Les nombreux passants qui les virent ne firent non plus qu'en rire. Je les vis moi-même, car le fait s'est passé à moins de cent pas de la maison où je me trouvais. N'en pouvant croire au rapport de mes néophytes, je voulus m'assurer par mes yeux s'il était vrai que la nature humaine fût descendue aussi bas. J'avoue qu'en ce moment, pensant que c'est à de tels êtres que nous devons nos soins et notre vie, je sentis mon courage en défaut ; mais ensuite me rappelant que ce sont pourtant des frères rachetés comme nous au prix du sang de Jésus-Christ, et que si la grâce du Baptême n'était pas venue régénérer mon âme, je ferais peut-

être moi-même ce qu'ils faisaient alors, je priai Dieu de leur pardonner, et j'implorai pour eux Marie, le refuge des pécheurs. On nous demande quelquefois ce que nous venons faire ici, et quel bien nous pouvons apporter à un peuple qui n'a pas eu besoin de nous pour se civiliser. Etrange question, à laquelle nous pourrions répondre par mille faits de cette nature !

« Parmi les *Y-sen*, ceux qui tiennent le premier rang sont les *Lolo* et les *Pai-y*. Je réunis ces deux familles parce que, malgré des différences notables, elles ont des rapports essentiels qui les rapprochent. Ces peuples sont en général d'un caractère assez doux ; simples et craintifs, ils fuient les étrangers et redoutent par-dessus tout les disputes. Lorsqu'un inconnu entre dans leurs villages, aussitôt toutes les portes se ferment et se barricadent ; quoi qu'on dise ou qu'on fasse, on ne parviendra jamais à les faire ouvrir. Ils habitaient autrefois la plaine, mais à l'arrivée des *Pen-te-yen*, ils ont été refoulés dans les montagnes. Cette expropriation ne s'est pas accomplie par la force ; la timidité de leur caractère et bien plus encore leur passion excessive pour le vin en ont été la cause. Avec quelques pots de cette liqueur, on peut faire des *Lolo* tout ce que l'on veut : s'ils n'ont pas l'argent nécessaire pour s'en procurer, ils vendent à vil prix le produit du champ qu'ils n'ont pas encore ensemencé. Lorsque le temps de la moisson arrive, ce n'est pas eux mais leurs créanciers qui récoltent ; de sorte qu'après une année entière de pénibles travaux, ils se trouvent les mains vides. Si les créanciers n'ont pas tout emporté, ils appellent les voisins à leur aide, comme pour se débarrasser plus vite, et tous ensemble, hommes, femmes, enfants, se livrent à des festins et s'enivrent à plaisir. Moins d'un mois après la moisson, on ne trouverait que difficilement quelques

mesures de riz dans un village. Alors il faut acheter à un prix très-élevé les denrées qui ont été données pour rien, et cela entraîne des dettes, qui, avec les usures toujours excessives, ont bientôt dépassé la valeur de leurs terres. Ils finissent donc par les aliéner et vont chercher fortune ailleurs. Retirés dans les montagnes, les *Lolo* cultivent peu le sol, et encore ce soin appartient-il aux femmes. Le soin des troupeaux et la chasse font l'occupation des hommes. Ils tirent fort bien de l'arc; avec leurs traits empoisonnés, ils pourraient lutter avantageusement avec les meilleurs chasseurs d'Europe: s'ils ont pu apercevoir la trace de leur proie, il est rare qu'elle leur échappe.

« Les *Pai-y* ont tenu plus longtemps dans la plaine: ce n'est pas qu'ils soient plus sobres et plus à l'aise que les *Lolo*, mais ils ne paraissent pas se plaire autant dans les montagnes. Vivant pour la plupart dans une grande misère, ils envoient leurs femmes et leurs filles vendre le fruit de leur travail aux étrangers qui ont pris possession de leurs terres, tandis qu'eux-mêmes vont à la chasse des insectes, ou restent couchés dans leurs cabanes, en proie aux horreurs de la faim. Il arrive souvent qu'ils meurent d'inanition auprès des abondantes rizières que leur intempérance leur a fait perdre.

« Ces tribus ne paraissent se rattacher que de loin à la race chinoise, si même elles s'y rattachent. La coupe de leur visage indique qu'elles appartiennent aux populations de l'Ouest. Elles ont le nez plus élevé, les pommettes moins saillantes, et les yeux moins ovales que les Chinois. Leur teint est presque noir. J'ai lu quelque part que les caractères de leur langue sont les mêmes que ceux des Birmans. Quoiqu'ils soient maintenant sous la domination immédiate de l'empire, ils ont pourtant conservé une juridiction distincte: ils relèvent



d'un *Tou-ssen*, qui n'obéit lui-même qu'au lieutenant du vice-roi. Ils peuvent aussi s'adresser aux tribunaux ordinaires, si bon leur semble, mais de quelque côté qu'ils se tournent, ils n'en sont guère mieux administrés. Leur propre *Tou-ssen* ne veut que leur argent, et le gouvernement chinois les méprise trop pour leur rendre justice. La religion des païens ne leur a pas appris que tous les hommes sont frères, et c'est pour cela que les *Han-jen* se croient le droit de traiter ces pauvres ilotes sans aucun égard; s'ils daignent leur donner à manger, ce n'est jamais à leur propre table; ils les font asseoir à terre en un coin.

« Le culte des *Lolo* et des *Pai-y* paraît simple comme eux : ils n'ont aucune pagode et ne placent pas de divinités dans leurs cabanes. Ils se contentent, à quelques rares époques, de rendre leurs hommages à l'Esprit. Quel est cet Esprit? C'est une question que j'ai faite à plusieurs, mais ils m'ont toujours répondu qu'ils n'en savent rien eux-mêmes. Ils ont l'idée des peines ou des récompenses qui doivent suivre la mort. J'ai cru comprendre qu'ils placent leur paradis et leur enfer dans les montagnes du Thibet. Ils enterrent leurs morts sans autant de cérémonies que les Chinois; cependant avant de les quitter, tous ensemble récitent quelques prières pour les recommander à l'Esprit. Lorsque les *Lolo* perdent un enfant en bas âge, ils renferment assez souvent son petit corps dans un cercueil bien fermé, qu'ils suspendent aux branches d'un arbre voisin de leur demeure; c'est là toute sa sépulture, et le printemps se charge de la couvrir de fleurs. Les *Si-fan* et les *Lisons* se rattachent aux peuplades du Thibet. Ils diffèrent des *Lolo* en ce qu'ils sont d'une taille plus élevée; ils sont aussi plus fiers et plus robustes, et surtout plus vindicatifs; mais c'est, avec le même culte, la même passion pour le vin.

Ils ne croient pas, non plus que les *Lolo*, s'être acquittés convenablement des devoirs de l'hospitalité, si leur hôte les quitte sans s'être enivré. Dans leurs festins ils se portent à des excès incroyables. Ainsi, qu'un convive refuse de boire selon leurs désirs et résiste à toutes les sollicitations de leur bon cœur, deux hommes des plus forts le prendront, le tiendront renversé à terre, tandis qu'un troisième apportera une énorme corne de buffle remplie de vin, et il faudra bon gré malgré la vider d'un trait, sinon on la lui engorgera comme on entonne un remède à un cheval. Un vrai *Lison*, disent-ils, doit vider trois cornes sans se reprendre. Souvent après cet exploit, le patient s'endort pour trois jours, et même il arrive qu'il ne se relève jamais. Les *Lisons* s'occupent du soin des troupeaux et de la chasse, sans négliger pour cela la culture des champs. Ils sont courageux dans les combats, et le gouvernement chinois s'en sert avec succès pour les entreprises hasardeuses. Quant aux arts, ils ne sont guère plus avancés que les *Lolo*; ils n'attachent même aucun prix aux objets de luxe. Lorsqu'après une affaire d'où ils sont sortis vainqueurs, on leur permet le pillage, ils se jettent sur les ustensiles en fer ou en cuivre, laissant les étoffes précieuses et les meubles recherchés aux soldats chinois. Leurs vêtements sont aussi grossiers, mais taillés avec plus de recherche que ceux des *Lolo*. Leurs femmes voilent leur tête avec une longue pièce d'étoffe noire; elles portent des robes de diverses couleurs, dont les plis et replis sans nombre retombent jusqu'à terre; aux coquillages qui sont l'unique parure des *Lolo*, elles ajoutent d'énormes boucles d'oreilles en cuivre ou en argent.

« Outre les tribus que j'ai indiquées jusqu'à présent, chaque année vers la fin de la dixième lune chinoise, ou au commencement de la onzième, il nous arrive

ici plusieurs caravanes de *Lamas* qui descendent du Thibet; ils viennent rendre leurs devoirs aux restes de leurs ancêtres qu'ils disent renfermés dans une caverne aux environs de *Mouany-kia-pei*. Tous se sont obligés à ce pèlerinage par un vœu. Tant qu'il dure, ils ne vivent que d'aumônes, personne ne doit leur refuser, pas plus les pauvres que les riches, par la raison bien simple, disent-ils naïvement, qu'étant autrefois eux-mêmes possesseurs de *Mouany-kia-pei*, et l'ayant cédé aux colons actuels, il est bien juste qu'on leur paie une faible redevance lorsqu'ils sont rappelés par des devoirs religieux. Ils sèment leur route de prières continuelles, récitées sur un long chapelet qui a beaucoup de ressemblances avec nos rosaires. Après avoir passé quelques jours à la caverne des ancêtres, ces pèlerins se rendent à une fameuse pagode qu'ils revendiquent également comme leur propriété, et qui se trouve sur le sommet d'une haute montagne, en face de *Ta-ly-fou*. Ce n'est qu'après ces stations qu'ils se répandent sur les marchés; enfin à la quatrième lune, ils s'en retournent dans le Thibet.

« Cette diversité d'éléments qui composent la population du *Yün-nân*, rend ici notre travail bien difficile, car il n'y a entre eux aucune fusion. Chacun tient à son parti au point de mépriser ou de haïr les autres. Si nous voulons nous attacher à tous, il est probable que nous n'en gagnerons aucun; ce n'est que lorsque nous serons assez nombreux pour nous partager ces familles rivales, que nous pourrons avoir des succès chez toutes. Pour les *Y-sen*, ils ont été si souvent dupes des étrangers, qu'ils n'en croiront qu'à des Missionnaires pris dans leurs rangs. Dieu nous fasse la grâce de voir bientôt de bons prêtres indigènes dans chaque tribu.

« Un autre obstacle à nos progrès dans le *Yün-nân*, c'est l'usage, c'est aussi la culture et l'usage de l'opium.

L'usure est un chancre qui ronge toutes les fortunes ; c'est surtout dans les tribunaux qu'elle exerce ses plus grands ravages : là on grève de dettes les plaideurs, et on leur trouve aussitôt des usuriers qui leur prêtent ce dont ils ont besoin. L'intérêt est de mille pour cent. Un de nos chrétiens, engagé dans une mauvaise affaire, ayant emprunté dix tael, s'est vu obligé, après cinq ou six mois, d'en rendre cinquante. L'opium ne fait pas moins de mal. On le cultive dans tout le Midi ; et c'est ce qui nous amène chaque année, du *Su-tchuen*, une foule de gens sans aveu et sans argent, dont tout le savoir consiste à trouver le moyen de vivre aux dépens du public. L'usage de cette drogue est vraiment une invention de l'enfer. De quelque côté qu'on la touche, elle ne peut que faire mal ; ceux qui la cultivent, aussi bien que ceux qui l'exploitent ou qui en usent, finissent toujours par y perdre. Si depuis trois ou quatre ans, notre ministère est frappé de stérilité, c'est plus encore à l'opium qu'aux mahométans que nous le devons.

« Maintenant, Monseigneur, je finis par un mot sur le climat et l'aspect du *Yün-nân*. Quoique nous soyons au 26<sup>e</sup> degré, les chaleurs sont pourtant assez supportables à l'ouest, à cause du voisinage des montagnes toujours couvertes de neige. Mais l'eau qui descend de ces montagnes est mauvaise et ruine promptement la santé ; en plusieurs endroits on n'ose pas y laver le linge, car à peine séché au soleil, il tombe aussitôt en poussière. Les fièvres sont ici continuelles et presque aucun des étrangers n'y échappe. Des mines, riches en toutes sortes de métaux utiles, sont pour la plupart encore inexploitées. Pour l'agriculture, elle rencontre de si grandes difficultés dans cette province, que les huit dixièmes des terres y sont incultes. Partout où les colons du *Su-tchuen* s'établissent, les belles forêts de sapins disparaissent.

sent; ils ne se donnent pas même la peine de les couper, ils y mettent le feu : encore dix ans et on ne trouvera plus le bois nécessaire pour bâtir de nouvelles maisons. L'incurie du gouvernement chinois sur ce point est déplorable.

« Ces notes, Monseigneur, ne sont pas pour tout le *Yün-nân*, elles ne portent que sur ce qui est renfermé dans mon district et sous mes yeux. Elles sont aussi bien imparfaites, et je prie donc Votre Grandeur de les accueillir avec indulgence. Je voudrais pouvoir mieux faire.

« Daignez agréer, etc.,

« A. Huor, *Mis. apost.* »

## VICARIATS APOSTOLIQUES

DU

## CHANG-TONG ET DU KIANG-NAN.

*Lettre du R. P. Brueyre, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Chine, à un Père de la même Compagnie.*

Tsi-nan-fou, province du Chang-tong, 30 septembre 1847.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Dans une autre circonstance je vous ai parlé de notre manière de voyager au Chang-tong; je vous donnerai aujourd'hui quelques détails sur ce que j'ai trouvé de curieux et d'intéressant dans une course que j'ai faite, en allant visiter le P. Languillat. La première ville que j'ai rencontrée dans ce voyage est Lin-tsin-fou, l'une des plus considérables de cette province; il y avait là une cinquantaine de fidèles à confesser. Ce sont les seuls adorateurs du vrai Dieu que renferme cette cité où l'on compte environ 80,000 âmes. Les mahométans y sont bien plus nombreux; il y en a plus de dix mille. J'ai eu la curiosité de visiter leurs trois mosquées qui sont les

plus beaux édifices de la ville. Des Missionnaires européens et chinois m'avaient fait croire que c'était des synagogues de juifs, et je désirais voir de mes yeux ce peuple proscrit, et lire sur son front cette marque de réprobation qu'il porte partout. On m'avait dit qu'ils observaient le sabbat; c'est pourquoi je me rendis dans leur temple, un vendredi soir vers le coucher du soleil, pensant que je les trouverais alors occupés à la prière. Je ne fus pas trompé. Arrivé avec les chrétiens qui m'accompagnaient à la porte de la principale mosquée, je vis dans l'intérieur du temple cinq ou six personnes accroupies à la manière des Indiens, les unes en face des autres. L'une d'elles imposait je ne sais quelle sorte d'antienne, et toutes les autres répondaient dans une langue que je ne pus reconnaître; mais, à coup sûr, ce n'était pas la langue chinoise. Pendant la prière, ces mahométans avaient les mains ouvertes et presque jointes l'une à l'autre; la prière finie, ils les portèrent sur le front. Quant à leur costume, il ne différait pas de celui des Chinois; je vis seulement sur leur tête une espèce de turban.

« Comme j'étais sur le point de quitter Lin-tsin-fou, je reçus la visite d'un chrétien du Kiang-nan qui m'invita à une promenade d'un autre genre. Ce bon Nankinois est chef d'une de ces barques qui portent le tribut annuel de riz à l'empereur. Il désirait me faire voir sa maison flottante et en même temps procurer à sa famille l'avantage de se confesser. Ces barques que l'on pourrait, pour la grandeur, comparer à des corvettes, sont assez informes à l'extérieur; mais à l'intérieur on trouve de beaux et grands appartements, bien éclairés, et fort commodes. — « Combien, demandai-je à mon  
« Nankinois, combien y a-t-il de barques qui portent  
« le tribut à l'empereur? — Père, il y en a plus de

« cinq mille. — À quoi sert ce riz ? — L'empereur l'em-  
 « ploie presque uniquement à l'entretien des troupes  
 « qu'il a dans Pékin ou aux environs. — Mais vos chefs  
 « n'en reçoivent-ils pas leur part ? — Non, ils reçoivent  
 « seulement une somme d'argent déterminée. —  
 « Que vous donne-t-on pour conduire ces barques ?  
 « — Fort peu, quelques onces d'argent ; mais chacun  
 « peut à son gré mettre sur la barque impériale ce qu'il  
 « lui plaît et faire le commerce sans beaucoup de dé-  
 « penses. — La direction des barques est-elle hérédi-  
 « taire ? — Oui, elle passe de père en fils. — Combien  
 « êtes-vous de temps en route ? — Dix mois environ  
 « chaque année, de sorte que notre vie se passe pres-  
 « que entièrement sur l'eau. — Y a-t-il quelque barque  
 « qui dirige la marche des autres, ordonne les haltes,  
 « détermine les départs ? — Il y en a plusieurs qui tou-  
 « tes sont subordonnées à celle d'un grand mandarin à  
 « bouton rouge. Celui-ci a droit de conférer avec l'em-  
 « pereur, et il répond de tout le tribut. — Mais vos dif-  
 « férends, qui les juge ? — Nos tribunaux nous suivent ;  
 « nous avons sur les barques des mandarins subalter-  
 « nes chargés de vider les querelles. » Après avoir cau-  
 sé quelque temps avec ces braves gens, je leur dis que  
 je pourrais entendre leurs confessions aussitôt qu'ils le  
 désireraient. A l'instant le silence régna sur la barque ;  
 ils se préparèrent tous et se présentèrent successivement.  
 Le lendemain ils vinrent à une demi-lieue de distance,  
 par une grosse pluie, entendre la messe et recevoir la  
 sainte communion. L'ainé de la famille était un de mes  
 anciens élèves du Kiang-nan, et j'eus la consolation de  
 voir qu'il n'avait pas oublié les leçons de vertu qui lui  
 avaient été données au séminaire de Wam-dam.

« En sortant de Lin-tsin-fou, je montai en charrette  
 et me dirigeai vers Tsi-nan-fou, capitale du Chang-tong,



où nos Pères avaient autrefois une résidence et une église. Une famille chrétienne qui habite près de cette ville me donna l'hospitalité et me fit voir le cimetière accordé à nos anciens Pères par l'empereur Kang-hi. Vous comprendrez aisément quel plaisir j'ai dû éprouver à la vue de ces restes précieux de l'ancienne Compagnie ; je me jetai à genoux sur ces tombeaux, je priai pour ces vénérables Missionnaires, ou plutôt je les priai de bénir nos travaux dans les mêmes champs qu'ils avaient arrosés de leurs sueurs. Les regards indiscrets de quelques païens qui s'arrêtaient pour nous considérer, m'empêchèrent de satisfaire ma dévotion aussi longtemps que je l'aurais voulu.

« Après avoir visité les chrétiens qui habitaient dans le voisinage, je continuai ma route, et au bout de sept jours j'arrivai enfin auprès du P. Languillat qui, depuis huit mois, n'avait pas vu de prêtre. Jugez de sa joie en m'embrassant, lui qui s'était trouvé isolé si longtemps dans ces contrées lointaines. Nous avons eu la consolation de passer douze jours ensemble, que nous avons employés à faire les saints exercices et à célébrer la fête de notre bienheureux Père saint Ignace. Nous nous séparâmes ensuite pour nous rendre chacun à notre poste et y travailler à l'œuvre de Dieu. Les chaleurs étaient alors très-fortes : il n'était pas tombé de pluie depuis plusieurs mois, et des nuées de sauterelles devoraient les récoltes. Le Chang-tong avait à craindre une famine, ou du moins une grande disette, si cette sécheresse n'avait eu bientôt un terme. Je ne vous dirai pas toutes les superstitions dont je fus témoin à cette occasion. Ici c'étaient des troupes de Chinois qui, armés de tam-tam, de triangles, et d'autres instruments, et la tête ceinte d'une couronne de feuillage, portaient en triomphe, sur un brancard, une idole richement

ornée, et allaient dans les pagodes pour demander la pluie. Là, ce n'était pas seulement le peuple qui faisait des supplications; les magistrats étaient les premiers à donner l'exemple et marchaient en tête des processions qui se rendaient dans les pagodes. Dans plusieurs villes les mandarins avaient ordonné une abstinence générale, et impossible à nous, voyageurs, de trouver un peu de viande pour nos repas. Je rencontrai une ville dont les portes étaient fermées. — Qu'est-ce donc que cela signifie, demandai-je à mon catéchiste? — Le mandarin, me dit-il, craignant que le peuple ne fût troublé dans les prières qu'il adresse aux idoles pour obtenir la pluie, a ordonné qu'on fermât les portes de la ville pendant huit jours. Vous voyez par là, mon Révérend Père, que si ce peuple était chrétien, il serait aisé de le faire avancer dans les voies de la piété et de la pénitence.

« En arrivant dans une autre ville, je vis, à l'entrée d'une maison, un objet assez singulier que je n'avais encore remarqué nulle part; c'était un grand cheval en papier que je pris pour une enseigne ou pour un amusement d'enfant. Toutefois, poussé par la curiosité, je demande ce que signifie cet étrange coursier. — C'est pour un mort, me répond mon catéchiste. Quand un païen vient à mourir, ses parents achètent un de ces chevaux pour aider l'âme du défunt à aller au lieu qui lui est destiné, et, au bout de deux jours, on brûle sa monture de papier afin que le mort arrive plus promptement à sa demeure. Les riches font quelque chose de plus quand ils perdent un des membres principaux de la famille; ils choisissent parmi les devins celui qu'ils croient le plus habile, et lui demandent si l'esprit mal-faisant est dans le cercueil. Sur sa réponse affirmative, ils quittent tous le logis et laissent pleine liberté à ce génie pendant une nuit entière; puis, supposant qu'il a pris la fuite, ils rentrent dans leur maison.

« Ici, comme dans le reste de la Chine, il est très-difficile de faire admettre ce qui n'est pas reçu par l'usage, quand même les habitants pourraient en retirer des avantages précieux. Ainsi, pour en citer un exemple étranger à la Religion, les Chinois ont pu se convaincre, dans la dernière guerre avec les Anglais, de la supériorité des navires et des armes d'Europe; et cependant vous ne voyez à présent, comme par le passé, que de lourdes jonques, et, entre les mains des soldats, que des arcs et des fusils à mèche dont se moque le militaire européen. A propos des armées impériales, voici un petit trait arrivé à Chang-hai peu de temps avant mon entrée dans le Chang-tong. Quelques commerçants anglais ayant su que les troupes chinoises faisaient l'exercice à peu de distance de la ville, s'y rendirent pour en être témoins : mais cette satisfaction leur fut refusée; car à peine ces trois ou quatre cavaliers furent-ils aperçus, que les guerriers chinois épouvantés se mirent à fuir de tous côtés.

« Avant de terminer il faut que je vous dise un mot de Confucius, la gloire du Céleste Empire. En me rendant au Chang-tong, j'ai passé tout près du lieu de sa naissance, où on lui a élevé une superbe pagode qui renferme son tombeau. Vous ne sauriez croire combien est grande la vénération des Chinois pour ce célèbre législateur. Les lettrés sont occupés toute leur vie à étudier et expliquer ses écrits ou ceux de ses disciples; les graves bacheliers se font gloire de lui rendre leurs hommages, et les jeunes gens qui commencent à fréquenter les écoles, ne manquent pas, deux fois le jour, le matin en allant au cours et le soir quand ils se retirent chez eux, de le saluer comme leur maître....

« Agréez l'assurance de mon respectueux attachement; etc.,

« B. BRUEYRE, S. J. »

*Lettre du R. P. Estève, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Chine, au R. P. Provincial à Paris (1).*

Som-Kiam-Fou, 29 avril 1847.

« MON RÉVÉREND PÈRE,

« Le bon Dieu se plaît toujours à répandre ses bénédictions sur notre Mission; les chrétiens nous donnent beaucoup de consolation et les païens beaucoup d'espérance. L'hiver dernier, j'ai parcouru plusieurs paroisses qui sont situées sur le bord de la mer. Cette partie du diocèse était très-florissante du temps de l'empereur Kang-hi; mais depuis lors elle a été tout à fait désolée : de huit chrétientés il n'en reste plus que quatre, et au lieu d'un millier de néophytes, on n'en compte à peine quatre cents. Dès le lendemain de mon arrivée j'allai rendre visite à un assez grand nombre de païens que l'on m'avait désignés comme étant d'origine chrétienne. La plupart me reçurent très-bien, et me dirent qu'ils voulaient revenir à la foi de leurs ancêtres. J'allai tous les jours, après avoir entendu les confessions, à la recherche des brebis égarées, et j'eus lieu, en plusieurs occasions, d'admirer les prodiges de la grâce divine. Une fois surtout je fus ravi d'étonnement en rencontrant deux sœurs qui, ayant toujours

---

(1) Le R. P. Estève est mort dans sa Mission du Kiang-nan, le 1<sup>er</sup> juillet 1848.

vécu au milieu des scandales et entourées des séductions les plus dangereuses, avaient pendant plus de dix ans conservé sans tache leur innocence baptismale, et ne soupiraient qu'après le bonheur de se consacrer à Dieu par le vœu de virginité.

« Un autre jour, mon bon ange me conduisit vers la chaumière d'une pauvre femme âgée de soixante-quinze ans, laquelle gagnait sa vie à vendre des objets superstitieux. Dès que je l'aperçois, je l'engage à se faire chrétienne. Elle y consent de tout son cœur. — « Mais, « lui dis-je, si vous voulez que Dieu vous reçoive au « nombre de ses enfants, il faut que vous renonciez « au démon, et que vous jetiez au feu tout ce qui tient « à son culte. — Eh bien, me répondit-elle, brûlez tout « ce qu'il y a dans ma boutique. » Le lendemain je lui envoyai une chaise à porteur, car son grand âge ne lui permettait guère de marcher, et après l'avoir instruite de mon mieux, je lui conférai le saint Baptême, craignant de ne plus la retrouver en vie à ma prochaine visite. Je lui donnai un beau chapelet, un crucifix et une médaille pour les montrer à tous ses voisins et voisines. Une semaine ne s'était pas encore écoulée qu'elle en avait déjà converti plusieurs.

« A la même époque, j'appris qu'un vicillard de quatre-vingt huit ans était à l'article de la mort, et qu'il manifestait le désir d'être baptisé. En me rendant chez lui, je demandai quelques renseignements sur son compte : on me dit qu'il avait toujours été en grande vénération parmi les païens à cause de l'intégrité de ses mœurs. Je le trouvai dans les meilleures dispositions, et dès le soir je lui conférai le Baptême. En vain deux de ses parents cherchèrent à ébranler sa foi en lui adressant la plus terrible menace qu'on puisse faire à un Chinois ; ils lui dirent que s'il mourait chrétien, les honneurs de

la sépulture lui seraient refusés. « Mon âme va monter  
« en haut, leur répondit-il, jetez mon corps où vous  
« voudrez. » Il reçut le saint viatique et expira avec  
des marques visibles de prédestination.

« Pendant les deux mois que dura la Mission, je  
profitai de la liberté dont nous jouissons au Kiang-nan  
pour faire des excursions dans les bourgs et les villages.  
J'y ai trouvé les ruines de cinq anciennes chapelles, et  
presque partout des souvenirs de foi. Il a plu à la di-  
vine Bonté de jeter un regard de compassion sur les en-  
fants en considération de la piété des pères : plus de  
deux cents se sont comme spontanément déterminés à  
entrer dans le sein de l'Eglise. Il y a lieu d'espérer que  
ces chrétientés si longtemps désolées redeviendront  
aussi florissantes qu'elles l'étaient autrefois. Cinq nou-  
velles chapelles vont bientôt s'élever sur les ruines des  
anciennes.

« En Chine, comme partout, il y a une bénédiction  
toute spéciale de Dieu sur les pauvres ; c'est parmi eux  
surtout que l'on voit se multiplier le nombre des con-  
versions. Un jour que je revenais fort triste d'un petit  
bourg où je n'avais pu convertir personne, le bon Dieu  
permit pour me consoler que je rencontrais dans la  
rue une vieille femme estropiée. « Veux-tu croire en  
« Dieu, lui dis-je ? — Et pourquoi pas, me répond-  
« elle aussitôt. » A quelques pas de là, j'aperçois une  
mendiante aveugle, je l'engage à se faire chrétienne.  
« Oh ! qu'il y a longtemps que je le désire ! s'écrie-t-elle ;  
« mes parents étaient chrétiens, mon mari l'était aussi :  
« il n'y aurait donc que moi qui ne le serais pas ! »  
Un peu plus loin se présente une autre mendiante oc-  
togénaire ; je lui fais la même exhortation qu'aux autres ;  
elle ne me répond rien. « Elevez la voix, me dit un  
« enfant, car elle est sourde. » Je crie alors de toutes

mes forces, de manière à être entendu jusqu'au bout de la rue : « Veux-tu croire en Jésus-Christ ? » Elle me répond sur le même ton : « Oui, je le veux. » Vous pouvez juger comme tous les passants riaient. Toutefois cette estropiée, cette sourde, cette aveugle parlaient très-sérieusement. Ce fut un vrai triomphe pour moi de pouvoir les décider à l'instant à me suivre, et je bénis mille fois le Seigneur de ce qu'il daignait vérifier ainsi en leur personne la parabole de l'Évangile.

« Jusqu'à présent les apparitions que j'ai faites chez les riches ont été à peu près sans aucun résultat : grandes salutations, belles paroles, et voilà tout. Une fois je voulus aller visiter un petit mandarin qui, m'avait-on dit, était désireux de me voir. Je me rendis au tribunal, lieu de sa résidence ; j'arrivai trop tard ou trop tôt, car on me dit qu'il reposait. En attendant qu'il lui plût de se réveiller, je haranguai, dans la cour du tribunal, la multitude que la curiosité y avait fait accourir. Pendant que je parlais, le mandarin me fit dire très poliment par un de ses gens qu'il me savait très-bon gré de ma visite, mais que, prévoyant que je voulais lui parler du ciel, de l'enfer et d'autres choses auxquelles il n'entendait rien, parce qu'il ne les avait jamais vues, il remettait à un autre temps le plaisir de me voir. Les marchands chez qui j'ai été se sont tous montrés très-honnêtes : la plupart m'ont cédé leur comptoir en guise de chaire, et m'ont ensuite offert à déjeuner.

« Il m'est arrivé plusieurs fois d'entrer dans les pagodes et d'y prêcher fortement contre les idoles et contre les bonzes qui m'écoutaient. Si c'eût été au Japon, j'aurais été mille fois empalé, décapité, brûlé ; ici personne ne l'a trouvé mauvais ; au contraire on a paru fort content. Les bonzes de ce pays-ci ne sont pas très-spiri-

tuels, et ceux qui ont quelque intelligence ne croient pas à l'idolâtrie. Un jour que je m'étais arrêté à causer avec quelques braves gens que j'avais rencontrés sur mon chemin, un bonze vint à passer. Je l'arrête, et lui demande depuis quand il est bonze. « Depuis quarante  
 « ans, me répond-il. — De bonne foi, croyez-vous  
 « aux idoles ? Etes-vous bien convaincu que toutes vos  
 « superstitions ne sont pas trompeuses ? — Je n'admets  
 « que quatre vérités, reprit-il en souriant, la faim,  
 « la douleur, le vêtement et la nourriture ; tout le reste  
 « n'est que fausseté. — Malheureux ! m'écriai-je, ne  
 « savez-vous donc pas que vous avez un Dieu à adorer  
 « et une âme à sauver ? — Tout ce que je sais, répli-  
 « qua-t-il encore, c'est que quand on a faim, il faut  
 « manger. » Telle est, mon R. Père, la théologie de  
 nos bonzes chinois ; vous voyez qu'elle ne s'élève pas  
 bien haut.

« Je crois inutile de vous dire que nous marchons  
 partout tête levée ; mais ce qui vous surprendra peut-  
 être, c'est qu'on n'ose plus nous insulter en public.  
 Il n'y a pas longtemps, deux enfants me voyant passer  
 en chaise à porteur, attendirent que je fusse bien loin  
 pour se mettre à crier contre moi. Je ne m'en étais même  
 pas aperçu : mais le lendemain le petit magistrat du  
 lieu vint me faire toute sorte d'excuses pour eux, crai-  
 gnant que je ne le rendisse responsable du prétendu  
 délit. Je pardonnai pour cette fois, après avoir fait  
 promettre qu'on prendrait à l'avenir des moyens efficaces  
 pour donner une meilleure éducation à la jeunesse. La  
 crainte qu'ont les Chinois de s'attirer nos reproches, a  
 fait plus d'une fois déménager tous leurs dieux. En-  
 trant un jour dans la chaumière d'une vieille païenne,  
 je vis cette femme détacher de la muraille ses objets  
 superstitieux et les emporter bien vite dans la chambre



voisine, de peur que je ne m'en emparasse. C'est ainsi, me disais-je alors à moi-même, que les chrétiens cachèrent autrefois leurs crucifix et leurs images. Que les temps sont changés ! Plaise à la divine Bonté de hâter le moment où l'on ne cachera pas seulement les idoles, mais où on les jettera au feu ! C'est là sans doute, mon R. Père, ce que vous demandez à Dieu tous les jours dans vos prières.

« Veuillez recevoir l'assurance, etc., »

« ESTÈVE, S. J. »

*Lettre du R. P. Werner, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, en Chine, à sa sœur Philomène.*

Presqu'île de Hai-men, 20 octobre 1847.

« MA BIEN CHÈRE SOEUR,

« Vous m'avez promis, à mon départ de France, le secours de vos prières et celles de votre fervente communauté; je suis assuré que vous tenez votre promesse, et qu'ainsi vous me recommandez souvent au bon Pasteur avec le petit troupeau qu'il m'a confié. Continuez-moi toujours cette bonne œuvre de charité;

c'est la plus riche aumône qu'on puisse faire au Missionnaire que de prier avec ferveur pour le succès de ses travaux. Aujourd'hui je vais vous donner une preuve sensible de ma reconnaissance en vous entretenant un peu de nos vierges ou religieuses de Chine. Je choisis ce sujet, entre mille autres, parce que c'est celui qui vous causera le plus de plaisir et que, sans doute, vous connaissez le moins.

« Y a-t-il donc des religieuses en Chine, et, s'il y en a, sont-elles réunies dans des monastères? Si vous prenez les mots dans leur acception rigoureuse, je crois que nous n'avons ni l'un ni l'autre au Céleste Empire. Nos chrétiennes n'émettent point les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, qui constituent le fond de la vie religieuse; elles n'en ont pas même l'idée, le très-grand nombre du moins. Quant aux couvents, il en est bien question; nombre de bonnes âmes désireraient se consacrer au Seigneur dans la retraite pour fuir, comme vous, les séductions d'un monde corrompu, en se cachant au fond d'un sanctuaire, asile de la vertu et de la pénitence. Mais cette faveur, elles ne peuvent y prétendre aujourd'hui; l'état précaire de la Religion dans ce pays ne permet guère d'y songer sérieusement. A Chang-hai, notre ville épiscopale, et sur tous les autres points du continent, les personnes qui veulent consacrer à Dieu leur innocence et leurs affections, sont bien réunies pour la plupart dans des maisons communes appelées Com-sous, où elles sont soumises à quelques règles bien larges, et où elles vaquent à la prière vocale et au travail des mains; mais, comme je n'ai pas fréquenté ces lieux, et que, depuis notre entrée en Chine, je suis sans cesse occupé à faire Mission dans une presqu'île, pauvre et autrefois continuellement persécutée, je m'en tiendrai à ce que j'ai sous les yeux pour être plus exact.

« A Hai-men , comme dans toutes les autres parties du diocèse , il se rencontre de ces âmes d'élite qui , dociles et fidèles à la grâce , ne désirent vivre que pour le ciel et n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Quand leur sort est fixé , et que les parents ont donné leur consentement à la pieuse résolution de leurs filles , celles-ci reçoivent le nom de *Kou-gnam* , titre honorable et portant avec lui l'idée du respect et de la vénération ; nous le traduisons , nous autres Européens , par le nom de *vierges*. Il y a encore une autre manière de déclarer qu'on s'est consacré à Dieu par la virginité , c'est le *sem-té-wi-li* (*patienter dans l'intérieur de sa famille*) , expression dont le sens est qu'on veut rester chez soi. Lorsqu'une jeune personne est bien déterminée , on attend l'arrivée du Missionnaire , et alors elle se présente accompagnée de ses parents ou de ses protectrices , et , se mettant à genoux , elle dit que son dessein est d'être vierge et qu'elle prie le Père d'y consentir. Cette espèce de consécration se fait ordinairement vers l'âge de seize à dix-huit ans ; le pas une fois fait , on n'y revient plus , et aucun prétendant ne se hasarderait d'aller demander cette fille en mariage. Sous ce rapport elle vivra tranquille tant qu'elle le voudra. Depuis que je suis en Chine , je n'en ai pas vu une seule qui , s'étant prononcée ouvertement , ait ensuite renoncé à cette sainte vocation.

« Un mot maintenant sur l'éducation de ces âmes une fois consacrées au Seigneur. Ordinairement toute la science d'une bonne vierge de Hai-men consiste à bien savoir par cœur les longues prières du matin et du soir , celles du dimanche et des fêtes qui remplacent la messe et les vêpres , celles enfin du saint Sacrifice , du Chemin de la Croix et des différentes confréries auxquelles elle ne manquera pas de s'agréger tôt ou tard.

Bien entendu quelle connaît parfaitement le Catéchisme, ou ce qu'on appelle ici les *quatre dialogues* ; le Chapelet aussi lui est tellement familier qu'elle le récitera quelquefois en dormant. C'est cet effrayant répertoire de prières vocales qu'il faut savoir pour se croire bonne chrétienne. Aussi les anciennes vierges se donnent-elles toutes les peines possibles pour les faire apprendre aux jeunes, et malheur à celles-ci si elles font les paresseuses, ou si elles se refusent le temps nécessaire pour s'instruire. A la première visite du Missionnaire les plaintes surgiront de toutes parts, la pauvre fille devra rougir de sa négligence et promettre plus de générosité pour l'avenir. Je ne trouve pas toujours ces reproches assez justes ; car ne pensez pas, chère Sœur, qu'il soit aussi facile à ces vierges de se meubler la mémoire qu'à vous heureuses favorites de la Providence. Voyez comme il doit leur en coûter : d'abord, en majeure partie elles ne connaissent point les caractères, ou, ce qui revient au même, ne savent ni lire ni écrire ; si elles sont en état de déchiffrer les dialogues, les prières ordinaires et celles des fêtes, c'est parce qu'elles les possèdent à peu près par cœur, ou qu'elles auront tant de fois feuilleté et retourné leurs livres, qu'à la fin cette multitude de traits divers, dont se compose l'écriture chinoise, se sera comme gravée dans leur esprit, de la même manière qu'on grave chez vous des mots et des phrases sur la pierre d'un tombeau. En second lieu, supposé que ces bonnes filles aient appris un assez grand nombre de caractères pour lire couramment nos ouvrages de piété, elles n'en comprendront pas un sur dix, parce que tout est composé dans la langue mandarine, que le peuple n'entend pas plus que les paysans d'Alsace n'entendent le latin ou les expressions diplomatiques. Ajoutez que les prières, celle des vierges surtout,

sont quasi interminables. Cette longueur est vraiment nécessaire, puisque c'est par elle que nos chrétiens doivent suppléer à tous les exercices spirituels dont ils sont privés. Les dimanches et les fêtes, ils n'ont point de messe, point d'instruction, pas de Vêpres, ni de Salut ; ils sont également privés des lectures de piété et de ces conversations édifiantes qui valent parfois le plus beau sermon. Ainsi, en général, ce n'est qu'à force de prier et d'entendre prier que les jeunes vierges complètent leur éducation religieuse et qu'elles se mettent en état de pouvoir être maitresses à leur tour.

« Vous me demanderez sans doute, chère Sœur, si nos vierges chinoises ont aussi l'idée de la vie intérieure et si elles s'y adonnent. Pour réponse, je vais vous apprendre ce qu'elles sont et ce qu'elles font ; vous pourrez seule tirer la conséquence. Chacune des vierges de Hai-men doit en quelque sorte se suffire à elle même ; presque toutes vivent isolées dans leur familles, entourées de païens corrompus et corrupteurs. A l'extérieur, rien ne les distingue des autres femmes ; toutes leurs constitutions, sous ce rapport, consistent à ne pas porter de vêtements rouges ou par trop recherchés. Si, dans ma presqu'île, vous en exceptez une dizaine, toutes sont pauvres et gagnent leur vie par un labeur continuel et souvent fort pénible. Le dénuement de quelques-unes est si grand que si les forces viennent à leur manquer un jour de la semaine et les obligent à interrompre leur travail, elles seront fort en peine pour trouver de quoi manger le lendemain ; ne vous en étonnez pas, c'est le sort de presque toute la population païenne et chrétienne. A Hai-men, sur cent familles, une ou deux seulement peuvent vivre à l'aise. La pauvre vierge ainsi confondue dans la masse, passe sa journée à faire ronfler le dévidoir et à tisser le coton ;

souvent aussi elle prendra sur son sommeil et travaillera fort avant dans la nuit pour réparer le temps consacré à la prière ou à une œuvre de charité. La pièce de toile achevée, elle la confie à un de ses parents, et le prie d'aller la vendre, et du produit faire emplette des choses nécessaires au ménage. Le matin et le soir elle soupire la prière, seule ou en famille, et dans le courant du jour elle défile son Chapelet de six dizaines, puis deux ou trois autres de cinq, lesquels sont suivis d'une nomenclature plus ou moins longue de prières des petites fêtes et des confréries. Le dimanche, suivant l'usage du pays, elle suspend son travail jusqu'à l'après-dinée, et, durant ce temps de repos, elle se livre aux exercices religieux. Si la chapelle n'est pas trop éloignée de sa petite cabane, elle se met en route dès la pointe du jour pour aller faire le Chemin de la Croix, ou bien entendre la sainte messe et l'instruction, si le Père se trouve sur les lieux. Il faudrait entendre ces bonnes chrétiennes, comme elles chantent avec ferveur les souffrances du Sauveur. Je passe quelquefois d'heureux instants à les écouter, et plus d'une fois aussi leur piété simple et franche a fait couler mes larmes. Mon cœur bondissait de joie en voyant ces âmes d'élite louer leur bon Maître au sein d'un peuple infidèle et plongé dans toutes les superstitions du paganisme. Une bonne vierge, malgré son indigence, trouve du temps pour toutes les bonnes œuvres, et si elle se voit obligée de manquer à une seule, son cœur en est désolé; elle croira sa journée perdue. Les plus ferventes d'entre elles font tout leur possible pour consacrer au Seigneur la seconde moitié du dimanche, quoique le Souverain Pontife ait déclaré que les chrétiens pauvres de la Chine ne chômeraient que la moitié de la journée. Nos pieuses vierges sont, sous ce rapport, rigoristes dans la force du terme; elles

ne se pardonneront point, par exemple, d'avoir fait une petite conversation ou pris quelque repos durant le temps du chômage ; suivant elles, il ne faudrait pas cesser de prier, même un instant ; vous voyez, chère Sœur, qu'elles ne savent pas se contenir dans les justes bornes et qu'il y a à les diriger en cela comme en tout le reste.

« Si nos vierges n'ont pas à l'extérieur les distinctions que leur vocation exigerait, elles savent bien s'élever au-dessus du vulgaire par leur amour sincère pour la piété et par une pureté de cœur vraiment surprenante. Vous ne saurez jamais les nombreux obstacles qu'elles rencontrent partout dans la voie du salut ; eh bien ! malgré cela, j'en trouve tous les jours qui, après une confession de plusieurs années, ne se sont souillées d'aucune faute grave, ni même vénielle bien délibérée. Cette grande innocence au milieu d'un peuple qui ne respire que la volupté, est à mes yeux un miracle incontestable et toujours subsistant ; la divine Providence veille avec un soin tout paternel sur ces tendres fleurs plantées sur un sol fangeux et empoisonné. Joignez-vous donc à moi, chère Sœur, et remercions ensemble Notre-Seigneur des grâces et des lumières dont il comble si libéralement ses chastes épouses. La plus belle fête, pour une vierge de Hai-men, est l'arrivée du Missionnaire dans la famille ; alors elle ne sait plus contenir sa joie. En temps de Mission, ce sont ces bonnes filles qui mettent l'en train dans la foule, qui entonnent les prières, et catéchisent les ignorants. Dès le premier jour des exercices, elles me présentent les païennes qu'elles ont instruites ou au moins déterminées à venir me voir ; elles racontent au long tous les incidents par lesquels a dû passer cette vocation naissante et, en même temps, enseignent à ces catéchumè-

nes les usages et les devoirs des chrétiens. Là où les vierges me manquent, les idolâtres ne songent guère à se convertir, faute d'être stimulés; il en est de même pour les petits enfants arrachés à la barbarie des parents païens. Si, en six mois, j'ai envoyé au ciel près de deux cents cinquante enfants, c'est principalement au zèle des vierges que je dois ce bonheur. Elles sont sans cesse à la recherche de ces petites créatures; la dépense de quelques centaines de sapèques ne les effraie point. Tout enfant délaissé trouve en elles une mère. Dans ce saint exercice elles sont souvent contrariées et blâmées par leur propre famille, qui souffre avec peine un hôte parfois si peu commode; les païens leur tiennent aussi à ce sujet les discours les plus injurieux; mais tout est inutile; ces saintes filles veulent sauver les âmes au prix de tous les sacrifices. Elles nourrissent des mois et des années entières un enfant maladif, le portant presque toujours sur les bras, lui donnant en outre tous les soins nécessaires pendant la nuit, elles qui, le jour, se sont épuisées par un travail pénible et qui gagnent leur vie à la sueur de leur front. Sous ce rapport je trouve leur dévouement héroïque. Ce sont encore les vierges qui mettent le Père au courant des abus passés et présents, non par loquacité, mais par amour du bien; elles mettent dans ces rapports tant de prudence qu'elles savent éviter les coups de l'envie ou de la vengeance, et garder le rang de supériorité qui leur est presque partout accordé. Vous voyez, ma chère Sœur, par tous ces détails, que nos vierges doivent être bien agréables aux yeux de Dieu, et que le Missionnaire doit attacher la plus grande importance à les bien diriger dans le chemin du ciel. Elles sont en effet comme la seconde Providence du pauvre prêtre; elles pourvoient à tout, et, par leur ferveur, soutiennent les bons, ex-



citent les lâches, et multiplient le nombre des enfants de Dieu.

« Quel est enfin le nombre des vierges de Hai-mèn ? Dans le district de mon compagnon, le P. Rocher, qui fait Mission à quinze lieues d'ici, il peut y en avoir trente environ pour quinze à dix-huit chrétientés. Dans le district supérieur qui m'a été confié, il s'en trouve soixante-dix ; elles sont éparses dans les différentes paroisses et ordinairement deux ou trois ensemble. Le nombre de ces bonnes filles serait plus considérable si elles étaient libres de disposer d'elles-mêmes, c'est-à-dire de choisir tel genre de vie qu'il leur plairait. Mais les parents forcent presque toujours leurs enfants de s'établir, et quoique celles-ci éprouvent une véritable répugnance pour le mariage, elles s'y résignent ordinairement pour éviter les querelles. Ce n'est pas que ces chrétiens n'aient pas voir leurs filles se consacrer au Seigneur ; mais il sont pauvres et ne se sentent pas assez à l'aise pour contribuer à leur entretien. De plus, autrefois, les païens suscitaient des affaires aux familles dans lesquelles ils voyaient ces jeunes personnes se soustraire à la loi générale, et, plus d'une fois, des vierges ont été enlevées subitement, vendues on ne sait où, sans qu'il ait été possible de retrouver leurs traces. Fort souvent je rencontre des filles de seize à dix-huit ans qui me déclarent que, malgré leur désir de se vouer à Dieu, elles ne peuvent pas même en parler. Il y a peu de jours qu'une jeune Chinoise de vingt-un ans apprit que j'étais arrivé dans sa chrétienté : aussitôt elle accourt d'une bonne lieue et demie, à pied, elle qui est malade, délicate et qui a de petits pieds comme un enfant de quatre ans. Elle me dit quelle soupirait depuis longtemps après le bonheur de voir le Père ; qu'elle voulait rester vierge, mais quelle n'avait pu

jusqu'ici en faire l'aveu à personne. « Je suis promise  
 « par mes parents, dit-elle, mon fiancé me veut à toute  
 « force, et mon père se met en colère quand je pro-  
 « nonce le nom de vierge. Je prie le Tata de me  
 « secourir, de demander cette grâce pour moi ; si je  
 « l'obtiens, mon bonheur est parfait, je consens à vi-  
 « vre dans l'indigence toute ma vie. » J'admire cette  
 belle âme et lui promis mon appui, quoique j'espère peu  
 pour le succès de sa demande. La pauvre fille reçut la  
 sainte communion pour la première fois. Je la renvoyai  
 tranquille et contente....

« THÉOBALD WERNER, S. J. »



---

## MISSION DE L'ABYSSINIE.

*Extrait d'une lettre de M. de Jacobis, Missionnaire  
Lazariste, en Abyssinie, à un de ses Confrères.*

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« Humble Missionnaire en Ethiopie, je ne puis vous raconter que de modestes travaux. Malgré leur obscurité j'aime à croire qu'ils intéresseront votre bienveillance. Je commence par les couvents abyssins, et par les efforts que nous avons essayés pour convertir les moines qui les peuplent.

« Il existe en Abyssinie des montagnes dont le sommet se perd quelquefois à onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Autant leur cime est élevée, autant leurs flancs sont abruptes; on dirait de vastes tours dont les murailles tombent à pic. Pour arriver aux plateaux qui les couronnent, quand ils sont accessibles, on n'a pas d'autre voie qu'un sentier roide, étroit, et comme mystérieusement voilé dans les plis des hauteurs au faite desquelles il doit conduire. Au terme de cette rude avenue, on trouve souvent avec surprise des eaux fraîches et vives, des pâturages délicieux, puis dans certaines échancrures, des vallées aussi gracieuses qu'elles sont fécondes. Et lorsqu'enfin l'on embrasse dans son ensemble cette nature tour à tour majestueuse, escarpée, souriante et sévère, on a peine

à concevoir tout ce qu'elle offre de tableaux enchantés et de points de vues pittoresques au regard qui la contemple.

« Sur ces monts, isolés comme des pyramides et défendus comme des citadelles, habitent de temps en temps des princes réfugiés. Par son escarpement cet asile leur donne la sécurité personnelle, tandis que par sa fertilité il fournit aux besoins de leur existence. Il n'est même pas rare qu'ils y rencontrent un sanctuaire pour recueillir les prières de leur infortune, et un cimetière béni pour abriter le sommeil de leurs cendres.

« C'est aussi sur ces hauteurs que sont assis les couvents abyssins. Jetés pour la plupart aux frontières de l'Abyssinie chrétienne, ils paraissent se dresser, d'un côté comme un boulevard pour défendre cette région contre l'idolâtrie qui la presse, d'un autre côté comme des phares préparés pour recevoir la lumière de l'Évangile et la transmettre à ce paganisme sur la limite duquel ils s'élèvent. Le sentiment de cette double mission qu'ils semblent, par leur position même, appelés à remplir, est précisément ce qui nous a décidés à en tenter la conquête. Nous avons commencé par celui de Damuò.

« L'*Amba* ou montagne qui sert comme de piédestal à ce monastère, est tout entière formée de couches d'argile superposées et coupées de quartz blanc. Sur ces pentes croit avec abondance et vigueur ce que les botanistes désignent sous le nom de *quelqual* d'Abyssinie, variété singulière d'euphorbe présentant l'aspect d'un chandelier colossal. On ne le voit pas seulement naître au flanc du Damuò, et à la fraîcheur du *Najoe* dont les eaux baignent le pied de cette montagne, il couvre l'Abysinie partout, et partout il apparaît gigantesque. Si l'on voulait figurer l'Abyssinie par un

symbole on devrait choisir le *quelqual* comme on a choisi le palmier pour symboliser l'Égypte et la Syrie.

« Arrivés à la base du Damuò, nous vîmes la route se briser et mourir contre un rocher immense, se dressant devant nous comme le mur d'un bastion. A ce rocher s'adossait par ses deux extrémités une vaste palissade demi-circulaire. C'était la clôture d'une maison de religieuses abyssiniennes. La Supérieure vint à notre rencontre et se hâta de nous dire qu'elle appartenait à la plus haute noblesse du pays. Elle et ses compagnes sont consacrées à la garde d'un sanctuaire bâti près de là, et qui sert de lieu de pèlerinage aux femmes dévotes de l'Abyssinie, condamnées à ne jamais visiter l'hermitage construit au sommet du Damuò.

« Nous, sur qui ne pesait pas la même défense, nous cherchions de l'œil par quels moyens et de quel côté nous pourrions escalader la montagne. Point de chemin visible à la surface du rocher; point d'entrée qui nous annonçât une avenue souterraine. Seulement deux longues cordes pendaient d'en haut sur l'abîme. C'est avec elles que les moines, aidés par de jeunes paysans, font arriver jusqu'à eux les objets dont ils ont besoin et les étrangers qui desirent visiter leur désert.

« Je me décidai, avec une certaine appréhension toutefois, à me faire hisser par cet appareil étrange. Et me voilà triomphalement élevé dans les airs, choquant le rocher, rebondissant, choquant encore, comme l'eût fait un bloc de pierre. Malgré ce que cette ascension pouvait avoir de pittoresque, je fus heureux de la voir finir, et en retrouvant la terre ferme au faite de la montagne, je remerciai avec effusion les moines qui m'avaient fait ainsi sans malheur monter comme un aéroplane dans l'espace.

« Le plateau de la montagne présente une circonfer

rence de deux mille pas. La terre végétale y est rare et peu profonde, c'est à peine si le gramin et le chardon y trouvent assez de suc pour s'alimenter. Toutefois avec un peu de travail et d'industrie, on pourrait féconder cette nature ingrate, et lui donner l'aspect d'un jardin suspendu, comme par enchantement, dans le vague des cieux et sur la profondeur des abîmes. J'en ai jugé par des oliviers sauvages et des gènévriers qui croissent à merveille dans le cimetière du couvent, et par des sycomores, qui, jetés au levant de la montagne, faisaient ondoyer, sur les précipices au bord desquels ils penchaient, des rameaux magnifiques et des ombres immenses.

« Après l'emplacement du monastère, j'en visitai l'église. Elle est assise sur les ruines d'un sanctuaire plus ancien, renversé, dit-on, au XV<sup>e</sup> siècle par *Grogne*, l'Attila de l'Abyssinie. Quoique rien ne soit grand et beau dans ce nouvel oratoire, on reconnaît que ce n'est point un Abyssin qui en fut l'architecte, soit à un certain air européen qui règne dans le plan, soit à l'absence complète des caractères propres au style oriental.

« Près de là sont creusés de manière à former un vaste rectangle, cent-cinquantes citernes et à peu près autant de tombeaux. On suppose que les unes et les autres remontent à l'empereur Caleb qui régnaît au cinquième siècle; la sollicitude de ce prince eût alors embrassé, comme on le voit, les vivants et les morts. Un autre objet appelait notre curiosité; c'était les grottes des religieux. Conduits par un jeune moine, nous nous dirigeâmes vers celle où le fameux Abbouna Jeclaimanota s'exerçait à la prière et à la pénitence. Mon âge ne me permit pas de pénétrer dans cette retraite d'une avenue trop difficile; mais notre guide qui s'y

était enfoncé en sortit bientôt, et montrant à nos regards étonnés une pierre énorme, il nous dit que Jeclaimanota se la mettait sur la tête, quand il passait la nuit en oraison.

« J'entrai dans une autre grotte d'un accès moins périlleux. Sur le roc qui en fait le fond parait une empreinte, comme celle d'un homme qui, s'y étant appuyé, aurait laissé la trace de ses épaules gravée miraculeusement sur la pierre. Le guide signala ce phénomène à notre attention : « Ici nous dit-il, notre Père « Abbuma Aragavvi pria, quand Jésus daigna lui « apparaître et lui parler ainsi : Par amour pour toi, « ô Aragavvi, je ferai que tous ceux qui seront enter- « rés dans ce désert, soient sauvés, se fussent-ils « rendus tristement fameux par toute espèce de cri- « mes. » Je ne crus pas à cette vision, comme vous le pensez bien. Et pourtant je m'en réjouis, par ce qu'il me sembla y voir un vestige, quoique altéré, de la doctrine catholique sur la rémissibilité de toutes les fautes, si graves qu'elles aient pu être.

« Au *Bizien* fut mon second pèlerinage. Masse confuse d'énormes pierres granitiques, ce mont offre l'aspect de ruines entassées, avec les proportions colossales de la nature. Quand nous y arrivâmes, exténués par le jeûne et par une marche de deux jours, nous pûmes nous reposer au pied d'une grande croix de bois, la seule qu'on rencontre dans toute l'Abyssinie et qui indique au pèlerin l'approche de l'ermitage. Ce signe du salut, dans un désert où toute nation se traîne languissante et courbée sous le joug de l'erreur, fit évanouir le sentiment de la fatigue devant les saintes émotions de la foi. Animés d'une nouvelle ardeur, nous gravîmes le sentier du *Bizien*, à travers les oliviers sauvages, les buissons de génévriers et une variété prodigieuse d'arbrisseaux

qui en sont la végétation principale. Ces arbustes couvrent de leur ombre cinq ou six grandes citernes taillées dans le granit et enduites à l'intérieur d'un épais ciment. Aujourd'hui elles sont à sec, et la seule eau que boivent les ermites est celle qui tombe du ciel dans le creux des rochers, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas absorbée par la trompe de l'éléphant sauvage, qui a coutume d'escalader ces hauteurs pendant la nuit.

« Du sommet de cette montagne, quand on mesure du regard cette moitié de l'horizon qui s'étend au levant, on a sous les yeux l'Abyssinie chrétienne; l'autre partie qui se perd dans l'infini contient les populations sauvages des Habab, des Bilons qui confinent avec les Zagais et les Sciangallas, celles des Aseadions, premiers fondateurs de l'empire et de la littérature éthiopienne; des Sahò qui, partagés en tribus nombreuses, occupent tout le pays du nord à l'est entre l'Abyssinie et la mer des Indes. Pendant que nous considérons ces royaumes inconnus ou à peine nommés dans les géographies, quelle douleur pour nous d'apprendre de la bouche des religieux, que l'immense population chrétienne qui couvrait jadis ces plaines et était desservie au spirituel par quatorze églises, toutes dépendantes de celle du Bizien, est aujourd'hui misérablement éteinte, sous la double oppression du mahométisme et de l'idolâtrie qui ont fini par l'étouffer. Au souvenir de ces chrétientés disparues, une réflexion se présentait naturellement à notre esprit, c'est que partout où la lumière de l'Évangile a doté le monde de retraites sacrées, le moine qui a gardé sa foi pure, comme en Europe, a changé par la vigueur de son bras et la force de sa parole les solitudes en cités, les forêts en capitales d'empires, tandis que le religieux déchu de la vérité, comme dans presque tout l'Orient, ne fait qu'accroître la barbarie des



mœurs, les ténèbres de la superstition et les horreurs du désert.

« A son tour, le mal a réagi contre ses auteurs. Bien que l'ermitage du Bizien existe encore, il est habituellement vide de ses religieux qui, réduits à redouter maintenant les petits-fils des anciens chrétiens apostats, demeurent dispersés dans les villages voisins ; en sorte que pour les voir tous ensemble au monastère, il faut, comme nous avons fait, choisir le temps des principales solennités, pendant lesquelles ils se réunissent pour la célébration du service divin. Ainsi la montagne sainte de l'Abyssinie est presque vouée à l'abandon, la peur en a chassé la prière, et le peuple qui s'agite à sa base, fait monter une continuelle menace vers ces hauteurs d'où la vérité a cessé de descendre.

« Pour en finir avec les couvents abyssins, je vous entretiendrai de la dernière visite que nous leur avons faite, celle de l'abbaye de Guendguendié, la plus bénie de Dieu entre toutes nos excursions.

« En se dirigeant au sud-est, par le plateau de l'Agamien, on arrive en face de la montagne la plus affreuse peut-être de celles qui hérissent la surface du globe. Pour se faire une idée de ses horreurs, il faudrait imaginer l'explosion soudaine d'une masse immense de métal fondu, qui, du sein déchiré de la terre, s'élance d'un jet vertical à huit ou neuf mille pieds de hauteur, et ruisselant ensuite à droite et à gauche sur un espace de plusieurs milles, se refroidit enfin comme la lave et s'immobilise sous la couleur du fer rouillé. Le ciel lui refuse obstinément sa rosée, et la nature sa végétation ; pas un nuage n'approche de sa cime, pas une plante ne germe sur ses flancs. Dans une crevasse entr'ouverte comme une plaie profonde au côté de la montagne stérile, habite depuis des siècles, à ce que disent les hotes

de Guendguendié, le terrible dragon Gabella. S'il faut en croire la tradition populaire, ce monstre, avant qu'il fut contraint par les prières des moines à se renfermer dans son antre, dévorait chaque jour une jeune fille, qui lui était jetée en pâture par la superstition craintive des anciens paysans. Il paraîtrait que les ermites d'aujourd'hui ont plutôt conservé la peur primitive du peuple que la vertu des premiers solitaires au sujet du dragon, car lorsqu'ils passent devant sa caverne et qu'ils l'appellent, épouvantés de leur audace, ils croient entendre pour réponse le sifflement souterrain et même voir la tête hideuse du monstre affamé. Pour moi, quand je m'arrêtai devant le seuil de sa demeure, et que nos guides l'appelèrent de toute la force de leurs poumons, soit qu'il dormit comme Baal à ce moment-là, soit qu'il dédaignât de faire l'exhibition de ses traits à un profane Européen, je n'entendis que l'écho de notre voix, je ne vis que l'ombre du rocher. « Pourquoi, « dis-je alors aux moines qui m'accompagnaient, pour- « quoi ne cherchez-vous pas à tuer le dragon et à vous « délivrer d'un voisin si incommode? — C'est, ré- « pondirent-ils, pour ne pas voir à sa mort le monde « anéanti. »

« Si fabuleuse que soit cette légende, acceptée cependant comme authentique par l'Abyssinie entière, il est certain que le goût du merveilleux ne pouvait choisir une scène mieux assortie à de pareilles fictions, que l'espèce de cratère au fond duquel est bâti le couvent de Guendguendié. Par la profondeur de ce gouffre, par l'air étouffant qu'on y respire, par les reptiles venimeux qui y pullulent, c'est vraiment un lac de dragons.

« Mamer Walda Gbiorghis, abbé actuel du monastère, est un religieux doué d'un sens exquis, et plus instruit que ne le comporte en général la condition des moines

abyssins. Du moment qu'il connut notre arrivée, il fit couvrir de riches tapis l'imposant vestibule de l'église, et lui-même, en chappe abbatiale, assis au milieu des principaux membres de la communauté, nous reçut en grande cérémonie. L'abbé de Guendguendié est du petit nombre de ces grands personnages abyssins qui siègent sur l'espèce de chaise curule, ou trône épiscopal, appelée ici Wambar ; l'étiquette exige qu'il ne la quitte point, même en présence du roi. Mamer Walda Ghiorghis dérogea néanmoins quelque peu à sa dignité pour nous mieux accueillir, il se montra plus poli que ne le permet l'usage, et ce gracieux début fut comme le premier élan de son cœur vers Jésus-Christ qui lui tendait les bras.

« A droite du vestibule où eut lieu notre réception, reposent les cendres de Sabagadis et de ses plus illustres fils et neveux. La carrière de cet homme extraordinaire n'a pas eu une durée proportionnée à sa gloire, elle s'est brisée prématurément comme presque toute espérance ; et lorsqu'en Europe Balbi écrivait que le génie de ce conquérant allait enfin tirer l'Abyssinie de sa nullité politique, Sabagadis, à genoux, la croix dans ses mains, recevait d'un Galla le dernier coup de lance. Les plus beaux ornements qui décorent l'église de Guendguendié sont autant de cadeaux de ce sage et généreux prince.

« Le jour suivant, nous fûmes introduits dans la bibliothèque du monastère, où se trouvent réunis un grand nombre d'ouvrages abyssins. Après les avoir compulsés, avec mon compagnon Abba Ghebra Michel, nous reconnûmes que ce dépôt scientifique si négligé, dont aucune main d'homme hors celle de l'abbé ne secoue jamais la poussière, possédait en fait de livres *Ghez* tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent dans cet

idiome. Je mentionnerai, de plus, un magnifique exemplaire de cette *Somme théologique* si célèbre en Abyssinie sous le nom de *Kaimanuota Abaun*, parce qu'elle rend témoignage à la foi de l'Eglise romaine, sur un point nié aujourd'hui par l'hérésie. Ce passage important, qui est d'un certain Burlos, traite du Saint-Esprit comme procédant du Père et du Fils ; mais arrivé au mot *Wawald, Filioque*, le texte a été gratté par la main d'un faussaire, de manière cependant que la trace des caractères anciens reste encore lisible. Tels sont les procédés de l'erreur ; elle biffe un article de son symbole, pour nous accuser ensuite d'avoir introduit ce qu'elle-même a effacé.

« Mais un résultat plus précieux de notre visite est la réunion de sept moines ou élèves de Guendguendié au giron de l'Eglise. A leur tête figure Mamer Walda Ghorghis, dont l'esprit naturel seconde admirablement le courage et la foi. Vous en jugerez par cet argument *ad hominem* qu'il ne craint pas d'adresser à ses anciens coréligionnaires, pour imposer silence aux calomnies de nos ennemis, et cela dans le camp même de l'hérésie et en présence du roi Ubié. « Pour combattre les catholiques avec succès, leur a-t-il dit tout haut, vous devriez commencer par vivre aussi chrétiennement qu'eux. » Grâce au divin Sauveur, la conduite exemplaire des catholiques abyssins justifie à merveille un tel raisonnement. Pour l'abbé, il ne se borne pas à de belles mais stériles paroles ; impatient d'y joindre les faits, il sollicite sans relâche la faveur d'être admis au nombre des fidèles. Nous aurions déjà cédé à la vivacité de ses désirs, si la conversion d'un personnage si haut placé dans l'esime générale, par son jeûne perpétuel qui en fait en Abyssinie un miracle vivant, ne nous imposait pas des ménagements commandés par

l'intérêt même de la Religion. C'est, du reste, une conquête sûre, quoique ajournée, et nos temporisations ne font que la mûrir par le jeûne et la prière.

« Ce que j'ai dit du jeûne perpétuel de Mamer Walda Ghiorghis aura dû vous surprendre. En voici l'explication. Les moines de Guendguendié devraient, aux termes de leur institut, vivre dans une perpétuelle abstinence de tout aliment gras et de toute liqueur enivrante ; mais s'étant persuadés que nulle force humaine ne pouvait porter le joug d'une telle austérité, ils ont arrangé les choses de manière à ne compromettre ni leur santé ni la lettre de leur règlement. En se choisissant un supérieur, ils lui font jurer, avant de l'investir de sa charge abbatiale, d'observer dans toute sa plénitude et au nom de la communauté le jeûne rigoureux dont elle s'affranchit, et, soit charité soit ambition, le nouvel abbé se dévoue à payer de sa personne pour tous ses religieux. Dès qu'il a accepté cette étrange substitution, il est soumis à une surveillance de tous les instants, et la plus légère infraction au devoir de l'abstinence serait inexorablement suivie de sa déposition canonique.

« Reste encore un mot à dire sur l'instruction publique en Abyssinie, exclusivement confiée aux couvents, et le cadre que je m'étais tracé dans cette lettre monacale sera enfin rempli.

« Ce qu'on appelle en Europe école, collège, lycée, université, est compris en Abyssinie sous l'unique dénomination de *Débra*. Nul *Débra* n'est dirigé par des laïcs ; chacun de ces établissements est contigu à une église ou à un couvent, en sorte que *Débra Damuò*, *Débra Mahemmache*, par exemple, signifient couvent de *Damuò* et son école, église de saint Jean et son université. Les professeurs sont le plus souvent des prêtres et

des moines; à leur défaut on appelle à l'enseignement de simples *Debtari* ou maîtres lauréats nommés par l'empereur. A cette source commune princes et sujets viennent sans distinction puiser la science nationale. L'instruction y est tout à fait gratuite, et le traitement professoral reste à la charge du *Débra*. Ce traitement, réduit aux proportions les plus exigües, consiste en vingt-quatre mesures de blé par an, du poids de cinquante livres, et quatre *Amulié*, pièce qui équivaut en moyenne à la moitié d'un écu.

« Avec un fonds si minime on comprend la misère où végètent les docteurs abyssins; mais ce qui est incroyable ce sont les privations que subit un jeune homme pour s'élever de degré en degré jusqu'au sanctuaire de la science. Sans parler de cette espèce de servitude qui en fait le valet de son professeur, servitude toute filiale qui lui est rendue bien douce par la reconnaissance, il a dû quitter son pays et sa famille, emportant sur ses épaules l'humble sac rempli de pois qui fait toute sa nourriture, et quand il en aura vu la fin, son unique ressource sera de mendier pour vivre. Or ce régime du jeune étudiant est d'une longueur désespérante. Son cours d'études embrasse sept années consacrées à apprendre le *Ziema* ou chant de l'Eglise, neuf ans pour le *Suasuo* ou grammaire, quatre pour le *Chanién* ou poésie, dix pour les *Chédusan-Mezahft* ou livres sacrés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le droit civil et canonique, l'astronomie et l'histoire forment un enseignement supérieur, qui demande encore beaucoup de temps, mais que peu d'élèves osent aborder. Au fond, tout ce travail donne peu de science, à l'exception toutefois de l'Ecriture Sainte, qui fournit au cœur ses nobles inspirations, à l'esprit sa règle lumineuse, et à l'ensemble des rapports sociaux sa

justice, sa délicatesse et sa charité. A ce point de vue un simple *Debtari* d'Abyssinie est bien supérieur aux savants européens...

« Maintenant que je vous ai communiqué les notes recueillies pendant mon lointain pèlerinage, il ne reste plus qu'à appeler sur elles votre indulgence, et à me recommander encore une fois à vos ferventes prières.

« J. DE JACOBIS, *Prêtre de la Mission.* »



DISCOURS PRONONCÉ A PARIS, LE 5 MAI 1849, PAR M. L'ABBÉ  
LE COURTIER, CHANOINE THÉOLOGAL DE LA MÉTROPOLE.

*Ponam in gentibus signum, et mittam ex eis  
qui salvati fuerint ad gentes in mare... ad insu-  
las longè (Is. 66).*

Je planterai mon étendard au milieu des peuples,  
et j'enverrai de ceux qui auront été sauvés au  
pied de ce signe de vie, vers les nations qui sont  
au-delà des mers... je les enverrai jusque dans les  
îles les plus lointaines.

MONSEIGNEUR (1),

Dans l'OEuvre de la Propagation de la Foi, il est deux  
choses qu'il faut distinguer, sans les séparer jamais : le  
zèle de nos Missionnaires qui portent dans toutes les  
contrées du monde les bienfaits de l'Évangile; le zèle des  
fidèles qui aident par leurs prières et par leurs secours à  
ces nobles triomphes de la croix de Jésus-Christ.

#### LE ZÈLE DE NOS MISSIONNAIRES :

Dieu suscite de siècle en siècle dans son Eglise, et  
selon les besoins des temps, des ordres religieux. Pré-  
cieux auxiliaires qui viennent raviver la prédication,  
combattre l'hérésie, sanctifier les mœurs, illuminer et  
féconder de vertus la solitude chrétienne. — Ces corps  
de réserve, que Dieu tire, quand il lui plaît, des trésors

---

(1) Mgr Olliffe, Evêque de Milène, Vicaire apostolique de Dacca  
(Inde).



de sa miséricorde, marchent, à travers le champ de l'Eglise, sous la conduite des Basile, des Augustin, des Benoit, des François d'Assise, des Dominique, des Ignace de Loyola, des Vincent de Paul. Ils se portent là où le besoin est plus pressant, et ils enrichissent le sol de la foi selon la mesure de temps, de ministère et de secours que la main de Dieu leur a fixée.

Mais il n'en est point ainsi de l'OEuvre des Missionnaires de la Foi. C'est une phalange sacrée qui est inhérente à la constitution de l'Eglise, qui s'est formée autour de son berceau, qui marche toujours de front avec le sacerdoce chrétien, et qui doit poursuivre ses conquêtes aussi longtemps que l'Eglise aura de jours à combattre ici-bas.

La forme de ces Missions peut varier; elle peut avoir plus ou moins d'étendue, des ressources plus ou moins grandes; se constituer d'une manière plus ou moins forte, selon les temps, les besoins, les localités, les progrès de l'ordre social, de la civilisation et des rapports internationaux; mais cet élan divin, cette impulsion sublime a son mouvement toujours soutenu à travers les âges du christianisme; c'est le feu que Jésus-Christ a apporté sur la terre; l'Esprit-Saint le souffle constamment dans les cœurs, et en étend les flammes vivifiantes sur les deux hémisphères.

Le zèle des fidèles pour la Propagation de la Foi ne doit pas confondre cette OEuvre avec toutes celles que la miséricorde de Dieu a suscitées dans ces derniers temps. La charité fait des prodiges depuis un demi-siècle : le zèle pour soutenir les ouvriers évangéliques coule rapide et fécond depuis le berceau de l'Eglise jusqu'à nos jours.

Il ne sera donc pas inutile, mes très-chers Frères, ni indifférent à votre piété, de vous montrer en peu de mots :

Que l'OEuvre de la Propagation de la Foi par le zèle

des Missionnaires est l'esprit essentiel de Jésus-Christ et de sa Religion ;

Que la part active de prières et de secours que les fidèles y apportent , a été la *collaboration* continuelle que les chrétiens ont donnée , selon leur mesure de vocation , aux progrès de l'Évangile.

L'Œuvre des Missions est l'œuvre perpétuelle du christianisme.

Le secours fourni aux Missions est le fruit constant de la piété des chrétiens.

### I.

Dès que le péché eut envahi le monde , et en eût fait sa triste conquête , brisant les liens de communication entre le ciel et la terre , le monde entier ne fut plus aux yeux de Dieu qu'une contrée étrangère et un pays infidèle : *Advenæ et hospites*.

Pour lui rendre son droit de cité céleste , et son apanage de la maison de Dieu , comme parle saint Paul : *Cives sanctorum et domestici Dei* , il ne fallait rien moins au monde qu'une *Mission* , c'est-à-dire un *envoi* , envoi de la vérité et de la grâce , envoi de la réhabilitation et du salut.

Et parce que tout don parfait , tout bien excellent vient d'en haut , descendant du Père des lumières dont l'immuable sainteté ne saurait connaître nos ombres et nos tristes vicissitudes , c'était du ciel que cette *Mission* devait venir à la terre pour la réconcilier avec Dieu.

Or , Dieu , dans sa prescience divine de la chute de l'homme , avait préparé au monde une mission admirable ; il l'exécute dans le temps d'une façon merveilleuse.

Le Missionnaire qu'il se prépare à envoyer n'est rien moins que son Fils , l'auteur et le consommateur de notre foi ; et la mission qu'il vient donner , c'est la rédemption du genre humain.

Le Seigneur fait longuement annoncer cet envoi ; pendant quarante siècles il dispose et ménage les événements *jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé* ; et quatre mille ans crient vers le ciel : Envoyez, Seigneur, celui que vous devez envoyer ; envoyez l'Agneau dominateur de la terre : *Mille, Domine, quem missurus es.*

Ce Dieu-Envoyé ne devait passer que quelques instants sur la terre, tandis que son œuvre de salut devait embrasser tous les temps. Aussi le Seigneur fait prédire également comment cette mission se perpétuera.

*J'enverrai, dit-il par son Prophète, de ceux qui auront été sauvés, je les enverrai vers les nations qui sont au-delà des mers. Je les enverrai dans les pays barbares, en Afrique et en Lydie dont les habitants nomades sont toujours sur la défensive, le javelot à la main. Je les enverrai vers les peuples civilisés, en Italie et en Grèce, et puis aux îles les plus lointaines. Je les enverrai vers ceux qui n'ont pas entendu parler de moi, qui n'ont point vu ma gloire. Ces envoyés annonceront ma gloire aux nations, et du sein de tous les peuples ils amèneront tous vos frères au pied de l'autel du Seigneur. Ne dirait-on pas qu'Isaïe a écrit d'avance les Annales de la Propagation de la Foi?*

Au moment fixé, l'Envoyé, le Missionnaire par excellence paraît au monde. C'est le divin Orient qui se lève d'en haut, pour nous visiter par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, pour diriger nos pas dans la voie de la paix.

Il paraît ; et il proclame à la face de ce monde infidèle, de cette terre étrangère à Dieu, que le premier principe pour recouvrer la vie éternelle, est de *connaître le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ qu'il a envoyé.*

Il déclare que sa doctrine n'est pas de lui, mais *du*

*Père qui l'a envoyé.* Et s'il opère des miracles à l'appui de la doctrine qu'il prêche, c'est toujours, affirme-t-il, afin que l'on croie que le Père l'a envoyé : *Ut credant quia tu me misisti.*

Enfin, lorsque l'œuvre de sa mission est consommée sur la terre, lorsqu'il y a laissé sa vérité, sa grâce, son sang, et les moyens de s'en appliquer les mérites pour le salut, il pourvoit admirablement à la continuation et à la perpétuité de son œuvre, pour que chaque contrée de la terre, chaque génération d'homme, chaque révolution de siècles rentre successivement dans le domaine de Dieu.

Rendez-vous attentifs, mes très-chers Frères, car c'est ici, à proprement parler, que commence l'œuvre des Missions, telle que nous en voyons les résultats jusqu'à nos jours.

*Toute puissance*, dit le Sauveur à ses Apôtres, toute, sans réserve et sans limite, *m'a été donnée au ciel et sur la terre*; au ciel, où je suis par ma nature le Fils éternel consubstantiel au Père; sur la terre, où Dieu m'a dit : Vous êtes mon Fils, je vous donnerai les nations pour héritage, et votre possession n'aura d'autres bornes que celles de l'univers.

*Donc*, en vertu de cette toute-puissance, *comme mon Père m'a envoyé*, je vous envoie avec la même mission et la même autorité. *Prêchez l'Évangile à toute créature*, allez, partagez vous le monde, *enseignez toute les nations; baptisez-les* pour les faire rentrer dans le sentier de la vie; *enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai commandé*, pour les maintenir dans la voie de la vie éternelle; *et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.*

Les Apôtres avaient reçu précédemment le caractère du sacerdoce dans sa plénitude; ici ils en reçoivent la

mission de Jésus-Christ même ; au cénacle , le Saint-Esprit leur en conférera abondamment la grâce ; et voilà douze Missionnaires légitimement établis pour un monde entier d'étrangers et d'infidèles. Ils se partagent, pour ainsi dire , toute la terre ; Pierre prend la Judée , va s'asseoir un moment à Antioche , et de là pénètre en Italie , *Italiam* , pour s'asseoir à jamais à Rome , et y fonder pour toujours le centre de l'unité et de la mission catholique.

Paul s'empare de la Grèce , et écrit aux Romains qu'il se propose de pénétrer jusqu'en Espagne.

Jean éclaire l'Asie et l'embaume de sa charité.

Jacques reste à Jérusalem ; pour veiller de là sur la dispersion des douze tribus.

André se réserve l'Achaïe ; Philippe , la Phrygie et la Troade ; Thomas pénètre jusque dans les Indes ; et ainsi de ces douze conquérants. La terre semble manquer à la charité de leur zèle , bien autrement qu'elle manquait à l'ambition d'Alexandre.

Ils fondent des Eglises , réunissent des troupeaux , s'ensevelissent dans la gloire du martyr , et laissent des successeurs. Et à mesure que le nombre de ces Missionnaires s'accroît , le royaume de Dieu s'étend avec des proportions gigantesques.

Qu'il nous soit permis ici de commencer le récit de ces merveilles par les conquêtes de la foi dans les Gaules. La patrie et ses souvenirs religieux méritent de nous cette préférence ; d'ailleurs c'est suivre l'ordre des temps , la miséricorde divine nous ayant prévenus avec une promptitude qui devrait réveiller notre reconnaissance.

Saint Philippe , dans la Troade , dans ces lieux fameux d'où étaient partis , disent les poètes , les fondateurs de Rome , forme sous ses yeux des hommes apostoliques ; c'est à quelques-uns d'entre eux que les Gaules doivent les premiers fondements de l'empire de

Jésus-Christ, fondements jetés à Vienne et à Lyon dès les premiers temps du christianisme.

Polycarpe, disciple de saint Jean, a formé saint Irénée, et Irénée n'est que le successeur de saint Pothin, à Lyon, sur le premier siège des Gaules.

Mais voici que vers le milieu du troisième siècle, toute une phalange de Missionnaires revêtus du caractère épiscopal nous est envoyée de Rome par le successeur de saint Pierre. — C'est Denis qui est à leur tête, et qui s'avance le plus loin dans les Gaules, échelonnant sur son passage les collègues de son apostolat. — Trophime s'arrête à Arles, et Paul à Narbonne; Saturnin descend jusqu'à Toulouse, Austremonne jusqu'à Clermont, Martial jusqu'à Limoges; Gratien descend à Tours sur les bords de la Loire, et Denis à Paris sur les rives de la Seine; — de là il enverra des ouvriers évangéliques dans le Nord, à Meaux, à Rouen, à Amiens, dans tout le Vexin et dans tout le Ponthieu.

L'Angleterre avait aussi reçu la foi. L'hérésie avait infecté sa croyance. Saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes vont, au cinquième siècle, la ramener à l'unité catholique. Mais la lumière sainte a disparu de cette île au sixième siècle, et saint Grégoire pape envoie Augustin évangéliser cette contrée.

Au siècle suivant, Boniface reçoit du Saint-Siège la mission de convertir l'Allemagne. La foi s'élève sur nos têtes comme le soleil sur l'horizon, les ombres diminuent à mesure que le jour croit.

Je vois, vers le douzième siècle, les enfants de saint François d'Assise et de saint Dominique qui se dévouent plus spécialement aux Missions.

Hyacinthe, leur disciple, étonne la Prusse et la Russie par ses travaux apostoliques; on dit même qu'il pénétra jusqu'aux frontières de la Chine; et le cardinal Hosius mérite le nom glorieux d'apôtre de la Pologne.

Lorsque l'Europe régénérée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères en Jésus-Christ, ils tournèrent les yeux vers les régions où des âmes languissaient encore dans les ténèbres et dans les horreurs de la barbarie.

Ici, un spectacle nouveau, digne des regards de Dieu et des Anges, se présente à nos yeux.

L'Europe avait été, par rapport aux grands centres de foi établis à Rome et à Jérusalem, une contrée étrangère, un pays infidèle. — La grâce de Jésus-Christ a éclairé et civilisé cette Europe, et la voilà qui veut compléter la prophétie d'Isaïe, et reverser cette divine civilisation jusque dans les îles les plus lointaines, *ad insulas longè*.

Levez-vous, enfants de saint François, disciples de saint Dominique, levez-vous; vous serez les premiers à vous dévouer à ce périlleux ministère.

Disons à la gloire de notre patrie, à l'honneur d'un peuple dont le sort a excité souvent nos sympathies, que ce sont deux Franciscaïns, l'un Polonais, l'autre Français de nation, qui osèrent les premiers pénétrer en Chine au douzième siècle, pour y recueillir les sueurs fécondes de l'apôtre saint Thomas.

Mais quel est ce nouveau conquérant à l'âme ardente, au cœur de feu, qui s'élève au commencement du seizième siècle? C'est Ignace de la maison de Loyola. Il n'a encore que neuf disciples autour de lui, et déjà il s'engage avec eux, dans la chapelle de Montmartre, à aller prêcher l'Évangile dans la Palestine. Il obtient bientôt de Paul III que sa Compagnie, si illustre dans l'Église, ajoutera aux trois vœux de religion un quatrième vœu, celui de se consacrer aux Missions chez les peuples infidèles. — Je vois autour de lui Xavier qu'il a formé, dont il a vaincu l'ambition mondaine en lui répétant

mille fois : *Que sert à l'homme de gagner l'univers ?* Et Xavier tournant cette ambition vers les conquêtes de la foi, devient le glorieux apôtre des Indes et du Japon. — Saint Apôtre, patron de notre Œuvre, comment aurais-je pu vous oublier ici, vous le protecteur d'un troupeau qui me fut longtemps cher, et qui conservera toujours des droits à ma tendresse ?

Un siècle s'écoule encore, et voilà de nouvelles merveilles. — Grégoire XV régularise l'élan et l'ardeur de ces Missions qui se multiplient, en fondant, à l'ombre du Saint-Siège, l'admirable congrégation de la *Propagande*, foyer lumineux, cénacle apostolique, d'où partiront les phalanges sacrées qui vont porter au loin le nom de Jésus-Christ, d'où coulera la Mission régulière de tous ceux qui vont répandre chez les infidèles la bonne nouvelle du salut.

Vers le même temps, saint Vincent de Paul *passé en faisant du bien* ; et comme s'il eût voulu renouveler les merveilles du passage du Dieu fait homme, il envoie devant lui ses prêtres de la *Congrégation de la Mission*, et se fait suivre par des légions de filles et de femmes de la charité.

A mesure que les progrès de l'Évangile s'étendent sous de tels ouvriers, il fallait, ce semble, une phalange de prêtres exclusivement dévoués à l'Œuvre admirable des Missions. — Le disciple de saint Dominique illuminait de sa doctrine toutes les chaires. L'enfant de saint François descendait au soulagement des misères les plus hideuses. La Compagnie d'Ignace ne dédaignait pas nos campagnes d'Europe, réchauffait la piété par l'usage plus saint et plus fréquent des sacrements, se consacrait en maître sans égal à l'éducation de la jeunesse. Le prêtre de la Congrégation de la Mission évangélisait les pauvres, et faisait fleurir dans nos séminaires la pensée



du saint Concile de Trente. Tous semblaient ne donner aux Missions lointaines que du superflu de leur zèle et de la surabondance de leur charité. — Et la Providence suscite le zèle de Bernard-de-Sainte-Thérèse, évêque de Babylone ; il établit la Congrégation proprement dite des *Missions étrangères*, et laisse la dénomination de son titre épiscopal à la rue qui longe le séminaire d'apôtres qu'il a fondé.

Plus tard, vient le séminaire si admirablement nommé du *Saint-Esprit*, qui se partage les colonies de la France. Puis, de nos jours, les modestes et zélés enfants de *Picpus*, les *Maristes* de Lyon qui tiennent à honneur d'évangéliser l'Océanie, les Rédemptoristes, les Oblats de Marie et tant d'autres.

Certes, si dans cette glorieuse pléiade j'oubliais quelque point lumineux, je voudrais mille fois réparer ce silence, et il ne faudrait l'attribuer qu'à mon ignorance de tant de glorieux travaux.

Nombreux ouvriers de l'Évangile, cohortes sacrées qui vous tenez par la main depuis les temps apostoliques jusqu'à nous, depuis les Thomas et les André jusqu'aux Marchand, aux Gagelin, et aux Perboyre : vous paraissez encore un petit nombre, quand l'œil se perd sur ces plaines immenses couvertes de moissons infidèles.

Cependant vous vous partagez toutes les plages des deux hémisphères que la foi n'a pas encore éclairées et échauffées de ses rayons.

Jetons un coup d'œil rapide sur cette carte géographique telle que le zèle de nos Missionnaires l'a tracée.

*Missions du Levant*, qui comprennent l'Archipel, Constantinople, la Syrie, l'Arménie, l'Éthiopie, la Perse et l'Égypte. Là, il faut que le zèle, et ce n'est pas son seul sacrifice, vive et respire au milieu de la peste.

*Missions de l'Amérique*, qui comprennent le Canada,

la Louisiane, la Californie longtemps arrosée des sueurs de nos Missionnaires avant qu'elle fut exploitée par les chercheurs d'or ; les Antilles, la Guyane, et jusqu'à ces bords si célèbres du Paraguay, où l'Évangile montra une seconde fois comment il savait former un peuple heureux, en lui inspirant la liberté du bien, l'égalité des droits et des devoirs, la fraternité qui n'est plus un mot quand elle se fonde dans la charité chrétienne. Réalités heureuses dont on blesserait la sainteté, en les mettant seulement en parallèle avec les rêves et les déceptions d'une nouvelle Icarie.

*Missions de l'Inde*, c'est l'Indostan, la presque île du Gange, jusqu'à Manille et aux Nouvelles Philippines. Là le zèle doit triompher avant tout d'un climat qui dévore.

*Missions de la Chine*, avec le Tong-King, la Cochinchine et le Japon. C'est la terre classique des persécutions et du martyre.

*Missions de l'Océanie*, de cette cinquième partie du globe jetée çà et là dans le grand Océan ; en y joignant les Missions qui suivent le nègre de l'Afrique et le Caffre errant dans ses déserts brûlés.

Ce serait ici le lieu de vous dire, mes très-chers Frères, toutes les conquêtes que ces Missions obtiennent à la foi : tous les services qu'elles rendent à l'humanité, aux lettres, aux sciences, aux arts, au commerce, à la civilisation et à l'honneur des nations européennes : tous les travaux, les sacrifices, les dévouements, les martyres héroïques de nos Missionnaires. Je me reconnais incapable et indigne de faire ce glorieux tableau. Je sais que le clergé de notre Europe, si admirable de zèle dans son ministère, a encore la gloire de fournir aux Missions ce qu'il y a de plus pur, de plus fervent, de plus apostolique dans son

sein. Mais quand je me replie sur moi qui vous parle, quand, méditant cette œuvre pour vous en parler, je retombais de la vue de ces évangéliques travaux sur la mollesse ou plutôt sur le néant de mon zèle, j'avoue que jamais la responsabilité du sacerdoce ne m'a plus effrayé, et que jamais parallèle ne m'a humilié davantage. — La parole de saint Grégoire pape me revenait naturellement à l'esprit : « Mettons-nous devant les « yeux, dit ce saint Docteur, ce jour de terrible discus- « sion où le Seigneur nous demandera des comptes au « pied de son tribunal. Là, Pierre paraîtra avec la « Judée convertie; Paul trainant à sa suite le salut du « monde entier; André se présentera avec l'Achaïe; « Jean, avec l'Asie; Thomas avec les Indes.... Malheu- « reux que dirons-nous alors, nous qui revenons les « mains vides? » — Certes, l'humilité seule parlait alors dans le cœur de ce grand Pape, car il a porté aux pieds de Jésus-Christ l'Angleterre convertie par ses soins. — Vous seul, Monseigneur, ou les prêtres qui marchent avec vous, pourriez justement dire en ce moment les travaux des Missions catholiques; vos pieds seuls sont assez beaux pour venir dans cette chaire raconter les biens du Seigneur.

Heureusement, tel n'était pas mon but; j'ai voulu seulement vous dire, mes-très-chers Frères, que l'œuvre des Missions est l'œuvre continuelle du christianisme; je crois vous en avoir fait un tableau suffisamment digne de vos méditations.

## II.

Un mot maintenant, pour finir, rien qu'un mot sur la perpétuité des secours fournis par la piété des fidèles au zèle du prédicateur de l'Évangile.

Les fidèles, dans l'Église, n'ont pas reçu la mission

du saint ministère; cette mission auguste n'est pas indistinctement dévolue aux membres de la société chrétienne. Elle n'appartient qu'aux ministres sacrés à qui l'ordination sainte en a donné le caractère et le droit, et qui en font l'exercice légitime par la juridiction ou par la Mission.

Mais saint Paul parle, même pour les simples fidèles, d'une *collaboration* à la foi de l'Évangile : *Collaborantes fidei Evangelii* (Philip. 1).

Or, cette collaboration dont parle l'Apôtre a trois degrés : Vivre dignement de la vie de l'Évangile : *Digné Evangelio conversamini*; car il est certain que cette vie si pure, si charitable, si dévouée, si humble, si sociale, si courageuse incline les cœurs à vouloir goûter les bienfaits de la foi. — Les premiers chrétiens, dit saint Luc, étaient en grande faveur et considération aux yeux de tout le peuple; il y avait dans leur vie un charme gracieux qui attirait; les païens s'écriaient : Voyez comme ils s'aiment! et de nos jours à la Chine, en voyant la constance de nos Missionnaires, un grand mandarin disait : Il y a quelque chose d'extraordinaire dans cette Religion de Jésus!

Prier pour les ouvriers évangéliques. — Saint Paul déclarait qu'il avait une mission à remplir à Jérusalem, et qu'ensuite il espérait passer à Rome, et de là se rendre en Espagne. Mais il ajoutait : Je vous supplie, mes frères, de *m'aider* pour cela par vos prières auprès de Dieu, afin que je sois délivré des infidèles. — Il disait aux Corinthiens : Dieu nous a délivrés de grands dangers, j'espère qu'il nous tirera encore de ceux qui nous menacent, mais à la condition que *vous nous aiderez* dans vos prières.

Enfin, et plus directement, avoir une collaboration réelle au succès de l'Évangile.

Prisque et Aquilas n'étaient pas des prêtres, mais de simples ouvriers en tentes : et saint Paul déclare qu'ils ont été *ses aides* en Jésus-Christ. — Je vous recommande, disait-il, notre sœur Phœbé qui est appliquée au ministère dans l'Eglise de Corinthe, au port de Cenchrée, elle a assisté beaucoup d'ouvriers évangéliques, et m'a rendu à moi-même de grands services. Saluez Marie qui a beaucoup travaillé parmi nous. Saluez notre très-chère Perside qui a beaucoup travaillé dans le Seigneur. — Aidez Evodie et Syntiche qui ont travaillé avec moi dans l'Évangile, avec Clément... Saint Paul n'hésite pas à mettre sur la même ligne la collaboration de ces saintes femmes avec les travaux apostoliques de saint Clément.

Ne vous semble-t-il pas, mes très-chers Frères, lire dans ce peu de lignes toute la Constitution de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ?

Mais il faut vous montrer brièvement combien le secours que cette Œuvre produit aujourd'hui, est et a été perpétuel dans l'Eglise; qu'il ne diffère de nos temps, que parce que nous avons admis une forme plus régulière et plus abondante.

Qu'était-ce que Marthe, dans la maison de Béthanie, pourvoyant avec tant de sollicitude aux haltes de Jésus-Christ et de ses Apôtres ? — Qu'étaient Marie-Magdeleine, Jeanne, Marie Salomé, et les autres saintes femmes qui suivaient le Sauveur dans ses courses apostoliques, et fournissaient de leurs biens aux besoins de la Mission ? — Qu'étaient-ce que ces femmes attachées aux pas des Apôtres et de leurs successeurs, dont la tradition nous a conservé quelques noms vénérés, Plautille à la suite de saint Pierre, Favié à la suite de saint Paul, Priscille à la suite de saint Clément, Praxède à la suite de saint Marcel ? — Qu'étaient les

Chantal auprès de saint François de Sales, les Le Gras, les Longueville auprès de saint Vincent de Paul ? — sinon de ces femmes admirables qui aidaient, à leur manière, les Saints à travailler à la propagation de l'Évangile.

Mais de nos jours quelle merveille ! — En 1822, à Lyon, dans la ville qui est justement restée le premier siège des Gaules chrétiennes, se fonde notre Œuvre de la Propagation de la Foi. — Paris lui envie bientôt une pensée si généreuse, et ces deux villes se partagent la France au nord et au midi pour recueillir les secours destinés aux Missions. — Le Saint-Siège approuve et bénit; les Evêques adoptent avec amour; tous les diocèses de France entrent dans cette belle Œuvre; bientôt toute l'Europe, toute l'Amérique catholique s'associent à cette pensée. Alors l'Œuvre de la Propagation de la Foi, sans rien perdre de son glorieux caractère de nationalité française, devient universelle; et plus de quatre cents diocèses se font gloire d'apporter à sa source féconde le tribut de leur charité.

Œuvre éminemment catholique; — dans son extension, comme nous venons de le voir, partout où il y a des enfants de l'Église Romaine, on recueille l'obole consacrée aux Missions Étrangères; — dans son but, qui est de verser partout la lumière et les bienfaits de l'Évangile, secourant aujourd'hui cinquante diocèses en Europe, septante en Asie, quinze en Afrique, quarante-deux en Amérique, treize en Océanie. Œuvre catholique dans sa manière d'opérer, elle a trouvé le secret d'être l'Œuvre de tous, du riche, du pauvre, du puissant du siècle comme de la simple ouvrière, ne demandant à tous qu'une pieuse et courte invocation chaque jour, qu'un sou chaque semaine!

Qui de nous, mes très-chers Frères, ne s'associerait pas à cette Œuvre admirable et féconde !

Ses besoins augmentent par l'extension de son zèle, ses ressources doivent augmenter en proportion par la multiplication de notre charité.

Par la grâce du Seigneur, nous avons l'être, le mouvement et la vie dans une atmosphère toute imprégnée des richesses du salut; le secours aux Missions étrangères est la juste dette de notre reconnaissance.

Cette OÈuvre d'ailleurs nous fait entrer si profondément dans les travaux évangéliques et dans leur récompense !

*Un sou* par semaine ! vous dirais-je avec un de nos vénérables Evêques, *un sou* par semaine ! et vous entrez dans le mérite des Apôtres, des Confesseurs et des Martyrs ! — *Un sou* par semaine ! et vous catéchisez, vous prêchez, vous baptisez, vous sauvez les âmes par toutes ces bouches et par toutes ces mains apostoliques. — *Un sou* par semaine ! et vous agissez par tous ces dévouements, vous triomphez par tous ces courages, vous avez part à tout ce qu'ils accomplissent dans le royaume de Jésus-Christ.

Mes Frères, nous avons bien besoin de soutenir et d'étayer nos chances de salut éternel; elles sont si faibles !

Nous les étayons par la dévotion à la sainte Vierge qui est le secours et l'espérance des chrétiens; nous les étayons par l'aumône qui donne devant Dieu une grande confiance à tous ceux qui la pratiquent; joignons la chance heureuse de contribuer à gagner des âmes au Seigneur; et n'oublions pas cette parole de saint Jacques, que je vous laisse comme bénédiction: *Celui qui aura fait revenir un pécheur de l'erreur de ses voies, sauvera son âme de la mort, et couvrira la multitude de ses péchés.*

---

## RELATION

### DU MARTYRE DE MATTHIEU GAM,

ADRESSÉE

A MM. LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS  
ÉTRANGÈRES, A PARIS, PAR MGR LEFEBVRE VICAIRE APO-  
STOLIQUE DE LA COCHINCHINE OCCIDENTALE.

« Matthieu Gam, âgé de 34 ans, était né de parents chrétiens, dans la province de *Biên-hoa*. Sa conduite avait toujours été exemplaire, mais sa ferveur avait encore redoublé depuis deux ans qu'il s'était voué au service de la Mission. Il était conducteur de la barque qui portait Mgr l'Evêque d'Isauropolis et M. Duclos en Cochinchine, l'année dernière, et fut arrêté avec eux le 6 juin. C'était celui de tous nos matelots indigènes qui se trouvait, par son emploi, le plus gravement compromis. Aussi Thiêu-tri ne lui a pas fait grâce. L'édit du roi était ainsi conçu : « Le *Bôï* (c'est le nom qu'il donnait à Matthieu Gam) est coupable d'avoir suivi « la fausse Religion de Jésus, d'être aller commercer « en pays étranger, d'avoir introduit des Européens « dans notre royaume; par son refus d'abjurer son « culte, il s'obstine évidemment dans la violation des « lois. En conséquence, l'année prochaine, à l'expiration du temps prohibé, il aura la tête tranchée



« suivant la sentence. Ses sept compagnons seront mis  
« à mort après un plus long emprisonnement. »

« Le décret royal ne fut envoyé aux mandarins chargés de son exécution que dans le courant de février 1847. Ceux-ci, par un reste de commisération pour le sort de Matthieu Gam, en qui ils ne voyaient pas de crime qui méritât la mort, écrivirent aux grands mandarins de la cour, les priant de solliciter auprès du roi la remise de la peine capitale. Mais sur ces entrefaites, arriva l'affaire de M. le commandant Lapierre à Tourane : alors les mandarins n'espérant plus aucune faveur de la part du monarque irrité contre les chrétiens, ordonnèrent les apprêts du supplice.

« Cependant Matthieu Gam brûlait du désir de mourir pour la foi; il craignait, disait-il, que ses péchés ne l'eussent rendu indigne d'une si grande grâce et que le roi ne mitigeât la sentence. Quand il apprit qu'elle devait être exécutée sans rémission, il manifesta une joie sensible. Trois jours avant sa mort on l'a entendu dire en versant des larmes : « Seigneur, la  
« peine que je dois subir est encore insuffisante pour  
« expier mes péchés. » Je ne saurais mieux exprimer les sentiments de sa belle âme qu'en traduisant sa lettre à Mgr Miche, qui lui avait fait annoncer sa fin prochaine : « Je n'ai pas formé d'autre souhait, écrit-il, depuis le jour où j'ai été arrêté; cette vie  
« passe avec tant de rapidité, mais au ciel nous  
« serons éternellement bienheureux. Tout mon désir est de glorifier le saint nom du Seigneur. Tous  
« les jours que j'ai passés dans cette prison ont été  
« pour moi des jours de joie; je n'ai éprouvé ni tristesse  
« ni inquiétude à l'égard de mon père, de ma mère, de  
« mes frères, de ma femme et de mes enfants. Telle  
« est la volonté de Dieu, je dois m'en réjouir, l'adorer

« et l'accomplir avec amour , afin de me rendre digne  
 « d'être regardé comme son enfant. Celui qui remporte  
 « ici-bas la victoire , recevra dans le ciel une récom-  
 « pense infinie. »

« Matthieu avait déclaré bien des fois devant les  
 mandarins qu'il n'abandonnerait jamais sa Religion ,  
 quoiqu'il fût certain qu'une apostasie seulement exté-  
 rieure eût suffi pour sauver sa vie. Quand le président  
 du tribunal vint le trouver dans sa prison pour le con-  
 duire au supplice , il lui dit encore : « Si tu veux abju-  
 « rer ton culte, j'en vais référer au roi et tu échapperas  
 « à la mort. — Qu'on me livre à l'exécuteur , répondit  
 « Matthieu, je n'abjurerais pas. » Arrivé au prétoire, le  
 mandarin lui dit une dernière fois : « Tu n'as pas d'au-  
 « tre crime que celui d'être chrétien , et c'est pour cela  
 « que tu dois mourir ; si tu renonces à ta Religion, tu ne  
 « seras pas décapité. — Mandarin, dit Matthieu, je suis  
 « chrétien et j'observe la Religion depuis mon enfance,  
 « je ne l'abandonnerai pas, même pour éviter la mort. »

Le mandarin ajouta : « Ce n'est pas moi qui te con-  
 « damne, ce sont les lois : ne parle pas davantage ,  
 « cela suffit, j'ai pitié de ta femme et de tes enfants. »

Matthieu disait encore à quelques mandarins subal-  
 ternes : « Que je suis content de mourir ! jamais je  
 « n'ai éprouvé tant de joie ; si je voulais dire un mot  
 « j'évitais la mort ; mais j'aime mieux être coupable  
 « aux yeux du roi que d'offenser mon Dieu. Encore un  
 « instant, et je serai en possession du vrai bonheur. »

« En sortant du palais de justice il aperçut une  
 chrétienne de sa connaissance , et lui dit : « Quel est  
 « mon bonheur ! Notre-Seigneur qui était l'innocence  
 « même a souffert la mort, et moi tout pécheur que je  
 « suis j'ai part au même sacrifice. » Remarquant qu'on  
 proclamait sa sentence à voix trop basse , il dit au

crieur : « Parle haut pour que tout le monde entende. » Puis se tournant vers le mandarin : « Que craignez-vous ? » dit-il , je suis si content de mourir ainsi ; pourquoi n'ordonnez-vous pas qu'on proclame ma sentence à haute voix. » Cette sentence était ainsi conçue : « Le *Boi*, chrétien, est allé à Syngapore, il a introduit des ministres de la Religion d'Europe, il ne veut pas renoncer à sa Religion ; le roi ordonne qu'il ait la tête tranchée. »

« Matthieu s'était confessé trois fois pendant sa captivité ; la dernière fois le prêtre lui promit de lui donner encore une dernière absolution, quand on le conduirait au supplice. Depuis ce jour il dit adieu à toutes les choses du monde ; il fit porter à sa femme et à ses enfants la prière de ne pas venir le voir, de peur que leur présence ne troublât la paix qu'il goûtait dans son cœur. A peine sorti des portes de la ville, son premier soin fut de chercher le prêtre parmi la foule. Il regardait de côté et d'autre ; s'il apercevait un chrétien il le saluait et lui disait adieu d'un air souriant. Le prêtre s'étant offert à sa vue, il baissa les yeux et inclina la tête, comme un homme qui s'excite à la contrition de ses péchés. Arrivé au lieu du supplice, il dit au bourreau : « Je vous demande un instant. » Puis ayant jeté un regard vers le prêtre, il se prosterna la face contre terre, récita une prière, pendant laquelle on le vit frapper trois fois sa poitrine, et le prêtre lui donna l'absolution. Ensuite il s'assit un moment tandis que les soldats coupaient la cangue ; ce travail achevé il s'agenouilla, et voulut être décapité dans cette posture ; il fut impossible aux soldats de le forcer de s'asseoir suivant l'usage. Il resta donc à genoux, immobile comme un homme qui est entré dans une méditation profonde. Au signal donné par le mandarin, le

bourreau frappe un premier coup qui ne porte qu'une légère blessure ; un second tranche le cou à moitié , enfin au troisième coup la tête tombe. Cependant Matthieu ne laissa échapper aucun cri, ne fit aucun mouvement ; il s'offrit au glaive, dit un témoin, comme une brebis à la boucherie. Après que les soldats se furent retirés, les chrétiens approchèrent, cousurent la tête à sa place naturelle, ensevelirent le corps et l'inhumèrent en terre saite. Les païens même avouaient hautement que cet homme n'était point coupable de crime qui méritât une pareille peine.

« Ce sacrifice a été consommé le 11 mai 1847. Il n'est aucune des circonstances rapportées ci-dessus qui ne soit appuyée sur le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi. Parmi nos chrétiens on eroirait faire injure au généreux néophyte en priant pour lui, tant on est persuadé que sa mort est celle d'un martyr.

« † DOMINIQUE,

« *Ev. d'Isauropolis.* »

Dans la somme de 2,195 liv. tosc. soit 1843 fr. 80 c. portée au compte du diocèse de Prato (Annales no 121 page XIX) se trouvait comprise celle de 100 liv. tosc. soit 84 fr., don pour le baptême des enfants infidèles.

---

## MISSIONS DU THIBET.

*Lettre de M. Huc, Missionnaire Apostolique en Mongolie,  
à M. Etienne, Supérieur Général de Saint-Lazare à  
Paris (1).*

« MONSIEUR ET TRÈS-HONORÉ PÈRE,

« Il y avait tout au plus un mois que nous étions à H'Lassa, et déjà les nombreux habitants de cette ville étaient accoutumés à parler avec respect et admiration de la sainte doctrine de Jéhovah. La paix et la tranquillité dont nous jouissions, la protection éclatante que nous accordait le gouvernement thibétain, la sympathie dont le peuple semblait nous entourer, tout nous donnait l'espérance, qu'avec l'aide de Dieu, nous pourrions jeter au sein même de la capitale du bouddhisme les fondements d'une Mission dont l'influence s'étendrait bientôt jusque chez les tribus nomades de la Mongolie.

---

(1) Cette lettre fait suite à la correspondance du même Missionnaire, publiée dans les N<sup>os</sup> 122 et 123 des Annales.

Le moment paraissait arrivé où les pèlerins tartares pourraient enfin venir s'instruire à H'Lassa de la seule doctrine qui puisse sauver les âmes et civiliser les nations.

« Aussitôt que nous crûmes notre position assurée à H'Lassa, nous songeâmes aux moyens de renouer au plus tôt nos communications avec l'Europe. La voie du désert était impraticable. Nous avions bien pu traverser une fois, et comme miraculeusement, ces steppes infestées de brigands et de bêtes sauvages ; mais il n'était pas permis de s'arrêter à la pensée d'organiser un service de courriers sur cette route affreuse. En supposant d'ailleurs toute la sécurité désirable, le trajet eût été d'une longueur désespérante. La voie de l'Inde nous parut la seule praticable. De H'Lassa jusqu'aux premiers postes anglais, il n'y a guère qu'un mois de marche. En établissant un correspondant par de là les monts Hymalaya, et un autre à Calcutta, nos communications avec la France devenaient, sinon promptes et faciles, du moins réalisables. Comme ce plan ne pouvait s'exécuter qu'avec l'assentiment du gouvernement thibétain, nous le communiquâmes au régent qui entra aussitôt dans nos vues. Il fut donc convenu qu'à la belle saison M. Gabet entreprendrait le voyage de Calcutta, avec une escorte thibétaine qui l'accompagnerait jusqu'au Boutan.

« Tels étaient les plans que nous formions pour l'établissement d'une Mission à H'Lassa. Mais en ce moment même l'ennemi de tout bien travaillait à ruiner nos projets, et à nous éloigner d'un pays qu'il semble avoir choisi pour le siège de son empire. Ayant entendu çà et là quelques paroles de mauvais augure, nous comprîmes que l'ambassadeur chinois tramait secrètement notre expulsion du Thibet. Le bruit vague de cette persécution

n'avait, du reste, rien qui pût nous étonner. Dès le commencement, nous avions prévu que s'il nous survenait des difficultés, ce ne pourrait être que de la part des mandarins chinois. Ki-Chan, en effet, ne pouvait supporter de voir le gouvernement tibétain accueillir si favorablement une religion et des étrangers, que les absurdes préjugés de la Chine repoussent depuis si longtemps de ses frontières. Le christianisme et le nom français excitaient trop vivement la sympathie de la population de H'Lassa, pour que les Chinois n'en fussent pas jaloux. Un agent de la cour de Pékin ne pouvait penser sans dépit à la popularité dont des étrangers jouissaient dans le Thibet, et à l'influence qu'ils exerceraient peut-être un jour dans un pays que la Chine a tant intérêt à tenir sous sa domination. Il fut donc arrêté qu'on chasserait de H'Lassa les prédicateurs de la religion du Seigneur du ciel.

« Un jour l'ambassadeur Ki-Chan nous fit appeler, et après maintes cajoleries, il finit par nous dire que le Thibet était un pays trop froid, trop pauvre pour nous, et qu'il fallait songer à retourner dans notre royaume de France. Ki-Chan nous adressa ces paroles avec une sorte de laisser-aller et d'abandon, comme s'il eût supposé qu'il n'y avait pas la moindre objection à faire. Nous lui demandâmes si, en parlant ainsi, il entendait nous donner un conseil ou un ordre. —

« L'un et l'autre, nous répondit-il froidement. — Puis-  
 « qu'il en est ainsi, nous avons d'abord à te remercier  
 « pour l'intérêt que tu parais nous porter, en nous aver-  
 « tissant que ce pays est froid et misérable. Mais tu  
 « devrais savoir que des hommes comme nous ne re-  
 « cherchent pas les biens et les commodités de cette vie.  
 « S'il en était autrement, nous serions restés dans notre  
 « royaume de France. Car, ne l'ignore pas, il n'existe

« nulle part une contrée qui vaille notre patrie. Pour  
 « ce qu'il y a d'impératif dans tes paroles, voici notre  
 « réponse : Admis dans le Thibet par l'autorité du lieu,  
 « nous ne reconnaissons ni à toi ni à qui que ce soit le  
 « droit d'y troubler notre séjour. — Comment! vous  
 « êtes des étrangers, et vous prétendez rester encore  
 « ici? — Oui, nous sommes étrangers, mais nous  
 « savons que les lois du Thibet ne ressemblent pas à  
 « celles de la Chine. Les Pébouns, les Katchis, les  
 « Mongols sont étrangers comme nous, et cependant  
 « on les laisse vivre en paix; nul ne les tourmente.  
 « Que signifie donc cet arbitraire de vouloir exclure les  
 « Français d'un pays ouvert à tous les peuples? Si les  
 « étrangers doivent partir de H'Lassa, pourquoi y  
 « reste-tu? Est-ce que ton titre de *Kin-Tchai* (ambas-  
 « sateur) ne dit pas clairement que toi-même tu n'es ici  
 « qu'un étranger? — A ces mots, Ki-Chan bondit sur  
 « son coussin cramoisi. — Moi, un étranger! s'écria-  
 « t-il. Un étranger! moi qui porte la puissance du grand  
 « empereur! Il n'y a encore que quelques mois, qui donc  
 « a jugé et envoyé en exil le Nomekhan? (1) — Nous  
 « connaissons cette affaire. Il y a cette différence entre  
 « le Nomekhan et nous, que le Nomekhan est du Kan-  
 « Sou, province de l'empire, et que nous autres nous  
 « sommes de la France, où ton grand empereur n'a  
 « rien à voir; que le Nomekhan a assassiné trois Talé-  
 « Lama, et que nous autres nous n'avons fait de mal à  
 « personne. Est-ce que nous avons un autre but que  
 « celui de faire connaître aux hommes le véritable Dieu,  
 « et de les instruire des moyens de sauver leurs âmes?

---

(1) Le Nomekhan est le second personnage du Thibet; il y exerce la souveraineté temporelle au nom du Talé-Lama.



« — Oui, je vous l'ai déjà dit, je crois que vous êtes  
 « des gens honnêtes, mais enfin la religion que vous  
 « prêchez a été déclarée mauvaise et a été prohibée  
 « par notre grand empereur. — Aux paroles que tu  
 « viens de prononcer, nous n'avons à répondre que ce-  
 « ci : c'est que la religion du Seigneur du ciel n'a jamais  
 « eu besoin de la sanction de ton empereur pour être  
 « une religion sainte, pas plus que nous de sa mission  
 « pour la venir prêcher dans le Thibet. » L'ambas-  
 sateur chinois ne jugea pas à propos de continuer cette  
 discussion, il nous congédia sèchement, en nous dé-  
 clarant que nous pouvions nous tenir assurés qu'il nous  
 ferait partir du Thibet.

« Nous nous hâtâmes de nous rendre chez le régent,  
 et de lui faire part de la déplorable entrevue que nous  
 avions eue avec Ki-Chan. Le premier Kalou (1) avait eu  
 connaissance des projets de persécution que les man-  
 darins chinois tramaient contre nous. Il tâcha de nous  
 rassurer, et nous dit que, protégeant dans le pays des  
 milliers d'étrangers, il serait assez fort pour nous y faire  
 jouir d'une protection que le gouvernement thibétain  
 accordait à tout le monde. — « Au reste, ajouta-t-il,  
 lors même que nos lois interdiraient aux étrangers l'en-  
 trée de notre pays, ces lois ne pourraient vous at-  
 teindre. Les religieux, les hommes de prière étant  
 de tous les pays, ne sont étrangers nulle part.  
 Telle est la doctrine qui est enseignée dans nos saints  
 livres. Il est écrit : *La chèvre jaune est sans patrie  
 et le lama n'a pas de famille...* H'Lassa étant le  
 rendez-vous et le séjour spécial des hommes de prière,

---

(1) Les Kalous, au nombre de quatre, forment le ministère thibétain ;  
 le premier d'entre eux avait alors le titre de régent.

ce seul titre devrait toujours vous y faire trouver liberté et protection. »

« Cette opinion des bouddhistes, qui fait du religieux un homme cosmopolite, n'est pas simplement une pensée mystique écrite dans les livres ; mais nous avons remarqué qu'elle était passée dans les mœurs et les habitudes des lamazeries. Aussitôt qu'un homme s'est rasé la tête et a revêtu le costume religieux, il renonce à son ancien nom pour en prendre un nouveau. Si on demande à un lama de quel pays il est, il répond : « Je n'ai pas de patrie, mais je passe mes jours dans « telle lamazerie. » Cette manière de penser et d'agir est même admise en Chine parmi les bonzes et les autres espèces de religieux qu'on a coutume de désigner sous le nom générique de *Tchou-kia-djen*, *homme sorti de la famille*.

« Il s'engagea à notre sujet une lutte de plusieurs jours entre le gouvernement thibétain et l'ambassadeur chinois. Ki-Chan, afin de mieux réussir dans ses prétentions, se posa comme défenseur des intérêts du Talé-Lama. Voici quelle était son argumentation : envoyé à H'Lassa par son empereur, afin de protéger le Bouddha vivant, il était de son devoir d'éloigner de lui tout ce qui pouvait lui être nuisible. Des prédicateurs de la religion du Seigneur du ciel, bien qu'animés d'intentions excellentes, propageaient une doctrine qui, au fond, tendait à ruiner l'autorité et la puissance du Talé-Lama. Leur but avoué était de substituer leurs croyances religieuses au bouddhisme, et de convertir tous les habitants du Thibet, de tout âge, de toute condition et de tout sexe. Que deviendrait le Talé-Lama, lorsqu'il n'aurait plus d'adorateurs ? L'introduction de la religion du Seigneur du ciel dans le pays ne conduit-elle pas directement à la destruction du sanctuaire de Bouddha-

La, et par conséquent à la ruine de la hiérarchie lamasque et du gouvernement thibétain? — « Moi, disait-il, qui suis ici pour défendre le Talé-Lama, puis-je laisser à H'Lassa des hommes qui sèment des doctrines si redoutables? Lorsqu'elles auront pris racine et qu'il ne sera plus possible de les extirper, qui sera responsable d'un si grand mal? Qu'aurais-je à répondre au grand empereur, lorsqu'il me reprochera ma négligence et ma lâcheté? Vous autres Thibétains, disait-il au régent, vous ne comprenez pas la gravité de cette affaire. Parce que ces hommes sont vertueux et irréprochables, vous pensez qu'ils ne sont pas dangereux... C'est une illusion. S'ils restent longtemps à H'Lassa, ils vous auront bientôt ensorcelés. Parmi vous, il n'est personne qui soit capable de lutter avec eux en matière de religion. Vous ne pourrez vous empêcher d'adopter leurs croyances, et dans ce cas le Talé-Lama est perdu. »

« Le régent n'entrait nullement dans ces appréhensions que l'ambassadeur chinois cherchait à lui inspirer. Il soutenait que notre présence à H'Lassa, était incapable de nuire, en aucune façon, au gouvernement thibétain.

« Si la doctrine que ces hommes apportent, disait-il, est une doctrine fautive, les Thibétains ne l'embrasseront pas. Si au contraire elle est vraie, qu'avons-nous à craindre? Comment la vérité pourrait-elle être préjudiciable aux hommes? Ces deux lamas du royaume de France, ajoutait-il, n'ont fait aucun mal, ils sont animés des meilleures intentions à notre égard. Pouvons-nous, sans motif, les priver de la liberté et de la protection que nous accordons ici à tous les étrangers, et surtout aux hommes de prière? Nous est-il permis de nous rendre coupables d'une injustice actuelle et certaine, par la crainte imaginaire d'un malheur à venir?

« Ki-Chan reprochait au régent de négliger les intérêts du Talé-Lama , et le régent , de son côté , l'accusait de profiter de la minorité du souverain pour tyranniser le gouvernement thibétain. Quant à nous , au milieu de ce malheureux conflit , nous refusions de reconnaître l'autorité du mandarin chinois , et nous déclarions que nous ne quitterions pas le pays sans un ordre formel du régent , qui nous assurait constamment qu'on ne lui arracherait jamais un acte semblable.

« La querelle s'envenimant tous les jours de plus en plus , Ki-Chan se décida enfin à prendre sur lui de nous faire partir. Les choses en vinrent à un tel point , que la prudence nous fit une obligation de céder aux circonstances , et de ne pas opposer une plus longue résistance , de peur de compromettre le régent , et de devenir peut-être la cause de fâcheuses dissensions entre la Chine et le Thibet. En nous roidissant contre cette injuste persécution , nous avions à craindre d'irriter trop vivement les Chinois , et de fournir des prétextes à leur projet d'usurpation sur le gouvernement thibétain. Si , à cause de nous , une rupture venait malheureusement à éclater entre H'Lassa et Pékin , on ne manquerait pas de nous en rendre responsables , nous deviendrions odieux aux yeux des Thibétains , et l'introduction du christianisme dans ces contrées souffrirait peut-être dans la suite de plus grandes difficultés. Nous pensâmes donc qu'il valait mieux courber la tête et accepter avec résignation le rôle de persécutés. Notre conduite prouverait du moins aux Thibétains que nous étions venus au milieu d'eux avec des intentions pacifiques , et que nous n'entendions nullement nous y établir par la violence.

« Après avoir mûrement réfléchi aux motifs que nous venons d'indiquer , nous nous rendimes chez le régent. En apprenant que nous avions résolu de partir de

H'Lassa, il parut triste et embarrassé. Il nous dit qu'il eût vivement désiré pouvoir nous assurer dans le Thibet un séjour libre et tranquille, mais que, seul et destitué de l'appui de son souverain, il s'était trouvé trop faible pour réprimer la tyrannie des Chinois qui, depuis plusieurs années, profitant de l'enfance du Talé-Lama, s'arrogeaient des droits inouïs dans le pays. Nous remerciâmes le régent de sa bonne volonté, et nous partîmes pour nous rendre chez l'ambassadeur chinois.

« Nous dîmes à Ki-Chan que, loin de tout moyen de protection, nous étions décidés à nous éloigner de H'Lassa, puisqu'on voulait nous y contraindre ; mais que nous protestions contre cette violation de nos droits. — Oui, c'est cela, nous répondit Ki-Chan, il n'y a rien de mieux à faire. Il faut vous mettre en route, ce sera bien pour vous, bien pour moi, bien pour les Thibétains, bien pour tout le monde. — Il nous annonça ensuite qu'il avait déjà ordonné de faire tous les préparatifs nécessaires pour notre prochain départ, que déjà le mandarin et l'escorte qui devaient nous accompagner avaient été désignés. Il avait été même arrêté que nous partirions dans huit jours, et qu'on nous ferait suivre la route qui conduit aux frontières de Chine. Ces dernières dispositions excitèrent tout à la fois notre indignation et notre surprise. Nous ne concevions pas qu'on eût la cruauté de nous condamner à un voyage de huit mois, tandis qu'en nous dirigeant vers l'Inde, vingt-cinq jours de marche nous suffisaient pour arriver au premier poste européen, où nous ne pouvions manquer de trouver des moyens sûrs et faciles pour nous rendre à Calcutta. Nous fîmes là-dessus les plus instantes réclamations ; mais elles ne furent pas écoutées, non plus que la demande d'un sursis de quelques jours pour nous reposer un peu de la longue route que nous venions de faire, et laisser se ci-

catriser de grandes plaies causées par le froid du désert. Tout ce que nous pûmes dire pour adoucir la dureté de l'ambassadeur chinois fut inutile.

« Le lendemain Ki-Chan nous fit appeler pour nous communiquer un rapport qu'il avait rédigé au sujet de nos affaires, et qu'il devait adresser à l'empereur. — « Je n'ai pas voulu, nous dit-il, le faire partir avant de vous le lire, de peur qu'il ne me soit échappé des paroles inexactes ou qui pourraient vous être désagréables. » — Ayant obtenu son principal but, Ki-Chan reprenait à notre égard ses manières aimables et caressantes. Son rapport était assez insignifiant, ce qu'on y disait de nous n'était ni bien ni mal. On se contentait d'y donner une sèche nomenclature des pays que nous avions parcourus depuis notre départ de Macao. — « Ce rapport va-t-il bien comme cela, dit Ki-Chan; y trouvez-vous quelque chose à redire? » — M. Hué répondit qu'il aurait à faire une observation d'une grande importance. — « Parle, j'écoute tes paroles. — Ce que j'ai à te dire ne nous intéresse nullement, mais cela te touche de très-près. — Voyons, qu'est-ce donc? — Ma communication doit être secrète, fais retirer tout ce monde. — Ces gens sont mes serviteurs; ils appartiennent tous à ma maison, ne crains rien. — Oh! nous autres, nous n'avons rien à craindre, tout le danger est pour toi! — Du danger pour moi!... N'importe, les gens de ma suite peuvent tout entendre. — Si tu veux, tu leur rapporteras ce que j'ai à te dire; mais je ne puis parler en leur présence. — Les mandarins ne peuvent s'entretenir en secret avec des étrangers. Cela nous est défendu par les lois. — Dans ce cas je n'ai rien à te dire; envoie le rapport tel qu'il est; mais, s'il t'en arrive malheur, ne t'en prends qu'à toi... » L'ambassadeur chinois

devint pensif; il aspira coup sur coup de nombreuses prises de tabac, et après avoir longtemps réfléchi il dit aux gens de sa suite de se retirer et de nous laisser seuls avec lui.

« Quand tout le monde fut parti, M. Huc prit la parole. — « Maintenant, dit-il à Ki-Chan, tu vas com-  
« prendre pourquoi j'ai voulu te parler en secret, et  
« combien il t'importe que personne n'entende ce que j'ai  
« à te dire. Tu vas juger si nous sommes des hommes  
« dangereux, nous qui craignons même de nuire à nos  
« persécuteurs. — Ki-Chan était pâle et décontenancé. —  
« Voyons, dit-il, explique-toi, que tes paroles soient  
« blanches et claires; que veux-tu dire? — Dans ton  
« rapport il y a unè chose inexacte. Tu me fais partir  
« de Macao avec mon frère Joseph Gabet, pourtant je  
« ne suis entré en Chine que quatre ans après lui. —  
« Oh! si ce n'est que cela, c'est facile à corriger. —  
« Oui, très-facile; ce rapport, dis-tu, est pour l'em-  
« pereur, n'est-ce pas? — Certainement. — Dans ce  
« cas, il faut dire à l'empereur la vérité et toute la vérité.  
« — Oui, oui, toute la vérité; corrigeons le rapport...  
« A quelle époque es-tu entré en Chine? — Dans la  
« vingtième année de *Tao-Kouang* (1840)... Ki-Chan  
» prit son pinceau et écrivit à la marge : Vingtième an-  
« née de Tao-Kouang. — Quelle lune? — Deuxième  
« lune. » Ki-Chan entendant parler de la deuxième lune,  
posa son pinceau et nous regarda fixement. — « Oui,  
« je suis entré dans l'empire chinois la vingtième année  
« de Tao-Kouang, dans la deuxième lune. J'ai traversé  
« la province de Canton, dont tu étais à cette époque le  
« vice-roi (1)... Pourquoi n'écris-tu pas? Est-ce qu'il ne

---

(1) Les lois qui interdisent l'entrée des Missionnaires en Chine, punissent sévèrement tout gouverneur qui les a laissés pénétrer dans sa province.

« faut pas dire toute la vérité à l'empereur ? — La figure de Ki-Chan se contracta... Comprends-tu maintenant pourquoi j'ai voulu te parler en secret ? — Oui, je sais que les chrétiens ne sont pas méchants... Quelqu'un ici connaît-il cette affaire ? — Non, per-  
 « sonne. » Ki-Chan prit le rapport et le déchira. Il en composa un nouveau tout différent du premier. Les dates de notre entrée en Chine n'y étaient pas précisées, et on y lisait un pompeux éloge de notre science et de notre sainteté. Ce pauvre homme avait eu la simplicité de croire que nous attacherions une grande importance à ce que l'empereur de Chine eût une bonne opinion de nous.

« D'après les ordres de Ki-Chan nous devons nous mettre en route après les fêtes de la nouvelle année thibétaine. Il n'y avait pas encore deux mois que nous étions arrivés à H'Lassa, et nous y avons passé déjà deux fois le nouvel an, d'abord à l'européenne et ensuite à la chinoise ; c'était maintenant le tour de la manière thibétaine. Quoiqu'à H'Lassa on suppose l'année comme en Chine, d'après le système lunaire, cependant les calendriers de ces deux pays ne s'accordent pas. Celui de H'Lassa est toujours d'une lune en arrière sur celui de Pékin.

« Le renouvellement de l'année est, pour les Thibétains, comme pour tous les peuples, une époque de fêtes et de réjouissances. Les derniers jours de la douzième lune sont consacrés à en faire les préparatifs. On s'approvisionne de thé, de beurre, de tsamba, de vin d'orge et de quelques quartiers de bœuf ou de mouton. Les beaux habits sont retirés de leurs armoires, on enlève la poussière dont les meubles sont ordinairement recouverts ; on fourbit, on nettoie, on balaie, on cherche, en un mot, à introduire dans l'intérieur de la maison



un peu d'ordre et de propreté. La chose n'arrivant qu'une fois par an, tous les ménages prennent un nouvel aspect. Les autels domestiques sont surtout l'objet d'un soin tout particulier. On repeint à neuf les vieilles idoles, on façonne avec du beurre frais des pyramides, des fleurs et divers ornements destinés à parer les petits sanctuaires où résident les bouddha de la famille.

« Le premier *louk-so* ou rite de la fête commence à minuit; aussi tout le monde veille, attendant avec impatience cette heure mystique et solennelle qui doit clore la vieille année et ouvrir le cours de la nouvelle. Comme nous étions peu curieux de saisir ce point d'intersection qui sépare les deux années thibétaines, nous nous étions couchés à notre heure ordinaire. Nous dormions profondément, lorsque nous fûmes tout à coup réveillés par les cris de joie qui éclatèrent de toute part, dans les quartiers de la ville. Les cloches, les cymbales, les conques marines, les tambourins, tous les instruments de la musique thibétaine se firent bientôt entendre et donnèrent naissance au tintamarre le plus affreux qu'on puisse imaginer. On eût dit qu'on accueillait par un charivari l'année qui venait d'éclorre. Nous eûmes un instant bonne envie de nous lever pour aller contempler le bonheur des heureux habitants de H'Lassa; mais le froid était si piquant, qu'après de mûres et sérieuses réflexions, nous opinâmes qu'il serait plus convenable de demeurer sous nos épaisses couvertures de laine, et de nous unir seulement de cœur à la félicité publique... Des coups redoublés qui retentirent bientôt à la porte de notre demeure et qui menaçaient de la faire voler en éclats, nous avertirent qu'il fallait renoncer à notre magnifique projet. Après quelques tergiversations, nous fûmes enfin contraints de sortir de notre chaude couchette. Nous endossâmes nos robes, et la porte ayant été

ouverte, quelques Thibétains de nos connaissances envahirent notre chambre en nous conviant au régal de la nouvelle année. Ils portaient tous entre leurs mains un petit pot en terre cuite, où flottaient dans de l'eau bouillante des boulettes fabriquées avec du miel et de la farine de froment. Un de ces visiteurs nous offrit une longue aiguille en argent terminée en crochet, et nous invita à pêcher dans son récipient. D'abord nous voulûmes nous excuser, en objectant que nous n'étions pas dans l'habitude de prendre de la nourriture pendant la nuit. Mais on nous fit des instances si engageantes, on nous tira la langue de si bonne grâce, qu'il fallut bien se résigner au *louk-so*. Nous piquâmes chacun une boulette que nous écrasâmes d'abord entre les dents pour en étudier la saveur... Nous nous regardâmes en faisant la grimace. Cependant les convenances étaient là, et nous dûmes avaler par politesse. Si encore nous en avions été quittes pour ce premier dévouement ! Mais le *louk-so* était inexorable. Les nombreux amis que nous avions à H'Lassa se succédèrent presque sans interruption, et force nous fut de croquer jusqu'au jour des dragées thibétaines.

« Le second *louk-so* consiste encore à faire des visites, mais avec un nouveau cérémonial. Aussitôt que l'aube paraît, les Thibétains parcourent les rues de la ville, portant d'une main un pot de thé beurré, et de l'autre un large plat doré et vernissé, rempli de farine de *tsamba* (1) amoncelée en pyramide et surmontée de trois épis d'orge. En pareil jour, il n'est pas permis de faire des visites sans avoir avec soi du *tsamba* et du thé beurré.

---

(1) Le *tsamba* est une orge noire qui fait la base alimentaire de toute la population thibétaine.

Dès qu'on est entré dans la maison de ceux à qui on veut souhaiter la bonne année, on commence avant tout par se prosterner trois fois devant l'autel domestique, qui est solennellement paré et illuminé. Ensuite, après avoir brûlé quelques feuilles de cèdre ou d'autres arbres aromatiques dans une grande cassolette en cuivre, on offre aux assistants une écuellée de thé, et on leur présente le plat où chacun prend une pincée de tsamba. Les gens de la maison font aux visiteurs la même politesse. Les habitants de H'Lassa ont la coutume de dire : Les Thibétains célèbrent les fêtes du nouvel an avec du tsamba et du thé beurré ; les Chinois, avec du papier rouge et des pétards ; les Katchis, avec des mets recherchés et du tabac ; les Pébouns, avec des chansons et des gambades.

« Quoique ce dicton populaire soit plein d'exactitude, cependant les Pébouns n'ont pas tout à fait le monopole de la gaieté ; les Thibétains savent aussi animer leurs fêtes du nouvel an par des réjouissances bruyantes et où les chants et les danses jouent toujours un grand rôle. Des groupes d'enfants, portant de nombreux grelots suspendus à leur robe verte, parcourent les rues et vont, de maison en maison, donner des concerts qui ne sont pas dépourvus d'agrément. Le chant, ordinairement doux et mélancolique, est entrecoupé de refrains précipités et pleins de feu. Pendant la strophe, tous ces petits chanteurs marquent continuellement la mesure en imprimant à leur corps un mouvement lent et régulier, semblable au balancement d'un pendule ; mais, quand arrive le refrain, ils se mettent à trépigner en frappant la terre en cadence et avec vigueur. Le bruit des grelots et de leur chaussure ferrée produit une espèce d'accompagnement sauvage, qui ne laisse pas de frapper agréablement l'oreille, surtout lorsqu'il est entendu d'une certaine distance. Ces jeunes *dilettanti* ayant achevé leur concert,

il est d'usage que ceux pour lesquels ils ont chanté leur distribuent des gâteaux frits dans l'huile de noix et quelques petites boules de beurre.

« Sur les places principales et devant les monuments publics, on rencontre, du matin au soir, des troupes de comédiens et de bateleurs qui amusent le peuple par leurs représentations. Les Thibétains n'ont pas, comme les Chinois, des répertoires de pièces de théâtre. Leurs comédiens sont tous ensemble et continuellement sur la scène, tantôt chantant et dansant, tantôt faisant des tours de force et d'adresse. Le ballet est l'exercice dans lequel ils paraissent exceller le plus ; ils valsent, ils bondissent, ils pirouettent avec une agilité vraiment étonnante. Leur costume se compose d'une toque surmontée de longues plumes de faisan, d'un masque noir orné d'une barbe blanche d'une prodigieuse longueur, d'un large pantalon blanc, et d'une tunique verte pendant jusqu'aux genoux et serrée aux reins par une ceinture jaune ; à cette tunique sont attachés de distance en distance de longs cordons au bout desquels pendent de gros flocons de laine blanche. Quand l'acteur se balance en cadence, toutes ces houppes accompagnent avec grâce les mouvements de son corps, et quand il se met à tournoyer, elles se dressent horizontalement, font la roue autour de l'individu, et semblent, en quelque sorte, accélérer la rapidité de ses pirouettes.

« On voit encore à H'Lassa une espèce d'exercice gymnastique nommé *danse des esprits*. Une longue corde, faite avec des lanières de cuir solidement tressées ensemble, est attachée au sommet du Bouddha-la (1),

---

(1) Le Bouddha-la est une montagne située à un quart d'heure de H'Lassa, et couronnée d'un palais magnifique où le Talé-Lama a fixé sa résidence.

et descend jusqu'au pied de la montagne. Les *esprits danseurs* vont et viennent sur cette corde avec une agilité qui ne peut être comparée qu'à celle des chats ou des singes. Quelquefois, quand ils sont arrivés au sommet, ils étendent les bras comme pour se jeter à la nage, et se laissent couler le long de la corde avec la rapidité d'une flèche. Les habitants de la province de *Ssang* sont réputés les plus habiles pour ce genre d'exercice.

« La chose la plus étrange que nous avons vue à H'Lassa, pendant les fêtes du nouvel an, c'est ce que les Thibétains appellent le *H'Lassa-Morou*, c'est-à-dire l'invasion totale de la ville et de ses environs par des bandes innombrables de lamas. Le H'Lassa - Morou commence le troisième jour de la première lune. Tous les couvents bouddhiques de la province d'*Oui* ouvrent leurs portes à leurs nombreux habitants, et on voit arriver en tumulte, par tous les chemins qui conduisent à H'Lassa, de grandes troupes de lamas, à pied, à cheval, montés sur des ânes et sur des bœufs grognants, et portant avec eux leurs livres de prières et leurs instruments de cuisine. La ville se trouve bientôt couverte sur tous les points par ces avalanches de lamas qui se précipitent de toutes les montagnes environnantes. Ceux qui ne trouvent pas à se caser dans les maisons des particuliers et dans les édifices publics, forment des campements sur les places et dans les rues, ou dressent leurs petites tentes de voyage dans la campagne. Le H'Lassa-Morou dure six jours entiers. Pendant ce temps, les tribunaux sont fermés, le cours ordinaire de la justice est suspendu, les ministres et les fonctionnaires publics perdent en quelque sorte leur autorité, et toute la puissance du gouvernement est abandonnée à cette armée formidable de religieux

bouddhistes. Il règne alors dans la ville un désordre et une confusion inexprimables. Les lamas parcourent les rues par bandes désordonnées, poussent des cris affreux, chantent des prières, se heurtent, se querellent et quelquefois se livrent à grands coups de poings des batailles sanglantes.

« Quoique les lamas montrent, en général, peu de réserve et de modestie pendant ces jours de fête, il ne faudrait pas croire, cependant, qu'ils se rendent à H'Lassa pour se livrer à des divertissements profanes et peu conformes à leur état de religieux ; c'est la dévotion, au contraire, qui est le grand mobile de leur voyage ; leur but est d'implorer la bénédiction du Talé-Lama, et de faire un pèlerinage au célèbre couvent bouddhique appelé *Morou*, et qui occupe le centre de la ville. C'est de là qu'est venu le nom de H'Lassa-Morou, qui a été donné à ces six jours de fête.

« Le couvent de Morou est remarquable par le luxe et les richesses qui sont étalés dans ses temples. L'ordre et la propreté qui y règnent continuellement en font comme le modèle et la règle des autres couvents de la province. A l'ouest du principal temple, on voit un vaste jardin entouré de péristyles. C'est là que se trouvent les ateliers de typographie ; de nombreux ouvriers appartenant à la lamazerie, sont journellement occupés à graver des planches et à imprimer les livres bouddhiques ; les procédés dont ils se servent étant semblables à ceux des Chinois, qui sont suffisamment connus, nous nous dispenserons d'en parler. Les lamas qui se rendent annuellement à la fête du H'Lassa-Morou ont l'habitude de profiter de cette occasion pour faire leur emplette de livres.

« Dans le seul district de H'Lassa, on compte plus

de trente grands couvents bouddhiques (1). Ceux de Khaldhan, de Préboung et de Séra, sont les plus célèbres et les plus nombreux ; chacun d'eux renferme à peu près quinze mille lamas.

« Pendant que les innombrables lamas de H'Lassa-Morou célébraient avec transport leur bruyante fête, nous autres, le cœur navré de tristesse, nous étions occupés en silence des préparatifs de notre départ. Nous défaisions cette petite chapelle où nous avions goûté des consolations bien enivrantes, mais hélas ! de si courte durée. Après avoir essayé de défricher et d'ensemencer un pauvre petit recoin de cet immense désert, il fallait l'abandonner, en nous disant que bientôt sans doute les ronces et les épines viendraient repousser en abondance, et étouffer ces précieux germes de salut qui déjà commençaient à poindre. Oh ! comme ces pensées étaient amères et désolantes ! Nous sentions nos cœurs se briser, et nous n'avions de force que pour supplier le Seigneur d'envoyer à ces pauvres enfants de ténèbres des Missionnaires plus dignes de leur porter le flambeau de la foi.

« La veille de notre départ, un des secrétaires du régent entra chez nous, et nous remit de sa part deux gros lingots d'argent. Cette attention du premier Kalou nous toucha profondément, mais nous crûmes ne pas devoir accepter cette somme. Sur le soir, nous rendant à son palais pour lui faire nos adieux, nous lui rapportâmes les deux lingots ; nous les déposâmes devant lui sur une petite table, en lui protestant que cette démarche n'était nullement un signe de mécontentement de notre part ; qu'au contraire nous nous sou-

---

(1) La province d' *Ouï* en compte trois mille.

viendrions toujours avec reconnaissance des bons traitements que nous avons reçus du gouvernement tibétain, pendant le court séjour que nous avons fait à H'Lassa; que nous étions persuadés que, s'il eût dépendu du régent, nous eussions toujours joui dans le Thibet du séjour le plus tranquille et le plus honorable; mais que pour cet argent nous ne pouvions le recevoir sans compromettre notre conscience de Missionnaires et l'honneur de notre nation. Le régent ne se montra nullement choqué de notre procédé. Il nous dit qu'il comprenait notre démarche et savait apprécier la répugnance que nous lui exprimions; qu'il n'insisterait donc pas pour nous faire accepter cet argent, mais que pourtant il serait bien aise de nous offrir quelque chose au moment de se séparer de nous.... Alors nous indiquant un Dictionnaire en quatre langues qu'il nous avait souvent vu feuilleter avec intérêt, il nous demanda si cet ouvrage pourrait nous être agréable. Nous crûmes pouvoir recevoir ce présent sans compromettre en aucune manière la dignité de notre caractère. Nous exprimâmes ensuite au régent combien nous serions heureux s'il daignait accepter comme un souvenir de la France le microscope qui avait tant excité sa curiosité. Notre offre fut accueillie avec bienveillance.

« Au moment de nous séparer, le régent se leva et nous adressa ces paroles : — Vous partez..., mais qui peut connaître les choses à venir?... Vous êtes des hommes d'un courage étonnant, puisque vous avez pu venir jusqu'ici.... Je sais que vous avez dans le cœur une grande et sainte résolution; je pense que vous ne l'oublierez jamais; pour moi, je m'en souviendrai toujours... Vous me comprenez assez; les circonstances ne me permettent pas d'en dire davantage. — Nous



comprenons, répondîmes-nous au régent, toute la portée de tes paroles... Nous prierons beaucoup notre Dieu de réaliser un jour le vœu qu'elles expriment. — Nous nous séparâmes ensuite, le cœur gros d'affliction, de cet homme qui avait été pour nous si plein de bonté, et sur lequel nous avions fondé l'espérance de faire connaître, avec l'aide de Dieu, les vérités du christianisme à ces pauvres peuplades du Thibet.

« Quand nous rentrâmes à notre habitation, nous trouvâmes le gouverneur kachemirien qui nous attendait. Il nous avait apporté quelques provisions de voyage, d'excellents fruits secs de Ladak et des gâteaux faits avec de la farine de froment, du beurre et des œufs. Il voulut passer toute la soirée avec nous et nous aider à confectionner nos malles. Comme il avait le projet de faire prochainement le voyage de Calcutta, nous le chargeâmes de donner de nos nouvelles au premier Français qu'il rencontrerait dans les possessions anglaises de l'Inde. Nous lui remîmes même une lettre que nous le priâmes de faire parvenir au représentant du gouvernement français à Calcutta. Dans cette lettre nous exposions sommairement les circonstances de notre séjour dans la capitale du Thibet et les causes de notre départ. Il nous parut bon de prendre cette mesure de prudence au moment où nous allions nous engager dans un voyage de mille lieues, à travers des routes affreuses et continuellement bordées de précipices. Nous pensâmes que si telle était la volonté de Dieu que nous fussions ensevelis au milieu des montagnes du Thibet, nos amis de France pourraient du moins savoir ce que nous étions devenus.

« Ce soir même Samdadchiemba vint nous faire ses adieux. Depuis le jour où l'ambassadeur chinois avait arrêté de nous faire partir du Thibet, notre cher néo-

phyte nous avait été arraché (1). Il est inutile de dire combien cette épreuve nous fut dure et pénible; mais à cette mesure nous ne pouvions, ni le régent ni nous, opposer aucune réclamation. Samdadchiemba étant originaire de la province du Kan-sou, dépendait directement de l'autorité chinoise. Quoique notre influence auprès de Ki-Chan ne fût pas très-grande, nous obtîmes de lui, pourtant, qu'on ne lui ferait subir aucun mauvais traitement, et qu'on le renverrait en paix dans sa famille. Ki-Chan nous le promit, et nous avons su depuis qu'il avait été assez fidèle à sa parole. Le régent fut plein de bonté pour notre néophyte. Aussitôt qu'il fut séparé de nous, il pourvut à ce que rien ne lui manquât; il lui fit même donner une assez forte somme d'argent pour faire les préparatifs de son voyage; avec ce que les circonstances nous permirent d'y ajouter, Samdadchiemba put se faire une petite fortune et se mettre en état de rentrer convenablement dans la maison paternelle. Nous lui recommandâmes d'aller auprès de sa vieille mère remplir les devoirs qu'impose la piété filiale, de l'instruire des mystères de la foi, et de la faire jouir à sa dernière heure du bienfait de la régénération baptismale; puis, quand il lui aurait fermé les yeux, de retourner passer ses jours parmi les chrétiens.

« Le jour fixé pour notre départ, deux soldats chinois vinrent, de grand matin, nous avertir que le *Talao-yé*, Ly-Kouo-Ngan, c'est-à-dire Son Excellence *Ly*, Pacificateur des royaumes, nous attendait pour déjeu-

---

(1) Nos lecteurs savent que Samdadchiemba est le jeune lama qui, par reconnaissance, s'était attaché au service des Missionnaires qui l'avaient converti.

ner. Ce personnage était le mandarin que l'ambassadeur Ki-Chan avait désigné pour nous accompagner jusqu'en Chine. Nous nous rendîmes à son invitation, et comme le convoi devait s'organiser chez lui, nous y fîmes transporter tous nos effets.

« *Ly*, Pacificateur des royaumes, était originaire de *Tchang-Tou-Fou*, capitale de la province de Sse-Tchouan. Il appartenait à la hiérarchie des mandarins militaires. Pendant douze ans, il avait servi dans le *Gorgha*, province du Boutan, où il avait obtenu un avancement rapide, et était parvenu jusqu'à la dignité de *Tou-sse*, avec le commandement général des troupes qui surveillent les frontières voisines des possessions anglaises. Il était décoré du globule bleu, et jouissait du privilège de porter à son bonnet sept queues de martre zibeline. *Ly-Kouo-Ngan* n'était âgé que de quarante-cinq ans, mais on lui en eût bien donné soixante-dix, tant il était cassé et délabré. Il n'avait presque plus de dents; ses rares cheveux étaient gris, et ses yeux ternes et vitrés supportaient avec peine une lumière trop vive. Sa figure molle et plissée, ses mains entièrement desséchées et ses jambes épaisses, sur lesquelles il pouvait à peine se soutenir, tout indiquait un homme épuisé par de grands excès. Nous crûmes d'abord que cette vieillesse précoce était le résultat d'un usage immodéré de l'opium; mais il nous apprit lui-même, et dès notre première entrevue, que c'était l'eau-de-vie qui l'avait réduit en cet état. Ayant demandé et obtenu sa retraite, il allait, au sein de sa famille, essayer de réparer par un régime sage et sévère le délabrement de sa santé. L'ambassadeur Ki-Chan n'avait tant pressé notre départ que pour nous faire aller de compagnie avec ce mandarin qui, en sa qualité de *Tou-sse*, devait avoir une escorte de quinze soldats.

« Ly-Kouo-Ngan était très-instruit pour un mandarin militaire. Les connaissances qu'il avait de la littérature chinoise, et surtout son caractère éminemment observateur, rendaient sa conversation piquante et pleine d'intérêt. Il parlait lentement, d'une manière même traînante, mais il savait admirablement donner à ses récits une tournure dramatique et pittoresque. Il aimait beaucoup à s'occuper de questions philosophiques et religieuses; il avait même, disait-il, de magnifiques projets de perfection pour le temps où, libre et tranquille dans sa famille, il n'aurait plus à s'occuper qu'à jouer aux échecs avec ses amis, ou à aller voir la comédie. Il ne croyait ni aux bonzes, ni aux lamas; quant à la doctrine du Seigneur du ciel, il ne savait pas trop ce que c'était; il avait besoin de s'en instruire avant de l'embrasser. En attendant, toute sa religion consistait en une fervente dévotion pour la grande Ourse. Il affectait des manières aristocratiques et d'une politesse exquise, malheureusement il lui arrivait parfois de s'oublier et de laisser percer son origine tout à fait plébéienne. Il est inutile d'ajouter que Son Excellence le Pacificateur des royaumes était menteur et extrêmement amoureux des lingots d'argent. Sans cela, il eût été difficile de reconnaître en lui un Chinois, et surtout un mandarin.

« Ly-Kouo-Ngan nous fit servir un déjeuner de luxe. Sa table nous parut d'autant mieux servie que, depuis deux ans, nous étions accoutumés à vivre un peu comme des sauvages. L'habitude de manger avec les doigts nous avait fait presque oublier de nous servir des bâtonnets chinois. Quand nous eûmes fini, Ly-Kouo-Ngan nous avertit que tout était préparé pour le départ, mais qu'avant de se mettre en route, il était de son devoir de se rendre avec sa compagnie de sol-

dat au palais de l'ambassadeur pour prendre congé de lui. Il nous demanda si nous ne désirerions pas l'accompagner. — Volontiers, lui répondîmes-nous ; allons ensemble chez l'ambassadeur. Nous remplirons, toi un devoir, et nous une politesse.

« Nous entrâmes, notre conducteur et nous, dans l'appartement où était Ki-Chan. Les quinze soldats s'arrêtèrent au seuil de la porte et se rangèrent en file, après s'être prosternés et avoir frappé trois fois la terre de leur front. Le Pacificateur des royaumes en fit autant, mais le pauvre malheureux ne put se relever qu'avec notre secours. Selon notre habitude, nous saluâmes en mettant notre bonnet sous le bras. Ki-Chan prit la parole et nous fit à chacun une petite harangue.

« Au moment où nous quittons la résidence de l'ambassadeur, Ki-Chan nous tira à l'écart pour nous dire quelques mots en particulier. — Dans peu de temps, nous dit-il, je dois quitter le Thibet (1) et rentrer en Chine. Pour ne pas être trop chargé de bagage à mon départ, je fais partir deux grosses caisses par cette occasion ; elles sont recouvertes en peau de bœuf à long poil... Il nous indiqua ensuite les caractères dont elles étaient marquées. — Ces deux caisses, ajouta-t-il, je vous les recommande. Tous les soirs, quand vous arriverez au relais, faites-les déposer dans l'endroit même où vous devez passer la nuit. A Tchang-Tou-Fou, capitale du Sse-Tchouan, vous les remettrez à Pao-Tchoung-Tang, vice-roi de la province. Veillez aussi avec soin sur vos effets, car dans la route que vous allez suivre,

---

(1) Ki-Chan est en effet actuellement vice-roi de la province de Sse-Tchouan.

il y a beaucoup de petits voleurs. — Après avoir donné à Ki-Chan l'assurance que nous nous souviendrions de sa recommandation, nous allâmes rejoindre Ly-Kouo-Ngan qui nous attendait au seuil de la grande porte d'entrée.

« C'est une chose assez curieuse que l'ambassadeur chinois se soit avisé de nous confier son trésor, tandis qu'il avait à sa disposition un grand mandarin qui naturellement était appelé, par sa position, à lui rendre ce service. Mais la jalousie dont Ki-Chan était animé à l'égard des étrangers n'allait pas jusqu'à lui faire oublier ses intérêts ; il trouva, sans doute, qu'il serait plus sûr de confier ses caisses à des Missionnaires qu'à un Chinois, même mandarin. Cette marque de confiance nous fit plaisir. C'était un hommage rendu à la probité des chrétiens, et en même temps une satire bien amère du caractère chinois.

« Nous nous rendîmes à la maison de Ly-Kouo-Ngan, où dix-huit chevaux déjà tout sellés nous attendaient dans la cour. Les trois qui avaient meilleure mine étaient à part ; on les avait réservés pour le Tou-sse et pour nous. Les quinze autres étaient pour les soldats, et chacun dut prendre celui qui lui fut désigné par le sort.

« Avant de monter à cheval, une Thibétaine, vigoureusement membrée, et assez proprement vêtue, se présenta ; c'était la femme de Ly-Kouo-Ngan. Il l'avait épousée depuis six ans, et il allait l'abandonner pour toujours. Il n'en avait eu qu'un enfant qui était mort en bas âge. Ces deux conjugales moitiés ne devant plus se revoir, il était bien juste qu'au moment d'une si déchirante séparation, il y eût quelques mots d'adieu. La chose se fit en public et de la manière suivante. — Voilà que nous partons, dit le mari : toi, demeure ici, assise en paix dans ta chambre. — Va-t-en doucement

répondit l'épouse; va-t-en tout doucement, et prends bien garde aux enflures de tes jambes... Elle mit ensuite une main devant ses yeux, comme pour faire croire qu'elle pleurait. — Tiens, dit le Pacificateur des royaumes en se tournant vers nous, elles sont drôles, ces femmes thibétaines; je lui laisse une maison solidement bâtie, et puis une foule de meubles, presque tout neufs, et voilà qu'elle s'avise de pleurer! Est-ce qu'elle n'est pas contente comme cela? — Après ces adieux, si pleins d'onction et de tendresse, tout le monde monta à cheval, et l'escadron se mit en marche à travers les rues de H'Lassa, ayant soin de choisir les endroits les moins encombrés de lamas.

« Quand nous fûmes hors de la ville, nous aperçûmes un groupe assez nombreux qui paraissait nous attendre. C'étaient des habitants de H'Lassa avec lesquels nous avions eu des relations assez intimes pendant notre séjour dans cette ville. La plupart d'entre eux avaient commencé à s'instruire des vérités du Christianisme et nous avaient paru sincèrement disposés à embrasser notre sainte Religion. Ils s'étaient rassemblés sur notre passage pour nous saluer et nous offrir leurs adieux. Nous remarquâmes au milieu d'eux notre jeune médecin, portant toujours sur sa poitrine la croix que nous lui avions donnée. Nous descendîmes de cheval pour adresser à ces cœurs chrétiens quelques paroles de consolation. Nous les exhortâmes à renoncer courageusement au culte superstitieux de Bouddha pour adorer le Dieu des chrétiens, et à être toujours pleins de confiance en la miséricorde infinie. Oh! qu'il fut cruel le moment où nous fûmes obligés de nous séparer de ces bien-aimés Catéchumènes, auxquels nous n'avions fait qu'indiquer la voie du salut éternel, sans pouvoir y diriger leurs premiers pas! Hélas! nous ne pouvions

plus rien pour eux, rien, si ce n'est de prier la divine Providence d'avoir compassion de ces âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

« Au moment où nous remontions à cheval pour continuer notre route, nous aperçûmes un cavalier qui se dirigeait vers nous au grand galop. C'était le gouverneur des Kachemiriens qui avait eu la pensée de nous accompagner jusqu'à la rivière *Bo-Tchou*. Nous fûmes extrêmement touchés d'une attention si aimable et qui n'avait rien qui dût nous surprendre de la part d'un ami sincère, dévoué, et qui nous avait donné des marques si nombreuses d'attachement durant notre séjour à H'Lassa.

« L'arrivée du gouverneur des Kachemiriens fut cause que nous chevauchâmes très-lentement, car nous avions beaucoup de choses à nous dire. Enfin, après une heure de marche, nous arrivâmes sur les bords du *Bo-Tchou*. Nous y trouvâmes une escorte thibétaine que le régent avait fait organiser pour nous conduire jusqu'aux frontières de Chine. Elle se composait de sept hommes et d'un grand lama portant le titre de *Dheba*, gouverneur de canton. Avec l'escorte chinoise, nous formions une caravane de vingt-six cavaliers, sans parler des conducteurs d'un grand troupeau de bœufs grognants qui portaient nos bagages.

« Deux baes étaient disposés pour recevoir les cavaliers et les chevaux. Ceux-ci y sautèrent d'un seul bond et allèrent ensuite s'aligner tout tranquillement les uns à côté des autres. On voyait que ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient ce métier. Les hommes entrèrent ensuite, à l'exception du *Dheba*, de *Ly-Kouo-Ngan* et de nous deux. Nous comprimes qu'on allait nous faire passer la rivière d'une façon un peu plus aristocratique, mais nous avions beau regarder de tous côtés,



nous n'apercevions pas d'embarcation. — « Comment  
 « donc allons-nous faire pour passer, nous autres ? —  
 « Voilà là-bas, nous répondit-on, la barque qui arrive. »  
 Nous levâmes les yeux du côté qu'on nous indiquait, et  
 nous aperçûmes en effet une barque et un homme qui  
 s'avançaient à travers champs. Mais, à l'opposé de ce  
 qui se pratique ordinairement, c'était la barque qui  
 était portée par l'homme et non l'homme par la barque.  
 Ce batelier, qui courait le dos chargé d'une grande  
 embarcation, était une chose monstrueuse à voir. Aus-  
 sitôt qu'il fut arrivé sur le rivage, il déposa tranquille-  
 ment son fardeau et le poussa à l'eau sans le moindre  
 effort. Il n'y avait pas de milieu, l'homme était d'une  
 force prodigieuse ou la barque d'une légèreté extrême.  
 Nous regardâmes l'homme, et nous n'aperçûmes en lui  
 rien d'extraordinaire. Nous approchâmes de la barque,  
 nous l'examinâmes, nous la touchâmes, et le problème  
 fut aussitôt résolu. Cette grande embarcation était fabri-  
 quée avec des cuirs de bœuf, solidement cousus les uns  
 aux autres. Dans l'intérieur, quelques légères tringles  
 en bambou servaient à lui maintenir sa forme.

« Après avoir serré affectueusement la main au gou-  
 verneur kachemirien, nous entrâmes dans l'embarca-  
 tion, mais nous faillîmes la crever du premier pas que  
 nous fîmes. On avait oublié de nous avertir qu'on devait  
 seulement appuyer les pieds sur les tringles de bambou.  
 Quand nous fûmes tous embarqués, le batelier se mit à  
 pousser avec une longue perche, et dans un clin d'œil  
 nous fûmes de l'autre côté de la rivière. Nous sautâmes  
 à terre, et le patron prenant la barque sur son dos se  
 sauva à travers champs.

« Ces barques en cuir ont l'inconvénient de ne pou-  
 voir rester longtemps dans l'eau sans se pourrir. Aussi-  
 tôt qu'on s'en est servi, on a soin de les renverser sur la

plage pour les faire sécher. Peut-être qu'en les enduisant d'un bon vernis, on pourrait les préserver de l'action de l'eau, et les rendre propres à supporter une plus longue navigation.

« Quand nous fûmes à cheval, nous jetâmes un dernier regard sur la ville de H'Lassa, qu'on apercevait encore dans le lointain ; nous dîmes au fond du cœur : O mon Dieu, que votre volonté soit faite!... et nous suivîmes, en silence, les pas de la caravane. C'était le 15 mars 1846.

« En sortant de H'Lassa nous cheminâmes pendant plusieurs jours au milieu d'une large vallée entièrement livrée à la culture, et où l'on aperçoit de tous cotés de nombreuses fermes thibétaines, ordinairement entourées de grands arbres. Les travaux agricoles n'avaient pas encore commencé ; car, dans le Thibet, les hivers sont toujours longs et rigoureux. Des troupeaux de chèvres et de bœufs grognants erraient tristement parmi les champs poudreux, et donnaient de temps en temps quelques coups de dents aux dures tiges de *tsing-kou* dont le sol était hérissé : cette espèce d'orge est la récolte principale de ces pauvres contrées.

« La vallée tout entière se compose d'une foule de petits champs, séparés les uns des autres par des clôtures basses et épaisses formées avec de grosses pierres. Le défrichement de ce terrain rocailleux a, sans doute, coûté aux premiers cultivateurs beaucoup de fatigues et une grande patience. Ces pierres énormes ont dû être péniblement arrachées du sol les unes après les autres, et roulées avec effort sur les limites des champs. Au moment de notre passage la campagne présentait, en général, un aspect morne et mélancolique. Cependant le tableau était quelquefois

animé par quelques caravanes de lamas qui se rendaient en chantant et en folâtrant à la solennité du H'Lassa-Morou. Des cris de joie et des éclats de rire s'échappaient par intervalles des métairies qui bordaient la route, et nous annonçaient que les réjouissances du nouvel an n'étaient pas encore terminées.

« Notre première étape ne fut pas longue. Nous nous arrêtâmes bien avant le coucher du soleil. A Detsin-Dzong, gros village éloigné de H'Lassa de six lieues ( 60 lys ), une grande maison avait été préparée à l'avance pour le repos de la caravane. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous fûmes introduits par le chef du village, dans une chambre au milieu de laquelle flambait un magnifique feu d'argols(1), dans un grand bassin en terre cuite. On nous invita à nous asseoir sur d'épais coussins de Pou-lou (2) vert, et on nous servit immédiatement du thé beurré. Nous fûmes entourés de tant de soins et de prévenances que nos cœurs finirent bientôt par s'épanouir. Cette manière de voyager nous parut merveilleuse. Quel contraste, en effet, avec la vie dure et pénible que nous avions menée dans le désert, où une halte n'était pour nous qu'un surcroît de misères! Voyager sans être obligés de dresser une tente et de soigner des animaux, sans se mettre en peine du chauffage et de la nourriture : c'était comme la réalisation d'une brillante utopie. Aussitôt après être descendus de cheval, trouver

---

(1) Quand la fiente des animaux est propre à être brûlée, les Tartares l'appellent *Argol*.

(2) Le Pou-lou est une étoffe de laine dont il se fait une grande consommation dans le Thibet et une exportation considérable en Chine.

une chambre bien chaude et une grande cruche de thé beurré, c'était pour nous du pur sybaritisme.

« Peu après notre arrivée nous reçûmes la visite officielle du grand Lama, que le Régent avait chargé de nous accompagner jusqu'aux frontières de Chine, et avec lequel nous n'avions encore échangé que quelques paroles de politesse, lors du passage de la rivière. Ce personnage nommé *Dsiamdchang*, c'est-à-dire le *Musicien*, était un homme trapu et âgé d'une cinquantaine d'années; il avait rempli des fonctions administratives dans plusieurs contrées du Thibet. Avant d'être appelé à H'Lassa il occupait le poste de *Dhéba* général dans un canton peu éloigné de Ladak. Une incomparable bonhomie était répandue sur sa figure large et un peu ridée; son caractère tenait de la naïveté et de la candeur de l'enfant. Il nous dit que le régent l'avait chargé de faire ce voyage exprès pour nous, afin de veiller à ce que rien ne nous manquât durant tout le temps que nous serions dans les contrées soumises au Talé-Lama. Ensuite il nous présenta deux jeunes Thibétains dont il nous fit un long et pompeux éloge. — Ces deux hommes, nous dit-il, ont été spécialement désignés pour vous servir en route. Quand vous leur commanderez quelque chose, ils devront vous obéir ponctuellement. Pour ce qui est de vos repas, ajouta-t-il, comme vous êtes peu accoutumés à la cuisine thibétaine, il a été convenu que vous les prendriez avec le mandarin chinois.

« Après avoir conversé pendant quelques instants avec le lama *Dsiamdchang*, nous eûmes en effet l'honneur de souper en la compagnie de Ly, le Pacificateur des royaumes, qui logeait dans une chambre voisine de la nôtre. Ly-Kouo-Ngan fut très-aimable et nous donna de nombreux détails sur la route que nous allions faire, et qu'il parcourait lui-même pour la huitième fois. Afin que nous

pussions avoir tous les jours des notions précises sur les contrées que nous traverserions, il nous prêta un ouvrage chinois renfermant un itinéraire de Tcheng-Tou, capitale du Sse-Tchouan à H'Lassa. Cet ouvrage est intitulé : *Oui-Tsang-Tou-Chi*, c'est-à-dire *Description du Thibet accompagnée de gravures*.

« Nous partîmes de Detsin-Dzong que le jour n'avait pas encore paru, car nous avions une longue course à faire. Nous suivîmes la même vallée dans laquelle nous étions entrés en sortant de la ville de H'Lassa; mais à mesure que nous avançons, les montagnes dont cette large plaine est environnée s'élevaient insensiblement à l'horizon et semblaient se rapprocher de nous. La vallée allait toujours se rétrécissant, le sol devenait plus rocailleux, les fermes étaient moins nombreuses, et la population perdait peu à peu ces dehors d'élégance et de civilisation qu'on remarque toujours aux environs des grandes villes. Après quatre-vingts lys d'une marche précipitée et non interrompue, nous nous arrêtâmes pour prendre un peu de repos et de nourriture, dans un grand couvent bouddique tombant en ruines, et qui servait de résidence à quelques vieux lamas salement vêtus. La pauvreté dans laquelle ils vivaient ne leur permit d'offrir à l'état-major de la caravane que du thé au lait, un pot de bière et une petite boule de beurre; en joignant à ces provisions des galettes et un gigot de mouton que le cuisinier de Ly-Kouo-Ngan avait eu l'attention de nous préparer la veille, nous eûmes une collation assez substantielle.

« Aussitôt que nous eûmes amorti notre appétit et rendu un peu de vigueur à nos membres, nous remerciâmes ces pauvres religieux bouddhistes en leur offrant un *kha-ta* ou écharpe de félicité, puis nous remontâmes promptement sur nos chevaux. Il était déjà tard, et nous

avions encore quarante lys à faire avant d'atteindre le poste ; il était nuit close quand nous arrivâmes à *Med-choukoug*. Notre premier soin fut d'appeler nos grooms tibétains et de leur recommander d'organiser nos lits le plus promptement possible. Nous pensâmes qu'ayant eu pendant une longue journée un mauvais cheval entre les jambes, nous devions être dispensés de faire salon. Après avoir pris un léger repas et terminé nos prières, nous souhaitâmes donc une bonne nuit au Pacificateur des royaumes et au Lama Musicien, puis nous allâmes nous ensevelir sous nos couvertures.

« Le lendemain, quand nous mimés la tête hors du lit, le soleil brillait déjà de toute sa splendeur. Cependant tout était calme dans la cour de l'hôtellerie ; on n'entendait ni les grognements des yaks, ni les hennissements des chevaux ; rien n'annonçait les tumultueux préparatifs du départ d'une caravane. Nous nous levâmes, et nous ouvrîmes la porte de notre chambre pour voir où en étaient les affaires. Nous trouvâmes Ly-Kouo-Ngan et le lama Dsiamdchang assis à un angle de la cour et se chauffant tranquillement aux rayons du soleil. Aussitôt qu'ils nous eurent aperçus, ils vinrent à nous et prirent de nombreux détours pour nous annoncer qu'on serait obligé de s'arrêter une journée, parce qu'il y avait des difficultés à se procurer les chevaux et les bœufs de rechange. — « Cette nouvelle est bien mauvaise, nous dirent-ils ; ce contre-temps est très-fâcheux ; mais nous n'y pouvons rien : la circonstance des fêtes du nouvel an est la seule cause de ce retard. — Au contraire, leur répondîmes-nous, cette nouvelle est excellente ; nous autres, nous ne sommes nullement pressés d'arriver. Allons tout doucement, reposons-nous souvent en route et tout ira bien. » — Ces paroles tirèrent nos deux chefs d'escorte d'un grand embarras : ces bonnes gens s'é-

taient imaginés que nous allions leur chercher querelle, parce qu'il fallait se reposer un jour. Ils se trompaient énormément. Si dans nos voyages précédents, des retards avaient été pour nous des contrariétés quelquefois très-douloureuses, c'est que nous avions un but devant nous, et que nous avions hâte de l'atteindre ; mais pour le moment ce n'était pas le même cas, et nous désirions, autant que possible, voyager un peu en amateurs. Nous trouvions d'ailleurs qu'il n'était pas logique de nous en aller en courant d'un lieu dont on nous chassait.

« *Medchoukoug* est un poste où l'on change les *oulah*, c'est à-dire les chevaux, les bêtes de somme et les hommes chargés de les conduire. Ces espèces de corvées sont organisées par le gouvernement tibétain sur toute la route qui conduit de H'Lassa aux frontières de Chine.

« Les habitants du district de *Medchoukoug* nous traitèrent avec beaucoup de politesse et de courtoisie ; les chefs du village nous firent donner une représentation par une troupe de saltimbanques qui se trouvaient réunis dans le pays pour les fêtes du nouvel an. La vaste cour de l'hôtellerie où nous étions logés servit de théâtre : d'abord les artistes masqués et bizarrement costumés exécutèrent pendant longtemps une musique bruyante et sauvage, pour appeler au spectacle les habitants de la contrée. Quand tout le monde fut réuni et rangé en cercle autour de la scène, la troupe de saltimbanques se mit en mouvement et exécuta, au son de la musique, une sorte de rondé satanique dont la rapidité fut sur le point de nous donner le vertige ; ensuite il y eut des sauts, des gambades, des pirouettes, des tours de force et des combats avec des sabres de bois : tout cela était accompagné tour à tour de chants, de dialogues, de musique et de clameurs imitant les cris de bêtes féroces. Parmi

cette troupe de comédiens il y en avait un plus grotesquement masqué que les autres, qui jouait spécialement le rôle de farceur, et s'était réservé le monopole des plaisanteries et des reparties piquantes. Nous n'avions pas une habitude suffisante de la langue thibétaine pour apprécier le mérite de ses saillies ; mais à en juger par les trépignements et les éclats de rire du public, il paraissait s'acquitter à merveille de ses fonctions d'homme d'esprit. En somme, ces espèces de représentations théâtrales étaient assez amusantes ; les Thibétains en étaient enthousiasmés. Quand on eut bien dansé, sauté et chanté pendant plus de deux heures, tous les bateleurs vinrent se ranger en demi-cercle devant nous, détachèrent leur masque, nous tirèrent la langue en s'inclinant profondément... et la toile tomba.

« Dans l'après-midi, nous invitâmes Ly-Kouo-Ngan à une petite promenade ; malgré le peu d'élasticité dont jouissaient ses jambes, il accueillit de bonne grâce notre proposition, et nous allâmes ensemble explorer le pays. Le village de Medchoukoug est assez populeux ; mais tout y annonce que ses habitants ne vivent pas dans une grande aisance. Les maisons sont, en général, construites en cailloux grossièrement cimentés avec de la terre glaise. On en voit un assez grand nombre qui sont à moitié écroulées, et dont les ruines servent de retraite à des troupes de gros rats. Quelques petits autels bouddhiques, soigneusement peints à l'eau de chaux, sont les seules constructions qui présentent un peu de propreté, et dont la blancheur contraste avec la teinte grisâtre et enfumée du village. Medchoukoug a un corps-de-garde chinois composé de quatre soldats et d'un caporal. Ces hommes nourrissent quelques chevaux, et leur poste sert de relais aux courriers qui portent les dépêches de l'administration chinoise.



« En rentrant à l'hôtellerie nous rencontrâmes dans la vaste cour, qui le matin avait servi de théâtre, un tumultueux rassemblement d'hommes et d'animaux. On était occupé à recruter notre oulah qui devait être de vingt-huit chevaux, de soixante-dix bœufs grognants, et de douze conducteurs. A l'entrée de la nuit, le Dhéba vint nous avertir que tout avait été organisé selon les saintes ordonnances du Talé-Lama, et que le lendemain nous pourrions nous mettre en route, tard ou à bonne heure, selon notre volonté.

« Aussitôt que le jour parut, nous montâmes à cheval, et nous dîmes adieu à Medchoukoug. Après quelques heures de marche, nous quittâmes, comme par l'extrémité d'un immense entonnoir, la grande vallée que nous avions suivie depuis H'Lassa, et nous entrâmes dans un rude et sauvage pays. Pendant cinq jours, nous voyageâmes continuellement dans un labyrinthe, allant tantôt à droite, tantôt à gauche, quelquefois revenant en quelque sorte sur nos pas pour éviter des gouffres et tourner des montagnes inaccessibles. Nous ne quittions jamais la profondeur des ravins ou les bords escarpés et rocailleux des torrents; nos chevaux bondissaient plutôt qu'ils ne marchaient. Des animaux vigoureux, mais qui seraient étrangers à ces affreuses contrées, ne pourraient résister longtemps aux fatigues d'une semblable route. Pendant une demi-journée seulement, nous pûmes voyager avec assez d'agrément et de sécurité; nous retrouvâmes la rivière que nous avons déjà traversée en sortant de H'Lassa; elle coulait tranquillement dans un lit légèrement incliné, et ses larges bords offraient aux voyageurs un chemin facile et uni. Au milieu de ces contrées sauvages, on ne rencontre, pour passer la nuit, que des masures froides, humides et ouvertes à tous les vents. Cependant on y arrive telle-

ment brisé de fatigue, qu'on y dort toujours d'un sommeil profond.

« Avant d'atteindre la ville de *Ghiamda*, nous traversâmes la montagne *Loumma - Ri*. « Cette montagne, dit l'itinéraire chinois, est haute et peu escarpée; elle s'étend sur une largeur d'environ quarante lys. Les neiges, les glaces et les menaçantes sommités que les voyageurs rencontrent en chemin avant d'arriver à cette montagne, et qui épouvantent le cœur et offusquent les yeux, peuvent la faire regarder, par comparaison, comme une plaine aisée à passer. » — Le sommet du mont *Loumma-Ri*, quoique très-élevé, est en effet d'un accès facile. Nous y arrivâmes par une pente douce et sans être obligés de descendre une seule fois de cheval; circonstance très-remarquable quand il s'agit des montagnes du Thibet. Nous trouvâmes cependant de l'autre côté de la montagne une assez grande difficulté à cause de la neige qui, ce jour-là, tombait en abondance. Les animaux glissaient souvent, quelquefois leurs pieds de derrière venaient brusquement se réunir à ceux de devant, mais ils ne s'abattaient jamais. Il en résultait seulement pour le cavalier comme un petit balancement d'escarpolette auquel on s'habituaient insensiblement.

« Le Pacificateur des royaumes voulut descendre la montagne à pied pour se réchauffer un peu; mais après quelques pas mal assurés, il chancela un instant sur ses pauvres jambes, fit la culbute, et alla tracer dans la neige un large et profond sillon. Il se releva plein de colère, courut au soldat qui était le plus rapproché, et l'accabla de malédictions et de coups de fouet, parce qu'il n'était pas descendu de cheval pour le soutenir. Tous les soldats chinois sautèrent aussitôt en bas de leur monture, et vinrent se prosterner devant leur colo-

nél et lui faire des excuses. Tous, en effet, avaient manqué à leur devoir. Car, d'après l'urbanité chinoise, lorsqu'un chef met pied à terre, tous les subalternes doivent à l'instant descendre de cheval.

« Quand nous fûmes au bas de la montagne de Loummari, nous continuâmes notre route le long d'une petite rivière qui serpentait au milieu d'une forêt de sapins tellement touffue, que la clarté du jour y pénétrait à peine. La neige s'arrêtait par couches épaisses sur les larges branches des arbres, d'où le vent la secouait quelquefois par gros flocons sur la caravane. Ces petites avalanches tombant à l'improviste sur les cavaliers, les faisaient tressaillir et leur arrachaient des cris de surprise. Mais les animaux qui, sans doute, avaient traversé d'autres fois cette forêt avec un temps semblable, demeuraient impassibles, ils allaient toujours leur pas ordinaire, sans s'effaroucher, se contentant de secouer nonchalamment leurs oreilles lorsque la neige les incommodait.

« A peine sortis de la forêt, nous fûmes tous obligés de mettre pied à terre pour escalader pendant une heure d'horribles entassements de rochers. Quand nous fûmes arrivés au sommet, on replia les brides sur le cou des chevaux, qu'on abandonna à la sagacité de leur instinct pour se diriger sur cette pente rapide et semée de précipices. Les hommes descendirent tantôt à reculons, comme le long d'une échelle, tantôt en s'asseyant et en se laissant glisser sur la neige. Tout le monde se tira victorieusement de ce mauvais pas, et on arriva au bas sans que personne se fût cassé ni bras ni jambes.

« Nous fîmes encore cinq lys dans une étroite vallée, et nous aperçûmes enfin, au pied d'une haute montagne, une vaste agglomération de maisons, parmi lesquelles s'élevaient deux temples bouddhiques aux pro-

portions colossales. C'était la station de *Ghiamda*. Un peu avant d'entrer dans la ville, nous rencontrâmes sur la route une compagnie de dix-huit soldats rangés en file, et ayant à leur tête deux petits mandarins décorés du globule blanc. Mandarins et soldats, tous avaient le sabre nu à la main et un arc en bandouillère. C'était la garnison de *Ghiamda* qui, sous les armes et en grand uniforme, attendaient Ly, le Pacificateur des royaumes, pour lui rendre les honneurs militaires. Quand la caravane se fut suffisamment rapprochée, les dix-huit soldats et les deux mandarins tombèrent à genoux, appuyèrent contre terre la pointe de leur sabre, et s'écrièrent tous ensemble : — « Au Tou-sse Ly-Kouo-Ngan, la chétive garnison de *Ghiamda*, salut et prospérité..... » A ces mots, Ly-Kouo-Ngan et les soldats de sa suite firent aussitôt arrêter leurs chevaux, mirent pied à terre et coururent vers la garnison pour l'inviter à se relever. De part et d'autre on se fit des inclinations interminables, pendant lesquelles nous continuâmes sans façon notre route. A l'entrée de la ville, nous eûmes à notre tour notre petite réception officielle. Deux Thibétains, en habit de fête, saisirent, pour nous faire honneur, la bride de notre cheval, et nous conduisirent à la maison qui nous avait été préparée. Là, nous attendait le Dhéba ou premier magistrat du district, qui nous offrit une écharpe de félicité, et nous introduisit dans une salle où était une table déjà servie de thé au lait, de beurre, de galettes et de fruits secs. Dans toutes ces marques de bienveillance et d'attention, nous ne pûmes nous empêcher de voir un effet des ordres que le régent avait envoyés.

« Pendant que nous faisons honneur à cette modeste collation, on vint nous annoncer que nous serions obligés de nous arrêter pendant deux jours à *Ghiamda*,

parce que le Dhéba du district n'ayant reçu que dans la matinée la nouvelle de notre prochaine arrivée, n'avait pas eu le temps d'envoyer chercher les animaux qui se trouvaient au pâturage, à une distance très-éloignée de la ville. Cette nouvelle nous fut très-agréable, mais elle plongea dans la désolation Ly-Kouo-Ngan et le lama Dsiam-Dchang. Nous essayâmes de les consoler en leur disant que lorsqu'on n'était pas maître de diriger les événements, il fallait les subir avec calme et résignation. Nos deux conducteurs trouvaient notre doctrine magnifique en théorie, mais la pratique était peu de leur goût. Cependant ils furent obligés de convenir dans la suite que ce retard était venu assez à propos, car pendant les deux jours que nous restâmes à Ghiamda, le ciel fut si sombre, le vent du nord souffla avec tant de violence, et la pluie tomba si abondamment que, de l'avis des gens du pays, on n'eût pu se mettre impunément en route avec un temps si affreux. A en juger en effet d'après ce qui se passait dans la vallée, il était aisé de comprendre qu'un ouragan épouvantable devait désoler les montagnes.

« Le lendemain de notre arrivée à Ghiamda, nous reçûmes la visite des deux officiers chinois résidant dans cette ville. L'un portait le titre de *Pa-tsoung*, et l'autre celui de *Wei-Wei*. Le *Pa-tsoung* était un bel homme, vigoureusement membré, ayant la parole vibrante et les mouvements brusques. Une large balafre qui sillonnait sa figure, et de grandes moustaches noires, ne contribuaient pas peu à lui donner une magnifique tournure de soldat. Pendant quatre ans il avait fait la guerre dans le Kachkhar en qualité de simple soldat, et en était revenu avec le titre de *Pa-tsoung* et la décoration de la plume de paon. Le *Wei-Wei*, jeune homme de vingt-deux ans, était aussi d'une taille avantageuse ;

mais son extérieur langoureux et efféminé contrastait singulièrement avec la mâle allure de son collègue. Sa figure était blanche, molle, et d'une délicatesse extrême; ses yeux étaient toujours humides et languissants. Nous lui demandâmes s'il était malade. — Non, nous répondit-il d'une voix presque éteinte, ma santé est excellente..... Et en disant ces mots, ses joues se colorèrent d'une légère teinte de rougeur. Nous comprîmes que notre question avait été indiscreète, et nous entamâmes un autre sujet de conversation. Ce pauvre jeune homme était un forcené fumeur d'opium. Quand ils furent partis, Ly-Kouo-Ngan nous dit : « Le Pa-tsoung est un homme qui est né sous une constellation très-favorable; il montera rapidement les degrés du mandarinat militaire. Mais le *Wei-Wei* est né sous un mauvais brouillard; depuis qu'il s'est passionné pour la fumée européenne, le ciel l'a abandonné. Avant qu'une année se soit écoulée, il aura salué le monde. »

« La pluie torrentielle qui tomba presque sans interruption pendant notre séjour à Ghiamda, ne nous permit pas de visiter en détail cette ville très-populeuse et assez commerçante. On y rencontre un grand nombre de Pébouns, ou Indiens du Boutan, qui exploitent, comme à H'Lassa tout ce qui tient aux arts et à l'industrie. Les produits agricoles du pays sont presque nuls. On cultive dans la vallée de l'orge noire, en quantité à peine suffisante pour la consommation des habitants. La richesse du pays provient de la laine et du poil de chèvre dont on fabrique les étoffes; il paraît que parmi ces montagnes affreuses il existe des pâturages excellents, où les Thibétains nourrissent de nombreux troupeaux. Le lapis-lazuli, les cornes de cerf et la rhubarbe sont l'objet d'un assez grand commerce avec H'Lassa et les provinces du Sse-Tchouan et du Yun-Nan. On prétend que

c'est sur les montagnes qui environnent Ghiamda qu'on recueille la meilleure qualité de rhubarbe. Ce district foisonne aussi en gibier de toute espèce. La forêt que nous traversâmes après avoir quitté le mont Loummari, est spécialement remplie de perdreaux, de faisans et de plusieurs variétés de poules sauvages. Les Thibétains ne savent tirer aucun parti de ces mets si recherchés par les gourmets d'Europe. Ils les mangent bouillis et sans aucune espèce d'assaisonnement. Les Chinois sont, sur ce point, comme sur tout le reste, beaucoup plus avancés que leurs voisins. Le cuisinier de Ly-Kou-Ngan savait nous préparer la venaison d'une façon qui ne laissait rien à désirer.

« Le jour fixé pour le départ étant arrivé, les oulah se trouvèrent prêts de grand matin. Le vent avait complètement cessé et la pluie ne tombait plus. Cependant il s'en fallait que le temps fût beau. Une brume froide et épaisse remplissait la vallée, et déroba à la vue les montagnes environnantes. Nous dûmes néanmoins partir, car les gens du pays s'accordaient à dire que pour la saison c'était tout ce qu'on pouvait désirer de mieux. « Tant que vous serez dans la vallée, nous disait-on, vous ne verrez pas très-clair, mais une fois arrivés sur les hauteurs, l'obscurité disparaîtra. Règle générale, quand il y a de la brume dans les vallées, il tombe de la neige sur les montagnes. » Ces paroles étaient très-peu rassurantes. Il fallut pourtant se résigner, et s'aguerrir contre la neige, car tout le monde nous assurait que depuis Ghiamda jusqu'aux frontières de Chine, tous les jours, sans en excepter un seul, nous en verrions sur notre route.

« Au moment où nous montions à cheval, le Dhéba de Ghiamda nous fit cadeau de deux paires de lunettes pour mettre nos yeux à l'abri de la blancheur éblouis-

sante de la neige. Nous ne pûmes d'abord nous empêcher de rire à la vue de ces appareils d'optique d'une façon toute nouvelle. La place que tiennent les verres dans les lunettes ordinaires, était occupée par un tissu en crin de cheval extrêmement bombé, et ressemblant assez, par la forme, à de grosses coques de noix. Pour tenir ces deux couvercles assujettis sur les yeux, il y avait des deux côtés deux longs cordons qu'on faisait passer derrière les oreilles, et qu'on nouait ensuite sous le menton. Nous remerciâmes cet excellent Dheba du plus profond de notre cœur, car dans les circonstances où nous nous trouvions, ce cadeau était inappréciable. En traversant la montagne de Loumma-Ri, nous avons eu déjà beaucoup à souffrir de la réverbération de la neige.

« En sortant de la ville, nous rencontrâmes, comme en y entrant, les soldats de la garnison qui attendaient au passage Ly-Kouo-Ngan, pour lui faire le salut militaire. Ces hommes, rangés en file au milieu d'un épais brouillard, et tenant à la main un sabre qui reluisait dans l'obscurité, avaient quelque chose de si fantastique, que presque tous les chevaux de la caravane en furent épouvantés. Ces saluts militaires se renouvelèrent sur la route partout où il y avait des soldats chinois. Ly-Kouo-Ngan en était exaspéré. Comme il ne pouvait, à cause de ses jambes malades, descendre de cheval et y remonter qu'avec de grandes difficultés, ces cérémonies étaient pour lui un véritable supplice. Il avait beau envoyer en avant un de ses soldats pour avertir qu'on ne vint pas lui faire de réception, on n'y mettait que plus d'empressement et un plus grand appareil; car on s'imaginait que c'était par modestie qu'il voulait se soustraire aux honneurs qu'on devait rendre à sa dignité.

« A quatre lys loin de Ghiamda, nous traversâmes un



large et impétueux torrent sur un pont formé avec six énormes troncs de sapin non rabotés, et si mal unis ensemble qu'on les sentait rouler sous ses pieds. Personne n'osa passer à cheval, et ce fut un grand bonheur pour un des soldats de la troupe. Son cheval ayant glissé sur le pont humide et tremblant, une de ses jambes de devant s'enfonça jusqu'au poitrail entre la jointure de deux arbres, où il demeura pris comme dans un étau. Si le cavalier se fût trouvé dessus, il eût été infailliblement précipité au fond du torrent et brisé sur les rochers. Après de longs et pénibles efforts, on finit par retirer ce pauvre animal de cette affreuse position. Au grand étonnement de tout le monde, il en sortit sans s'être cassé la jambe, sans même avoir reçu la moindre blessure.

« Par-delà ce misérable pont, nous reprîmes notre rude pèlerinage à travers des montagnes escarpées et encombrées de neige. Pendant quatre jours, nous ne rencontrâmes dans ces contrées sauvages aucun village tibétain. Tous les soirs, nous couchions dans les corps-de-garde chinois, auprès desquels se groupaient quelques cabanes de bergers, construites avec des écorces d'arbres. Pendant ces quatre jours, nous changeâmes pourtant trois fois les oulah, sans éprouver le moindre retard. Les ordres avaient été si bien donnés à l'avance, qu'à notre arrivée au poste, nous trouvions déjà tout disposé pour notre départ du lendemain. Si nous n'avions su que, parmi ces contrées désertes en apparence, il y avait cependant dans les gorges des montagnes de nombreux bergers [vivant sous des tentes, il nous eût été impossible de nous expliquer cette prompte organisation des oulah. En général, ce n'a jamais été que dans les grands endroits que le service de la caravane a éprouvé des retards et des difficultés.

« Le quatrième jour depuis notre départ de Ghiamda, après avoir traversé sur la glace un grand lac, nous nous arrêtâmes au poste de *Atdza*, petit village dont les habitants cultivent quelques lambeaux de terre dans une petite vallée entourée de montagnes, dont la cime est couronnée de houx et de pins. L'itinéraire chinois dit au sujet du lac qu'on rencontre avant d'arriver à *Atdza*:

« La licorne, animal très-curieux, se trouve dans le « voisinage de ce lac, qui a quarante lys de longueur. »

« La licorne, qu'on a longtemps regardée comme un être fabuleux, existe réellement dans le Thibet. On la trouve souvent représentée parmi les sculptures et les peintures des temples bouddhiques. En Chine même, on la voit souvent dans les paysages qui décorent les auberges des provinces septentrionales (1). Les habitants de *Atdza* parlaient de cet animal, sans y attacher une plus grande importance qu'aux autres espèces d'antilopes qui abondent dans leurs montagnes. Nous n'avons pas eu la bonne fortune d'apercevoir de licorne durant nos voyages dans la Haute-Asie; mais tout ce qu'on nous en a dit ne fait que confirmer les détails curieux que M. Klaproth a publiés sur ce sujet dans le nouveau journal asiatique.

« A *Atdza* nous changeâmes les oulah; quoique nous n'eussions que cinquante lys à parcourir avant d'arriver à la résidence de *Lha-Ri*, il nous fallait des animaux frais et accoutumés à la route épouvantable que nous avions devant nous: une seule montagne nous séparait de *Lha-Ri*, et pour la franchir, il était, disait-on, né-

---

(1) Nous avons eu longtemps entre les mains un petit traité mongol d'histoire naturelle, à l'usage des enfants, où se voyait une licorne représentée sur une des planches dont cet ouvrage classique était illustré.  
(Note du Missionnaire.)

cessaire de partir de grand matin, si nous voulions arriver avant la nuit. Nous consultâmes l'itinéraire et nous y trouvâmes la jolie description que voici : « — Plus  
 « loin on passe par une grande montagne dont les som-  
 « mets s'élèvent à pic. Les glaces et les neiges n'y fon-  
 « dent pas pendant les quatre saisons de l'année. Ses  
 « abîmes ressemblent aux bords escarpés de la mer ;  
 « souvent le vent les comble de neige ; les chemins y  
 « sont presque impraticables, tant la descente est ra-  
 « pide et glissante... » Comme on voit, ce court, mais énergique aperçu ne nous promettait pas pour le lendemain une fameuse partie de plaisir. Oh ! comme nous eussions eédé volontiers notre place à quelques-uns de ces intrépides touristes que l'amour de la neige et des glaces, des rochers et des précipices, conduit tous les ans en cabriolet parmi les Alpes, ces miniatures des montagnes du Thibet.

« Une chose peu propre à nous encourager, c'est que les gens de la caravane, les habitants même du pays, tout le monde paraissait préoccupé et inquiet. On se demandait avec anxiété si la neige, qui était tombée en abondance pendant cinq jours et qui n'avait pas encore eu le temps de s'affaïsser, ne rendrait pas la montagne infranchissable ; si on n'avait pas à redouter de s'enfoncer dans des abîmes ou d'être écrasé par des avalanches ; si enfin il ne serait pas prudent d'attendre quelques jours dans l'espoir que la neige serait dispersée par le vent, ou fondue en partie par le soleil, ou solidifiée par le froid. A toutes ces questions, on n'avait que des réponses fort peu rassurantes. Afin de nous mettre à l'abri, et de la pusillanimité et de la présomption, nous tinmes, avant de nous coucher, un conseil auquel nous appelâmes les vieux montagnards de la contrée. Après une longue délibération, on décida premièrement que si, le

lendemain, le temps était calme et serein, on pourrait se mettre en route sans témérité; secondement que, dans l'hypothèse du départ, les bœufs à long poil, chargés des bagages et conduits par les gens du pays, précéderaient les cavaliers, afin de leur tracer, dans la neige, un chemin plus facile. La chose étant ainsi arrêtée, nous essayâmes de prendre un peu de repos, comptant médiocrement sur les avantages de ce plan et beaucoup sur la protection de la divine Providence.

« Quand nous nous levâmes, quelques-étoiles brillaient encore au ciel et luttaiient contre les premières blancheurs de l'aube. Le temps était d'une beauté admirable. On fit donc promptement les préparatifs du départ, et aussitôt que les dernières obscurités de la nuit furent entièrement dissipées, nous commençâmes à gravir la formidable *Montagne des Esprits*, Lha-Ri; elle s'élevait devant nous comme un immense bloc de neige, où les yeux n'apercevaient pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, pas un point noir qui vint rompre l'uniformité de cette blancheur éblouissante. Ainsi qu'il avait été réglé, les bœufs à long poil, suivis de leurs conducteurs, s'avancèrent les premiers, marchant les uns après les autres; puis tous les cavaliers se rangèrent en file sur leurs traces, et la longue caravane, semblable à un gigantesque serpent, déroula lentement ses grandes spirales sur les flancs de la montagne. D'abord, la pente fut peu rapide, mais nous trouvâmes une si affreuse quantité de neige que nous étions menacés à chaque instant d'y demeurer ensevelis. On voyait les bœufs, placés à la tête de la colonne, avançant par soubresauts, cherchant avec anxiété à droite et à gauche les endroits les moins périlleux, quelquefois disparaissant tout à fait dans des gouffres et bondissant au milieu de ces amas de neige mouvante, comme de gros marsouins dans les

flots de l'Océan. Les cavaliers qui fermaient la marche trouvaient un terrain plus solide. Nous avançons pas à pas dans un étroit et profond sillon, entre deux murailles de neige qui s'élevaient au niveau de notre poitrine. Les bœufs à long poil faisaient entendre leur sourd grognement, les chevaux haletaient avec grand bruit, et les hommes, afin d'exciter le courage de la caravane, poussaient tous ensemble un cri cadencé et semblable à celui des mariniers, quand ils tirent un cabestan. Peu à peu la route devint tellement roide et escarpée que la caravane paraissait en quelque sorte suspendue à la montagne. Il ne fut plus possible de rester à cheval; tout le monde descendit, et chacun se cramponnant à la queue de son coursier, on se remit en marche avec une nouvelle ardeur. Le soleil brillant de tout son éclat, dardait ses tièdes rayons sur ces vastes entassements de neige et en faisait jaillir d'innombrables parcelles lumineuses, dont le scintillement éblouissait la vue. Heureusement nous avons les yeux abrités sous les inappréciables lunettes, dont nous avait fait cadeau le Dhéba de Ghiamda.

« Après de longues et indicibles fatigues, nous arrivâmes, ou plutôt nous fûmes hissés sur le sommet de la montagne. Le soleil était déjà sur son déclin. On s'arrêta un instant, soit pour rajuster les selles, et consolider les bagages, soit pour détacher de la semelle des bottes ces insupportables blocs de neige qui s'y étaient amassés et solidifiés en forme de cônes renversés. Tout le monde était transporté de joie; on éprouvait une sorte de fierté d'être monté si haut et de se trouver debout sur ce gigantesque piédestal; on aimait à suivre des yeux cette profonde et tortueuse ornière qu'on avait creusée dans la neige, et dont la teinte roussâtre se dessinait sur le blanc immaculé de la montagne.

« La descente était plus escarpée que la montée, mais elle était beaucoup moins longue et ne demandait pas les efforts que nous avons été obligés de déployer de l'autre côté du mont. L'extrême roideur de la pente était au contraire une facilité pour descendre; car il n'y avait qu'à se laisser aller; le seul danger était de rouler trop brusquement, de franchir le sentier battu et d'aller s'engloutir pour toujours au fond de quelque abîme. Dans un semblable pays, des accidents de ce genre ne sont nullement chimériques. Nous descendîmes donc lestement, tantôt debout, tantôt assis, et sans autres mésaventures que des culbutés et de longues glissades, bien plus propres à exciter l'hilarité que la crainte des voyageurs.

« Un peu avant d'arriver au bas de la montagne, toute la caravane s'arrêta sur un petit plateau, au haut duquel s'élevait un *obo*, ou monument bouddhique en pierres amoncelées, surmonté de banderolles et d'ossements, et chargé de sentences tibétaines. Quelques énormes et majestueux sapins entouraient cet obo et l'abritaient sous un magnifique dôme de verdure. — Nous voici arrivés au glacier de la Montagne des Esprits, nous dit Ly-Kouo-Ngan; nous allons rire un instant. — Nous regardâmes avec étonnement le Pacificateur des royaumes. — Oui, voici le glacier; voyez de ce côté... Nous nous dirigeâmes vers l'endroit qu'il nous indiquait, nous nous penchâmes sur le bord du plateau, et nous aperçûmes un immense glacier extrêmement bombé et bordé des deux côtés par d'affreux précipices. On pouvait entrevoir, sous une légère couche de neige, la couleur verdâtre de la glace. Nous détachâmes une pierre du monument bouddhique et nous la jetâmes sur le glacier. Un bruit sonore se fit entendre, et la pierre, glissant avec rapidité, laissa sur son passage un large ruban vert. Il n'y avait pas à

en douter, c'était bien là un glacier, et nous comprîmes une partie des paroles de Ly-Kouo-Ngan. Mais nous ne trouvions absolument rien de risible à voyager sur une pareille route. Ly-Kouo-Ngan avait cependant raison en tous points et nous pûmes bientôt nous en convaincre.

« On fit passer les animaux les premiers, d'abord les bœufs et puis les chevaux. Un magnifique bœuf à long poil ouvrit la marche. Il avança gravement jusque sur le bord du plateau. Là, après avoir allongé le cou, flairé un instant la glace et soufflé par ses larges naseaux quelques épaisses bouffées de vapeurs, il appliqua avec courage ses deux pieds de devant sur le glacier et partit à l'instant, comme s'il eût été poussé par un ressort ; il descendit les jambes écartées, mais aussi roides et immobiles que si elles eussent été de marbre. Arrivé au bout du glacier, il fit la culbuté et se sauva en grognant et bondissant à travers des flots de neige. Tous les animaux, les uns après les autres, nous donnèrent ce spectacle qui était réellement palpitant d'intérêt. Les chevaux faisaient, en général, avant de se lancer, un peu plus de façon que les bœufs ; mais il était facile de voir que les uns et les autres étaient accoutumés depuis longtemps à ce genre d'exercice.

« Les hommes s'embarquèrent à leur tour avec non moins d'intrépidité et de succès que les animaux, quoique d'après une méthode toute différente. Nous nous assimes avec précaution sur le bord du glacier, nous appuyâmes fortement sur la glace nos talons serrés l'un contre l'autre ; puis, nous servant du manche de notre fouet en guise de gouvernail, nous nous mîmes à voguer sur ces eaux glacées avec la rapidité d'une locomotive. Un marin eût trouvé que nous filions au moins douze nœuds. Dans nos longs et nombreux voyages, nous n'avions encore jamais rencontré un moyen de transport à

la fois si commode, si expéditif et surtout si rafraîchissant.

« Au bas du glacier, chacun rattrapa son cheval comme il put, et nous continuâmes notre route selon la méthode vulgaire. Après une descente peu rapide, nous laissâmes derrière nous la montagne des Esprits, et nous entrâmes dans une vallée parsemée çà et là de larges plaques de neige qui avaient résisté aux rayons du soleil. Nous longeâmes, pendant quelques instants, les bords glacés d'une petite rivière, et nous arrivâmes enfin au poste de Lha-Ri. Il y eut à la porte de la ville, comme à Ghiamda, une réception militaire. Le Dhéba du lieu vint nous offrir ses services, et nous allâmes occuper le logement qui nous avait été préparé dans une pagode chinoise, nommée *Kouang-ti-Miao* (1), c'est-à-dire *Temple du dieu de la guerre*. De H'Lassa à Lha-Ri on compte mille et dix lys (cent et une lieues); il y avait quinze jours que nous étions en route.

« Le gros village de Lha-Ri est bâti dans une gorge entourée de montagnes stériles et désolées. Ce district ne présente pas les moindres vestiges de culture, et on est obligé d'aller chercher ailleurs la farine de Tsing-Kou. Les habitants sont presque tous bergers; ils nourrissent des troupeaux de moutons, de bœufs grognants, et surtout de chèvres dont le poil fin et duveteux sert à fabri-

---

(1) Kouan-Ti, fameux général, vivait au troisième siècle. Après de nombreuses et fameuses victoires, il fut mis à mort avec son fils. Les Chinois disent qu'il n'est pas mort réellement, mais qu'il monta au ciel où il prit place parmi les dieux. Les Mandchous qui règnent actuellement en Chine ont nommé Kouan-Ti, Esprit tutélaire de leur dynastie, et lui ont élevé un grand nombre de temples. On le représente ordinairement assis, ayant à sa gauche son fils *Kouan-Ping* qui se tient debout, et à sa droite son écuyer, d'une figure brune et presque noire.



quer les pou-lou de première qualité, et ces belles étoffes si connues sous le nom de châles de Kachemire. Les Thibétains de Lha-Ri sont beaucoup moins civilisés que ceux de H' Lassa. Leur physionomie a quelque chose de dur et de sauvage; ils sont habillés salement, et leurs maisons ne sont que de grandes masures informes, construites avec de la pierre brute et grossièrement enduites de limon. On remarque pourtant sur les flancs de la montagne, un peu au-dessus du village, un vaste couvent bouddhique, dont le temple est assez beau. Un Kampo est supérieur de cette lamaserie, et en même temps administrateur temporel du canton. Les nombreux lamas de Lha-Ri mènent une vie paresseuse et abjecte. Nous les avons vus à toute heure du jour couchés ou accroupis en grand nombre dans les quartiers de la ville, essayant de réchauffer aux rayons du soleil leurs membres à moitié couverts de quelques haillons rouges et jaunes. C'était un spectacle dégoûtant.

« A Lha-Ri le gouvernement chinois entretient un magasin de vivres confié à l'administration d'un mandarin lettré portant le titre de *Leang-Tai* (fournisseur), et décoré du globule de cristal blanc. Le *Leang-Tai* est chargé de distribuer la solde aux divers corps-de-garde échelonnés sur la route. On compte de H'Lassa aux frontières de la Chine six magasins de vivres. Le premier et le plus important est à H'Lassa. Le *Leang-Tai* de cette ville a inspection sur les cinq autres, et reçoit un traitement annuel de soixante-dix onces d'argent, tandis que ses collègues n'en ont que soixante. L'entretien du magasin de vivres de H'Lassa coûte tous les ans au gouvernement chinois la somme de 40,000 onces d'argent. L'entretien de celui de Lha-Ri ne va qu'à 8,000 onces. La garnison de cette dernière ville se compose de cent trente soldats, ayant à leur tête un *Tsieu-Tsoung*, un *Pa-Tsoung* et un *Wei-Wei*.

« Le lendemain de notre arrivée à Lha-Ri, le Leang-Tai ou fournisseur, au lieu de venir saluer officiellement l'état-major de la caravane, se contenta de nous envoyer en guise de carte de visite une feuille de papier rouge où étaient inscrits les caractères de son nom. Il fit ajouter, par son commissionnaire, qu'une grave maladie le retenait dans sa chambre. Ly-Kouo-Ngan nous dit à voix basse et avec un sourire plein de malice : Le Leang-Tai sera guéri quand nous serons partis. — Aussitôt que nous fûmes seuls, il s'écria : — Ah ! je m'en doutais bien... Toutes les fois qu'une caravane passe, le Leang-Tai Sué (nom du mandarin) est à l'agonie ; c'est un fait connu de tout le monde. D'après les rites, il aurait dû nous préparer aujourd'hui un festin de première classe, et c'est pour s'en dispenser qu'il fait le malade. Le Leang-Tai Sué est l'homme le plus avare qu'on puisse imaginer. Il est toujours vêtu comme un porteur de palanquin ; il mange du tsamba comme un barbare du Thibet ; jamais il ne fume ; jamais il ne joue ; jamais il ne boit du vin ; le soir sa maison n'est pas éclairée ; il se met au lit à tâtons et se lève toujours très-tard, de peur d'avoir faim de trop bonne heure. Oh ! un être comme cela n'est pas un homme, c'est un œuf de tortue. L'ambassadeur Ki-Chan veut le casser, et il fera bien. Est ce que dans votre pays vous avez des Leang-Tai de ce genre ? — Quelle question ! Les Leang-Tai du royaume de France ne se couchent jamais sans chandelle, et quand les oulah passent chez eux, ils ne manquent jamais de préparer un bon diner. — Ah ! c'est cela... voilà les rites ! Mais le *Sué-Mou-Tchou*... A ces mots, nous ne pûmes nous empêcher de partir d'un grand éclat de rire. — A propos, savez-vous pourquoi le Leang-Lai Sué est appelé *Sué-Mou-Tchou* ? — Ce nom nous paraît bien ignoble. — Ignoble, c'est vrai ; mais il fait allusion à une anecdote bien

singulière. Le Leang-Tai Sué avant d'être envoyé à Lha-Ri, exerçait le mandarinat dans un petit district de la province du Kiang-Si. Un jour deux hommes du peuple se présentèrent à son tribunal, et le prièrent de prononcer son jugement au sujet d'une truie dont ils se contestaient mutuellement la propriété. Le juge Sué prononça ainsi son arrêt : « Ayant séparé la vérité du mensonge, « je vois clairement que cette truie n'est ni à toi, ni à « toi... Je déclare donc qu'elle m'appartient. Qu'on « respecte ce jugement ! » Les satellites du tribunal allèrent s'emparer de la truie, et le juge la fit vendre au marché voisin. Depuis cet événement, le mandarin Sué est appelé partout *Sué-Mou-Tchou* (c'est-à-dire *Sué la Truie*). Le récit de cette aventure nous fit vivement regretter qu'il fallût nous mettre en route sans voir la physionomie de cet intéressant personnage.

« Le lendemain, nous eûmes une grande journée de fatigues et de tribulations. Nous traversâmes la montagne de Chor-Kou-La, qui, par sa hauteur et ses escarpements, peut avantageusement rivaliser avec celle de Lha-Ri. Nous en commençâmes l'ascension le cœur plein d'anxiété, car le ciel gris et lourd qui pesait sur nous, semblait nous présager du vent ou de la neige. La miséricorde de Dieu nous préserva de l'un et de l'autre. Vers le milieu du jour il s'éleva un petit vent du nord dont la piquante froidure nous eut bientôt fendillé la peau du visage; mais il ne fut pas assez fort pour soulever les épaisses couches de neige qui enveloppaient la montagne.

« Quand nous fûmes parvenus au sommet, nous nous reposâmes un instant à l'abri d'un grand obo en pierres, et nous déjeunâmes en fumant une pipe de tabac. Pendant ce frugal repas, le mandarin Ly-Kouo-Ngan nous dit que du temps des guerres de Kien-Long contre le Thibet, les troupes chinoises, aigries par les fatigues et les privations d'un

long voyage, s'étaient mutinées en franchissant le Chor-Kou-La. C'est sur ce plateau, nous dit-il que les soldats s'emparèrent de leurs chefs, et après les avoir garrottés, les menacèrent de les précipiter dans ce gouffre, si on ne leur promettait pas une augmentation de solde. Les généraux ayant pris l'engagement de faire droit aux réclamations de l'armée, la sédition s'apaisa, les mandarins furent mis en liberté, et on continua tranquillement la route jusqu'à Lha-Ri. Aussitôt qu'on fut arrivé dans cette ville, les généraux tinrent leur promesse; on augmenta la solde, mais en même temps ces troupes insubordonnées furent impitoyablement décimées. — Et que dirent les soldats? demandâmes-nous à Ly-Kouo-Ngan. — Ceux sur qui le sort ne tomba pas, rirent beaucoup, et trouvèrent que les chefs avaient eu une grande habileté.

« En quittant le sommet du Chor-Kou-La, on suit une route peu inclinée, et on continue à voyager pendant plusieurs jours sur les hauteurs d'un immense massif dont les nombreux rameaux étalent au loin leurs cimes aiguës et les faces escarpées de leurs pics. Depuis H'Lassa jusqu'à la province du Sse-Tchouan, dans toute l'étendue de cette longue route, on ne voit jamais que de vastes chaînes de montagnes, entrecoupées de cataractes, de gouffres profonds et d'étroits défilés. Ces montagnes sont tantôt entassées pêle-mêle et présentent à la vue les formes les plus bizarres et les plus monstrueuses, tantôt elles sont rangées et pressées symétriquement les unes contre les autres, comme les dents d'une immense scie. Ces contrées changent d'aspect à chaque instant, et offrent aux yeux des voyageurs des tableaux d'une variété infinie. Cependant, au milieu de cette inépuisable diversité, la vue continuelle des montagnes répand sur la route une certaine uniformité qui finit par devenir fatigante. Une relation détaillée d'un voyage dans le Thibet pouvant,

par contre-coup, se ressentir de cette monotonie, nous nous abstiendrons, de peur de tomber dans de trop fastidieuses répétitions, de parler des montagnes ordinaires; nous nous contenterons de mentionner les plus fameuses, celles qui, selon l'expression des Chinois, *réclament la vie des voyageurs*. Cette manière, d'ailleurs, sera assez conforme au style des habitants de ces contrées montagneuses, qui nomment plaine tout ce qui ne va pas se perdre dans les nuages, et chemin uni tout ce qui n'est pas précipice ou labyrinthe.

« Les hautes régions que nous suivîmes après avoir franchi le Chor-Kou La, sont considérées dans le pays comme une route plane. — « D'ici à *Alau-To*, nous dirent les gens de l'escorte thibétaine, il n'y a pas de montagne. Le chemin est partout comme cela... » Et ils nous montraient la paume de leur main... « Cependant, ajoutaient-ils, il est nécessaire d'user de beaucoup de précautions, car les sentiers sont quelquefois étroits et glissants. » Or voici ce qu'était cette route plane et unie comme la paume de la main. Aussitôt après avoir quitté les sommités du Chor-Kou-La, on rencontre une longue série de gouffres épouvantables, bordés des deux côtés par des montagnes taillées perpendiculairement, et s'élevant comme deux grandes murailles de roche vive. Les voyageurs sont obligés de longer ces profonds abîmes, en suivant à une grande hauteur un rebord si étroit que souvent les chevaux trouvent tout juste la place nécessaire pour poser leurs pieds. Dès que nous vîmes les bœufs de la caravane s'acheminer sur cet horrible passage, et que nous entendîmes le sourd mugissement des eaux s'élever de la profondeur de ces gouffres, nous fûmes saisis d'épouvante et nous descendîmes de cheval. Mais tout le monde nous cria aussitôt de remonter. On nous dit que les chevaux accoutumés à un semblable

voyage auraient le pied plus sûr que nous ; qu'il fallait les laisser aller à volonté, nous contentant de nous tenir solidement sur les étriers, et d'éviter de regarder à côté de nous. Nous recommandâmes notre âme à Dieu, et nous nous mîmes à la suite de la colonne. Nous ne tardâmes pas à nous convaincre qu'il nous eût été en effet impossible de garder longtemps l'équilibre sur ce terrain glissant et scabreux. Il nous semblait toujours qu'une force invincible nous attirait vers ces abîmes insondables. De peur d'être saisis par le vertige, nous tenions la tête tournée contre la montagne, dont la coupure était quelquefois tellement droite et unie, qu'elle n'offrait pas même un étroit rebord où les chevaux pussent placer leurs pieds. On passait alors sur de gros troncs d'arbres couchés sur des pieux enfoncés horizontalement dans la montagne. A la seule vue de ces ponts affreux, nous sentions une sueur glacée ruisseler par tous nos membres. Cependant il fallait toujours avancer ; car reculer ou descendre de cheval étaient deux choses absolument impossibles.

« Après être restés pendant deux jours entiers perpétuellement suspendus entre la vie et la mort, nous quittâmes enfin cette route, la plus horrible et la plus dangereuse qu'on puisse imaginer, et nous arrivâmes à Alau-To. Tout le monde était transporté de joie, et on se félicitait mutuellement de n'avoir pas roulé dans l'abîme. Chacun racontait avec une sorte d'exaltation fébrile les terreurs qu'il avait éprouvées dans les passages les plus difficiles. Le Dhéba de Alau-To, en apprenant qu'aucun homme n'avait péri, trouva que la caravane avait eu un bonheur inouï ; trois bœufs chargés de bagages avaient bien été engloutis, mais ces accidents ne comptaient pas ; ils ne valaient pas la peine qu'on s'en préoccupât. Ly-Kouo-Ngan nous dit qu'il n'avait jamais traversé le dé-

filé de Alau-To sans être témoin d'affreux malheurs. Dans son voyage précédent, quatre soldats avaient été précipités du haut de la montagne avec les chevaux qu'ils montaient. Tout le monde avait à raconter des catastrophes dont le simple récit faisait dresser les cheveux sur la tête. On s'était abstenu de nous parler à l'avance de tout cela, de peur que nous ne voulussions pas continuer la route. Au fait, s'il nous eût été donné d'entrevoir depuis H'Lassa les abîmes épouvantables de Alau-To, il est probable que l'ambassadeur Ki-Chan eût difficilement réussi à nous faire entreprendre ce voyage.

De Alau-To, où l'on changea les oulah, nous descendîmes à travers une épaisse forêt de sapins dans une vallée où nous nous arrêtâmes après quatre-vingt-dix lys de marche, dans un village nommé *Lang-Ki-Tsoung*. Ce poste est un des plus pittoresques et des plus agréables que nous ayons rencontrés sur toute notre route. Il est situé au milieu d'une plaine bornée de tous côtés par des montagnes peu élevées, et dont les flancs sont couverts d'arbres de haute futaie. La campagne est assez fertile, et les Thibétains de cette contrée paraissent la cultiver avec beaucoup de soin. Les champs sont arrosés par un ruisseau abondant, dont les eaux charrient une grande quantité de paillettes d'or. C'est pour cette raison que les Chinois donnent à cette vallée le nom de *Kien-Keou*, c'est-à-dire *Gorge d'or*.

« Les maisons de Lang-Ki-Tsoung sont d'une construction extrêmement remarquable. Il n'y entre absolument que des troncs d'arbres dépouillés de leur écorce, et dont on a retranché les deux extrémités, afin qu'ils aient à peu près la même dimension dans toute leur longueur. D'énormes pieux sont d'abord plantés en terre à une grande profondeur; la partie qui s'élève au-dessus du sol a tout au plus deux pieds de hauteur. Sur ces pieux

on arrange ensuite horizontalement, et les uns à côté des autres, les troncs de sapins qu'on a déjà préparés; cela forme comme la base et le plancher de la maison. Des troncs semblables aux premiers, et placés les uns au-dessus des autres, servent à construire des murs remarquables par leur épaisseur et leur solidité. Le toit est encore fait avec des troncs recouverts de larges écorces d'arbres, qu'on dispose comme des ardoises. Ces maisons ressemblent entièrement à d'énormes cages, dont tous les barreaux seraient étroitement serrés les uns contre les autres. Si, entre les jointures, il se trouve quelques légers interstices, on les bouche avec de la fiente de bœuf. On fait quelquefois, d'après cette méthode, des habitations très-grandes et à plusieurs étages. Elles sont très-chaudes et toujours à l'abri de l'humidité. Elles ont seulement l'inconvénient d'avoir un plancher très-inégal et extrêmement désagréable. Si jamais il prend fantaisie aux habitants de Lang-Ki-Tsoung d'adopter l'usage de donner des bals à domicile, ils seront peut-être obligés de modifier un peu leur système de construction.

« Pendant que nous attendions avec patience et en silence, au milieu de notre grande cage, qu'on voulût bien nous servir à souper, le Dhéba de Lang-Ki-Tsoung et le caporal du corps-de-garde chinois vinrent nous annoncer qu'il avaient une petite affaire à délibérer. — Quelle affaire? s'écria Ly-Kouo-Ngan d'un ton plein d'emportement, quelle affaire?... Je comprends, vos oulah ne sont pas prêts. — Ce n'est pas cela, répondit le Dhéba; jamais à Lang-Ki-Tsoung les oulah n'ont fait attendre personne. Vous les aurez ce soir, si vous voulez; mais je dois vous avertir que la montagne de *Tanda* est infranchissable. Pendant huit jours consécutifs, il est tombé une si grande abondance de neige, que les chemins ne sont pas encore ouverts. — Nous avons bien



passé le Chor-Kou-La, pourquoi ne franchirions-nous pas également le Tanda? — Qu'est-ce que le Chor-Kou-La auprès du Tanda? Ces montagnes ne peuvent pas se comparer entre elles. Hier trois hommes du district de Tanda ont voulu s'aventurer sur la montagne, et deux ont disparu dans les neiges; le troisième est arrivé ici ce matin, seul et à pied, car son cheval a été aussi englouti... Au reste, ajouta le Dhéba avec une gravité un peu sauvage, vous pourrez partir quand vous voudrez; les oulah sont à vos ordres; mais vous serez obligés de payer les bœufs et les chevaux qui mourront en route. — Après avoir formulé son *ultimatum*, le diplomate tibétain nous tira la langue, se gratta d'oreille et sortit.

« Pendant que le Pacificateur des royaumes, le lama Dsiam-Dchang et quelques autres personnages expérimentés de la caravane discutaient avec emportement la question du départ, nous primes l'itinéraire chinois, et nous y lûmes le passage suivant : « — La montagne de « Tanda est extrêmement escarpée et difficile à gravir. « Un ruisseau en découle en serpentant par un étroit ra- « vin. Pendant l'été son lit est fangeux et glissant, et « pendant l'hiver couvert de glace et de neige. Les voya- « geurs, armés de bâtons, le traversent les uns après « les autres comme une file de poissons... C'est le pas- « sage le plus difficile sur tout le chemin qui conduit à « H'Lassa. » — A la lecture de cette dernière phrase le livre nous tomba des mains... Après un moment de stupeur, nous reprîmes le livre pour bien nous assurer si nous avions lu exactement. Nous ne nous étions pas trompés; il y avait en toutes lettres : « C'est le passage le « plus difficile sur tout le chemin qui conduit à H'Lassa. » La perspective d'avoir à suivre une route encore plus difficile que celle de Alan-To; avait de quoi nous figer le sang dans les veines. L'ambassadeur Ki-Chan, nous

disions-nous, est évidemment un lâche assassin. N'ayant pas osé nous tuer à H'Lassa, il nous a envoyés mourir au milieu des neiges... Cet accès de découragement ne dura qu'un instant. Dieu, dans sa bonté, nous rendit peu à peu toute notre énergie, et nous nous levâmes pour prendre part à la discussion qui s'était engagée autour de nous. Il fut résolu que le lendemain quelques hommes de la caravane partiraient avant le jour pour aller sonder la profondeur de la neige, et s'assurer par leurs propres yeux du véritable état des choses.

« Vers midi les explorateurs de la route furent de retour, et annoncèrent que le mont Tanda était infranchissable. Cette nouvelle désola tout le monde ; nous-mêmes, quoique ordinairement peu pressés, nous en fûmes assez contrariés. Le temps était beau, et il était à craindre, si nous n'en profitions pas, d'avoir plus tard de nouvelles neiges et de voir ainsi notre départ indéfiniment ajourné. Pendant que nous délibérions avec anxiété sur le parti que nous avions à prendre, le Dhéba du lieu vint nous tirer d'embarras. Il nous proposa d'envoyer un troupeau de bœufs fouler pendant deux jours la neige qui encombrait le chemin de la montagne. — Avec cette précaution, nous dit-il, si le temps se maintient toujours dans le même état, je crois que vous pourrez, sans crainte, vous mettre en route. — La proposition du Dhéba fut accueillie par tout le monde avec empressement et reconnaissance.

« En attendant que les bœufs à long poil nous eussent tracé un chemin, nous goûtâmes à Lang-Ki-Tsoug quelques jours d'un agréable et fortifiant repos. Les Thibétains de cette vallée étaient de mœurs plus douces et plus civilisées que ceux que nous avons rencontrés depuis notre départ de Lha-Ri. Ils fournirent abondamment aux frais de notre cuisine : matin et soir ils nous apportaient des faisans, de la viande de cerf, du beurre

frais et une espèce de petit tubercule sucré qu'ils allaient recueillir sur les montagnes. La prière, la promenade et quelques parties d'échecs contribuèrent à nous faire trouver délicieuses ces journées d'attente. Le jeu d'échecs dont nous nous servions nous avait été donné par le régent de H'Lassa ; les pièces étaient en ivoire et représentaient divers animaux sculptés avec assez de délicatesse. Les Chinois, comme on sait, sont passionnés pour les échecs ; mais leur jeu diffère beaucoup du nôtre. Les Tartares et les Thibétains connaissent aussi les échecs, et, chose étonnante, leur échiquier est absolument semblable au nôtre ; leurs pièces, quoique de forme différente, ont la même valeur que les nôtres, et suivent la même marche ; enfin les règles du jeu sont en tout point identiques. Ce qu'il y a encore de plus surprenant, c'est que ces peuples disent *chik* lorsqu'ils font échec à une pièce, et *mat* lorsque la partie est terminée (1). Les Thibétains et les Tartares n'étaient pas peu surpris quand nous leur apprenions que dans notre pays on disait également *échec et mat*. Il serait assez curieux de faire l'archéologie du jeu d'échecs, de rechercher son origine, sa marche chez les différents peuples, son introduction dans la Haute-Asie avec les mêmes règles et les mêmes locutions techniques qu'on retrouve en Europe. Ce travail appartient de droit au *Palamède*, *Revue française des échecs*. Nous avons rencontré parmi les Tartares des joueurs d'échecs de la première force ; ils jouent brusquement et avec moins d'application, ce semble, que les Européens, mais leurs coups n'en sont pas moins sûrs.

« Après trois jours de repos, le Dhéba de Lang-Ki-

---

(1) Ces expressions, qui ne sont ni thibétaines ni mongoles, sont néanmoins employées par tout le monde, sans que personne puisse expliquer leur origine et leur véritable signification. (*Note du Missionnaire.*)

Tsoung nous ayant annoncé que les bœufs à long poil avaient suffisamment désobstrué les sentiers de la montagne, nous nous mîmes en route. Le ciel était sombre et le vent soufflait avec assez de force. Dès que nous fûmes arrivés au pied du Tanda, nous aperçûmes une longue traînée noirâtre qui, semblable à une immense chenille, se mouvait lentement sur les flancs escarpés de la montagne. Les conducteurs de Lang-Ki-Tsoung nous dirent que c'était une troupe de lamas qui revenait du pèlerinage de H'Lassa-Morou, et qui avait campé pendant la nuit à l'extrémité de la vallée. La vue de ces nombreux voyageurs ranima notre courage, et nous entreprîmes avec ardeur l'ascension de la montagne. Avant d'arriver au sommet, le vent se mit à souffler avec impétuosité et à bouleverser la neige : on eût dit que la montagne tout entière entraînait en décomposition. La montée devenait si escarpée que ni hommes, ni animaux n'avaient plus la force de grimper ; les chevaux s'abattaient presque à chaque pas, et s'ils n'eussent été retenus par de grands amas de neige, plus d'une fois ils eussent rapidement dégringolé jusqu'à la vallée de Lang-Ki-Tsoung. M. Gabet, qui ne s'était jamais bien remis de la maladie que lui avait occasionnée notre premier voyage, fut sur le point de ne pouvoir arriver au haut du Tanda. N'ayant plus la force de se tenir cramponné à la queue de son cheval, il tomba d'épuisement et resta presque entièrement enseveli dans la neige. Les hommes de l'escorte tibétaine allèrent à son secours, et parvinrent, après de longs et pénibles efforts, à le hisser jusqu'au sommet. Il y arriva plus mort que vif. Sa figure était livide, et sa poitrine haletante faisait entendre un bruit semblable au râle de la mort.

« Nous rencontrâmes sur le plateau de la montagne les lamas pèlerins qui nous avaient précédés; ils étaient tous

couchés dans la neige, ayant à côté d'eux leur long bâton ferré. Quelques ânes chargés de bagages étaient serrés les uns contre les autres, grelottant au vent et portant bas leurs longues oreilles. Quand tout le monde eut suffisamment repris haleine, on se remit en route. La descente étant presque perpendiculaire, il n'était besoin que de se coucher et de s'abandonner à son propre poids pour être assuré de faire rapidement du chemin. La neige, dans cette circonstance, nous fut plutôt favorable que nuisible; elle formait au-dessus des aspérités du sol un épais tapis qui nous permettait de rouler impunément. On n'eut à déplorer que la perte d'un âne qui, voulant trop s'écarter de la route, alla se précipiter dans un abîme.

« En quittant le village de Tanda, on voyage pendant soixante lys dans une plaine nommée *Pian-Pa*, et qui, selon l'itinéraire chinois est *la plus étendue du Thibet*. Si cette observation est exacte, il faut que le Thibet soit un pays bien abominable. Car cette prétendue plaine est d'abord toujours entrecoupée de collines et de ravins, puis elle est si peu large, qu'en voyageant au milieu, on peut très-bien distinguer un homme placé au pied des montagnes environnantes. Après la plaine de *Pian-Pa*, on suit, pendant cinquante lys, les sinuosités d'un petit ruisseau serpentant parmi les montagnes, et on arrive à *Lha-Dze*, où l'on change les oulah.

« De *Lha-Dze* au poste de *Barilang*, il y a cent lys de marche. Les deux tiers de la route sont occupés par la fameuse montagne *Dchak-La*. Elle est du nombre de celles qui sont réputées meurtrières et que les Chinois nomment *Yao-Ming-ti-Chan*, c'est-à-dire *Montagne qui réclame la vie*. Nous en effectuâmes l'ascension et la descente sans accident. Nous nous sentîmes même assez peu fatigués, car nous commençons à nous faire au rude métier d'escalader journallement des montagnes.

« De Barilang, nous suivîmes une route assez facile, et d'où l'on apercevait, çà et là, la fumée s'élever de quelques pauvres habitations thibétaines, isolées dans les gorges des montagnes. Nous rencontrâmes plusieurs tentes noires et de nombreux troupeaux de bœufs à long poil. Après cent lys de marche, nous arrivâmes à *Chobando*.

« Chobando est une petite ville dont les maisons et les lamazeries, peintes avec une dissolution d'ocre rouge, offrent de loin un aspect bizarre et assez agréable. La ville est adossée à une montagne et se trouve enfermée sur le devant par une rivière peu large, mais profonde. On la passe sur un pont en bois, qui branle et gémit sous les pas des voyageurs, et paraît à chaque instant vouloir se disloquer. Chobando est le poste militaire le plus important qu'on rencontre après avoir quitté Lha-Ri. Il est composé de vingt-cinq soldats et d'un officier portant le titre de Tsien-Tsoung. Ce mandarin militaire était un ami intime de Ly, le Pacificateur des royaumes. Ils avaient servi ensemble pendant plusieurs années sur les frontières du Gorgha. Nous fûmes invités à souper chez le Tsien-Tsoung, qui trouva les moyens de nous servir, au milieu de ces contrées sauvages et montagneuses, un repas splendide, où étaient étalées des gourmandises chinoises de toutes sortes. Pendant le souper, les deux frères d'armes se donnèrent la satisfaction de parler longuement de leurs vieilles aventures.

« Au moment où nous allions nous coucher, deux cavaliers, portant une ceinture garnie de grelots, arrivèrent dans la cour de l'hôtellerie; ils s'arrêtèrent quelques minutes et repartirent au grand galop. On nous dit que c'était le courrier extraordinaire, porteur des dépêches que l'ambassadeur Ki-Chan envoyait à Pékin. Il était parti de H'Lassa depuis six jours seulement, et avait déjà parcouru plus de deux mille lys (deux cents lieues).

Ordinairement, les dépêches ne mettent que trente jours pour aller de H'Lassa à Pékin. Cette célérité ne paraîtra pas sans doute prodigieuse, si on la compare surtout à celle des courriers d'Europe; mais, si on fait attention à l'excessive difficulté des chemins, on la trouvera peut-être assez étonnante. Les estafettes accélérées, qui font le service des postes dans le Thibet, voyagent jour et nuit. Ils sont toujours deux, un soldat chinois et un guide thibétain. A chaque cent lys, à peu près, ils trouvent sur la route des chevaux de rechange, mais les hommes se remplacent moins souvent. Ces courriers voyagent attachés sur leurs selles avec de larges courroies. Ils ont l'habitude d'observer un jour de jeûne rigoureux avant de monter à cheval, et pendant tout le temps qu'ils sont en course, ils se contentent d'avalier deux œufs à la coque chaque fois qu'ils arrivent à un relais. Les hommes qui font ce pénible métier parviennent rarement à un âge avancé. Beaucoup se précipitent dans les abîmes ou demeurent ensevelis sous la neige. Ceux qui échappent aux accidents de la route, meurent victimes des maladies qu'ils contractent facilement au milieu de ces contrées meurtrières. Nous n'avons jamais compris comment ces courriers pouvaient voyager de nuit parmi ces montagnes du Thibet, où presque à chaque pas on rencontre d'affreux précipices.

« On remarque à Chobando deux couvents bouddhiques, où résident de nombreux lamas appartenant à la secte du bonnet jaune. Dans un de ces couvents, il y a une grande imprimerie qui fournit les livres sacrés aux lamazeries de la province de Kham.

« De Chobando, après deux longues et pénibles journées de marche dans les sinuosités des montagnes et à travers d'immenses forêts de pins et de houx, on arrive à *Kia-Yu-Kiao*. Ce village est construit sur les bords

escarpés du fleuve *Souk-Tchou*, qui coule entre deux montagnes, et dont les eaux sont larges, profondes et rapides. A notre arrivée, nous trouvâmes les habitants de *Kia-Yu-Kiao*, plongés dans la désolation ; il y avait peu de temps qu'un grand pont en bois jeté sur le fleuve s'était écroulé. Deux hommes et trois bœufs qui se trouvaient dessus au moment de sa chute avaient péri dans les eaux ; nous pûmes voir encore les débris de ce pont, construit avec de grands troncs d'arbres. Le bois entièrement pourri annonçait que le pont était tombé de vétusté. A la vue de ces tristes ruines, nous remerciâmes la Providence de nous avoir retardés pendant trois jours devant la montagne de Tanda. Si nous étions arrivés à *Kia-Yu-Kiao* avant la chute du pont, il se serait probablement affaissé sous le poids de la caravane.

« Contre notre attente, cet accident n'apporta aucun retard à notre voyage. Le Dhéba du lieu se hâta de faire construire un radeau, et le lendemain nous pûmes, aussitôt que parut le jour, continuer notre route. Les hommes, les bagages et les selles traversèrent le fleuve en radeaux, et les animaux à la nage.

« Trente lys après avoir quitté *Kia-Yu-Kiao*, nous rencontrâmes un pont en bois, suspendu sur un affreux précipice. Ayant l'imagination encore plein du malheur de *Kia-Yu-Kiao*, nous sentîmes, à la vue de ce passage périlleux, un frisson de terreur courir par tous nos membres. Par précaution, on fit d'abord passer les animaux les uns après les autres. Le pont gémit, chancela sous leurs pas, mais il tint bon. Les hommes vinrent ensuite. On avançait tout doucement, sur la pointe des pieds et se faisant légers autant qu'il était possible. Tout le monde passa sans accident, et la caravane se remit en marche dans l'ordre accoutumé. Après avoir gravi une montagne peu haute, mais rocailleuse et escarpée, au



ped de laquelle bondissait un torrent impétueux, nous allâmes loger à *Wa-Ho-Tchai*, station composée d'un corps-de-garde, d'un petit temple chinois, et de trois ou quatre maisons thibétaines.

« Dès que nous fûmes arrivés, la neige se mit à tomber par gros flocons. Ailleurs, un pareil temps eût été seulement désagréable; mais à *Wa-Ho-Tchai*, il était calamiteux. Nous avions à faire, le lendemain, une étape de cent cinquante lys sur un plateau fameux dans tout le Thibet. L'itinéraire nous donnait, sur cette route, les détails suivants : « Sur la montagne *Wa-Ho* se trouve « un lac. Pour qu'on ne s'égare pas dans les brouillards « épais qui règnent ici, on a établi sur les hauteurs des « signaux en bois. Quand la montagne est couverte « d'une neige profonde, on se guide par ces signaux, « mais il faut se garder d'y faire du bruit, et ceux qui « y passent doivent s'abstenir de proférer la moindre « parole; sans cela, glace et grêle se précipiteraient « sur eux en abondance et avec une célérité étonnante. « Sur toute la montagne, on ne trouve ni animaux ni « oiseaux, car elle est gelée pendant les quatre saisons « de l'année. Sur ces flancs, et à cent lys de distance, « il n'y a aucune habitation. Beaucoup de soldats chinois « et de Thibétains y meurent de froid... »

« Les soldats du corps-de-garde de *Wa-Ho-Tchai* ayant vu que le temps était sérieusement tourné à la neige, ouvrirent les portes de la petite pagode, et allumèrent une foule de petites chandelles rouges devant une idole menaçante, brandissant un glaive de sa main droite, et tenant de l'autre un arc et un faisceau de flèches. Ils frappèrent ensuite à coups redoublés sur un petit tam-tam, et exécutèrent des roulements sur un tambourinet. *Ly-Kouo-Ngan* se revêtit de son costume officiel et alla se prosterner devant l'idole. Quand il fut de retour, nous

lui demandâmes en l'honneur de qui on avait élevé cette pagode. — Mais, c'est la pagode du Kiang-Kian (1), *Mao-Ling*. — Et qu'a donc fait ce Kiang-Kian, pour être ainsi honoré ? — Ah ! je vois que vous ne connaissez pas cet événement des temps passés. Je vais vous le raconter... Au temps du règne de Kang-Hi, l'empire était en guerre avec le Thibet. *Mao-Ling* fut envoyé contre les rebelles en qualité de généralissime. Au moment où il allait passer la montagne *Wa-Ho* avec un corps de quatre mille hommes, des gens du pays, qui lui servaient de guides, l'avertirent qu'en traversant la montagne tout le monde devait garder le silence, sous peine d'être enseveli sous la neige. Le Kiang-Kian promulgua aussitôt un édit pour prévenir ses soldats, et l'armée se mit en marche sans bruit et dans le plus profond silence. Comme la montagne est trop étendue pour que des soldats, chargés de bagages, puissent la traverser d'un seul jour, on campa sur le plateau. Conformément à la règle établie pour les grandes villes de l'empire et pour les campements en temps de guerre, dès que la nuit fut close, on tira un coup de canon. *Mao-Ling* n'avait pas osé enfreindre cette règle de la discipline militaire. A peine le canon eut-il retenti, que d'énormes blocs de neige se précipitèrent du haut du ciel sur la montagne. Le Kiang-Kian et tous ses soldats furent ensevelis dans la neige, sans qu'on ait jamais pu retrouver leurs cadavres. Il n'y eut de sauvés que le cuisinier et trois domestiques de *Mao-Ling*, qui avaient pris le devant et étaient arrivés le

---

(1) Les *Kiang-Kian* sont les plus hauts dignitaires de la hiérarchie militaire en Chine ; ils sont décorés du globule rouge. Chaque province a un *Kiang-Kian*, qui en est le chef militaire, et un *Tsoung-Tou*, ou vice-roi, qui en est le premier mandarin lettré. (*Note du Missionnaire.*)

jour même au village où nous sommes actuellement : L'empereur Kang-Hi a créé le Kiang-Kian, Mao-Ling, génie tutélaire de la montagne Wa-Ho, et lui a fait construire cette pagode, à la charge de protéger les voyageurs contre la neige.

« Ly-Kouo-Ngan ayant terminé son histoire, nous lui demandâmes quel était l'être puissant qui envoyait cette quantité épouvantable de grêle, de glace et de neige, quand on s'avisait de faire du bruit en traversant le mont Wa-Ho. — C'est tout simple, nous répondit-il; ce ne peut être que l'Esprit de la montagne, le *Ha-mat-ching-hiao* (le crapaud divinisé). — Un crapaud divinisé! — Mais oui, vous savez que sur le sommet du Wa-Ho il y a un lac? — Nous l'avons lu tout à l'heure dans l'itinéraire. — Hé bien, sur les bords de ce lac, il y a un grand crapaud; on le voit difficilement, mais on l'entend souvent gémir et crier à plus de cent lys à la ronde. Ce crapaud habite les bords du lac depuis l'existence du ciel et de la terre. Comme il n'a jamais quitté ce lieu solitaire, il s'est divinisé et est devenu Esprit de la montagne. Quand les hommes font du bruit et troublent le silence de sa retraite, il se met en colère contre eux et les punit en les accablant de grêle et de neige. — En vérité, tu parais parler sérieusement. Est-ce que tu crois qu'un crapaud ait pu se diviniser et devenir esprit? — Pourquoi pas, si chaque nuit il a été exact à adorer la grande Ourse? ... — Quand Ly-Kouo-Ngan en venait à son singulier système de la grande Ourse, il n'y avait plus moyen d'raisonner avec lui. Nous nous contentâmes donc de le regarder en souriant et sans lui rien répondre. — Bon, ajouta-t-il, vous riez parce que je parle des *sept étoiles*. Au fait, puisque vous ne croyez pas à leur influence, j'ai tort de vous en parler. J'aurais dû me contenter de vous dire que le crapaud de Wa-Ho s'était di-

vinisé , parce qu'il avait toujours vécu dans la solitude , sur une montagne sauvage et inaccessible aux hommes. Est-ce que ce ne sont pas les passions des hommes qui pervertissent tous les êtres de la création et les empêchent de se perfectionner? Est-ce que les animaux ne deviendraient pas à la longue des esprits , s'ils ne respiraient pas un air empoisonné par la présence de l'homme? — Cette raison nous ayant paru un peu plus philosophique que la première, nous lui accordâmes les honneurs d'une réponse sérieuse. Ly-Kouo-Ngan , qui avait le raisonnement droit quand il ne se laissait pas embrouiller par sa grande Ourse, finit par douter de la puissance du crapaud divinisé et de la protection du Kiang-Kian , Mao-Ling.. Au moment où nous allions faire notre prière du soir , Ly-Kouo-Ngan nous dit : — Quoi qu'il en soit du crapaud et du Kiang-Kian , il est certain que la route de demain sera fatigante et dangereuse ; puisque vous êtes des lamas du seigneur du ciel , priez-le de protéger la caravane. — C'est ce que nous faisons tous les jours , lui répondimes-nous , mais à cause de la route de demain , nous le ferons ce soir d'une manière spéciale.

« Il y avait tout au plus deux heures que nous étions couchés , lorsqu'un des soldats du corps-de-garde entra bruyamment dans notre chambre, suspendit, à une cheville plantée au mur , une grosse lanterne rouge, et nous avertit que le coq avait déjà chanté une fois. Il fallut se lever et faire promptement les préparatifs du départ , car nous avions cent cinquante lys de marche avant d'arriver au relais suivant. Le ciel était tout étoilé ; mais la neige était tombée dans la soirée en si grande abondance , qu'en peu de temps elle avait ajouté aux vieilles couches une couche nouvelle d'un pied d'épaisseur. C'était tout ce qu'il nous fallait pour nous servir de tapis, et nous faciliter le passage du Wa-Ho, montagne perpétuellement recouverte de neige gelée et presque aussi glissante qu'un glacier.

« La caravane se mit en mouvement longtemps avant le jour. Elle s'avança lentement et en silence dans les sentiers tortueux de la montagne, suffisamment éclairés par la blancheur de la neige et la clarté des étoiles. Le soleil commençait à rougir l'horizon, lorsque nous arrivâmes sur le plateau. La crainte du grand crapaud s'étant dissipée avec la nuit, on s'affranchit du silence auquel on s'était condamné. D'abord les conducteurs des bagages se mirent à maudire à haute voix les bœufs à long poil qui allaient flâner et folâtrer hors des sentiers. Peu à peu les voyageurs hasardèrent quelques réflexions sur la douceur de la température et la facilité inespérée de la route. Enfin on se moqua complètement de la colère du crapaud, et de toute part on se mit à jaser, à crier et à chanter, sans paraître craindre le moins du monde la chute de la neige et de la grêle. Jamais peut-être la caravane n'avait été aussi bruyante que ce jour-là.

« L'aspect du plateau de Wa-Ho est profondément triste et mélancolique. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit jamais que la neige; pas un seul arbre, pas même une seule trace d'animal sauvage qui vienne interrompre la monotonie de cette immense plaine. Seulement, de distance en distance, on rencontre quelques longues perches noircies par le temps, et qui servent à guider la marche des caravanes. Sur cette longue montagne, les voyageurs ne trouvent pas même un endroit où ils puissent préparer leur thé, et prendre un peu de nourriture. Ceux qui n'ont pas la force de passer vingt heures sans boire ni manger, dévorent, chemin faisant, quelques poignées de neige et un peu de pâte de tsamba préparée à l'avance.

« Pendant toute la journée, le ciel fut continuellement pur et serein, sans que le plus petit nuage vint un seul instant voiler les rayons du soleil. Cet excès de beau

temps fut pour nous la source de bien grandes souffrances, l'éclat de la neige fut si vif et si éblouissant, que les lunettes de crin furent incapables de préserver nos yeux d'une dévorante inflammation.

« Au moment où les ténèbres commençaient à se répandre sur la montagne, nous étions sur les bords du plateau. Nous descendîmes par un chemin étroit et escarpé, et après mille circuits dans une gorge profonde, nous arrivâmes enfin au relais de *Ngenda-Tchai*, où tout le monde passa la nuit au milieu d'intolérables souffrances. Chacun poussait des cris et des gémissements comme si on lui eût arraché les yeux. Le lendemain il fut impossible de se mettre en route. Le lama Dsiam-Dchang qui était quelque peu apothicaire, fit une distribution générale de médicaments. On fabriqua des collyres de toute espèce, et tout le monde passa la journée avec les yeux bandés.

« Grâce aux drogues du lama, le lendemain nous pûmes rouvrir les yeux et continuer notre route. Trois étapes nous séparaient de *Tsiamdo*. Elles furent pénibles et irritantes, car nous fûmes obligés de passer sur une multitude de ces détestables ponts en bois, suspendus au-dessus des torrents, des rivières et des précipices. Le souvenir de la récente catastrophe de *Kia-Yu-Kiao* nous poursuivait sans cesse. Après avoir suivi pendant vingt lys un étroit sentier, sur les bords escarpés du grand fleuve nommé *Khiang-Tang-Tchou*, nous arrivâmes enfin à *Tsiamdo*. Il y avait trente-six jours que nous étions partis de *H'lassa*. D'après l'itinéraire chinois, nous avons parcouru environ deux mille cinq cents lys. (Deux cent cinquante lieues.) (1)

« HUC, *Prêtre de la Mission.* »

---

(1) Là se termine la lettre de M. Huc. Espérons que c'est une halte, et non la fin de sa relation.

---

## MISSIONS DE LA CHINE.

*Lettre du R. P. Roze, Missionnaire de la Compagnie  
de Jésus, en Chine, à ses Parents.*

Wam-Dam, 23 avril 1847.

« MES CHERS PARENTS,

« Depuis le départ du P. Brueyre qui nous a quittés au commencement du Carême pour aller à la dure Mission de Chang-tong, je suis resté chargé presque seul du Séminaire. Ordinairement tout retombe sur moi : surveillance, enseignement de tous les degrés, économie domestique, soins spirituels. Ce serait peu encore si j'étais Chinois depuis deux ou trois ans ; mais obligé d'écrire tout ce que je veux expliquer en cette langue, j'ai besoin de toutes mes forces et de tout mon temps pour suffire à tout ; quand je perds une demi-heure dans la journée, je m'en ressens deux ou trois jours de suite. Aujourd'hui nous sommes en grand congé, je reste enfermé dans une chambre pour vous écrire, plutôt que d'aller respirer l'air des champs qui me serait cependant si utile.

« Vous voudriez que je vous racontasse des choses

bien curieuses ; comment le ferais-je , moi qui ne connais d'autre Chinois que mes trente-huit Séminaristes ; d'autre localité que l'arpent de terre où est bâtie notre maison ; d'autres coutumes que celles d'un séminaire , où tout , à l'exception de ses habitants , est européen ? Ici rien d'édifiant que les traits de vertu juvénile si communs dans nos bons collèges d'Europe. Passons cependant une journée ensemble au séminaire du Sacré-Cœur à Wam-Dam ; et d'abord permettez-moi de vous présenter ma jeune famille. Je commence par mes aînés : ils sont au nombre de treize qui étudient ici depuis cinq ans , tous d'une piété , d'une application , d'une patience au travail digne d'éloges. Ce grand , dont la petite vérole a maltraité le visage , est le préfet , c'est lui qui est chargé de présider partout où le Supérieur ne se trouve pas ; il est à la hauteur de sa charge ; pendant quatre ans on n'a pas eu un reproche tant soit peu grave à lui faire. Ce bon jeune homme unit la science à la vertu ; nous en ferons bientôt un bachelier quoiqu'il n'ait que vingt-un ans. Cet autre grand , qui a la figure si douce , les manières si dignes , unit à beaucoup d'intelligence une simplicité d'enfant. Ce petit , à la tête grosse , aux grands yeux , est une de ces natures heureuses qui apprennent tout sans travail. Il a été mon premier maître de chinois ; j'ai cessé de l'honorer de ce titre parce qu'il m'a semblé qu'un peu plus d'humilité ne ferait qu'assurer le succès de ses talents. Viennent ensuite les Chantonnois , nation rude que la douceur nankinoise a peine à mitiger. Ils forment parfois de petites factions qui montent , dans un jour , à un degré d'animosité effrayant ; on leur fait alors remarquer combien ils se rendent méprisables aux Nankinois , et l'amour-propre national les réconcilie. Parmi eux le premier qui se présente est un surveillant ou



préfet; le second, à la voix pleine et sonore, est le maître de chant; le troisième est l'infirmier général; le quatrième et dernier est une nature à part. Si on le laisse désœuvré il s'ennuyera et fera la guerre: c'est mon homme d'affaires; il me raccommode les portes, travaille au jardin, répare les toits, creuse des puits. Quand je suis trop longtemps sans le gronder, il m'apporte un billet à peu près ainsi conçu: « Mon Père, « vous m'aviez chargé, il y a tant de temps, de veiller « à ce que rien ne fût ni cassé ni en mauvais état; or « maintenant je laisse telle et telle chose à faire; je « promets de me corriger; si je ne le fais pas, je prie « le Père de me punir sévèrement. » Je le gronde un peu, je lui promets une punition, puis il s'en va content. J'espère beaucoup de cette nature vigoureuse, quand l'âge l'aura tempérée par un peu plus de réflexion. La seconde division n'est composée que de dix élèves et compte moins de sujets brillants, mais elle ne le cède en rien à la première pour le travail et la piété. Elle a l'honneur de donner les deux autres surveillants qui, avec les deux de la première division, forment le personnel de la seconde magistrature du Séminaire. Après eux vient le commun du peuple, je vous le présente en masse. Vous avez passé en revue toute mon armée, officiers et soldats; maintenant voyez-la manœuvrer.

« A cinq heures et demie je parcours les dortoirs en agitant ma petite sonnette. Une demi-heure auparavant il m'a fallu prévenir les domestiques de faire chauffer de l'eau; car un Chinois ne se lave jamais avec de l'eau froide, c'est très-dangereux, selon lui, en toute saison, dans toutes les conditions possibles. L'eau distribuée, chacun vient à son tour se laver. Les Européens, en pareille circonstance, apportent sur leurs bras une

serviette pour s'essuyer ; les Chinois en portent une pour se mouiller. Ils lavent donc avec soin dans leur eau chaude une petite serviette, large comme les deux mains, et longue d'un pied et demi ; puis en expriment l'eau scrupuleusement en la tordant de toutes leurs forces, et c'est avec ce linge ainsi préparé qu'ils se lavent la figure. Après la visite de propreté qu'ils passent devant moi, commence la prière du matin ; tous la font en chantant. Un Chinois ne saurait faire une prière sans chanter ; même quand ils prient seuls, ils chantent. C'est un usage qui a sa source dans leur manière de lire et d'étudier dont je parlerai dans un instant. Vient ensuite l'étude des leçons latines et la sainte messe. Le déjeuner suit. Après neuf heures, ils se remettent à étudier. C'est le moment de la classe de chinois. On juge en Europe de la bonne tenue d'une classe par le silence des élèves, ici, c'est le contraire, c'est par le tapage qu'ils font. Ils étudient non-seulement à haute voix, mais en chantant. Encore s'ils savaient, comme dans nos salles d'asile, se mettre d'accord. Point du tout, chacun crie à tue-tête. Il m'est arrivé parfois, en inspectant cette classe, de perdre contenance ; je sortais aussitôt, de peur d'avoir l'air effrayé. Cependant le docteur chinois, homme vénérable, que distinguent ses grands ongles et sa longue mais très-rare barbe, se tient grave et impassible. Debout, à ses côtés, sur la même ligne que lui, mais le visage tourné contre le mur, est un de ses élèves qui récite avec une rapidité étonnante plusieurs pages de lettres chinoises. Souvent il n'en comprend pas une seule, jugez de sa mémoire ! C'est comme si vous donniez à un enfant deux pages de chiffres à apprendre et à réciter. Quand ils sauront ainsi réciter leurs six livres sans hésiter, ils les écriront, puis on les expliquera. Quoi que nous fassions pour

obliger notre docteur à suivre une marche plus logique et à expliquer tout ce que les élèves doivent apprendre, la force de l'habitude l'emporte. Suit la classe latine qui ressemble tout à fait à nos classes d'Europe. Vient ensuite le diner. Vous en connaissez déjà les singularités ; par exemple, ces baguettes, instruments si simples en comparaison de nos fourchettes, cuillères, couteaux, et qui n'en sont pas moins d'un usage très-facile.

« Le reste de la journée étant semblable à la première partie, je ne m'y arrêterai pas, d'ailleurs ma lettre est arrivée à son terme.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« AL. ROZE. S. J. »

*Autre lettre du même Père, à ses Parents.*

Wam-Dani, 11 juillet 1847.

« MES CHERS PARENTS,

« Depuis ma dernière lettre, notre Mission a vu le sacre d'un nouvel Evêque, celui de Mgr Maresca, Co-adjuteur de Mgr de Bési. A cette occasion, huit jours de vacances ont été accordés aux Séminaristes. Ces fêtes ne ressemblent guère à celles de France. Jamais on ne revoit le toit paternel, les études dussent-elles durer

quinze ans. Comment donc se passent ici les vacances ? Le voici. Les chrétiens, voyant avec orgueil grandir sous leurs yeux nos jeunes lévites indigènes, se font un plaisir de leur donner des témoignages de la plus sincère affection. Toutes les fois que nous allons nous présenter dans une chrétienté, nous sommes sûrs de trouver une maison pour nous recevoir, et, s'il le faut, les fidèles s'imposeront des privations pour nous traiter noblement. Ainsi, à défaut des plaisirs de la maison paternelle, nous avons ceux des voyages et d'une généreuse hospitalité. Au jour désigné, on roule son lit, on fait un paquet des livres et des jeux, puis on va s'asseoir dans les barques qui doivent conduire la petite troupe au lieu du rendez-vous. C'est ainsi que nous arrivâmes, quelques jours avant la Pentecôte, à Pon-tom, à deux lieues de Chang-hai, près de la chrétienté où le sacre du nouvel Evêque devait se célébrer. Nous fûmes reçus avec tous les saluts, prostrations, et autres témoignages d'humilité que prescrit la civilité chinoise. Nous avons trouvé une habitation commode, trente lits bien garnis de moustiquaires, tout le reste à souhait. Ne croyez pas qu'il faille pour tout cela une maison immense : à part les dortoirs, une ou deux chambres nous suffisent. Elles servent de réfectoire, de salle d'étude et de récréation. Une cour est ici presque un hors-d'œuvre. Le grand bonheur de nos jeunes Chinois n'est pas de courir, de s'évertuer, de ne compter leur plaisir qu'à l'agitation de leurs mouvements. Assis devant une table, ils y passent la journée à lire, causer, rire un peu, prendre le thé, jouer aux échecs, ou à d'autres jeux semblables. Une grande victoire remportée sur leurs habitudes sédentaires, c'est de leur avoir inspiré le goût des promenades après le dîner.

« Le premier jour, le but de notre promenade fut

une chrétienté où résidait le nouvel Evêque coadjuteur qui allait recevoir la consécration épiscopale; je tenais à lui présenter le plus tôt possible mes hommages et les jeunes espérances de son clergé. Il nous a accueillis avec une bonté toute paternelle. Son caractère est d'une douceur angélique, jointe à une piété, à un zèle peu ordinaires. Après avoir passé plusieurs années à Naples à instruire des Chinois dans le collège dit de la Sainte-Famille, il est venu, il y a environ six ans, à la Mission de Hou-Kuoang. Il y exerçait les fonctions de grand-vicaire quand il a été appelé à la dignité épiscopale. Son élection est une nouvelle bénédiction de Dieu sur notre Mission. Elle nous donne les plus belles espérances.

« Le lendemain, notre visite fut à l'église où devait se faire la consécration du Coadjuteur. Dès qu'on nous vit approcher, et ce que je dis de cette chrétienté doit s'entendre de toutes les autres où nous allons, les fidèles les plus voisins de l'église s'y rendirent pour faire les prières d'usage à l'arrivée d'un prêtre et les principaux vinrent saluer le Père, et offrir un goûter aux Séminaristes. Jamais dans cette contrée on n'avait vu une pareille réunion de jeunes gens. Aussi était-ce un plaisir de voir une foule de curieux accourir de tous les points, et, après nous avoir comptés dans un endroit, courir à un autre par des chemins détournés, pour jouir une seconde fois du même spectacle. Ils se perdaient en conjectures sur nous; je parle des païens, car les chrétiens savent à quoi s'en tenir. Nous étions pour les premiers des comédiens, des Anglais déguisés, de jeunes lettrés qui allaient à l'examen, etc.

« Après trois jours passés à Tsam-Kalem, nous avons assisté le jour de la Pentecôte au sacre de Mgr Maresca. Quoique le temps fût mauvais, la foule était immense.

Pendant la première demi-heure il fut impossible d'obtenir le silence ; on se pressait , on se poussait les uns sur les autres ; les barrières étaient brisées. Le calme rétabli , la cérémonie eut tout son éclat et sa piété ordinaires. Dix Missionnaires s'y étaient rendus. Ce nombre aurait pu être beaucoup plus considérable ; mais on ne pouvait laisser les districts sans prêtre , et abandonner les malades toujours nombreux. Trois Européens , négociants à Chang-hai , avaient répondu à l'invitation que leur avait faite Mgr de Bési. Le dîner fut splendide à la mode chinoise. Ce qu'il y a de plus singulier dans ces fêtes, c'est que presque tous les étrangers sont défrayés par les néophytes. Aussi ne voyait-on dans tous les coins que tables dressées et convives joyeux. Il n'y a que les riches chrétientés qui puissent supporter de pareilles dépenses.

« Monseigneur de Bési s'était réservé le dernier jour de nos vacances ; il voulait que les Séminaristes allassent prendre possession , au nom des chrétiens , de la terre nouvellement donnée par les mandarins à l'évêque , et où Sa Grandeur habite une jolie petite maison. C'est à cette occasion que j'ai visité pour la première fois la ville de Chang-hai. Ce qui m'a surpris ce n'est point la ville chinoise , où l'on voit à côté d'une rue infecte des magasins qui annoncent d'immenses fortunes , mais la ville anglaise , qui s'élève comme par enchantement ; c'est un vrai prodige. On ne construit pas ici des maisons européennes , mais de somptueux palais dans tous les genres. On dirait que Dieu a donné aux Anglais un paradis terrestre pour les récompenser ici-bas de la protection accordée aux Missionnaires.

« De retour au Séminaire , nos jeunes élèves , bien reposés , ont repris leurs études avec une nouvelle ardeur. Fiers des témoignages d'affection qu'ils ont reçus

partout, ils ont à cœur de ne pas démentir ces espérances. Puissé-je être digne d'y contribuer un peu pour ma part ; je serais trop heureux s'il m'était donné de former un bon Missionnaire chinois ; que serait-ce si je pouvais en former trente ou quarante ! que ma vie serait bien employée ! Je n'ai pas le plaisir, comme mes Confrères, de voir le fruit immédiat de mes travaux ; mais, je ne sais si je me trompe, je crois qu'il n'en est que plus sûr et plus considérable.

« Adieu, chers Parents, priez pour moi et pour les enfants que Dieu m'a confiés.

« ALEXANDRE ROZE, S. J. »

---

On écrit du Havre le 17 juillet :

« Une des scènes qui émeuvent toujours bien vivement les cœurs chrétiens s'est passée hier, dans l'après-midi, au Havre-de-Grâce. Le *Paquebot des mers du Sud*, appartenant à la Société de l'Océanie, sortait du port vers cinq heures, portant dans le Chili et dans l'Océanie vingt Ecclésiastiques ou Catéchistes, dont six membres de la Société des Maristes et quatorze appartenant à la Congrégation des Sacrés-Cœurs (dite de Picpus) et cinq Religieuses de la même Congrégation, Mgr l'Archevêque de Calcédoine, qui en est le supérieur général, et qui comptait à bord dix-neuf de ses enfants, s'était rendu sur la jetée afin de les bénir pour la dernière fois. Le temps était magnifique, une foule compacte se pressait sur le port.

« Le navire, poussé par un vent favorable, s'avança majestueusement, laissant flotter au sommet de son plus

haut mât l'étendard de la croix, signe vénéré de la rédemption du genre humain. Quand il passa devant Sa Grandeur, ce fut un moment touchant et solennel. Tous les Missionnaires réunis sur le pont se jetèrent à genoux et courbent leurs fronts ; l'équipage avec son capitaine demeure dans le recueillement ; la foule, dans l'admiration, devient tout à coup silencieuse, et, à la voix du Pontife, la bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit descend sur ces victimes volontaires, pour y demeurer jusque dans l'éternité.

« Aussitôt, d'une voix sonore et animée par une foi vive et une confiance sans bornes, tous entonnent l'hymne sacrée de la Vierge, Mère de Dieu : *Salut, étoile de la mer*, s'écrient-ils, *Ave, maris stella*; et, pendant que le vaisseau s'éloigne, on distingue pendant quelque temps encore leurs accents pieux et les soupirs ardents qu'ils poussent vers celle que l'on n'implore jamais en vain. »

---

### MANDEMENTS EN FAVEUR DE L'OEUVRE.

Mgr l'Archevêque de Posen et Gnesen vient de donner une nouvelle impulsion à l'Œuvre dans son diocèse, en publiant un Mandement et des statuts aussi propres à stimuler le zèle qu'à en régulariser les progrès. C'est un bienfait de plus ajouté à tous ceux qui excitent si vivement la reconnaissance de nos Associés envers l'Épiscopat.

### DÉPARTS DE MISSIONNAIRES.

Jamais nous n'avions eu d'aussi nombreux départs à enregistrer dans nos Annales. Puisse la charité des fidèles se dilater dans la même proportion que le dévouement des Apôtres !



*Noms des Missionnaires et des Religieuses qui se sont embarqués à Anvers, le 27 août, avec Mgr Pompallier, pour le diocèse d'Auckland (Nouvelle Zélande).*

M. Garnett (Henry-Austine), du diocèse de Liverpool (Angleterre); M. Reynaud (Louis), du diocèse de Meaux (France); M. Garovel (Joseph), du diocèse de Chambéry (Savoie); M. Pairier (Mathurin), du diocèse de Rennes (France); M. Croskell (Robert), du diocèse de York (Angleterre); M. Bourand (Théophile), du diocèse de Sens (France); M. Scégala (Jean-Louis), du diocèse de Mende (France); M. O'Clery (Edouard), du diocèse de Cork (Irlande); M. O'Rourke (Timothée), du diocèse de Kerry (Irlande); M. Alletag (Jean-Joseph), du diocèse de Fribourg (Allemagne); M. Klotz (François), du diocèse d'Augsbourg (Allemagne); M. Kums (François), du diocèse de Malines (Belgique).

### *Sœurs de la Miséricorde.*

Re Mère Maher (Marie-Cécile), du diocèse d'Ossery (Irlande); Sœur Droyer (Philomène), du diocèse de Dublin (Irlande); S. Franklin (Maria-Xavier), du diocèse de Cashel (Irlande); S. Flattery (Josephine), du diocèse de Dublin (Irlande); S. Hughes (Catherine-Françoise), du diocèse de Dublin (Irlande); S. Deveneux (Maria-Aloysia), du diocèse de Welford (Irlande); S. Saglor (Maria-Alphonse), du diocèse de Waterford (Irlande); S. Maher (Marie-Bridjitta), du diocèse de Leihzlin, (Irlande).

*Liste des Ecclésiastiques et des Religieuses de l'Assomption qui sont partis d'Anvers, sur l'Océanie, pour la Mission de la province orientale du cap de Bonne-Espérance, avec Mgr Devereux, Evêque de Pameas, Vicaire Apostolique de cette Mission.*

Jean Van Cauwelaert, prêtre séculier, du diocèse de Malines; — Pierre Hoendervangers, Religieux Norbertin de l'abbaye de Grimberghes, même diocèse; — Jean-Joseph de Sany, même abbaye, même diocèse; — Pierre-François Dubois, professeur, même diocèse; — Edouard Oste, instituteur, du diocèse de Gand; — Jacques-David Ricards, sous-diacre, diocèse de Ferns (Irlande); — Jérémie Orielly, catéchiste, district de Londres; — Sœur Marie-Gertrude du Saint-Sacrement, Supérieure, diocèse de Paris; — S. Marie Liguori de la Visitation, sœur de chœur professe, Guadeloupe; — Sœur François de Sales du Sacré-Cœur, sœur de chœur professe, district septentrional d'Angleterre; — S. Marie Régis, novice sœur de chœur, diocèse de Ferns, (Irlande); — S. Marie Stanislas, (idem); — S. Marie-Brigitte, sœur converse, même diocèse;

— S. Marie-Véronique, sœur converse, diocèse de Coutances; — Mlle Marie-Antoinette Van Cauwelaert, postulante, diocèse de Malines; — Mlle Marie-Thérèse Van Cauwelaert, (idem); — Mlle Jeanne Van Der veken, sœur converse postulante, même diocèse.

Au mois de juillet 1849, sont partis d'Annecy pour la Mission de Vi-zagapatam: M. Décompoix (François), prêtre missionnaire de la Congrégation de Saint-François-de-Sales, du diocèse d'Annecy; M. Balmaud (Jean-François), diacre, de la même Congrégation et du même diocèse.

Sont parties d'Annecy pour la même Mission, quatre Sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph, du diocèse d'Annecy.

Six prêtres du séminaire des Missions étrangères sont partis de Paris le 3 juillet, et de Bordeaux le 13, pour Pondichéry; Ce sont MM. Monge, Barbé, Bournoud, Poirault, Croisé et Renaudin, des diocèses d'Auch, Tarbes, Nantes, Poitiers, Rouen et Reims.

*Noms des Missionnaires Maristes, partis du Hâvre le 17 juillet, sur le Paquebot des mers du Sud, navire de la Société de l'Océanie, pour l'Océanie centrale.*

Le P. Dezest, du diocèse d'Aire; le P. Sage, du diocèse de Grenoble; le P. Michel, du diocèse de Nantes; MM. Fonbonne, du diocèse de Lyon; Jean-Pierre Gras, Fr. Charise, du diocèse de Valence; Fabien Geinte, Fr. Sorlin, du diocèse de Viviers.

*Liste des Missionnaires et des Catéchistes de la Congrégation de Picpus, qui se sont embarqués au Hâvre, le 17 juillet dernier, sur le Paquebot des mers du Sud, pour l'Amérique et l'Océanie.*

Prêtre: M. Anicet Bossen, du diocèse du Mans; Sous-diacres: MM. Louis-Marie Roulliaï, du diocèse de Chartres; Antoine Heuel, du diocèse de Paderborn, (Prusse); Benjamin Pepin, du diocèse de Coutances; Ferréol Sonbat, du diocèse de Carcassonne; Minorés: MM. Elie Vossen, du diocèse de Limbourg (Hollande); Edmond Venisse, du diocèse de Coutances; Tonsuré: M. Judde Pivet, du diocèse de Coutances; Etudiants Ecclésiastiques: MM. Samuel Morichon, du diocèse de Poitiers; Engelbert Unkel, du diocèse de Trèves; Catéchistes: MM. Ange Lucas, du diocèse de Rennes; Louis Biesembach, de Krenxberg, (Prusse); Ignace Carballeda, du diocèse de Madrid; Liboir Vithaut, du diocèse de Paderborn, (Prusse).

Cinq Religieuses de la même Congrégation sont parties pour Lima, à bord du même bâtiment.

---



---

**TABLE DU TOME VINGT-UNIÈME.**

- Lettre de sa Sainteté Pie IX , au Conseil Central de Lyon , 150.  
 Lettre de sa Sainteté Pie IX , au Conseil Central de Paris , 146.  
 Discours de M. l'abbé Le Courtier , Chanoine théologal de Paris , 340.  
 Mandements et nouvelles , 71 , 443 , 444.  
 Départs de Missionnaires , 71 , 72 , 215 , 216 , 288 , 444.

**MISSIONS D'ASIE.****CHINE.**

- Mission de la Chine au XIX<sup>e</sup> siècle , 5.  
 Extrait d'une lettre de M. Thomine , Missionnaire apostolique , 183.  
 Lettre de M. Pourquié , Missionnaire apostolique , 201.  
 Lettre de M. Mesnard , Missionnaire apostolique , 204.

*Vicariat Apostolique du Chang-Tong et du Kiang-Nan.*

- Lettre du R. P. Brueyre , Jésuite , 306.  
 Lettre du R. P. Estève , Jésuite , 312.  
 Lettre du R. P. Werner , Jésuite , 317.  
 Lettres du R. P. Roze , Jésuite , 435 et 439.

*Vicariat Apostolique du Yun-Nan.*

- Lettre de M. Huot , Missionnaire apostolique , 292.

*Liou-Kiou.*

- Lettre de M. Leturdu , Missionnaire apostolique , 236.  
 Extrait d'une lettre du P. Maxime , Missionnaire apostolique , 262.

**JAPON.**

- Notice sur les Missions du Japon , 217.

**CORÉE.**

- Lettre de M. Daveluy , Missionnaire apostolique , 256.  
 Lettre de Mgr Ferréol , Vicaire apostolique de la Corée , 285.

**COCHINCHINE OCCIDENTALE.**

- Relation du martyre de Matthieu Gam , par Mgr Lefebvre , Vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale , 356.

## SIAM.

Lettre de Mgr Pallegoix, Vicaire apostolique de Siam, 287.

## TONG-KING OCCIDENTAL,

Lettre de Mgr Retord, 164.

Autre lettre du même, 175.

## THIBET.

Lettre de M. Huc, Missionnaire Lazariste, 38.

Suite de la lettre du même, 73 et 361.

## INDE.

## Agra.

Lettre de Mgr Carli, Coadjuteur du Vicaire apostolique d'Agra, 281.

*Ile de Ceylan.*

Extrait d'une lettre du R. P. Seméria, Oblat de Marie, 142.

## MISSIONS D'AFRIQUE,

## ABYSSINIE.

Extrait d'une lettre de M. de Jacobis, Lazariste, 327.

*Ile de Madagascar.*

Notice sur cette île, 265.

Lettre du R. P. Jouen, Jésuite, 272.

## MISSIONS D'AMÉRIQUE,

## ÉTATS-UNIS.

Lettre des PP. du VII<sup>e</sup> Concile de Baltimore, 289.

## TEXAS.

Extrait d'une lettre de M. Dubuis, Missionnaire apostolique, 136.

## DIOCÈSE DE BUFFALO.

Extrait d'une lettre de Mgr Timon, Evêque de Buffalo, 31.

## ORÉGON.

Extrait d'une lettre du R. P. Joset, Jésuite, 153.

Lettre du R. P. Caveng, Jésuite, 159.

FIN DE LA TABLE DU TOME VINGT-UN.

# COMPTE-RENDU

DE 1847.

Nous publions le Compte-rendu de 1847, retardé par suite des circonstances. Tout fait pressentir que les résultats de 1848 resteront inférieurs à ceux que nous enregistrons aujourd'hui. Mais l'esprit de zèle et de charité qui anime toutes les personnes qui s'occupent de l'OEuvre ne s'amoindrira pas, et ainsi les Missions catholiques qui, de tous les points du globe, se confient en la généreuse assistance de cette OEuvre sainte n'éprouveront, nous en avons la confiance, qu'un détriment passager.

## FRANCE.

Diocèse d'AIX . . . . .			16,090 f. 75 c.
— d'Ajaccio . . . . .		1,368	»»
— de Digne (1). . . . .		5,627	30
— de Fréjus. . . . .		27,640	85
— de Gap (2). . . . .		10,548	»»
— de Marseille. . . . .		42,212	02
— d'ALBY. { Alby. . . . . 12,596 35		} . 24,157	25
— d'ALBY. { Castres. . . . . 11,560 90			
— de Cahors. . . . .		17,007	50
— de Mende. . . . .		19,445	55
— de Perpignan. . . . .		8,800	»»
— de Rodez. . . . .		35,846	05
— d'AUCH. . . . .		29,000	»»
— d'Aire. . . . .		27,702	99
— de Bayonne. . . . .		28,600	»»
— de Tarbes. . . . .		15,315	75
			309,362f. 01 c.

(1) 580 f. 70 c. arrivés après la clôture de l'exercice, seront compris dans le Compte-rendu de 1848.

(2) Y compris un don de 4,000 f.

	Report	309,362f. 01 c.
Diocèse d'AVIGNON. . . . .	35,000	»»
— de Montpellier. . . . .	39,000	»»
— de Nîmes. . . . .	24,253	75
— de Valence. . . . .	17,010	05
— de Viviers (1). . . . .	24,939	95
— de BESANÇON. . . . .	31,301	»»
— de Belley. . . . .	22,745	75
— de Metz (2). . . . .	33,336	95
— de Nancy. . . . .	15,525	»»
— de Saint-Dié. . . . .	15,621	50
— de Strasbourg (3). . . . .	44,841	»»
— de Verdun. . . . .	21,062	»»
— de BORDEAUX. . . . .	42,091	40
— d'Agen. . . . .	21,200	»»
— d'Angoulême. . . . .	5,285	80
— de Luçon . . . . .	27,000	70
— de Périgueux. . . . .	6,481	»»
— de Poitiers. . . . .	22,000	50
— de la Rochelle. . . . .	14,613	70
— de BOURGES. . . . .	6,000	»»
— de Clermont - Ferrand. . . . .	29,989	84
— de Limoges. . . . .	8,501	95
— du Puy. . . . .	20,601	70
— de Saint-Flour. . . . .	20,191	10
— de Tulle. . . . .	5,811	20
— de CAMBRAY. . . . .	81,854	05
— d'Arras. . . . .	27,931	40
— de LYON. . . . .	183,079	12
— d'Autun. . . . .	19,887	95
— de Dijon. . . . .	11,757	20
— de Grenoble (4). . . . .	35,465	05
— de Langres. . . . .	20,730	»»
		<hr/>
		1,244,472 f. 62 c.

(1) Y compris un don de 500 f. (Un don de pareille somme avait déjà été fait l'année précédente par la même personne.)

(2) Y compris un don de 4,300 f. pour la Mission du Liban.

(3) Y compris un don de 4,000 f.

(4) 95 f. 20 c. provenant de Vienne (diocèse de Grenoble), arrivés trop tard, figureront au Compte-rendu de 1848.

	Report	1,244,472 f. 62 c.
Diocèse de Saint-Claude. . . . .	20,069	»»
— de PARIS (1). . . . .	91,213	92
— de Blois. . . . .	5,945	»»
— de Chartres. . . . .	6,094	50
— de Meaux. . . . .	5,025	45
— d'Orléans . . . . .	11,315	»»
— de Versailles. . . . .	9,347	85
— de REIMS. . . . .	11,896	49
— d'Amiens. . . . .	15,244	10
— de Beauvais. . . . .	8,599	20
— de Châlons-sur-Marne. . . . .	8,467	60
— de Soissons. . . . .	14,424	20
— de ROUEN (2). . . . .	21,839	80
— de Bayeux. . . . .	29,423	»»
— de Coutances. . . . .	33,200	»»
— d'Évreux. . . . .	6,829	»»
— de Séez. . . . .	11,259	75
— de SENS. . . . .	8,500	»»
— de Moulins. . . . .	7,006	50
— de Nevers. . . . .	6,836	95
— de Troyes. . . . .	7,636	»»
— de TOULOUSE . . . . .	47,940	15
— de Carcassonne. . . . .	16,862	70
— de Montauban (3). . . . .	17,036	»»
— de Pamiers. . . . .	7,120	»»
— de TOURS. . . . .	12,264	»»
— d'Angers . . . . .	38,047	15
— du Mans (4). . . . .	44,512	58
— de Nantes (5). . . . .	105,855	50
— de Quimper. . . . .	26,000	»»
— de Rennes (6). . . . .	61,564	10

---

1,961,848 f. 02 c.

(1) Y compris divers dons s'élevant à 11,637 f.

(2) Y compris un don de 4,174 f. provenant du Havre.

(3) Y compris 5,454 f. offerts par trois prêtres, dont un a donné 4,454 f. et deux chacun 4,000 f.

(4) Y compris un don de 7,000 f. provenant de Laval.

(5) Y compris divers dons s'élevant à 27,548 f. 50 c.

(6) Y compris un don de 4,080 f.

## IV

	Report	1,961,848f.02 c.
Diocèse de Saint-Briëuc. . . . .	32,000	»»
— de Vannes. . . . .	31,015	»»

## COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger. . . . .	3,800	70
Ile de la Réunion. . . . .	7,160	»»
Cayenne. . . . .	500	»»
Guadeloupe. . . . .	1,389	10
Martinique. . . . .	3,504	08
Pondichéry. . . . .	{ Pondichéry 709 59 } . . . . .	724 59
	{ Karikal. . 15 »» } . . . . .	
Sénégal. . . . .	626	50
	<hr/>	
	2,042,567 f. 99 c.	

## ALLEMAGNE.

	<small>florins. kr.</small>	
De divers diocèses (1). . . . .	5,094 30	10,917 f. 50 c.

## AUTRICHE.

Diocèse de Trieste et autres diocèses voisins. . . . .	565 41	1,426 20
--------------------------------------------------------	--------	----------

## GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG . . . . .	4,026 »»	8,366 23
-------------------------------	----------	----------

## GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.

Diocèse de Mayence (2) . . . . .	707 50	1,516 78
----------------------------------	--------	----------

## HESSE ÉLECTORALE.

Diocèse de Fulde (3). . . . .	765 24	1,640 15
-------------------------------	--------	----------

## DUCHÉ DE NASSAU.

Diocèse de Limbourg (4). . . . .	726 46	1,557 35
	<hr/>	
	25,424 f. 21 c.	

(1) 10 f. 50 c., soit : florins 4.-54, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(2) 1,008 f. 72 c., soit : florins 470.-15, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(3) 1,089 f., soit : florins 508.-42, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(4) 1,053 f. 25 c., soit : florins 482.-11, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.



Report 25,424 f. 21 c.

## WURTEMBERG.

florins. kr.

Diocèse de Rottenbourg . . . 11,000 » » 22,837 30

48,261 f. 51 c.

## AMÉRIQUE DU NORD.

## AMÉRIQUE ANGLAISE.

livres. sh. d.

Diocèse de QUÉBEC . . . 2,317 9 9 48,667 f. 22 c.

— de Montréal. . . . 1,080 17 » 22,698 » »

— de Toronto. . . . 4 15 6 401 » »

— du N. Brunswick. . . . . 2,295 » »

— d'Halifax. . . . . 2,625 » »

## ÉTATS-UNIS.

dollars.

Diocèse du Détroit. . . . . 10 66 53 33

— de la Nouvelle-Orléans. . 800 » » 4,000 » »

80,439 f. 55 c.

## AMÉRIQUE DU SUD.

## BRÉSIL.

reis.

Diocèse de BAHIA. . . . . 600,000 3,750 f. » » c.

— de Maragnan. . . . . 52,800 330 » »

— de Rio-Janeiro. . . . . 819,048 5,119 05

## CHILI.

piastres.

Diocèse de SANTIAGO. . . 1,413 2 1/2 7,066 55

— de Coquimbo. . . . . 208 2 » » 1,041 25

17,306 f. 85 c.

## BELGIQUE.

Diocèse de MALINES. . . . . 37,041 f. 80 c.

— de Bruges. . . . . 7,624 75

— de Gand. . . . . 37,187 76

78,854 f. 31 c.

	Report	78,854 f. 31 c.
Diocèse de Liège. . . . .		30,000 »
— de Namur. . . . .		13,432 95
— de Tournay (1). . . . .		28,093 09
		<hr/>
		150,380 f. 35 c.

## ILES-BRITANNIQUES.

## ANGLETERRE.

	liv. st. sh. d.	
District de Lancastre . . . . .	405 15 6	10,347 f. 16 c.
— de Londres. . . . .	246 7 2	6,282 11
— d'York. . . . .	150 6 8	3,833 50
— du Nord . . . . .	60 8 7	1,540 94
— du Centre. . . . .	171 1 5	4,362 31
— de l'Est . . . . .	40 15 »	1,039 42
— de l'Ouest. . . . .	132 15 5	3,385 60
Pays de Galles. . . . .	53 19 2	1,375 94

## ÉCOSSE.

District du Nord. . . . .	104 » »	2,643 90
— de l'Est (2). . . . .	17 4 3	451 50
— de l'Ouest. . . . .	50 » »	1,267 50

## IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH. . . . .	59 14 5 1/2	1,526 65
— d'Ardagh. . . . .	7 7 8	188 75
— de Clogher. . . . .	2 » 2	51 34
— de Derry. . . . .	22 13 »	579 02
— de Down et Connor. . . . .	31 15 4	812 06
— de Dromore. . . . .	15 2 »	386 01
— de Kilmore . . . . .	17 15 2	453 97
— de Meath. . . . .	91 2 1	2,328 92

---

42,856 f. 30 c.

(1) Une somme de 4,370 f., provenant de Mons et de Fontaine-l'Évêque, a été convertie en deux obligations de l'emprunt belge 5 0/0, au profit de l'Œuvre, suivant la recommandation des donateurs.

(2) Les recettes dans ce district se sont élevées à 53 liv. sterl. ou 4,531 f. 30 c.; mais de cette somme il a fallu déduire liv. sterl. 53. 5. 9. ou 900 f., mal à propos compris dans les recettes de 1846, et qui ne pouvaient dès-lors figurer une seconde fois dans le Compte de 1847.

	Report	42,856 f. 30 c.
	He. et. ob. d.	
Diocèse de Raphoë. . . . .	3 4 »	81 80
— de CASHEL. . . . .	113 5 »	2,895 05
— de Cloyne et Ross . . . . .	167 3 10	4,274 02
— de Corck. . . . .	340 13 11	8,709 31
— de Kerry. . . . .	13 11 6	349 79
— de Killaloë. . . . .	80 15 »	2,064 22
— de Limerick. . . . .	57 11 »	1,471 19
— de Waterford. . . . .	363 » 10 1/2	9,281 61
— de DUBLIN. . . . .	1,154 1 6	29,502 20
— de Ferns. . . . .	183 14 4 1/2	4,696 50
— de Kildare et Leighlin. . . . .	130 9 6	3,335 40
— d'Ossory. . . . .	111 8 5 1/2	2,848 35
— de TUAM. . . . .	41 9 6	1,060 20
— d'Achonry. . . . .	14 8 8	368 97
— de Clonfert. . . . .	6 13 6	170 64
— d'Elphin. . . . .	22 13 10	580 05
— de Galway. . . . .	4 6 10	111 »
— de Kilmacduagh. . . . .	22 5 6	569 43

## COLONIES BRITANNIQUES.

Agra. . . . .		598 »
Dominique (île). . . . .		334 80
Gibraltar. . . . .		1,286 25
Madras. . . . .		6,186 84
Maduré. . . . .		182 50
Maurice (île). . . . .		2,535 »
Trichinopolly. . . . .		218 40
Trinidad. . . . .	{ Trinidad. . . 1,028 » }	1,590 »
	{ Sainte-Lucie. 562 » }	
Vérappolly (Malabar). . . . .		754 »

---

 128,911 f. 82 c.
 

---

## ÉTATS DE L'ÉGLISE.

	écus romains.	
ROME. . . . .	6,866 » 5	37,315 f. 25 c.
Diocèse d'Acqua-Pendente	40 »	217 39
— d'Alatri. . . . .	144 25	783 97
		<hr/> 38,316 f. 61 c.

	Report écus romains,	38,316 f. 61 c.
Diocèse d'Albano. . . . .	47 92	260 43
— d'Amelia. . . . .	52 »	282 61
— d'Anagni. . . . .	94 79	515 46
— d'Ancône. . . . .	160 »	869 56
— d'Ascoli. . . . .	206 69	1,123 31
— d'Assise. . . . .	76 80	417 39
— de Bagnorea. . . . .	80 »	434 78
— de BÉNÉVENT. . . . .	171 »	929 35
— de Bertinoro. . . . .	52 73	286 58
— de BOLOGNE. . . . .	1,250 »	6,793 48
— de Cagli. . . . .	12 »	65 22
— de CAMERINO . . . . .	173 46	942 72
— de Cervia . . . . .	24 01	130 49
— de Césène. . . . .	194 21	1,055 49
— de Cingoli. . . . .	20 »	108 70
— de Citta della Pieve. . . . .	30 »	163 04
— de Citta di Castello	171 60	932 61
— de Civita-Castellana.	36 32	197 39
— de Civita-Vecchia.	92 »	500 »
— de Corneto. . . . .	23 »	125 »
— de Fabriano. . . . .	80 »	434 78
— de Faenza. . . . .	449 »	2,440 22
— de Fano. . . . .	402 70	2,188 59
— de Ferentino . . . . .	176 »	956 52
— de FERRARE. . . . .	739 80	4,020 65
— de Foligno. . . . .	100 »	543 48
— de Forli. . . . .	292 »	1,586 96
— de Forlimpopoli . . . . .	62 40	339 13
— de Fossombrone . . . . .	119 80	651 09
— de Frascati. . . . .	68 50	372 28
— de Gubbio. . . . .	200 34	1,088 80
— d'Iesi. . . . .	168 65	916 58
— d'Imola. . . . .	510 »	2,771 74
— de Lorette. . . . .	50 »	271 74
— de Macerata . . . . .	92 »	500 »
— de Matelica. . . . .	100 »	543 48

---

74,075 f. 96 c.

	Report écus romains.	74,075 f. 96 c.
Diocèse de Montalto. : :	20 60	111 96
— de Montefiascone:	34 10	185 33
— de Narni. . . .	20 »	108 70
— de Nocera. . . .	80 »	434 78
— de Norcia. : :	60 »	326 09
— d'Orvieto. . . .	206 11	1,120 46
— d'Osimo. . . .	34 58	187 93
— de Palestrina. . .	171 »	929 35
— de Pergola. . . .	30 »	163 04
— de Perugia. . . .	377 50	2,051 63
— de Pesaro. . . .	265 »	1,440 22
— de Poggio-Mirteto	30 »	163 04
— de RAVENNE. . . .	246 10	1,337 50
— de Recanati. : . .	40 76	221 52
— de Rieti. . . . .	83 »	451 09
— de Rimini. . . . .	100 »	543 48
— de Ripatransone.	76 92	418 04
— de S. Angelo in Vado. . . . :	46 50	252 72
— de San-Severino.	67 »	364 13
— de Sarsina. . . .	49 41	266 90
— de Sinigaglia. . .	267 76	1,455 22
— de SPOLETTE. . . .	130 70	710 33
— de Terni. . . . .	83 46	453 59
— de Terracine. . . .	67 60	367 39
— de Tivoli. . . . .	131 66	715 54
— de Todi. . . . .	32 02	174 02
— de Tolfa. . . . .	58 50	317 93
— de Treja. . . . .	17 »	92 39
— d'Urbania (1). . .	473 36 5	942 20
— d'URBINO. . . . .	45 »	244 56
— de Velletri. . . .	92 26	501 41
— de Veroli. . . . .	167 37	909 62
— de Viterbe. . . . .	63 59	345 60
Abbaye des 3 Fontaines.	66 23	359 95

---

92,743 f. 32 c.

(1) Y compris un don de 62 f. 82 c., soit : écus romains 44,56.

## ESPAGNE.

réaux.

De divers diocèses (1). . . 50,041 » 12.510 f. 25 c.

## GRÈCE.

drachmes.

Diocèse de NAXIE. . . . .	125 »	143 f. 35 c.
— de Santorin. . . . .	333 34	300 »
— de Syra. . . . .	375 »	357 29
— de Tine. . . . .	1,000 »	892 »

1,642 f. 64 c.

## LEVANT.

piastres turques.

Vic. ap. de CONSTANTINOPLE	16,444 »»	4,411 f. » c.
Diocèse de SMYRNE. . . . .	5,167 75	1,218 33
— de Scio. . . . .	728 »	168 32
— d'Alep. . . . .	122 27	30 05
— de Damas (2). . . . .	» »	» »
— de Diarbékir. . . . .	2,500 »	587 05
Ile de Chypre. . . . .	893 16	223 29
Vicar. apostol. de l'ÉGYPTE.	4,952 »	1,299 90
— de Tunis. . . . .	842 40	210 60
Tripoli de Barbarie. . . . .	1,984 »	496 »

8,344 f. 54 c.

## LOMBARD-VÉNITIEN

(ROYAUME).

liv. autrich.

Diocèse de MILAN (dons part.)	34,635 32	29,750 f. 74 c.
— de Bergame (id.)	13,409 94	11,143 45
— de **** (id.)	944 35	800 30
— de ***** (id.)	3,230 54	2,773 »
— de Mantoue (id.)	141 18	120 »
— de Padoue (id.)	1,360 82	1,156 70
— de Roveredo (id.)	2,480 »	2,108 »
— de Rovigo (id.)	85 29	72 50
— de Vérone (id.)	40,156 24	8,632 80
— de Vicence (id.)	2,335 29	2,750 »

59,307 f. 49 c.

(1) Dans cette somme se trouvent compris 944 f. provenant de l'île de Cuba.

(2) 433 f., soit 616 piastres turques, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

XI

ILE DE MALTE.

Diocèse de Malte. . . . .	<sup>écus maltais.</sup> 5,975 »»	12,429 f. 15 c.
---------------------------	--------------------------------------	-----------------

DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi. . . . .		1,411 f. 88 c.
— de Massa. . . . .		2,860 »»
— de Modène. . . . .		5,966 74
— de Nonantola. . . . .		394 35
— de Reggio. . . . .		6,500 »»
		<hr/> 17,132 f. 94 c.

DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino. . . . .		365 f. 46 c.
— de Guastalla. . . . .		424 99
— de Parme. . . . .		5,181 87
— de Plaisance (1). . . . .		7,486 05
		<hr/> 13,458 f. 37 c.

PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de Bois-le-Duc. . . . .		31,576 f. 46 c.
— de Bréda. . . . .		4,599 47
— du Limbourg. . . . .		16,436 95
— du Luxembourg. . . . .		10,198 88
De divers archiprêtres. . . . .		29,839 35
		<hr/> 92,651 f. 11 c.

PORTUGAL.

Diocèse de BRAGA. . . . .	<sup>reis.</sup> 994,460	6,215 f. 38 c.
— d'Aveiro. . . . .	171,920	1,074 50
— de Bragance. . . . .	91,200	570 »»
— de Coimbre. . . . .	649,300	4,058 12
— de Pinhel . . . . .	5,280	33 »»
— de Porto. . . . .	472,950	2,955 94
— de Viseu. . . . .	282,820	1,767 63
— d'EVORA . . . . .	167,060	1,044 12
— de Beja. . . . .	14,400	90 »»
— de Crato. . . . .	15,840	99 »»
		<hr/> 17,907 f. 69 c.

(1) Y compris 951 f. 37 c. offerts par un prêtre, qui déjà l'année précédente avait donné les 920 f. portés au Compte-rendu de 1846, n° 112 des Annales, page 176.

	Report <small>reis.</small>	17,907 f. 69c.
Diocèse d'Elvas. . . . .	117,620	735 12
— de Faro. . . . .	40,960	256 » »
— de LISBONNE. . . . .	1,882,990	41,768 69
— de Guarda. . . . .	25,580	159 87
— de Lamego. . . . .	6,240	39 » »
— de Leiria. . . . .	368,990	2,306 19
— de Thomar. . . . .	4,800	30 » »
— d'Angra ( <i>Açores</i> ). . . . .	232,920	4,455 75
— de Funchal ( <i>Madère</i> ). . . . .	13,240	82 75
		<hr/> 34,741 f. 06 c. <hr/>

## PRUSSE.

## GRAND-DUCHÉ DE POSEN.

	<small>thalers. sil. pf.</small>	
Diocèse de POSEN (1). . . . .	558 » »	2,092 f. 50 c.

## PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Culm (2). . . . .	» » » »	» » » »
— de Varmie. . . . .	1,532 4 4	5,866 23

## PROVINCE RHÉNANE.

Diocèse de COLOGNE. . . . .	22,262 18 3	83,484 78
— de Trèves. . . . .	3,241 2 »	42,154 » »

## SILÉSIE.

Diocèse de Breslau (3). . . . .	4,217 » »	15,438 98
— d'Olmütz (partie prussienne). . . . .	65 » »	239 42
— de Prague (idem) . . . . .	568 » »	2,081 80

## WESTPHALIE.

Diocèse de Munster. . . . .	9,828 1 4	36,855 16
— de Paderborn. . . . .	4,244 17 3	45,917 15

---

174,130 f. 02 c.

---

(1) 434 f. 25 c., arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(2) 2,880 f., soit : 720 thalers, arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

(3) 4,216 f. arrivés trop tard pour être inscrits au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.



## ÉTATS SARDES.

## DUCHE DE GÈNES.

Diocèse de GÈNES. . . . .	34,328 f. 71 c.
— d'Albenga. . . . .	3,833 05
— de Bobbio. . . . .	1,342 33
— de Nice . . . . .	4,733 42
— de Sarzane. . . . .	1,979 35
— de Savone. . . . .	3,677 46
— de Vintimille. . . . .	2,288 90

## PIÉMONT.

Diocèse de TURIN (1). . . . .	60,000 »
— d'Acqui. . . . .	3,702 45
— d'Albe. . . . .	5,361 40
— d'Aoste . . . . .	6,200 »
— d'Asti. . . . .	3,000 »
— de Coni. . . . .	2,400 »
— de Fossano. . . . .	2,978 20
— d'Ivrée. . . . .	8,370 40
— de Mondovi. . . . .	8,230 45
— de Pignerol. . . . .	4,288 15
— de Saluces. . . . .	5,000 »
— de Suse. . . . .	1,520 »
— de VERCEIL. . . . .	6,154 85
— d'Alexandrie. . . . .	2,466 80
— de Bielle . . . . .	5,800 »
— de Casal. . . . .	4,969 25
— de Novare. . . . .	7,600 »
— de Tortone . . . . .	7,141 81
— de Vigevano . . . . .	3,039 89

## SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI. . . . .	297 »
— d'ORISTANO. . . . .	173 54
— de SASSARI. . . . .	864 79

---

201,742 f. 20 c.

(1) Y compris divers dons s'élevant à 5,968 f. 25 c. savoir : 4,015 f. provenant de Chieri ; 2,500 f. donnés par un Ecclésiastique de Turin ; 505 f. 25 c. donnés par le R. P. Jean-Antoine Maccagno, religieux Camaldule, mort à Balangero, paroisse du diocèse de Turin ; 450 f. donnés pour la Mission où a été martyrisé le vénérable Gabriel Perboyre.

## XIV

Report

201,742 f. 20 c.

## SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY. . . . .	9,500	»»
— d'Anney . . . . .	26,163	20
— de Moutiers . . . . .	5,000	»»
— de St-Jean-de-Maurienne. . . . .	2,950	»»

---

 245,355 f. 40 c.
 

---

## DEUX-SICILES.

## ROYAUME DE NAPLES.

	diocèses		
Diocèse de NAPLES. . . . .	7,230	35	30,772 f. 51 c.
— de Pouzzoles. . . . .	80	»»	340 43
— de SORRENTO. . . . .	1,340	»»	5,703 06
— de Sora . . . . .	100	»»	425 60
— d'Aversa . . . . .	277	47	1,180 92
— d'Isernia . . . . .	29	40	123 85
— de Cava . . . . .	200	»»	851 20
— de Nocera. . . . .	260	»»	1,106 56
— de Conversano. . . . .	203	44	865 84
— d'ACERENZA et MATERA. . . . .	120	»»	510 72
— de Castellaneta. . . . .	40	»»	170 24
— de Lecce. . . . .	412	»»	1,881 16
— d'Ugento. . . . .	60	»»	255 36
— de Gallipoli. . . . .	22	62	96 27
— de S. SEVERINA. . . . .	100	»»	425 60
— d'Oppido. . . . .	137	»»	583 08
— de Mileto. . . . .	62	60	266 43
— de Teramo. . . . .	150	42	640 19
— de Gerace . . . . .	227	»»	966 12
— de Muro. . . . .	30	»»	127 68
— de Venosa. . . . .	40	»»	170 24
— de Monte-Vergine. . . . .	20	50	87 25
— de MANFREDONIA. . . . .	50	»»	212 80
— de Gaeta. . . . .	53	95	229 61
— d'Arienzo . . . . .	22	12	94 14
— de Boiano. . . . .	74	»»	314 95
— d'OTRANTE . . . . .	85	»»	361 76
— de Monte-Cassino. . . . .	145	08	617 46

---

 49,381 f. 08 c.
 

---

	Report ducais.	49,381 f. 08 c.
Diocèse de Bisceglie. . .	130 »»	553 28
— de Gravina, Montepeloso et Altamura.	170 »»	723 52
— de CHIETI. . .	200 »»	851 20
— de BRINDISI. . .	70 »»	297 92
— de Castellamare . .	246 »»	4,046 98
— de Catanzaro . . .	50 »»	212 80
— de Marsi. . . . .	20 »»	85 12
— de LANCIANO. . .	60 »»	255 36
— de Lucera . . . .	10 »»	42 56
Abbaye de la Sainte-Trinité de la Cava. . . . .	80 »»	127 68
Diocèse de Cerignola. . .	10 »»	42 56
— de Molfetta. . . .	251 19	4,069 07
— de Giovinazzo. . .	59 88	254 85
— de Terlizzi. . . .	115 58	491 91
— de CONZA. . . . .	150 »»	638 40
— de Nole. . . . .	100 »»	425 60
— de SALERNE. . . .	240 »»	4,021 44
— d'Avellino . . . .	44 30	188 54
— d'Oria. . . . .	64 50	274 51
— de San-Severo. . .	100 »»	425 60
— de Foggia . . . .	29 48	125 47
— de Monopoli. . . .	50 »»	212 80
— de TARENTE. . . .	63 58	270 60
— de Nicotera et Tropea. . . . .	33 »»	140 45
— de Nardo. . . . .	79 94	340 23
— de Sessa. . . . .	234 92	999 82
— de Solmona et Valva	80 »»	340 48
— de CAPOUE. . . .	347 34	1,478 26

## SICILE.

De divers diocèses (1). . . . .	»»» »»	»» »»
		62,318 f. 09 c.

(1) 15,462 f. 50 c. , arrivés trop tard pour être portés au Compte de 1847, seront portés au Compte de 1848.

## SUISSE.

	francs de Suisse,		
Diocèse de Bâle. . . . .	8,615	81	12,308 f. 30 c.
— de Coire . . . . .	2,085	83	2,979 75
— de Côme (Tessin)	3,530	»	5,042 85
— de Lausanne . . . . .	6,042	30	8,631 85
— de Saint-Gall. . . . .	2,781	82	3,974 03
— de Sion. . . . .	2,405	20	3,436 »

---

36,372 f. 78 c.

---

## TOSCANE.

	liv. tosc.	s. d.	
Diocèse de FLORENCE (1).	18,891	8 4	15,863 f. 77 c.
— de Colle . . . . .	690	18 4	580 37
— de Fiesole . . . . .	3,618	6 8	3,039 40
— de Pistoie. . . . .	3,433	13 4	2,884 28
— de Prato . . . . .	2,376	» »	1,995 84
— de San-Miniato. . . . .	4,133	6 8	3,476 20
— de San-Sepolcro . . . . .	2,892	17 »	2,430 »
— de PISE. . . . .	6,231	» »	5,234 04
— de Livourne. . . . .	4,498	5 8	3,526 56
— de Pontremoli . . . . .	663	13 4	557 48
— de SIENNE. . . . .	2,568	6 8	2,157 40
— d'Arezzo. . . . .	1,817	» 8	1,526 31
— de Chiusi . . . . .	318	18 4	267 89
— de Cortone. . . . .	547	10 »	459 90
— de Grosseto. . . . .	318	10 »	267 54
— de Massa et Popu- lonia . . . . .	4,095	» »	919 80
— de Modigliana. . . . .	554	6 8	465 64
— de Montalcino. . . . .	526	6 8	442 12
— de Monte-Pulciano	407	6 8	342 16
— de Pescia. . . . .	932	» »	782 88
— de Pienza . . . . .	101	13 4	85 40
— de Sovana . . . . .	1,316	6 8	1,105 72
— de Volterra. . . . .	1,942	» »	1,631 28
— de LUCQUES (2).	13,340	14 4	9,876 60

---

59,923 f. 58 c.

---

(1) Y compris un don de 500 f. pour le rachat des enfants d'infidèles.

(2) Y compris un don de 4,000 f. pour les Missions des Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan.

De divers pays de l'Italie.	8,427 f. 23 c.
D'une contrée du Nord. .	112,000 f. » c.
De diverses contrées (1). .	2,331 f. 84 c.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1847, a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

## MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, vic. apost. d'Edimbourg.	30,400	» »
A Mgr Murdoch, vic. apost. (Ecosse occid.) .	25,600	» »
A Mgr Kile, vic. apost. (Ecosse du Nord). :	20,000	» »
Pour le Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre) . . . . .	6,800	» »
Vicariat apost. de Londres, pour Jersey. :	4,020	» »
Au même, pour la Mission de Guernesey. .	2,400	» »
A Mgr Brown, vic. apost. (pays de Galles).	8,800	» »
Mission des Oblats de Marie immaculée en Angleterre. . . . .	12,000	» »
Mission des Rédemptoristes en Cornouailles (Angleterre) . . . . .	4,400	» »
Séminaire de Drumcondra (Irlande). . .	8,000	» »
A Mgr Hughes, vicaire apost. de Gibraltar.	6,000	» »
Pour les diocèses de Lausanne et de Genève.	45,600	» »
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle. . . . .	2,080	» »
A Mgr de Carl, évêque de Coire (Suisse). . .	6,880	» »
Pour diverses Missions du Nord de l'Europe.	123,680	» »
Missions allemandes des Rédemptoristes. .	3,600	» »
Mission de la Moldavie (Mission des Mineurs Conventuels). . . . .	12,000	» »
A Mgr Parsi, évêque administrateur de la Valachie et de la Bulgarie. . . . .	12,800	» »
A Mgr Barisich, vic. apost. de l'Erzégovine.	4,800	» »
Pour les divers diocèses d'Albanie, de Servie et de Macédoine. . . . .	16,280	» »
Mission de la Ci <sup>e</sup> de Jésus en Dalmatie. .	2,000	» »
	<hr/>	
	358,140 f.	» c.

(1) Dans cette somme se trouvent compris 274 f. 84 c. produit de la rente d'un capital de 6,000 fr. provenant du diocèse de Varsovie, donné à l'Œuvre en 1845, et dont il a été fait mention dans le Compte de la susdite année.

	Report	358,140 f. » c.
Vicariat apost. de Sophia ( Mission des Capucins). . . . .	2,000	» »
Mission des Dominicains à Constantinople.	8,000	» »
A Mgr Hilleureau, vic. apost. de Constantinople. . . . .	32,000	» »
A Mgr Hassun, archevêque arménien catholique de Constantinople. . . . .	9,600	» »
A Mgr Ferrieri, visiteur apost. des Missions du Levant. . . . .	27,473	9 f
Mission des Lazaristes à Constantinople, collège, écoles, Sœurs de la Charité, etc. . . .	23,133	» »
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégal apostolique pour la Grèce. . . . .	13,600	» »
Mission des Capucins à Paros. . . . .	2,500	» »
A Mgr Castelli, archevêque de Naxie. . . . .	2,000	» »
A Mgr Zaloni, évêque de Tine. . . . .	2,400	» »
Missions de la C <sup>ie</sup> de Jésus (Tine et Syra).	3,000	» »
Mission des Lazaristes et établissement des Sœurs de la Charité à Santorin. . . . .	6,000	» »
Pour le diocèse de Corfou. . . . .	4,000	» »
Mission des Capucins à Céphalonie. . . . .	1,500	» »
Missions des Capucins (île de Candie). . . . .	3,000	» »
		<hr/> 498,046 f. 91 c. <hr/>

## MISSIONS D'ASIE.

A Mgr Mussabini, archevêque de Smyrne et vicaire apostolique de l'Asie Mineure. . . .	40,000 f.	» »
Mission des Dominicains à Smyrne. . . . .	1,800	» »
Mission des Capucins à Smyrne. . . . .	4,800	» »
Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères et établissement des Sœurs de la Charité.	13,300	» »
Missions des Mineurs Réformés à Bournabat et à Mételin. . . . .	3,900	» »
Mission des Capucins dans le Levant. . . . .	600	» »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio. . . . .	2,000	» »
Missions de l'île de Chypre. . . . .	9,600	» »
Mission des Mineurs Réformés à Rhodes. . . .	2,000	» »
Mission des Capucins dans l'Anatolie. . . . .	4,000	» »
		<hr/> 52,000 f. » c. <hr/>



	Report	458,100 f. »» c.
Mission du Thibet (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	7,320	»»
A Mgr de Bési, vicaire apostolique du Chan-Tong, et administrateur de Nankin. . . . .	14,000	»»
A Mgr Rizzolati, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des Mineurs Réformés). . . . .	20,000	»»
A Mgr de Moretta, vicaire apost. du Chan-Si (Mission des Mineurs Observantins). . . . .	8,500	»»
A Mgr de Donato, vicaire apostolique du Chen-Si (Mission des Mineurs Observantins). . . . .	10,800	»»
Préfecture apost. et Procure des Missions italiennes à Hong-Kong. . . . .	11,200	»»
A Mgr Pérocheau, vicaire apost. du Su-Tchuen (Congrég. des Missions étrangères). . . . .	22,210	»»
A Mgr Ponsot, vicaire apostolique du Yun-Nan (idem). . . . .	16,720	»»
Vicariat apost. du Kouëï-Tcheou (idem). . . . .	12,252	»»
Pour la Procure de la même Congrégation. . . . .	36,033	»»
A Mgr Carpena, vicaire apost. du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .	10,000	»»
A Mgr Daguin, vicaire apostolique de la Tartarie mongole (Mission des Lazaristes). . . . .	6,000	»»
A Mgr. Mouly, évêque, pour les Missions des Lazaristes dans le diocèse de Pékin. . . . .	4,000	»»
A Mgr Baldus, vicaire apost. du Ho-Nan (Mission des Lazaristes). . . . .	5,500	»»
A Mgr Larribe, vicaire apost. du Kiang-Si (id.). . . . .	8,500	»»
A Mgr Lavaissière, vicaire apost. du Tché-Kiang (Mission des Lazaristes). . . . .	6,150	»»
Missions de la Compagnie de Jésus en Chine. . . . .	30,000	»»
A Mgr Verrolles, vicaire apost. de la Mandchourie (Congrégation des Missions étrangères) . . . . .	15,570	»»
A Mgr Ferréol, vic. apost. de la Corée (idem). . . . .	12,965	»»
Mission des îles Lieou-Tcheou (idem). . . . .	7,320	»»
A Mgr Hermosilla, vicaire apost. du Tong-King oriental (Mission des Dominicains). . . . .	14,661	»»
A Mgr Retord, vicaire apost. du Tong-King occid. (Congrég. des Missions étrangères). . . . .	47,985	»»

---

 756,066 f. »» c.



	Report	756,066 f. »» c.
Vicariat apost. du Tong-King méridional (Cong. des Missions étrangères). . . . .	14,475	»»
A Mgr Cuénot, vicaire apost. de la Cochinchine orientale (idem). . . . .	17,850	»»
A Mgr Lefebvre, vicaire apost. de la Cochinchine occidentale (idem). . . . .	14,660	»»
A Mgr Bouchot, vicaire apost. de la presqu'île Malaise (idem). . . . .	23,635	»»
A Mgr Pallegoix, vic. apost. de Siam (id.)	15,690	»»
Pour le collège de Pulo-Piāng (idem). . .	20,000	»»
	<hr/>	
	862,376 f.	»»

## MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Pavy, évêque d'Alger. . . . .	72,446 f.	88 c.
Trappistes de Staouéli. . . . .	8,000	»»
A Mgr Fidèle de Ferrare, vic. apost. de Tunis (Mission des Capucins). . . . .	12,000	»»
Mission des Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie. . . . .	3,200	»»
A Mgr Solero, vicaire apost. de l'Égypte, et pour les divers Rits Unis. . . . .	25,600	»»
Mission des Lazaristes à Alexandrie, — école des Frères, — Sœurs de la Charité. . . .	29,633	33
Missions des Mineurs Réformés (Haute-Égypte). . . . .	6,400	»»
Missions de la Congrégation de Saint-Lazare dans l'Abyssinie et le Sennaar. . . . .	15,000	»»
A Mgr Massaia, vicaire apost. des Gallas (Mission des Capucins). . . . .	5,600	»»
A Mgr Griffitz, vicaire apost. du Cap de Bonne-Espérance (Mission des Dominicains). .	21,600	»»
Pour le Vicariat apost. des Deux-Guinées (Mission de la Congrég. du S. Cœur de Marie). .	32,000	»»
Pour la Mission du Sénégal. . . . .	4,000	»»
Pour la Mission de Madagascar. . . . .	24,000	»»
A Mgr Collier, vic. apost. de l'île Maurice.	261	»»

---

 259,741 f. 21 c.
 

---

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

Mission des Oblats de Marie immaculée à Saint-Boniface ( Baie d'Hudson). . . . .	7,000 f. »»
A Mgr Fleming, évêque de Terre - Neuve.	10,000 »»
A Mgr Walsh, évêque d'Halifax. . . . .	20,000 »»»
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Char- lotte - Town. . . . .	4,400 »»
Mission des Oblats de Marie immaculée à Bytown (Haut-Canada). . . . .	8,400 »»
Pour le diocèse de Toronto. . . . .	11,600 »»
A Mgr Phelan, administrateur de Kingston.	7,200 »»
A Mgr Signay, arch. de Québec, pour le dio- cèse de Québec et le Vicariat apost. de la Baie d'Hudson. . . . .	48,667 22
A Mgr Bourget, évêque de Montréal. . . . .	22,698 »»
Missions de la C <sup>ie</sup> de Jésus au Canada. . . . .	12,000 »»
A Mgr Demers, évêque de Vancouver. . . . .	8,000 »»
A Mgr Alex. Blanchet, évêque de Walla- Walla (Orégon). . . . .	8,000 »»
Mission des Oblats de Marie immaculée à Walla-Walla. . . . .	7,000 »»
A Mgr Blanchet, arch. d'Orégon-City. . . . .	34,400 »»
A Mgr Loras, évêque de Dubuque. . . . .	21,600 »»
A Mgr. Lefèvre, évêque coadjuteur et ad- ministrateur du Détroit. . . . .	16,000 »»
Mission des Rédemptoristes au Détroit. . . . .	4,000 »»
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati. . . . .	11,600 »»»
A Mgr Rapp, évêque de Cleveland. . . . .	8,800 »»
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie.	10,400 »»
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsburg.	8,800 »»
A Mgr Whelan, évêque de Richmond. . . . .	11,200 »»
A Mgr Hughes, évêque de New-Yorck.	12,800 »»
Prêtres de la Miséricorde à New-Yorck. . . . .	9,600 »»
A Mgr Tyler, évêque d'Hartford . . . . .	8,800 »»»
A Mgr Mac - Closkey, évêque d'Albany.	4,000 »»
A Mgr Timon, évêque de Buffalo. . . . .	8,800 »»
A Mgr Miles, évêque de Nashville. . . . .	5,600 »»
A Mgr Flaget, évêque de Louisville. . . . .	11,700 »»

---

 363,065 f. 22 c.

	Report	363,065 f 22 c.
Pour le diocèse de Vincennes. . . . .	25,600	»»
Eudistes dans le diocèse de Vincennes. . .	2,000	»»
A Mgr Kenrick, archevêque de Saint-Louis.	21,600	»»
A Mgr Henni, évêque de Milwaukie . . . .	10,400	»»
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock. . . .	10,000	»»
A Mgr Quarter, évêque de Chicago. . . . .	27,200	»»
A Mgr Chanchès, évêque de Natchez. . . .	23,600	»»
A Mgr Blanc, évêque de la Nouvelle-Orléans.	18,000	»»
A Mgr Portier, évêque de Mobile. . . . .	21,600	»»
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston. . .	25,600	»»
A Mgr Odin, évêque de Galveston. . . . .	25,600	»»
Pour les Missions des Lazaristes (Etats- Unis). . . . .	30,000	»»
Missions de la Cie de Jésus au Missouri. .	20,000	»»
Missions de la Compagnie de Jésus aux Montagnes-Rocheuses . . . . .	30,102	33
Missions des Dominicains (Wisconsin). . .	7,200	»»
A Mgr Smith, vicaire apost. des Antilles anglaises. . . . .	18,000	»»
A Mgr Fernandez, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . . .	3,200	»»
Mission de la Cie de Jésus à la Jamaïque.	1,000	»»
A Mgr Hynes, vic. apost. de la Guyane bri- tannique. . . . .	16,300	»»
Pour le Vicariat apostolique de Curaçao. .	66,157	78
Pour la Mission de Surinam. . . . .		
Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . . .	10,000	»»
	<hr/>	
	776,225 f. 33 c.	

## MISSIONS DE L'Océanie.

Vicariats apostoliques de l'Océanie orient:		
(Missions de la Congrég. de Piepus) . . . .	100,167 f.	33 c.
Mission des Maristes (Nouvelle-Zélande).	40,000	»»
A Mgr Collomb, vicaire apost. de la Méla- nésie et Micronésie (Missions des Maristes).	53,000	»»
	<hr/>	
	193,167 f. 33 c.	

	Report	193,167 f. 33 c.
A Mgr Bataillon, vicaire apost. de l'Océanie centrale (Missions des Maristes). . . . .	63,000	»»
A Mgr Douarre, vic. apost. de la Nouvelle-Calédonie (Missions des Maristes). . . . .	53,000	»»
Procure des Maristes à Sydney. . . . .	17,337	09
A Mgr Polding, archevêque de Sydney. . . . .	32,000	»»
A Mgr Humphry, évêque d'Adélaïde (Australie). . . . .	10,800	»»
A Mgr Brady, évêque de Perth (Australie). . . . .	33,600	»»
A Mgr Willson, évêque d'Hobart - Town (Terre de Van-Diémen). . . . .	11,600	»»
	<hr/>	
		414,504 f. 42 c.

Frais de publication des Annales et autres imprimés tant en France qu'à l'étranger. . . . . 214,040 f. 40 c.

Frais ordinaires et extraordinaires d'administration tant en France qu'à l'étranger. . . . . 31,062 72

---

245,103 f. 12 c.

---

Montant de plusieurs lettres de change non encore recouvrées. . . . . 19,805 f. 25 c.

L'excédant des recettes sur les dépenses a été, comme les années précédentes, employé en secours envoyés immédiatement aux Missions, et dont le détail sera inscrit au Compte-rendu de 1843.

# COMPTE-RENDU

DE 1848.

---

Nos Associés ne s'étonneront pas d'apprendre que les recettes de 1848 sont demeurées fort inférieures à celles de la précédente année. Les circonstances n'expliquent que trop cette diminution, et quelque douloureuse qu'elle soit, puisqu'elle aura pour conséquence de ralentir les progrès des Missions, toutefois nous devons bénir le Ciel de ce qu'elle n'a pas été plus considérable. Malgré la réduction qu'ils ont subie, les résultats n'en ont pas moins surpassé notre attente, et nous donnent un juste sujet de remercier toutes les personnes qui y ont pris part, de la persévérance de leur zèle.

Loin donc de nous sentir découragés, nous redoublons d'ardeur, et Celui qui du haut du ciel a soutenu notre Oeuvre dans des jours difficiles, bénira de nouveau nos efforts et les couronnera de succès.

Deux mots résument toute l'Oeuvre de la Propagation de la Foi : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Ces mots qui suffiront toujours pour animer notre zèle, toujours aussi auront la puissance de susciter des Associés nouveaux.

## COMPTÉ GÉNÉRAL RÉSUMÉ DES RECETTES ET DÉPENSES

## RECETTES.

France.	{ Lyon. 983,243 17 }	}	. . . . .	4,773,485 f. 60 c.
	{ Paris. 790,242 43 }			
Allemagne.				46,831 01
Amérique du Nord.				49,798 58
Amérique du Sud.				14,908 75
Belgique.				165,679 71
Birman (empire).				637 35
Britanniques (îles).	{ Angleterre. 22,766 29 }	}	. . . . .	113,043 75
	{ Ecosse. 1,037 64 }			
	{ Irlande. 77,245 18 }			
	{ Colonies. 11,994 64 }			
Eglise (Etats de l')				» »
Espagne.				7,467 97
Grèce.				325 55
Levant.				4,436 23
Lombard-Vénitien (royaume).				28,428 21
Malte (île de)				42,326 47
Modène (duché de)				15,618 18
Parme (duché de)				9,749 30
Pays-Bas.				85,539 64
Portugal.				29,354 87
Prusse.				164,063 58
Sardes (Etats)	{ Gênes. 39,837 57 }	}	. . . . .	205,724 93
	{ Piémont. 127,117 32 }			
	{ Sardaigne. 2,015 04 }			
	{ Savoie. 36,755 » » }			
Sicules (Deux-)	{ Naples. 20,000 » » }	}	. . . . .	33,162 50
	{ Sicile. 13,162 50 }			
Suisse.				36,588 47
Toscane.				47,848 19
De diverses contrées du nord de l'Europe.				672 75
Total des recettes propres à l'année 1848 (1)*				2,845,691 59
Restait en excédant des recettes sur les dépenses du précédent compte de l'année 1847.				440,999 57
Total général.				3,286,691 f. 16 c.

(\*) Voir les notes, pag. IV.

III

DE L'OEUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI, EN 1848.

DÉPENSES.

Missions d'Europe: . . . . .	414,821	27
Id. d'Asie. : . . . . .	800,485	50
Id. d'Afrique. . . . .	301,913	34
Id. d'Amérique. . . . .	634,087	94
Id. de l'Océanie. . . . .	416,705	66
Frais de publication des Annales et autres imprimés tant en France qu'à l'étran- ger (2)* . . . . .	151,651	39
Frais ordinaires et extraordinaires d'admini- stration tant en France qu'à l'étran- ger (3)* . . . . .	27,394	02
/		
Total des dépenses propres à l'année 1848.	2,747,059	42
Reste en excédant des recettes sur les dépen- ses du présent compte (4)* . . . . .	539,632	04
Somme égale au total général ci-contre.	3,286,691	16

(\*) Voir les notes, pag. IV.

(1) Dans le total des recettes se trouvent divers dons particuliers ; parmi ces dons , quelques-uns avaient des destinations spéciales , qui ont été scrupuleusement respectées. Plusieurs de ces dons , provenant de diocèses français et étrangers , ont été faits à l'OEuvre pour le baptême et le rachat des enfants d'infidèles , et pour honoraires de messes à dire par les Missionnaires.

Nous devons ajouter que tous les bienfaiteurs de l'OEuvre , se recommandent d'une manière spéciale aux prières des Missionnaires.

Un don de 675 francs , provenant d'un diocèse du Midi , arrivé trop tard , sera porté au compte-rendu de 1849.

Le produit des Annales et collections vendues se trouve uni aux chiffres des recettes de chacun des diocèses dans lesquels la vente a été effectuée.

(2) Dans les frais de publication sont compris l'achat du papier , la composition , le tirage , la brochure des cahiers , la traduction dans les diverses langues et la dépense des impressions accessoires , telles que celles des prospectus , coup-d'œil , tableaux , billets d'indulgence , etc. , etc. Il faut remarquer en outre que l'extension de l'OEuvre nécessite quelquefois plusieurs éditions dans la même langue , soit à cause de la distance des lieux , soit par suite de l'élévation des droits de douanes ou autres motifs graves. C'est ainsi que parmi les éditions des Annales , il s'en trouve trois en allemand , deux en anglais , trois en italien.

(3) Dans les frais d'administration sont comprises les dépenses faites non-seulement en France , mais aussi en d'autres contrées. Ces dépenses se composent des traitements des employés , des frais de bureaux , de loyers , registres , ports de lettres pour la correspondance tant avec les divers diocèses qui contribuent à l'OEuvre par l'envoi de leurs aumônes , qu'avec les Missions de tout le globe.

Les fonctions des administrateurs sont toujours et partout entièrement gratuites.

(4) Le reste en excédant des recettes sur les dépenses a déjà servi à faire des paiements à différentes Missions à compte de l'exercice 1849.



## DÉTAIL DES AUMONES

TRANSMISES PAR LES DIVERS DIOCÈSES QUI ONT CONTRIBUÉ  
A L'OEUVRE EN 1848.

### FRANCE.

Diocèse d'Aix . . . . .		16,218 f. 95 c.	
— d'Ajaccio (1). . . . .		1,335 » »	
— de Digne. . . . .		5,524 15	
— de Fréjus. . . . .		25,475 » »	
— de Gap . . . . .		8,265 » »	
— de Marseille. . . . .		38,107 05	
— d'ALBY. {	Alby 10,439 65 } Castres 12,674 20 }	23,113 85	
— de Cahors. . . . .		15,365 » »	
— de Mende . . . . .		14,000 » »	
— de Perpignan . . . . .		6,700 » »	
— de Rodez. . . . .		39,654 75	
— d'AUCH (2) . . . . .		28,462 60	
— d'Aire . . . . .		24,659 75	
— de Bayonne. . . . .		23,001 » »	
— de Tarbes . . . . .		15,500 » »	
— d'AVIGNON . . . . .		38,009 40	
— de Montpellier . . . . .		38,302 » »	
— de Nîmes . . . . .		17,296 80	
— de Valence . . . . .		14,385 40	
		393,375 f. 70 c.	

(1) 384 francs, arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

(2) Une somme de 37 f. 40 c., portant à 28,500 francs la recette

	Report	393,375 f. 70 c.
Diocèse de Viviers. . . . .	20,554	30
— de BESANÇON. (1) . . . . .	27,076	50
— de Belley. . . . .	20,532	70
— de Metz. . . . .	30,233	15
— de Nancy . . . . .	14,400	» »
— de Saint-Dié. . . . .	15,324	30
— de Strasbourg . . . . .	41,693	30
— de Verdun . . . . .	18,925	» »
— de BORDEAUX . . . . .	35,161	20
— d'Agen . . . . .	21,000	» »
— d'Angoulême . . . . .	3,600	» »
— de Luçon . . . . .	25,213	80
— de Périgueux . . . . .	5,330	» »
— de Poitiers. . . . .	18,050	» »
— de la Rochelle. . . . .	15,186	25
— de BOURGES. . . . .	5,500	» »
— de Clermont - Ferrand. . . . .	26,103	47
— de Limoges. . . . .	9,327	30
— du Puy . . . . .	18,527	15
— de Saint-Flour. . . . .	17,500	20
— de Tulle. . . . .	5,605	50
— de CAMBRAY. . . . .	72,234	53
— d'Arras . . . . .	20,807	» »
— de LYON. . . . .	142,072	75
— d'Autun . . . . .	18,100	60
— de Dijon. . . . .	10,005	» »
— de Grenoble. . . . .	27,768	15
— de Langres. . . . .	20,000	» »
— de Saint-Claude . . . . .	19,180	» »
	<hr/>	
	1,118,387 f. 85 c.	

du diocèse d'Auch, a été annoncée, mais n'est point encore parvenue.

(1) Un don de 1,000 francs, arrivé trop tard, sera porté au compte-rendu de 1849

	Report	1,118,387 f. 85 c.
Diocèse de PARIS. (1).	65,958	55
— de Blois.	4,850	»»
— de Chartres.	6,205	»»
— de Meaux	4,262	10
— d'Orléans	8,857	50
— de Versailles	9,395	35
— de REIMS.	11,570	53
— d'Amiens	13,069	95
— de Beauvais.	7,310	35
— de Châlons-sur-Marne	5,809	15
— de Soissons.	13,013	35
— de ROUEN. (2)	22,837	85
— de Bayeux	19,228	62
— de Coutances	32,100	»»
— d'Evreux	6,499	»»
— de Séez.	11,131	90
— de SENS.	7,500	»»
— de Moulins	6,118	75
— de Nevers	6,300	»»
— de Troyes	6,906	10
— de TOULOUSE	47,485	20
— de Carcassonne	10,000	»»
— de Montauban	13,199	»»
— de Pamiers.	6,045	»»
— de TOURS	11,550	»»
— d'Angers.	31,085	50
— du Mans. { Le Mans. 22,250 »» } { Laval. 27,917 »» }	50,167	»»
	<hr/>	
	1,556,843 f. 60 c.	

(1) Y compris un don de 2,000 francs, pour la Mission des Montagnes-Rocheuses.

(2) Y compris deux dons provenant du Havre, et s'élevant à 670 fr. — Le don provenant de la même ville, mentionné au compte-rendu de 1847, était de 1,500 fr., et non de 1,174 fr.; cette différence néanmoins ne changeait rien au chiffre total de la recettes du diocèse

## VIII

	Report	1,556,843 f. 60 c.
Diocèse de Nantes. (1).		67,230 50
— de Quimper		23,300 »
— de Rennes		58,803 60
— de Saint-Brieuc.		24,000 »
— de Vannes		29,509 »

## COLONIES FRANÇAISES.

Diocèse d'Alger.		4,008 90
Cayenne.		410 »
Martinique.		2,500 »
Pondichéry.		700 »
Réunion (île de la)		6,000 »
Sénégal.		180 »
		<u>1,773,485 f. 60 c.</u>

## ALLEMAGNE.

	florins.	kr.	
De divers diocèses . . .	3,868	54	8,290 f. 50 c.

## AUTRICHE.

Diocèse de Trieste et autres diocèses voisins.	200 »	442 »
---------------------------------------------------	-------	-------

## GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Diocèse de FRIBOURG . . .	2,275 14	4,875 52
---------------------------	----------	----------

## GRAND-DUCHÉ DE HESSE-DARMSTADT.

Diocèse de Mayence . . .	2,098 29	4,496 72
--------------------------	----------	----------

## HESSE-ÉLECTORALE.

Diocèse de Fulde . . .	1,804 08	3,866 »
------------------------	----------	---------

21,970 f. 74 c.

(1) Y compris divers dons s'élevant à 5,410 f. — Les dons de ce diocèse portés dans le compte-rendu de 1847 à 27,348 f. 50 c., s'étaient élevés réellement à 42,098 f. 50 c.; cette différence néanmoins ne changeait rien au chiffre total de la recette du diocèse.

Report 21,970 f. 74 c.

## DUGHÉ DE NASSAU.

	<small>florins, kr.</small>	
Diocèse de Limbourg.	1,607 47	3,445 25

## WURTEMBERG.

Diocèse de Rotembourg.	9,993 40	21,415 02
		<u>46,831 f. 01 c.</u>

## AMÉRIQUE DU NORD.

## AMÉRIQUE ANGLAISE.

	<small>liv. can. sh. d.</small>	
Diocèse de QUÉBEC (Canada).	1,983 7 7	42,112 f. 08 c.
— de Montréal (id.) (1).	. . . . .	» »
— de Toronto (id.).	. . . . .	199 »
— d'Halifax (Nouvelle-Écosse).	. . . . .	1,540 »
— du Nouveau-Brunswick . . . . .		1,912 50

## ÉTATS-UNIS.

	<small>dollars.</small>	
Diocèse de Galveston. . . . .	7	35 »
— de la Nouvelle-Orléans . . . . .	800	4,000 »
		<u>49,798 f. 58 c.</u>

## AMÉRIQUE DU SUD.

## BRÉSIL.

	<small>reis.</small>	
Diocèse de Rio-Janeiro . . . . .	1,647,746	4,778 f. 33 c.
— de Rio-Grande. . . . .	364,000	918 51
— de Pelotas . . . . .	265,087	668 91
— de Minas-Geraes . . . . .	167,000	493 »
		<u>6,858 f. 75 c.</u>

1) La recette de ce diocèse n'est point encore parvenue.

Report 6,858 f. 75 c.

CHILI.

	plâtres.	réaux.	
Diocèse de SANTIAGO. . . . .	1,456	7 1/4	7,284 55
— de Coquimbo . . . . .	153	3/4	765 45
			<u>14,908 f. 75 c.</u>

BELGIQUE.

Diocèse de MALINES. (1). . . . .			37,778 f. 87 c.
— de Bruges. . . . .			31,868 54
— de Gand . . . . .			35,017 92
— de Liège. (2). . . . .			20,513 » »
— de Namur . . . . .			13,249 50
— de Tournay . . . . .			27,251 88
			<u>165,679 f. 71 c.</u>

EMPIRE BIRMAN.

Vicariat apostolique de Pégou et Ava. . . . . 637 f. 35 c.

ILES BRITANNIQUES.

ANGLETERRE.

	liv.	st.	sh.	d.	
District de Londres. (3)	178	17	11		4,561 f. 84 c.
Ile de Jersey. . . . .	5	15	» »		146 62
District de Lancastre. . . . .	325	14	2		8,305 56
					<u>13,014 f. 02 c.</u>

(1) Y compris un don de 5,393 fr. 75 c.

(2) Y compris un don de 900 francs.

(3) 28 liv. st. , arrivés trop tard , seront portés au compte-rendu de 1849.

Report 13,014 f. 02 c.

	liv. st.	sh.	d.		
District d'Yorck. (1).	2	1	8	53	13
— du Nord . . . .	30	5	»	771	38
— du Centre. . . .	160	11	6	4,094	66
— de l'Est . . . .	39	4	6	1,000	24
— de l'Ouest. . . .	115	2	10	2,936	11
Pays de Galles . . . .	35	3	4	896	75

ÉCOSSE.

District de Glasgow . . . .				1,037	64
-----------------------------	--	--	--	-------	----

IRLANDE.

Diocèse d'ARMAGH. . . .	61	16	5	1,582	13
— d'Ardagh . . . .	9	3	8	235	04
— de Clogher. . . .	3	12	3	92	46
— de Derry. . . .	20	3	7	516	43
— de Down et Connor . . . .	36	1	6	923	24
— de Dromore . . . .	23	12	8	604	83
— de Kilmore . . . .	10	10	4	269	15
— de Meath. . . .	96	16	5 1/2	2,477	91
— de Raphoë . . . .	6	10	»	166	36
— de CASHEL. . . .	79	17	1	2,043	65
— de Cloyne et Ross . . . .	142	12	9	3,650	41
— de Corck . . . .	434	17	3 1/2	11,129	16
— de Kerry . . . .	11	14	»	299	44
— de Killaloë . . . .	65	5	7	1,670	64
— de Limerick . . . .	66	»	4	1,689	52
— de Waterford. . . .	289	»	9 1/2	7,397	17
— de DUBLIN. . . .	1,162	11	5	29,752	80
— de Fernes. . . .	150	12	5	3,854	72

92, 158 f. 99 c.

(1) 115 liv. st. , arrivés trop tard , seront portés au compte-rendu de 1849.

Report 92,158 f. 99 c.

liv. st. sh. d.

## Diocèse de Kildare et

Leighlin . . . . .	101	15	1 1/2	2,604	17
— d'Ossory . . . . .	85	12	2	2,190	91
— de TUAM . . . . .	22	8	5	573	80
— d'Achonry . . . . .	4	11	8	117	31
— de Clonfort . . . . .	3	16	8	98	13
— d'Elphin . . . . .	13	4	8	338	68
— de Galway . . . . .	114	17	2	2,939	38
— de Kilmacduagh . . . . .	1	1	8	27	74

## COLONIES BRITANNIQUES.

Adélaïde (Australie) . . . . .	1,275	»
Bombay . . . . .	27	63
Gibraltar . . . . .	1,126	69
Jafnapatam (Ceylan) . . . . .	40	»
Madras . . . . .	4,842	80
Maurice (île) . . . . .	3,318	35
Négapatam (Indes-Orient.) . . . . .	140	82
Patna . . . . (id.) . . . . .	125	»
Trichinopolly . . (id.) . . . . .	273	35
Vérapolly (Malabar) . . . . .	825	»

---

 113,043 f. 75 c.
 

---

## ESPAGNE.

réaux.

De divers diocèses (1). 29,871 30 7,467 fr. 97 c.

## GRÈCE.

drachmes.

Diocèse de NAXIE . . . . . 96 » » 85 f. » » c.

---

(1) Y compris 989 fr. 85 c. provenant de l'île de Cuba; et un don de 420 f. provenant de Séville.



Report 85 f. » c.

	drachmes.		
Diocèse de Santorin . . . . .	267 28	240	55
— de Tine (1). . . . .	» »	»	»
		<hr/>	
		325 f. 55 c.	

## LEVANT.

	piastres turques.		
Vicariat apostolique de CONSTANTINOPLE . . . . .	6,062 »»	1,515 f.	50 c.
— de Sophia. . . . .	2,533 »»	589	»»
— de la Moldavie. . . . .	548 »»	137	»»
Diocèse de SMYRNE. . . . .	2,557 »»	553	»»
— de Scio . . . . .	680 »»	147	»»
— de Damas. . . . .	616 »»	135	»»
Vicariat apostolique de L'ÉGYPTE. . . . .	3,121 28	814	73
Vicariat apostolique de Tunis . . . . .		185	»»
Tripoli de Barbarie. . . . .		360	»»
		<hr/>	
		4,436 f. 23 c.	

## LOMBARD-VÉNITIEN

(ROYAUME).

	liv. autrich.		
Dioc. de MILAN. (dons part.) (2).	20,279 65	16,935 f.	46 c.
— de Bergame (id.)	9,462 57	8,052	25
— de **** (id.)	399 96	334	»»
— de ***** (id.)	2,250 10	1,879	»»
— d'Udine. (id.)	1,459 93	1,227	50
		<hr/>	
		28,428 f. 21 c.	

(1) 720 f., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

(2) 1,200 fr., soit : 1,437 liv. autrich., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849. — En outre, 2,400 fr., soit : 2,874 liv. autrich., sont annoncés.

## ILE DE MALTE.

	<small>écus maltais.</small>	
Diocèse de Malte. . . . .	5,988 » »	12,326 f. 47 c.

---

## DUCHÉ DE MODÈNE.

Diocèse de Carpi. . . . .		1,222 f. 23 c.
— de Massa. . . . .		872 40
— de Modène (1). . . . .		8,242 73
— de Nonantola. . . . .		280 82
— de Reggio. . . . .		5,000 » »
		<hr/> 15,618 f. 18 c. <hr/>

## DUCHÉ DE PARME.

Diocèse de Borgo-San-Donnino. . . . .		344 f. 25 c.
— de Guastalla. . . . .		425 32
— de Parme. . . . .		2,839 03
— de Plaisance. . . . .		6,140 70
		<hr/> 9,749 f. 30 c. <hr/>

## PAYS-BAS.

Vicariat apostolique de		
Bois-le-Duc. . . . .		24,603 f. 49 c.
— de Bréda. . . . .		4,444 86
— du Limbourg. . . . .		15,804 64
— du Luxembourg. . . . .		8,613 39
De divers archiprêtres . . . . .		32,073 26
		<hr/> 85,539 f. 64 c. <hr/>

1) Y compris un don de 3,481 fr. 28 c., et un autre de 599 fr. 30c.

## PORTUGAL.

	reis.		
Diocèse de BRAGA . . .	670,960	» »	4,193 f. 51 c.
— d'Aveiro. . . . .	72,800	» »	455 » »
— de Bragance. . . . .	141,200	» »	882 50
— de Castello-Branco . . .	4,320	» »	27 » »
— de Coimbre . . . . .	309,880	» »	1,936 75
— de Pinhel. . . . .	10,560	» »	66 » »
— de Porto . . . . .	653,340	» »	4,083 38
— de Thomar . . . . .	5,280	» »	33 » »
— de Viseu . . . . .	346,660	» »	2,166 62
— d'EVORA . . . . .	120,000	» »	750 » »
— de Beja . . . . .	81,600	» »	510 » »
— de Crato . . . . .	16,320	» »	102 » »
— d'Elvas. . . . .	24,000	» »	150 » »
— de Faro . . . . .	41,000	» »	256 25
— de LISBONNE. . . . .	1,577,775	» »	9,861 09
— de Guarda . . . . .	51,105	» »	319 40
— de Lamego . . . . .	5,760	» »	36 » »
— de Leiria. . . . .	142,120	» »	888 25
— d'Angra (Açores). . . . .	422,100	» »	2,638 12
			<hr/>
			29,354 f. 87 c.

## PRUSSE.

## GRAND-DUCHÉ DE POSEN.

	thalers.	sil.	pf.	
Diocèse de POSEN. . . . .	355	» »	»	1,331 f. 25 c.

## PROVINCE DE PRUSSE.

Diocèse de Culm. . . . .	1,051	28	5	4,207 80
— de Varmie (1). . . . .	180	» »	»	720 » »
				<hr/>
				6,259 f. 05 c.

(1) 3,908 f. 58 c. soit 1,075 thalers 28. sil. 4. pf. , arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

Report 6,259 f. 05 c.

## PROVINCE RHÉNANE.

	thalers.	sil.	pf.	
Diocèse de COLOGNE (1)	18,228	4 8	68,355	58
— de Trèves . . . . .	3,225	28 »	12,097	25

## SILÉSIE.

Diocèse de Breslau. . . . .	4,587	8 »	16,643	61
— d'Olmütz (par- tie prussienne). . . . .	53	» »	190	76
— de Prague (par- tie prussienne). . . . .	689	» »	2,483	80

## WESTPHALIE.

Diocèse de Munster. . . . .	10,121	15 7	37,575	19
— de Paderborn (2)	5,455	16 9	20,458	34

---



---

 164,063 f. 58 c.

## ÉTATS SARDES.

## DUCHÉ DE GÈNES.

Diocèse de GÈNES. . . . .	25,729 f.	15 c.
— d'Albenga. . . . .	3,492	» »
— de Bobbio (3). . . . .	»	» »
— de Nice . . . . .	4,216	20
— de Sarzane . . . . .	1,626	57
— de Savone. . . . .	2,711	85
— de Vintimille. . . . .	2,061	80

## PIÉMONT.

Diocèse de TURIN (4). . . . .	56,766	77
— d'Acqui . . . . .	3,125	» »

---

 99,729 f. 34 c.

(1) 7,476 f. 25 c., arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

(2) 2,125 fr. annoncés, ne sont point encore parvenus.

(3) La recette de ce diocèse n'est point encore parvenue.

(4) Y compris divers dons de 250 f., 150 f., et 100 f., etc., provenant de Turin; et deux dons de 1,000 f. 50 c., et 1,050 f., provenant de Chieri.

	Report	99,729 f. 34 c.
Diocèse d'Albe. . . . .	4,160	30
— d'Aoste . . . . .	5,500	» »
— d'Asti. . . . .	2,800	» »
— de Coni . . . . .	1,496	25
— de Fossano . . . . .	2,419	50
— d'Ivrée . . . . .	7,399	55
— de Mondovi . . . . .	6,843	87
— de Pignerol. . . . .	3,097	20
— de Saluces . . . . .	4,586	40
— de Suse . . . . .	1,157	90
— de VERCEIL . . . . .	5,020	» »
— d'Alexandrie. . . . .	2,040	90
— de Bielle. . . . .	5,187	03
— de Casal. . . . .	2,433	90
— de Novare . . . . .	4,500	» »
— de Tortone . . . . .	6,008	05
— de Vigevano. . . . .	2,574	70

## SARDAIGNE.

Diocèse de CAGLIARI (1). . . . .	»	» »
— d'ORISTANO . . . . .	126	96
— de SASSARI . . . . .	761	97
— d'Alghero. . . . .	1,126	11

## SAVOIE.

Diocèse de CHAMBÉRY. . . . .	9,000	» »
— d'Annecy. . . . .	20,480	» »
— de Moutiers. . . . .	4,825	» »
— de St-Jean-de-Maurienne.	2,450	» »

---

205,724 f. 93 c.

---

(1) 90 francs, arrivés trop tard, seront portés au compte-rendu de 1849.

## DEUX-SICILES.

## ROYAUME DE NAPLES.

De divers diocèses (1). . . . . 20,000 f. » c.

## SICILE.

De divers diocèses (2). . . . . 13,162 50

33,162 f. 50 c.

## SUISSE.

francs de Suisse.

Diocèse de Bâle (3) 14,960 13 21,371 f. 62 c.

— de Coire . 2,867 66 4,096 64

— de Lausanne. 4,568 20 6,526 » »

— de Saint-Gall. 2,585 95 3,694 21

— de Sion (4). . 630 » » 900 » »

36,588 f. 47 c.

## TOSCANE.

liv. tosc. s. d.

Diocèse de FLORENCE. 8,929 3 4 7,500 f. 50 c.

— de Colle . . 550 » » 462 » »

— de Fiesole. . 2,382 10 » 2,001 30

— de Pistoie. . 1,560 » » 1,310 40

11,274 f. 20 c.

(1) Le complément des recettes de 1848 et le détail par diocèse ne nous sont point parvenus.

(2) Le complément des recettes de 1848 et le détail par diocèse ne nous sont point parvenus.

(3) Y compris un don de 1,392 francs de Suisse, soit : 1988 f. 58 c., et un autre de 63 francs de Suisse, soit : 90 francs de France ; ce dernier est destiné au rachat et au baptême des enfants d'infidèles en Chine.

(4) En outre, une somme de 2,090 f. 40, a été annoncée, mais n'est pas encore parvenue.

	liv. tosc.	s.	d.	
				Report 11,274 f. 20 c.
Diocèse de Prato.	2,195	»	»	1,843 80
— de San-Miniato.	2,877	»	»	2,416 68
— de San-Sepolcro.	2,120	»	»	1,780 80
— de PISE.	4,905	»	»	4,120 20
— de Livourne.	2,850	»	»	2,394 »
— de Pontremoli.	190	»	»	159 60
— de SIENNE.	2,103	»	»	1,766 52
— d'Arezzo.	3,142	»	»	2,639 28
— de Chiusi.	242	»	»	203 28
— de Cortone.	475	»	»	399 »
— de Grosseto.	305	»	»	256 20
— de Massa et Populonia.	855	»	»	718 20
— de Montalcino.	400	»	»	336 »
— de Monte- Pulciano.	390	»	»	327 60
— de Pescia.	380	»	»	319 20
— de Pienza.	101	»	»	84 84
— de Sovana.	1,235	»	»	1,037 40
— de Volterra.	1,805	»	»	1,516 20
— de LUCQUES.	19,609	11	8	14,255 19
				<u>47,848 f. 19 c.</u>

De diverses contrées du nord  
de l'Europe (1).

672 f. 75 c.

(1) Y compris 275 fr. 75 c., produit de la rente d'un capital de 6,000 fr. provenant du diocèse de Varsovie, donné à l'Oeuvre en 1843, et dont il a été fait mention dans le compte-rendu de la susdite année.

*La répartition des aumônes entre les diverses Missions, pour 1848, a été arrêtée dans l'ordre suivant :*

MISSIONS D'EUROPE.

A Mgr Carruthers, évêque, vicaire apostolique d'Edimbourg (Ecosse) . . . . .	27,360	» »
A Mgr Murdoch, évêque, vicaire apostolique du district occidental (Ecosse). . . . .	23,040	» »
A Mgr Kile, évêque, vicaire apostolique du district du Nord (Ecosse) . . . . .	18,000	» »
Vicariat apostolique du district occidental (Angleterre). . . . .	6,120	» »
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Jersey . . . .	3,600	» »
Vicariat apostolique de Londres pour la Mission de Guernesey. . .	1,920	» »
A Mgr Brown, évêque, vicaire apostolique du pays de Galles (Angleterre). . . . .	7,920	» »
Mission des Oblats de Marie Immaculée en Cornouailles (Angleterre) . . . . .	10,500	» »
Mission des Rédemptoristes en Cornouailles (Angleterre). . . . .	2,640	» »
Séminaire de Drumcondra (Irlande). . . . .	7,200	» »
A Mgr Hughes, évêque, vicaire		

---

108,300 f. » » e.



	Report	108,300 f. » » c.
apostolique de Gibraltar. . . . .		5,400 » »
Diocèse de Lausanne et Genève . . . . .		42,200 » »
A Mgr Salzmann, évêque de Bâle (Suisse). . . . .		1,872 » »
A Mgr Gaspard de Carl, évêque de Coire (Suisse). - . . . .		6,192 » »
Diverses Missions du nord de l'Europe . . . . .		111,892 » »
Missions allemandes des Rédemp- toristes . . . . .		3,600 » »
Vicariat apostolique de la Mol- davic (Mission des RR. PP. Mineurs Conventuels). . . . .		10,800 » »
A Mgr Parsi, évêque administra- teur du vicariat apostolique de la Valachie et de la Bulgarie . . . .		11,520 » »
A Mgr Barisich, évêque, vi- caire apostolique de l'Herzégovine.		4,320 » »
Mission de la Compagnie de Jé- sus dans l'Herzégovine . . . . .		1,600 27
A Mgr Topich, évêque d'Alessio.		2,592 » »
A Mgr Bogdanovich, évêque ad- ministrateur du diocèse de Scopia.		1,620 » »
A Mgr Severini, évêque de Sappa.		2,160 » »
A Mgr Pooten, évêque admi- nistrateur du diocèse d'Antivari. .		1,440 » »
A Mgr d'Ambrosio, archevêque de Durazzo . . . . .		2,160 » »
A Mgr Guglielmi, évêque de Scu- tari. . . . .		3,240 » »
A Mgr Dodmassei, évêque de Pulati . . . . .		1,440 » »

---

322,348 f. 27 c.

	Report	322,348 f. 27 c.
A Mgr Hillereau, archevêque, vicaire apostolique de Constantinople.	28,800	» »
A Mgr Hassun, archevêque arménien catholique de Constantinople.	3,640	» »
Mission des Lazaristes à Constantinople, collège, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité, impressions, etc. . . . .	23,533	» »
A Mgr Blancis, évêque de Syra et délégal apostolique pour la Grèce.	12,240	» »
Mission des RR. PP. Capucins à Paros. . . . .	2,250	» »
A Mgr Zaloni, évêque de Tine.	2,160	» »
Missions de la Compagnie de Jésus en Grèce. . . . .	3,000	» »
Mission des Lazaristes et établissement des Sœurs de la Charité à Santorin . . . . .	6,000	» »
Diocèse de Corfou. . . . .	3,600	» »
Mission des RR. PP. Capucins à Céphalonie. . . . .	1,350	» »
Mission des RR. PP. Capucins à la Canée. . . . .	900	» »
	<hr/>	<hr/>
	414,821 f. 27 c.	

## MISSIONS D'ASIE.

Mission des Lazaristes à Smyrne, écoles des Frères, établissement des Sœurs de la Charité et écoles à rebâtir. . . . .	22,800	» »
Mission des RR. PP. Capucins à Smyrne . . . . .	4,320	» »
A Mgr Justiniani, évêque de Scio.	1,800	» »
	<hr/>	<hr/>
	28,920 f. » c.	

	Report	28,920 f. » c.
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Mételin . . . . .	2,160	» »
Missions de l'île de Chypre. . . . .	8,640	» »
Mission des RR. PP. Capucins dans le Levant. . . . .	540	» »
Mission des RR. PP. Capucins dans l'Anatolie. . . . .	3,600	» »
Mission des RR. PP. Capucins en Syrie . . . . .	2,914	20
Mission des RR. PP. Carmes en Syrie . . . . .	2,520	» »
Missions des Lazaristes en Syrie, Sœurs de la Charité à Beyrouth, et collège d'Antoura. . . . .	39,700	» »
Mission de la Compagnie de Jésus en Syrie. . . . .	14,500	» »
A Mgr Valerga, patriarche latin de Jérusalem. . . . .	12,000	» »
Mission des RR. PP. Servites en Arabie. . . . .	2,592	» »
A Mgr Merciaj, évêque, délégal apostolique dans la Mésopotamie, le Kurdistan et l'Arménie mineure. . . . .	12,960	» »
Missions des RR. PP. Dominicains dans la Mésopotamie et le Kurdistan. . . . .	7,200	» »
A Mgr Trioche, évêque de Babylone et délégal apostolique en Perse. . . . .	6,480	» »
Mission arménienne en Perse. . . . .	3,600	» »
Mission des Lazaristes en Perse. . . . .	12,000	» »
A Mgr Carli, évêque, vicaire apostolique d'Agra (Mission des RR. PP. Capucins). . . . .	14,400	» »
		<hr/>
		174,726 f. 20 c.

	Report	174, 726 f. 20 c.
Mission de Patna. . . . .	7,920	» a
A Mgr Carew, archevêque, vicaire apostolique de Calcutta. . . . .	7,200	» »
Mission de Dacca . . . . .	9,720	» »
A Mgr Whelan, évêque, vicaire apostolique de Bombay (Mission des RR. PP. Carmes). . . . .	8,000	» »
A Mgr Louis de Sainte-Thérèse, archevêque, vicaire apostolique de Vérapolly (Malabar) (Mission des RR. PP. Carmes). . . . .	6,480	» »
Mission de Koulan. . . . .	5,760	» »
Mission de Mangalore. . . . .	7,200	» »
A Mgr Bonnard, évêque, vicaire apostolique de Pondichéry (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	25,000	» »
Mission de Maissour (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	15,405	» »
Mission de Coimbatour (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	15,745	» »
Mission de la Compagnie de Jésus au Maduré. . . . .	48,050	» »
A Mgr Fenelly, évêque, vicaire apostolique de Madras. . . . .	14,400	» »
Mission d'Hyderabad. . . . .	16,200	» »
Mission de Vizagapatam. . . . .	9,720	» »
A Mgr Bettachini, évêque, pour les Missions de Ceylan. . . . .	17,100	» »
Vicariat apostolique de Pégu et Ava (Mission des Oblats de la sainte Vierge). . . . .	20,880	» »
Mission du Thibet (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	10,000	» »
	<hr/>	
	419,506 f. 20 c.	

	Report	419,506 f. 20 c.
A Mgr Maresca, évêque, vicaire apostolique du Chan-Tong, et administrateur de Nankin. . . .	12,600	» »
A Mgr Rizzolati, évêque, vicaire apostolique du Hou-Quang (Mission des RR. PP. Mineurs Réformés).	18,000	» »
A Mgr de Moretta, évêque, vic. apost. du Chan-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins). . . .	7,920	» »
A Mgr de Donato, évêque, vic. apost. du Chen-Si (Mission des RR. PP. Mineurs Observantins.) . . .	9,720	» »
A Mgr Forcade, évêque, préfet apostolique de Hong-Kong. . . .	15,000	» »
Procure des Missions italiennes de la Chine à Hong-Kong. . . .	1,500	» »
Vicariat apostolique de Canton.	11,320	» »
A Mgr Pérocheau, évêque, vic. apost. du Su-Tchuen (Congrégation des Missions étrangères). . . .	20,580	55
A Mgr Ponsot, évêque, vicaire apostolique du Yun-Nan (Congrégation des Missions étrangères). . . .	11,220	» »
A Mgr Desflèches, évêque, vicaire apostolique du Kouëi-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères).	9,724	» »
Procure de la Congrégation des Missions étrangères à Hong-Kong.	37,825	15
A Mgr Carpena, évêque, vicaire apostolique du Fo-Kien (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .	9,000	» »
	<hr/>	
	583,915 f. 90 c.	

Report 583,915 f. 90 c.

A Mgr Daguin, évêque, vicaire apostolique de la Tartarie-Mongole (Mission des Lazaristes). . . . . 6,000 »

A Mgr Mouly, évêque, pour les Missions des Lazaristes dans le diocèse de Pékin. . . . . 4,000 »

A Mgr Baldus, évêque, vic. apost. du Ho-Nan (Mission des Lazaristes). . . . . 7,000 »

A Mgr Larribe, évêque, vic. apost. du Kiang-Si (Mission des Lazaristes). . . . . 8,000 »

A Mgr Lavaissière, évêque, vicaire apostolique du Tché-Kiang (Mission des Lazaristes). . . . . 5,000 »

Mission de la Compagnie<sup>e</sup> de Jésus en Chine . . . . . 39,580 »

A Mgr Verrolles, évêque, vicaire apostolique de la Mandchourie (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 14,425 60

A Mgr Ferréol, évêque, vicaire apostolique de la Corée (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 7,915 »

Mission des îles Lieou-Tcheou (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 7,603 »

A Mgr Hermosilla, évêque, vicaire apostolique du Tong-King oriental (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . . 12,960 »

A Mgr Retord, évêque, vicaire apostolique du Tong-King occidental (Congrégation des Missions étrangères). . . . . 14,685 »

---

711,084 f. 50 c.

Report 711,084 f. 50 c.

A Mgr Gauthier, évêque, vicaire apostolique du Tong-King méridional (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	12,210	»
A Mgr Cuénot, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	13,910	»
A Mgr Lefebvre, évêque, vicaire apostolique de la Cochinchine occidentale (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	12,040	»
A Mgr Bouchot, évêque, vic. apost. de la presqu'île Malaise (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	21,200	»
A Mgr Pallegoix, évêque, vicaire apostolique de Siam (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	14,041	»
Collège de Pulo-Pinang (Congrégation des Missions étrangères). . . . .	16,000	»
	<hr/>	
	800,485 f. 50 c.	
	<hr/>	

## MISSIONS D'AFRIQUE.

A Mgr Pavy, évêque d'Alger. . . . .	64,800	»
Pour l'établissement des RR. PP. Trappistes dans le diocèse d'Alger. . . . .	7,200	»
A Mgr Fidèle de Ferrare, évêque, vicaire apostolique de Tunis (Mission des RR. PP. Capucins). . . . .	10,800	»
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés à Tripoli de Barbarie. . . . .	2,880	»
	<hr/>	
	85,680 f. . . c.	

	Report	35,680 f. » c.
A Mgr Solero, évêque, vicaire apostolique de l'Égypte, et pour les divers Rits Unis . . . . .		23,040 »
Mission des Lazaristes à Alexandrie d'Égypte, établissements des Frères de la doctrine chrétienne et des Sœurs de la Charité. . . . .		27,633 34
Mission des RR. PP. Mineurs Réformés dans la Haute-Égypte. . . . .		6,920 »
Mission des Lazaristes dans l'Abysinie. . . . .		8,000 »
A Mgr Massaia, évêque, vicaire apostolique des Gallas (Abyssinie) (Mission des RR. PP. Capucins) . . . . .		9,680 »
A Mgr Griffitz, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie occidentale (Mission des RR. PP. Dominicains). . . . .		12,960 »
A Mgr Devereux, évêque, vicaire apostolique du Cap de Bonne-Espérance, partie orientale . . . . .		26,000 »
A Mgr Bessieux, évêque, vic. apost. des Deux-Guinées (Mission de la Congrégation du Saint-Esprit). . . . .		40,000 »
A Mgr Monnet, évêque, vicaire apostolique de Madagascar . . . . .		50,000 »
Mission de la Compagnie de Jésus à Madagascar . . . . .		12,000 »
		<hr/>
		301,913 f. 34 c.

## MISSIONS D'AMÉRIQUE.

A Mgr Fleming, évêque de Terre-Neuve . . . . .		5,000 »
------------------------------------------------	--	---------



	Report	5,000 f. » » c.
A Mgr Provencher, évêque, vic. apost. de la Baie d'Hudson. . . . .		9,600 » »
Mission des Oblats de Marie Immaculée à la Baie d'Hudson. . . . .		11,500 » »
A Mgr Walsh, évêque d'Halifax (Nouvelle-Ecosse). . . . .		18,000 » »
A Mgr Donald Mac-Donald, évêque de Charlotte-Town . . . . .		3,960 » »
A Mgr Guigue, évêque de Bytown (Haut-Canada) . . . . .		10,000 » »
Diocèse de Toronto (Haut-Canada). . . . .		10,440 » »
A Mgr Phelan, évêque administrateur de Kingston (Haut-Canada). . . . .		6,480 » »
A Mgr Signay, archevêque de Québec (Bas-Canada) . . . . .		42,112 08
Missions de la Compagnie de Jésus au Canada. . . . .		13,020 » »
A Mgr Demers, évêque de Vancouver . . . . .		8,000 » »
A Mgr Alex. Blanchet, évêque de Walla-Walla (Orégon). . . . .		8,000 » »
Mission des Oblats de Marie immaculée dans l'Orégon. . . . .		12,400 » »
A Mgr Norbert Blanchet, archevêque d'Orégon-City (Etats-Unis). . . . .		16,000 » »
A Mgr Loras, évêque de Dubuque (Etats-Unis). . . . .		19,440 » »
A Mgr Lefèvre, évêque coadjuteur et administrateur du Détroit (Etats-Unis) . . . . .		14,400 » »
A Mgr Purcell, évêque de Cincinnati (Etats-Unis) . . . . .		10,530 36
		<hr/> 218,882 f. 44 c.

A Mgr Rapp, évêque de Cleveland (Etats-Unis) . . . . .	7,920	..
A Mgr Kenrick, évêque de Philadelphie (Etats-Unis). . . . .	9,360	..
A Mgr O'Connor, évêque de Pittsburgh (Etats-Unis). . . . .	7,920	..
A Mgr Whelan, évêque de Richmond (Etats-Unis) . . . . .	10,080	..
A Mgr Tyler, évêque d'Hartford (Etats-Unis). . . . .	7,920	..
A Mgr Mac-Closkey, évêque d'Albany (Etats-Unis) . . . . .	7,920	..
A Mgr Timon, évêque de Buffalo (Etats-Unis). . . . .	7,920	..
A Mgr Miles, évêque de Nashville (Etats-Unis). . . . .	5,040	..
A Mgr Flaget, évêque de Louisville (Etats-Unis). . . . .	7,900	..
Mission des RR. PP. Trappistes dans le dioc. de Louisville (Etats-Unis).	3,000	..
Diocèse de Vincennes (Etats-Unis).	23,040	..
Aux établissements de la Congrégation de la Sainte-Croix dans le diocèse de Vincennes. . . . .	3,500	..
A Mgr Kenrick, évêque de Saint-Louis (Etats-Unis). . . . .	19,440	..
A Mgr Henni, évêque de Milwaukee (Etats-Unis) . . . . .	9,360	..
A Mgr Byrne, évêque de Little-Rock (Etats-Unis). . . . .	9,000	..
Diocèse de Chicago (Etats-Unis).	24,480	..
A Mgr Chanches, évêque de Natchez (Etats-Unis) . . . . .	19,500	..

	Report	402,182f. 44 c.
A Mgr Blanc , évêque de la Nouvelle-Orléans (Etats-Unis). . . . .	16,200	»
A Mgr Portier, évêque de Mobile (Etats-Unis). . . . .	19,440	»
A Mgr Reynolds, évêque de Charleston (Etats-Unis) . . . . .	23,040	»
A Mgr Odin, évêque de Galveston (Etats-Unis). . . . .	23,040	»
Mission des Lazaristes aux Etats-Unis. . . . .	20,000	»
Mission de la Compagnie de Jésus au Missouri (Etats-Unis). . . . .	4,500	»
Missions de la Compagnie de Jésus aux Montagnes-Rocheuses (Etats-Unis). . . . .	32,652	24
Mission des RR. PP. Dominicains dans le Wisconsin (Etats-Unis). . . . .	6,480	»
A Mgr Smith, évêque, vicaire apostolique des Antilles anglaises. . . . .	16,200	»
A Mgr Fernandez, évêque, vicaire apostolique de la Jamaïque. . . . .	2,880	»
A Mgr Hynes, évêque, vicaire apostolique de la Guiane britannique . . . . .	14,400	»
Vicariat apostolique de Curaçao. } Mission de Surinam. . . . . }	47,073	26
Missions de la Compagnie de Jésus dans l'Amérique du Sud. . . . .	6,000	»
	<hr/>	<hr/>
	634,087 f. 94c.	

## MISSIONS DE L'OcéANIE.

Vicariats apostoliques de l'Océanie orientale (Missions de la Congrégation de Piepus). . . . .	91,267 f. 33 c.
------------------------------------------------------------------------------------------------	-----------------

	Report	91,267 f. 33 c.
A Mgr Pompallier, évêque d'Auckland (Nouvelle-Zélande). . . . .	40,000	» »
A Mgr Viard, évêque de Port-Nicholson (Nouvelle-Zélande) (Missions des RR. PP. Maristes). . . . .	32,000	» »
A Mgr Collomb, évêque, vicaire apostolique de la Mélanésie et de la Micronésie (Missions des RR. PP. Maristes). . . . .	42,000	» »
A Mgr Bataillon, évêque, vicaire apostolique de l'Océanie centrale (Missions des RR. PP. Maristes). . . . .	61,333	33
A Mgr Douarre, évêque, vicaire apostolique de la Nouvelle-Calédonie (Missions des RR. PP. Maristes). . . . .	65,000	» »
Procure des RR. PP. Maristes à Sydney (Australie). . . . .	5,905	» »
A Mgr Polding, archevêque de Sydney (Australie). . . . .	28,800	» »
A Mgr Murphy, évêque d'Adélaïde (Australie). . . . .	9,720	» »
A Mgr Brady, évêque de Perth (Australie). . . . .	30,240	» »
A Mgr Willson, évêque d'Hobart-Town (Terre de Van-Diemen). . . . .	10,440	» »
	<hr/>	
	416,705 f. 66 c.	
	<hr/>	









